RB92419

UNIVERSITY OF
TORONTO LIBRARY

The
Jason A. Hannah
Collection
in the History
of Medical
and Related
Sciences

TRADUCTION
DES OUVRAGES
D'AURELIUS-CORNELIUS
CELSE,
SUR LA MÉDECINE.

Par M. NINNIN, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Reims, & Médecin ordinaire de Son Alteſſe Séréniſſime, Monſeigneur le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue Saint Jean de Beauvais.
BRIASSON, rue Saint Jacques.
THIBOUST, Place de Cambrai.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

Il pourra paroître ſurprenant que nous faſſions commencer notre ſecond Volume de la traduction de Celſe, par le vingt-ſixiéme Chapitre du cinquiéme Livre. Mais nous avons cru devoir en agir ainſi, parce que c'eſt à ce Chapitre que commence la Chirurgie de notre Auteur. Au moyen de cette diviſion, qui nous a paru la plus naturelle, & que nous eſperons qui ſera le plus du goût des Lecteurs, on trouvera dans le premier Volume, tout ce qui a rapport à la Médecine & à la Pharmacie; & dans le ſecond, tout ce qui concerne la Chirurgie.

TABLE

Des Matiéres contenues dans ce ſecond Volume.

SUITE DU LIVRE V.

CHAPITRE XXVI. *Des cinq maniéres dont le corps peut être dérangé.* page 1
Des différentes ſortes de bleſſures & de plaies ; de leurs ſignes & de leur curation. 2 *& ſuiv.*
Reméde général contre toutes ſortes de poiſons avalés dans le manger ou le boire. 56 *& ſuiv.*
CH. XXVII. *Des différentes eſpéces d'ulcères provenant de cauſes intérieures.* 60 *& ſuiv.*

LIVRE VI.

CH I. *Des maladies propres à chaque partie du corps.* 105
De la chûte des cheveux. ibid.
CH. II. *De la teigne.* 106
CH. III. *Du ſycoſis.* 106
CH. IV. *De l'area.* 108

CH V. *Des boutons, des lentilles, & des éphélides.* 110
CH. VI. *Des maladies des yeux; & en premier lieu, de celles qui ſe guériſſent par des médicamens adouciſſans.* 112 *& ſuiv.*
Des différentes eſpéces de collyres pour les yeux. 119 *& ſuiv.*
De la cataracte. 147
CH. VII. *Des maladies de l'oreille.* 152 *& ſuiv.*
CH. VIII. *Des maladies des narines.* 166 *& ſuiv.*
CH. IX. *De la douleur des dents.* 170
CH. X. *Des amygdales.* 175
CH. XI. *Des ulcères de la bouche.* 177
CA. XII. *Des ulcères de la langue.* 181
CH. XIII. *Des parulies & des ulcères des gencives.* ibid.
CH. XIV. *Des maladies de la luette.* 184
CH. XV. *Du chancre de la bouche.* 186
CH. XVI. *Des parotides.* 188
CH. XVII. *Des hernies du nombril.* 189
CH. XVIII. *Des maladies des parties honteuſes.* 190
Des maladies de la verge. 191
Du chancre de la verge. 197

De l'ulcère phagedenique *de la verge.* 198
Du charbon de la verge. 199
Des maladies des testicules. 200
Des malaaies de l'anus. Des rhagades. 201
Du condylome. 203
Des hémorroïdes. 205
De la chûte du fondement, & de la matrice. 207
Du fungus de l'anus, & de la matrice. 208
CH. XIX. *Des ulcères des doigts.* 209

LIVRE VII.

PREFACE.
De la Chirurgie; de ceux qui s'y sont distingués; des qualités que doit avoir un Chirurgien; & des matiéres contenues dans ce Livre. 212
CH. I. *Des contusions.* 216
CH. II. *Des tumeurs qui viennent d'elles-mêmes; de la maniére de les ouvrir, & de les traiter.* 217
CH. III. *Des bons ou des mauvais signes qui accompagnent la suppuration.* 221
CH. IV. *Des différentes espéces de fistules.* 225 *& suiv.*
CH. V. *De la méthode de rétirer les*

traits du corps. 332
De la maniére de retirer les fléches. 234
De la maniére d'extraire les traits dont le fer eſt large. 235
De la maniére d'extraire quelques autres eſpéces de traits ou armes. 236
De la maniére d'extraire les dards empoiſonnés. 238
CH. VI. *Des ganglions, du meliceris, de l'athérome, & du ſteatome de la tête.* ibid.
CH. VII. *Des maladies dès yeux, qui ſe guériſſent par l'opération.* 241 *& ſuiv.*
CH. VIII. *Des maladies de l'oreille qui demandent l'opération.* 271
CH. IX. *Maniére de rajuſter les oreilles, les lévres & le nez, lorſqu'ils ſont trop courts.* 274
CH. X. *De l'extraction du polype.* 277
CH. XI. *De l'ozene.* 279
CH. XII. *Des maladies de la bouche, qui demandent l'opération.* 280 *& ſuiv.*
CH. XIII. *Des maladies de la gorge. Du broncocele.* 287
CH. XIV. *Des maladies du nombril.* 289
CH. XV. *Maniére d'évacuer les eaux*

dans l'hydropiſie. 294
CH. XVI. *Des plaies du bas-ventre, qui pénétrent à l'intérieur, & de la bleſſure des inteſtins.* 296
CH. XVII. *de la rupture du péritoine.* 299
Des varices du ventre. 301
CH. XVIII. *De la ſtructure des teſticules, & de leurs maladies.* 302
CH. XIX. *De la cure générale des maladies des teſticules; & en premier lieu, de l'inciſion qu'on fait à l'aîne ou au* ſcrotum, *& de la maniére de panſer cette inciſion.* 309
CH. XX. *Cure de la deſcente de l'inteſtin dans le* ſcrotum. 317
CH. XXI. *Cure de la chûte de l'épiploon dans le* ſcrotum. 321
Cure de la hernie aqueuſe. 323
CH. XXII. *Cure du cirſocele.* 324
CH. XXIII. *Du ſarcocele des teſticules, & du muſcle durci.* 327
CH. XXIV. *Du cirſocele de l'aîne.* 328
CH. XXV. *De la maniére de récouvrir le gland, lorſqu'il eſt découvert.* 329
De la maniére de découvrir le gland, lorſqu'il eſt couvert. 331
Du bouclement. 332

CH. XXVI. *De la retention d'urine, & des moiens d'y remédier.* 333
De l'opération de la taille. 335
Signes par lesquels on peut reconnoître si la pierre est sabloneuse ou molle. 344
Des pierres des femmes. 346
Maniére de panser les personnes qui ont été taillées. 347
CH. XXVIII. *De la gangrène qui survient à la vessie, après l'opération de la taille.* 353
CH. XXVIII. *Maniére de diviser la cohésion contre nature, des parties naturelles des femmes.* 359
CH. XXIX. *Maniére de tirer le fœtus mort, du ventre de la mere.* 361
CH. XXX. *Des maladies de l'anus.* 367
Des condylomes. 368
Des hémorroïdes. 369
CH. XXXI. *Des varices.* 371
CH. XXXII. *Des cohésions des doigts, & de la maniére de les redresser, lorsqu'ils sont pliés.* 373
CH. XXXIII. *De la gangrène.* 374

LIVRE VIII.

CH. I. *De la position & de la figure des os de tout le corps humain.* 377

Ch. II. *De la carie ; de ſes ſignes, & de ſa curation.* 393
Ch III. *De la maniére de couper les os ; du trépan, & de la tariére, inſtrumens propres pour cela.* 396
Ch. IV. *Des fractures du crâne.* 403
Ch. V. *De la fracture du nez.* 416
Ch. VI. *De la fracture de l'oreille.* 419
Ch. VII. *De la fracture de la machoire, avec quelques obſervations ſur toutes les eſpéces de fractures.* 421
Ch. VIII. *De la fracture de la clavicule.* 424
Cure générale des différentes maladies des os. 427
Ch. IX. *De la fracture des côtes.* 428
De la fracture de l'epine. 432
Ch. X. *Cure générale de la fracture du bras, de l'avant-bras, de la cuiſſe, de la jambe & des doigts.* 433 *& ſuiv.*
Ch. XI. *Des luxations.* 453
Ch. XII. *De la luxation de la machoire.* 458
Ch. XIII. *De la luxation de la tête.* 460
Ch. XIV. *De la luxatian de l'épine.* 461

CH. XV. *De la luxation du bras.* 462
CH. XVI. *De la luxation du cubitus.* 466
CH. XVII. *De la luxation de la main.* 468
CH. XVIII. *De la luxation de la paume de la main.* 469
CH. XIX. *De la luxation des doigts.* 470
CH. XX. *De la luxation du femur.* 471
CH. XXI. *De la luxation du genou.* 475
CH. XXII. *De la luxation du talon.* 476
CH. XXIII. *De la luxation de la plante du pié.* 477
CH. XXIV. *De la luxation des doigts du pié.* ibid.
CH. XXV. *Des luxations qui ſont accompagnées de plaie.* 477

TRADUCTION
DES OUVRAGES D'AURELIUS-CORNELIUS CELSE, *SUR LA MÉDECINE.*

SUITE DU LIVRE V.

CHAPITRE XXVI.

Des cinq maniéres dont le corps peut être dérangé.

APRE'S avoir traité de la vertu des médicamens, je parlerai des différentes maniéres dont le corps peut être dérangé. Il peut l'être de cinq façons différentes ; 1°. Lorſque quelque choſe en léſe les fonctions à l'extérieur, comme

dans les bleſſures ; 2°. Lorſque quelque choſe ſe corrompt au-dedans, comme dans le cancer ; 3°. Lorſqu'il ſe forme quelque corps étranger, comme dans la pierre de la veſſie ; 4°. Lorſque quelque partie augmente contre nature, comme les veines qui deviennent variqueuſes ; 5°. Lorſqu'il manque quelque choſe, ou qu'une partie eſt trop courte.

Parmi ces dérangemens, il en eſt qu'on guérit par les médicamens, & d'autres où le ſecours de la main eſt plus utile. Je parlerai dans un autre endroit des dérangemens qui ont ſurtout beſoin du ſecours de la main ; je me bornerai pour le préſent à ceux qu'on guérit principalement par le moyen des médicamens. Je ſuivrai dans cette partie de l'art de guérir, le même ordre que j'ai ſuivi dans la premiére ; je parlerai d'abord des maladies qui attaquent indiſtinctement toutes les parties du corps ; enſuite j'en viendrai à celles qui ſont particuliéres à chaque partie. Je commencerai par les bleſſures.

1. *Des bleſſures faites par les traits.*

La premiére choſe que le Médecin doit ſçavoir au ſujet des bleſſures, c'eſt

de connoître celles qui ſont incurables, celles qui ne ſe guériſſent que difficilement, & celles qui ſe guériſſent aiſément. Il eſt d'un bon Médecin de ne point entreprendre un malade qui ne peut guérir, de crainte qu'on ne l'accuſe d'avoir tué un homme qui n'eſt mort que parce qu'il devoit mourir.

Lorſque le danger eſt grand, mais que le mal n'eſt pas abſolument ſans reſſource, on doit faire connoître aux amis du malade, combien la cure eſt difficile ; car s'il arrivoit que le mal fût plus fort que les remédes, on pourroit ſoupçonner le Médecin, ou d'avoir ignoré le danger, ou d'en avoir impoſé. C'eſt ainſi que doit ſe comporter tout Médecin prudent ; mais il n'appartient qu'à un Charlatan, de groſſir le mal pour ſe faire valoir davantage : on doit même promettre au malade un prompt rétabliſſement, afin d'être obligé par-là, de donner tous ſes ſoins, à empêcher qu'un mal léger par lui-même, ne devienne plus grand, pour avoir été négligé.

2. *Quelles ſont les bleſſures incurables.*

Les bleſſures de la baſe du cerveau, du cœur, de l'œſophage, de la veine

porte, de la moelle de l'épine, du milieu du poulmon, des inteſtins-grêles, de l'eſtomac, des reins, ſont incurables, de même que celles des grandes veines ou artères qui ſont ſituées dans les environs du goſier.

3. *Quelles ſont les bleſſures difficiles à guérir.*

On ne guérit que très-difficilement les bleſſures du poulmon, du foye, de la membrane qui enveloppe le cerveau, de la ratte, de la matrice, de la veſſie, des gros inteſtins, du diaphragme, en quelque endroit de ces viſcères qu'elles puiſſent être ſituées. Le danger eſt auſſi extrême, ſi la pointe du trait a pénétré juſqu'aux gros vaiſſeaux, qui ſont renfermés en dedans aux environs des aiſſelles & des jarrêts; enfin toutes les bleſſures dans leſquelles il y a quelque gros vaiſſeau ouvert, ſont fort dangereuſes, parce que l'hémorragie peut faire périr le malade; ce qui arrive non-ſeulement, lorſque les veines placées ſous les aiſſelles, & les jarrêts ſont ouvertes, mais encore celles qui vont aux teſticules, & à l'anus. Toutes les bleſſures aux aiſſelles,

aux parties naturelles des femmes ; celles qui sont situées entre les os des îles & les côtes, ou entre les doigts, sont d'un mauvais caractère, de quelque nature qu'elles puissent être ; il en est de même des blessures des muscles, des tendons, des artères, des membranes, des os, & des cartilages.

4. *Quelles sont les blessures qui se guérissent aisément.*

Les blessures qui se guérissent le plus facilement, sont celles qui sont situées dans les chairs ; elles sont plus ou moins dangereuses, selon la nature de la partie qu'elles occupent. En général toute blessure considérable est dangereuse.

5. *Différences qui se tirent de l'espéce & de la figure même de la blessure.*

Le danger varie encore par rapport à l'espéce & à la figure même de la blessure ; car une blessure qui est accompagnée de contusion, est plus mauvaise que celle où il n'y a que solution de continuité ; de sorte qu'il vaut mieux avoir été blessé par un trait pointu,

que par un trait obtu. La playe, où il y a déperdition de ſubſtance, ou dans laquelle les chairs ont été emportées d'un côté & ſont pendantes de l'autre, eſt auſſi plus facheuſe. Les bleſſures les plus mauvaiſes ſont celles qui ſont en ligne courbe ; les moins mauvaiſes celles qui ſont en ligne droite, & le danger eſt plus ou moins grand, ſelon que la bleſſure approche le plus de l'une ou de l'autre de ces figures.

6. Différences priſes de l'âge, du tempérament, de la façon de vivre du bleſſé, & de la ſaiſon de l'année.

L'âge, le tempérament, la maniére de vivre du bleſſé, la ſaiſon rendent auſſi le traitement des playes plus ou moins difficile. Un enfant ou un jeune homme guérit plus facilement qu'un vieillard. Un homme qui eſt d'un tempérament vigoureux, plus aiſément que celui qui eſt d'un tempérament délicat. Une perſonne qui n'eſt ni trop maigre, ni trop graſſe, plus aiſément que celle qui eſt l'un ou l'autre ; plus aiſément, lorſque toute l'habitude du corps eſt en bon état, que lorſqu'elle eſt vitiée ; plus aiſément, lorſque l'on

s'exerce, que lorſqu'on reſte oiſif; plus aiſément, lorſqu'on eſt ſobre & tempérant, que lorſqu'on eſt adonné au vin, & aux femmes. La ſaiſon la plus propre de l'année pour la cure des playes, eſt le Printems, ou du moins un tems qui ne ſoit ni fort chaud, ni fort froid; car la trop grande chaleur & le trop grand froid ſont très-contraires aux playes, ſur-tout lorſque le chaud & le froid varient; c'eſt pourquoi l'Automne eſt ſi pernicieuſe pour les bleſſés.

7. *Signes qui font connoître que la bleſſure pénétre à l'intérieur.*

La plûpart des bleſſures ſont expoſées à la vûe; mais il en eſt qu'on ne peut reconnoître que par le dérangement des fonctions des parties intérieures qu'elles occupent, & dont nous avons donné ailleurs la deſcription. Cependant comme il eſt beaucoup de cas qui ſe reſſemblent, & qu'il eſt important de diſtinguer ſi la bleſſure n'eſt que ſuperficielle, ou ſi elle pénétre fort avant, nous rapporterons ici les ſignes qui font connoître quelle eſt la partie intérieure qui eſt bleſſée, & qui don-

nent lieu d'eſpérer la guériſon, ou de craindre la mort du bleſſé.

8. *Signes de la bleſſure du cœur.*

Lorſque le cœur eſt bleſſé, le ſang coule par la playe avec abondance; le battement des artères languit; la couleur eſt très-pâle; le malade a des ſueurs froides, & de mauvaiſe odeur; les extrémités deviennent froides, & la mort ne tarde pas à ſuivre.

9. *Signes de la bleſſure du poulmon.*

Si le poulmon eſt bleſſé, il y a difficulté de reſpirer; le ſang qui ſort par la bouche, eſt écumeux, tandis que celui qui coule par la playe eſt vermeil; la reſpiration eſt accompagnée de ſifflement; le bleſſé ſe trouve mieux lorſqu'il eſt panché ſur ſa playe; on en voit qui ſe levent ſans raiſon; pluſieurs parlent étant couchés ſur la bleſſure, & ſe taiſent, s'ils ſont dans une autre ſituation.

10. *Signes de la bleſſure du foie.*

Les ſignes de la bleſſure du foie, ſont un épanchement conſidérable de

ſang ſous l'hypocondre droit; l'enfoncement des hypocondres vers l'épine; le ſoulagement qu'on éprouve lorſqu'on eſt couché ſur le ventre; des picotemens & des douleurs qui s'étendent depuis le foie, juſqu'à la partie antérieure du cou, & de l'omoplate. A ces ſymptomes il ſe joint quelquefois un vomiſſement bilieux.

11. *Signes de la bleſſure des reins.*

Dans la bleſſure des reins, on ſent une douleur dans les aines, & aux teſticules; on n'urine qu'avec peine, & l'urine que l'on rend eſt teinte de ſang; quelquefois même on ne rend que du ſang.

12. *Signes de la bleſſure de la ratte.*

Quand la ratte eſt bleſſée, il s'écoule par la playe du côté gauche, un ſang noir; l'hypocondre & l'eſtomac ſe tendent & ſe durciſſent du même côté; le malade éprouve une ſoif violente; il reſſent comme dans la bleſſure du foie, des douleurs dans la partie antérieure du cou.

13. *Signes de la bleſſure de la matrice.*

Si la matrice eſt bleſſée, il y a douleur dans les aines, dans les hanches, & aux parties de la génération. Le ſang s'écoule en partie par la playe, & en partie par le vagin; il ſurvient un vomiſſement bilieux. Il eſt des femmes qui perdent l'uſage de la parole, d'autres celui de la raiſon. Il en eſt auſſi qui ſont entiérement à elles-mêmes, & qui diſent qu'elles reſſentent de vives douleurs dans les nerfs & aux yeux. Elles meurent enfin en éprouvant les mêmes ſymptomes que dans la bleſſure du cœur.

14. *Signes de la bleſſure du cerveau ou de la dure mere.*

Dans la bleſſure du cerveau ou de la dure mere, le ſang ſort par les narines, & quelquefois auſſi par les oreilles; il y a preſque toujours un vomiſſement de bile. Certains bleſſés ont tous les ſens engourdis, & n'entendent point lorſqu'on les appelle; il en eſt qui ont le regard furieux; les yeux hagards, ſe portant de côté & d'autre; le délire ſurvient preſque toujours le troiſiéme

ou le cinquiéme jour de la bleſſure. Pluſieurs ont des mouvemens convulſifs ; la plûpart avant que de mourir, déchirent les bandages de leur playe, & l'expoſent nue au froid.

15. *Signes de la bleſſure de l'œſophage.*

Lorſque l'œſophage eſt bleſſé, il ſurvient un hocquet, & un vomiſſement bilieux. On rend ſur le champ, la nourriture ou la boiſſon qu'on peut avoir priſe. Le battement des artères eſt languiſſant ; il y a de petites ſueurs ; les extrémités ſont froides.

16. *Signes de la bleſſure de l'eſtomac, du* jejunum, *& des autres inteſtins.*

Les ſignes de la bleſſure de l'eſtomac, & du *jejunum* ſont les mêmes : la nourriture & la boiſſon ſortent par la playe ; les hypocondres ſe durciſſent ; on rend quelquefois de la bile par la bouche. La ſeule différence qu'il y a, c'eſt que l'endroit de la bleſſure eſt plus bas, lorſque c'eſt le *jejunum* qui eſt bleſſé. Lorſque les autres inteſtins le ſont, les matiéres ſtercoracées ſortent par la playe, ou bien elle répand une odeur fort fétide.

17. *Signes de la bleſſure de la moelle de l'épine.*

Si la moelle de l'épine eſt bleſſée, les nerfs tombent en paralyſie, ou bien il ſurvient des mouvemens convulſifs; Il y a privation du ſentiment; au bout d'un certain tems, la ſemence, l'urine, les matiéres ſtercorales mêmes s'échappent involontairement.

18. *Signes de la bleſſure du Diaphragme.*

Lorſque le Diaphragme eſt bleſſé, les hypocondres ſe retirent par en haut; on ſent des douleurs dans l'épine; la reſpiration eſt lente; le ſang qui ſort par la playe, eſt écumeux.

19. *Signes de la bleſſure de la veſſie.*

On ſent des douleurs aux aines dans la bleſſure de la veſſie; il y a tenſion au-deſſus du pubis; le ſang ſort par l'uretre, au lieu de l'urine qui s'écoule par la playe; l'œſophage eſt affecté, & c'eſt ce qui occaſionne un vomiſſement de bile, ou le hocquet; les extrémités deviennent froides, & la mort s'enſuit.

20. *Du ſang, de la ſanie, du pus; de leurs différentes eſpéces, & quelles ſont les meilleures ou les plus mauvaiſes.*

Outre les ſignes que nous venons de rapporter, il eſt encore pluſieurs choſes qu'il faut connoître, & qui ont rapport à toutes les playes & à tous les ulcères dont nous parlerons. Il découle des playes & des ulcères, du ſang, de la ſanie, du pus. Le ſang eſt connu de tout le monde; la ſanie eſt plus ténue que le ſang, plus ou moins épaiſſe, gluante, & différemment colorée. Le pus eſt très-épais, & très-blanc, & plus gluant que le ſang & la ſanie. Le ſang découle d'une playe récente, ou qui commence à ſe cicatriſer. La ſanie en ſort entre l'un & l'autre de ces tems; le pus coule d'un ulcère qui tend à ſe guérir. Le pus & la ſanie ſont de différentes eſpéces; les Grecs leur ont donné des noms particuliers; il eſt une eſpéce de ſanie qu'ils appellent *Ichor;* une autre qu'ils nomment *Méliceris;* il eſt auſſi un genre de pus qu'ils déſignent ſous le nom *d'Elœode.* L'ichor eſt ténu, tirant ſur le blanc; il découle des ulcères malins, ſur-tout

dans les bleſſures des tendons qui ont été ſuivies d'inflammation. Le *meliceris* eſt plus épais & plus gluant, ſemblable à du miel blanc. Il découle auſſi des ulcères malins, dans les bleſſures des tendons aux environs des articles, & principalement dans l'article du genou. L'*elœode* eſt ténu, tirant ſur le blanc, & approchant de la couleur de l'ongle; il reſſemble aſſez par rapport à ſa conſiſtence graiſſeuſe, à de l'huile blanche; il paroît dans les grandes bleſſures qui commencent à ſe cicatriſer. Le ſang qui eſt trop ténu ou trop épais, qui eſt livide ou noir, mêlé de pituite, & de diverſe couleur, eſt mauvais. Le meilleur eſt celui qui eſt chaud, rouge, médiocrement épais & peu glutineux. Auſſi guérit-on aiſément une bleſſure de laquelle il découle un ſang louable; & on peut dire en général qu'il eſt d'autant plus aiſé de guérir les playes & les ulcères, que les différentes humeurs qui en découlent, ſont d'un meilleur caractère. C'eſt mauvais ſigne, lorſque la ſanie eſt abondante, qu'elle eſt fort ténue, qu'elle eſt livide, pâle, ou noire, gluante, de mauvaiſe odeur, qu'elle ronge l'ulcère & les tegumens qui l'environnent. Il

vaut mieux qu'elle ſoit en petite quantité, peu épaiſſe, tirant ſur le rouge, ou ſur le blanc. L'*ichor* eſt fort mauvais, lorſqu'il eſt en grande quantité, qu'il eſt épais, un peu livide, & pâle, qu'il eſt gluant, noir, chaud, de mauvaiſe odeur. Il eſt moins dangereux, lorſqu'il tire ſur le blanc, & qu'il a les qualités oppoſées à celles que nous venons d'indiquer. C'eſt auſſi un mal que le *meliceris* ſoit abondant, & fort épais; c'eſt un bien au contraire, lorſqu'il eſt en petite quantité, & plus ténu. La meilleure matiére qui puiſſe découler des playes & des ulcères, eſt le pus; mais il ne doit point être fort abondant, ni ténu, ni fort délayé; c'eſt un mauvais ſigne, s'il eſt tel dès le commencement, ſur-tout s'il reſſemble par ſa couleur à de la ſéroſité; s'il eſt pâle, ou livide, bourbeux, & s'il eſt de mauvaiſe odeur; à moins que l'endroit même d'où il ſort, ne lui communique cette odeur. Le pus eſt d'autant meilleur, qu'il eſt en plus petite quantité, qu'il eſt plus épais, & plus blanc; qu'il eſt liſſe, qu'il ne ſent point mauvais, & qu'il eſt égal. Sa quantité doit cependant répondre à la nature, à la grandeur & à la durée de la playe;

car il en doit naturellement couler davantage d'une playe plus considérable & qui est encore enflammée. L'*elœode* est aussi d'autant plus mauvais, qu'il est en plus grande quantité, & moins gras; & d'autant meilleur, qu'il est en plus petite quantité, & plus gras.

21. *Curation de l'Hémorragie dans les blessures.*

Lorsqu'on s'est assuré par les choses que nous venons de rapporter, que la blessure est guérissable, il faut sur le champ donner tous ses soins pour empêcher que l'hémorragie ou l'inflammation ne fasse périr le blessé. Lorsque l'hémorragie est à craindre (ce que l'on connoît par le siége, la grandeur de la blessure, & par l'impétuosité avec laquelle le sang coule) il faut remplir la playe de charpie séche; mettre par-dessus une éponge trempée dans de l'eau froide, & appuyer dessus avec la main; si le sang continue de couler presque aussi fort, il faut renouveller souvent la charpie; & si la charpie séche fait peu d'effet, il faut la tremper dans le vinaigre qui est un très-bon remède pour arrêter le sang; c'est pourquoi

quoi certains Médecins en verſent ſur la playe. Mais il eſt à craindre d'un autre côté, que ſi on ne laiſſe point dégorger ſuffiſamment les vaiſſeaux, il ne ſurvienne une inflammation conſidérable. On ne doit donc employer ni rongeans ni cauſtiques, ni eſcarotiques, pour arrêter l'hémorragie, quoique la plûpart ſoient très-propres pour cela; & ſi on eſt forcé d'y avoir recours, il ne faut ſe ſervir que des plus doux. Si l'hémorragie ne céde point à ces remédes, il faut prendre les vaiſſeaux qui laiſſent échapper le ſang, faire deux ligatures à l'endroit de la bleſſure, & couper ce qui eſt renfermé entre ces deux ligatures, afin que les vaiſſeaux ſe cicatricent en dedans, & que leurs ouvertures demeurent fermées. On peut les brûler avec un fer rouge, s'il eſt impoſſible de faire la ligature. On peut auſſi, lorſqu'on a laiſſé écouler une quantité ſuffiſante de ſang d'une playe ſituée dans un endroit où il n'y a ni muſcle, ni tendon comme au front, ou à la partie ſupérieure de la tête, appliquer des ventouſes ſur la partie oppoſée, pour déterminer le cours du ſang vers cet endroit.

22. *Curation de l'inflammation qui ſurvient aux bleſſures.*

Voilà ce qu'il convient de faire pour arrêter le ſang; mais on trouve dans l'hémorragie même le reméde de l'inflammation. Il eſt à craindre qu'elle ne ſurvienne toutes les fois qu'un os, qu'un tendon, qu'un cartilage, qu'un muſcle a été bleſſé, ou bien qu'il ne s'eſt pas écoulé, eu égard à la grandeur de la playe, une quantité ſuffiſante de ſang. On ne doit point ſe preſſer dans aucun des cas dont nous venons de parler, d'arrêter le ſang; mais il faut le laiſſer couler, tant que les forces le permettent, de ſorte que s'il ne couloit pas en quantité ſuffiſante, il faudroit ſaigner du bras, ſur-tout ſi le bleſſé eſt jeune & robuſte, accoutumé à faire de l'exercice. C'eſt encore une raiſon de plus pour ſaigner, lorſque l'yvreſſe a précédé la bleſſure. Si le tendon eſt léſé, il faut le couper; car la bleſſure du tendon eſt mortelle, & ce n'eſt qu'en le coupant, que le bleſſé peut guérir.

23. *De la réunion des Playes.*

Lorſqu'on a arrêté le ſang, s'il couloit trop abondamment, ou qu'on a

désempli les vaisseaux, s'il ne couloit pas suffisamment, il faut songer à réunir les lévres de la playe. Cette réunion peut se faire dans les blessures qui attaquent la peau, ou même qui pénétrent jusque dans les chairs, s'il n'y a point de fâcheux symptomes d'ailleurs; il en est de même des playes dans lesquelles les chairs sont pendantes d'un côté, & adhérentes de l'autre; pourvû cependant que ces chairs ne soient point corrompues, & que la vie y soit conservée par leur union avec les parties qui sont saines.

La réunion des playes se fait de deux façons; car si la playe occupe une partie molle, il faut la coudre, sur-tout dans les blessures de l'oreille, du nez, du front, de la bouche, des lévres, de la peau qui environne le gosier, & dans les playes du ventre : mais si la playe est dans les chairs; si elle est fort large & qu'il soit difficile d'en réunir les lévres, la future est nuisible; il faut se servir de boucles, qu'on appelle en Grec *Ankteres*, pour rapprocher petit-à-petit les lévres de la playe, & afin que la cicatrice qui se formera par la suite, soit moins grande.

On voit par ce que je viens de dire,

à laquelle des deux méthodes il faut donner la préférence dans les playes où les chairs qui ne sont point encore vitiées, sont pendantes d'un côté & adhérentes de l'autre. Au reste, soit qu'on se détermine pour la suture ou pour la boucle, on ne doit se servir de l'une ou de l'autre, qu'après qu'on aura bien nettoyé la playe ; car s'il y restoit du sang caillé, il ne manqueroit pas de se changer en pus, d'attirer une inflammation, & d'empêcher la playe de se cicatriser. Il ne faut pas même y laisser la charpie dont on s'est servi pour arrêter le sang, car elle exciteroit une inflammation.

La suture ou la boucle, pour être solide, & pour que les tegumens ne se rompent point, doit percer la peau & les chairs qui sont en dessous. On ne peut employer rien de mieux pour l'une & l'autre, que du fil doux & qui ne soit point trop tors, pour qu'elles appuient plus mollement sur le corps.* Les points de suture, ou les boucles ne doivent être ni trop près, ni trop éloignés les uns des autres ; car s'ils sont trop éloi-

* Voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans notre Préface.

gnés, les bords de la playe ne se tiennent point réunis, & s'ils sont trop près, ils incommodent beaucoup le blessé; & l'inflammation est d'autant plus considérable, sur-tout en Eté, qu'il y a plus de points de suture, & que le nombre des boucles est plus multiplié. Soit qu'on réuniſſe les lévres de la playe avec des sutures ou des boucles, on ne doit faire aucune violence aux tégumens pour les rapprocher; il faut que la peau accompagne, pour ainsi-dire, d'elle-même, la suture ou la boucle. Celle-ci laisse ordinairement une plus grande ouverture entre les lévres de la playe; celle-là les rapproche davantage; cependant elles ne doivent point se toucher, afin de laisser une issuë aux humeurs épaisses qui peuvent être restées dans la playe; s'il s'en rencontre quelqu'une dans laquelle on ne puisse employer ni la suture, ni la boucle, il faut toujours la bien nettoyer; après quoi on applique dessus, une éponge trempée dans du vinaigre; si on ne peut soutenir la violence du vinaigre, on se sert de vin, & même d'eau, lorsque la blessure est légere. Le choix de la liqueur est indifférent; elle produit toujours un bon effet,

pourvû qu'elle humecte : auſſi ne doit-on jamais laiſſer deſſécher une playe. On guérit, comme on voit, les bleſſures, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'employer de remédes étrangers, rares, ou compoſés ; mais ſi l'on a peu de confiance à ceux que nous venons de propoſer, il faut ſe ſervir de médicamens dans leſquels il n'entre point de ſuif, & les choiſir parmi ceux que nous avons dit qu'on pouvoit appliquer ſur les playes ſanglantes. Si la playe pénétre dans les chairs, on ſe ſert ſur-tout de l'emplâtre barbare. Si les tendons, les nerfs, les cartilages, ou quelques-unes des parties ſaillantes, comme les oreilles, les lévres, ont été bleſſées, on employe le *Sphragis* de Polybe. L'Emplâtre Alexandrin convient auſſi dans les bleſſures des nerfs & des tendons ; & celui que les Grecs appellent *Ruptos* *, dans les playes des parties ſaillantes.

Il arrive ſouvent que dans les bleſſures qui ſont accompagnées de contuſion, il n'y a qu'une petite ouverture à la peau. En ce cas, il faut dilater la playe avec la lancette, à moins qu'elle

---

* Emplâtre déterſif.

ne soit dans le voisinage de nerfs & de muscles qu'il ne seroit point à propos de couper. Lorsqu'elle est suffisamment dilatée, on applique dessus un emplâtre. Mais dans les playes où il y a contusion, & qu'on n'ose dilater davantage, à cause de la proximité des nerfs & des muscles, quoique l'ouverture ne soit point assez grande, il faut se servir d'emplâtres qui digérent doucement les humeurs. L'emplâtre que les Grecs appellent *Rupode*, est fort bon pour cela. Dans toutes les blessures considérables, il ne faut point se contenter d'appliquer dessus, un emplâtre convenable; on doit mettre encore pardessus, de la laine trempée dans du vinaigre & de l'huile, ou bien un cataplasme légèrement répercussif, si la partie blessée est d'une texture molle; si elle est nerveuse ou tendineuse, on se sert d'un cataplasme émollient.

24. *De la maniére dont il faut bander les playes.*

Les meilleurs bandages sont ceux qui sont faits avec la toile de lin. Le bandage doit être large, afin que, lorsqu'on l'a tourné une fois autour de la playe,

il la recouvre entiérement, & s'étende même un peu ſur l'une & l'autre de ſes extrémités. Si les chairs ſe retirent plus d'un côté que de l'autre, il eſt à propos de faire partir le bandage du côté où les chairs ſe retirent le plus; mais ſi elles ſe retirent également de part & d'autre, le bandage doit embraſſer tranſverſalement les bords de la playe; ſi ſa nature ne le permet point, on commence par le milieu, & on porte enſuite le bandage à droite & à gauche. Le bandage ne doit être ni trop ſerré, ni trop lâche; car lorſqu'il eſt trop lâche, il ne tient point réunis les bords de la playe; & lorſqu'il eſt trop ſerré, il peut occaſionner la gangrenne. Il faut en Hiver, tenir le bandage plus ſerré, & en Eté, ſeulement autant qu'il eſt néceſſaire. Il faut coudre les deux bouts l'un avec l'autre; car un nœud fait mal à la bleſſure, à moins qu'il n'en ſoit fort éloigné. Nous devons dire ici, pour ne tromper perſonne, que les bleſſures des viſcères dont nous avons fait mention ci-deſſus, ne demandent point de traitement particulier. On réunit la playe à l'extérieur, par le moyen de la ſuture, ou d'une autre maniére. Il n'y a rien à faire aux viſcères;

viscères ; à moins qu'il n'y ait quelque partie extérieure du foye, ou de la ratte, ou du poulmon qui soit pendante ; auquel cas, il faut la couper. Pour le dérangement fait à l'intérieur, il se guérit par le régime de vivre, & par les remédes que nous avons dit dans le Livre précédent, convenir à chaque viscère.

25. *De la maniére dont se doit comporter le blessé.*

Après qu'on a fait le premier jour, ce que nous venons de dire, il faut faire garder le lit au blessé, & autant que ses forces le permettent, ne point lui donner à manger avant l'inflammation, si la blessure est considérable : il doit boire pour étancher sa soif, de l'eau tiéde, ou même froide, si c'est en Eté, & qu'il n'y ait ni douleur ni fiévre. On ne doit cependant point regarder comme invariables les régles que nous préscrivons ici ; il faut toujours avoir égard à l'état des forces ; il est des cas où un blessé peut être foible au point d'avoir besoin sur le champ de prendre de la nourriture. On doit même dans les playes considérables, où les blessés sont pour ainsi dire mourans par la quantité de sang qu'ils ont per-

due, les ranimer avant toute chose, avec du vin, cequi est, excepté dans cette seule circonstance, ce qu'il y a de plus contraire aux blessures.

26. *Des symptômes des blessures.*

Il y a du danger, lorsque la blessure s'enfle trop; mais il y en a bien davantage, lorsqu'elle ne s'enfle point du tout. Le premier de ces symptômes dénote une grande inflammation; le second annonce la mort de la partie blessée. On peut être assuré dès le commencement, que la blessure ne tardera point à se guérir, si le malade a l'esprit présent, & s'il n'a point de fièvre. La fièvre même n'a rien qui doive épouvanter, si elle survient à une grande blessure, dans le tems de l'inflammation; elle n'est pernicieuse qu'autant qu'elle est occasionnée par une blessure légere; qu'elle subsiste après l'inflammation; qu'elle est accompagnée de délire, & qu'elle ne fait point cesser les convulsions qui surviennent à la blessure. Le vomissement bilieux qui n'est point volontaire, qui arrive immédiatement après la blessure, ou dans le tems de l'inflammation, n'est un mauvais signe que dans les blessures des nerfs, ou

des parties tendineuſes. Ce n'eſt pas même un mal de ſe faire vomir, ſurtout lorſqu'on y eſt accoutumé ; mais il ne faut point que ce ſoit immédiatement après avoir mangé, ni dans le tems de l'inflammation, ni dans les bleſſures des parties ſupérieures.

27. *Du panſement des playes.*

Après le premier panſement, on laiſſe pendant deux jours la playe dans le même état ; on leve l'appareil le troiſiéme ; on emporte la ſanie avec de l'eau froide, & on applique de nouveau ſur la playe, ce que nous avons préſcrit ci-deſſus ; on leve l'appareil pour la ſeconde fois, le cinquiéme jour ; l'inflammation eſt alors dans toute ſa force ; on examine la couleur de la playe ; ſi elle eſt livide, pâle, noire, ou de différente couleur, c'eſt une preuve que la playe eſt d'un mauvais caractère ; & on a raiſon de s'allarmer toutes les fois qu'on obſerve l'une ou l'autre de ces couleurs. C'eſt une excellente marque au contraire, lorſque la playe eſt blanche ou vermeille ; il y a auſſi du danger ſi la peau eſt dure, épaiſſe, douloureuſe : on a lieu de bien augurer ſi elle eſt mince, molle, & ſans

douleur. Si les lévres de la playe commencent à ſe réunir, ou ſi elles ſont un peu enflées, il faut appliquer deſſus les mêmes choſes que le premier jour.

Si l'inflammation eſt conſidérable; s'il n'y a point d'apparence que les bords ſe réuniſſent, & ſi le pus ne commence point à ſe former, il faut ſe ſervir d'eau chaude pour diſſoudre les matiéres, ramollir les calloſités & accélerer la formation du pus. La chaleur de l'eau doit être telle qu'elle excite une ſenſation agréable lorſqu'on trempe la main dedans; il faut continuer d'en faire uſage, juſqu'à ce que le gonflement commence à diminuer, & que la couleur de la playe devienne plus naturelle. Après ces fomentations, ſi les lévres de la playe ne ſont pas fort ſéparées, on doit ſur le champ appliquer deſſus un emplâtre; & ſur-tout l'emplâtre *tetrapharmaque*, ſi la playe eſt conſidérable. On ſe ſert de l'emplâtre *Rupode* dans les bleſſures des articles, des doigts & des cartilages. Mais ſi l'ouverture de la playe eſt fort grande, on fait fondre ce même emplâtre dans de l'onguent d'iris; on l'étend ſur de la charpie, & on en remplit la playe; on applique par-deſſus, un emplâtre

qu'on recouvre de laine graſſe ; & on tient le bandage un peu plus lâche.

28. *Traitement particulier aux bleſſures des articulations.*

Les bleſſures des articulations demandent des attentions particuliéres. Si les ligamens de l'article ſont coupés, la partie reſte toujours plus foible ; ſi l'on n'eſt point ſûr que les ligamens ſoient coupés, & ſi la playe a été faite avec un trait pointu, il eſt plus avantageux qu'elle ſoit tranſverſe ; mais ſi c'eſt avec un trait gros & obtus, il eſt égal qu'elle ſoit tranſverſe, ou non. Il faut examiner ſi le pus ſe forme au-deſſus ou au-deſſous de l'article. Si c'eſt en deſſous qu'il ſe forme ; s'il eſt blanc & épais, & s'il continue de couler pendant long-tems, il eſt probable que les ligamens ſont coupés. Cette probabilité augmente encore à proportion que la douleur & l'inflammation ſont plus conſidérables, & qu'elles ont commencé de meilleure heure. Au reſte, quand même les ligamens ne ſeroient point coupés, ſi les bords de la playe ſont long-tems calleux, elle eſt toujours fort long-tems à ſe cicatriſer ; il y reſte même une tumeur après qu'elle

eſt guérie; & ce n'eſt que tard qu'on peut étendre, ou plier l'article. Il faut néanmoins plus de tems, pour redreſſer une articulation qu'on a été obligé de tenir pliée pendant tout le panſement d'une playe, qu'il n'en faut pour la pouvoir plier, lorſqu'il a été néceſſaire de la tenir droite. On doit auſſi mettre la partie bleſſée dans une poſition convenable. Elle doit être un peu élevée, s'il eſt queſtion de réunir les lévres de la playe: elle ne doit pancher ni d'un côté, ni d'un autre, ſi l'inflammation eſt formée: il faut qu'elle aille en panchant, ſi le pus commence à couler.

Un des meilleurs remédes eſt le repos; car le mouvement & la promenade ne conviennent qu'aux perſonnes en ſanté. Cependant l'un & l'autre eſt moins dangereux dans les bleſſures de la tête & des bras, que dans celles des parties inférieures. La promenade eſt abſolument contraire dans les bleſſures de la cuiſſe, de la jambe, ou du pied. Le lieu dans lequel le malade couche, doit être tiéde; le bain, tant que la playe n'eſt pas bien pure, eſt la choſe du monde la plus pernicieuſe; car il fait gonfler les bords de la playe, la rend encore plus ſordide, & par-là, la

disposé à la gangrenne; on se trouve bien de faire de légeres frictions, mais il faut que ce soit, sur des parties fort éloignées de la playe.

29. *De la maniére dont il faut déterger les playes.*

Lorsque l'inflammation est finie, il faut déterger la playe. On employe pour cela avec beaucoup de succès, de la charpie trempée dans du miel; on applique par-dessus l'emplâtre *tetrapharmaque*, ou *enneapharmaque*. Enfin la playe est suffisamment détergée, lorsqu'elle est rouge, & qu'elle n'est ni trop séche, ni trop humide. Elle ne l'est point assez au contraire, si elle n'a point de sentiment; si elle n'a pas l'odeur qu'elle doit naturellement avoir; si elle est trop séche, ou trop humide, & si elle est blanche, livide, ou noire.

30. *De la régénération des chairs dans les playes.*

Lorsque la playe est suffisamment détergée, il faut songer à la régénération des chairs. L'usage de l'eau chaude ne convient plus alors que pour emporter la sanie; celui de la laine grasse est in-

utile ; il vaut mieux couvrir la playe avec de la laine lavée. Il eſt certains médicamens qui facilitent la régénération des chairs ; & il n'y a point d'inconvénient à les employer. Ces remédes ſont le beurre mêlé avec l'huile roſat, & un peu de miel ; l'emplâtre *tetrapharmaque* mêlé avec la même quantité de miel, ou l'huile roſat, & la charpie trempée dans la même huile. L'uſage moderé du bain, des alimens de bon ſuc font mieux que tous ces remédes. On doit éviter tous les alimens âcres. Lorſque la playe commence à ſe remplir, on peut faire manger au malade des oiſeaux, du gibier, & même de la chair de porc bouillie. Le vin eſt contraire dans toutes les bleſſures, tant que la fiévre & l'inflammation ſubſiſtent, & même juſqu'à ce que la playe ſoit cicatriſée, ſi elle occupe une partie nerveuſe, ou tendineuſe, ou ſi elle pénétre fort avant dans les chairs ; mais ſi elle n'attaque que les tegumens, comme elle eſt moins dangereuſe, le vin alors donné en petite quantité, pourvû qu'il ne ſoit point trop vieux, peut aider à la régénération des chairs. S'il eſt néceſſaire de ramollir, comme dans les playes des nerfs, & des tendons, on

applique du cérat sur la playe; mais si les chairs sont fongueses, on se sert de la charpie séche qui est un léger repercussif; ou de l'écaille d'airain, s'il faut en employer un plus fort. Si ces chairs sont fort abondantes, & s'il est nécessaire de les emporter, on a recours à des caustiques plus actifs. Il n'y a rien de mieux pour former la cicatrice, que le suc de *Lycium* délayé dans du *Passum*, ou du lait. On se sert aussi de la charpie séche, appliquée un peu rudement.

31. *Des ulcères qui surviennent aux playes, & de leur curation.*

C'est ainsi que se terminent les playes, lorsque le traitement est heureux; mais il arrive assez ordinairement des accidens fâcheux. Souvent la playe reste long-tems sans se fermer; ses bords deviennent calleux, épais, livides, & il y a ulcère; tous les médicamens qu'on employe alors, procurent peu de soulagement; & c'est ce qui arrive presque toujours aux ulcères qui ont été négligés.

Souvent aussi la violence de l'inflammation, la chaleur, ou le froid excessif, le bandage qu'on a trop serré, l'âge avancé, la mauvaise complexion du

bleſſé font dégénérer le mal en chancre. Les Grecs ont diſtingué différentes eſpéces de chancres; nous n'avons point de termes dans notre langue, pour les rendre. Tout chancre détruit non ſeulement la texture de la partie qu'il occupe, mais s'étend encore dans les environs. Il eſt pluſieurs ſignes qui le font reconnoître; car tantôt les bords de l'ulcère ſont fort rouges, enflammés, & douloureux; ce que les Grecs appellent *Eryſipele;* tantôt le fond de l'ulcère eſt noir, parce que les chairs ſont corrompues; ce mal eſt plus violent que le premier, & il acquiert un dégré de malignité par la pourriture qui ſurvient, lorſque la playe eſt humide, qu'il découle de ſon fond qui eſt noir, une ſanie blanchâtre, & que les chairs ſont corrompues en dedans, & de mauvaiſe odeur. Quelquefois même les nerfs & les membranes ſont paralytiques, & lorſqu'on enfonce la ſonde dans l'ulcère, elle ſe porte ou ſur le côté, ou en derriére; il eſt auſſi des cas où le mal pénétre juſqu'aux os; il en eſt d'autres, où c'eſt la gangréne qui ſurvient.

Les premiers maux dont nous venons de parler, attaquent indiſtinctement

toutes les parties du corps ; la gangréne affecte ordinairement les parties élévées, c'eſt-à-dire, les ongles, les aiſſelles, les aines, ſur-tout chez les vieillards & chez les perſonnes d'une mauvaiſe conſtitution. Le fond de ces ulcères eſt noir, ou livide, mais ſec & aride ; la peau eſt preſque toujours parſémée de puſtules noires ; l'épiderme eſt pâle, ou livide, preſque verte, & ſans ſentiment. Le cas le plus fâcheux de tous, eſt celui où il y a inflammation, & où tous ces maux ſe rencontrent enſemble. Voici les différens dégrés par leſquels ils paſſent ; l'inflammation attaque d'abord les parties ſaines ; à l'inflammation ſuccéde la couleur pâle ou livide ; après celle-ci, viennent les puſtules, & après les puſtules, il ſurvient un ulcère. Tous ces fâcheux accidens ſont accompagnés d'une fiévre aiguë, & le malade eſt tourmenté d'une violente ſoif. Il y a auſſi quelquefois délire, & ſouvent même ſans qu'il y en ait, les bleſſés ont de la peine à s'énoncer, & ne font que balbutier ; le hocquet ſurvient, l'haleine eſt puante. On peut remédier à ce mal, lorſqu'il ne fait que commencer ; mais lorſqu'il eſt une fois enraciné, il eſt incurable, & la

plûpart des bleſſés meurent dans une ſueur froide.

32. *Curation de l'ulcère invéteré.*

Tels ſont les dangers qui accompagnent les bleſſures. Mais pour guérir un viel ulcère, il faut faire à l'entour, une inciſion avec la lancette; emporter ſes bords, & tout ce qu'il y a de livide aux environs. S'il y a à l'intérieur de petites varices qui empêchent la guériſon, il faut auſſi les couper. Lorſque le ſang s'eſt écoulé, & qu'on a renouvellé la playe, il faut la panſer comme les bleſſures récentes. Si on ne veut point ſe ſervir de la lancette, on peut employer un emplâtre fait avec le ladanum, & lorſque les bords de l'ulcère ſont rongés, on applique deſſus un emplâtre propre à former la cicatrice.

33. *Curation de l'Eryſipele.*

L'Eryſipele ſurvient non ſeulement à la ſuite des playes, mais il vient encore indépendemment de toute bleſſure; il eſt ſouvent fort dangereux, ſur-tout s'il occupe les environs du cou, ou de la tête. On doit ſaigner, ſi les forces le permettent, & appliquer enſuite des cata-

plasmes qui soient en même-tems repercussifs, & rafraîchissans. Ces cataplasmes se font principalement avec la ceruse & le suc de solanum, ou la terre cimolée, délayée dans de l'eau de pluie, ou la farine détrempée dans la même eau, à laquelle on ajoute la poudre de cyprès, ou même celle de lentille, si le malade est d'une complexion délicate. Quelque cataplasme qu'on employe, il faut le recouvrir d'une feuille de bette, & appliquer par-dessus un linge trempé dans de l'eau froide; si les rafraîchissans font peu d'effet, on se servira du liniment suivant. Prenez de soufre p. I. *; de ceruse, de safran, de chacun p. X. *; broyez tous ces ingrédiens dans du vin, & appliquez-les en forme de liniment sur la partie affectée. S'il y a dureté, on broye des feuilles de solanum; on les incorpore avec de l'axonge de porc; on les étend sur un linge, & on les applique sur le mal.

Si l'endroit érysipélateux est noir, sans néanmoins que la noirceur s'étende dans les environs, il faut appliquer de légers caustiques, pour ronger doucement les chairs pourries; & lorsqu'on a par ce moyen, suffisamment détergé l'ulcère, on procure la régénération

des chairs, comme dans les autres playes; mais si la pourriture est plus considérable, si le mal s'étend, & gagne les environs, il faut avoir recours à des caustiques plus violens, & s'ils ne font rien, il faut brûler l'endroit jusqu'à ce qu'il n'en découle plus d'humeur; car les parties saines demeurent séches, lorsqu'on les brûle. Après avoir brûlé cet ulcère putride, on applique dessus des médicamens propres à séparer les escarres des parties vives; les Grecs appellent ces médicamens *Apescharotiques*; lorsque les escarres sont tombées, on déterge l'ulcère; il n'y a rien de mieux pour cela, que le miel & la résine mêlés ensemble. On peut aussi le déterger avec les mêmes remédes avec lesquels on déterge les abscès, & le conduire de même à cicatrice.

34. *Curation de la Gangréne.*

Il n'est point absolument difficile de guérir la gangréne, si elle n'est pas portée à son dernier degré, & si elle ne fait que commencer; sur-tout si le malade est jeune; si les tendons ne sont point offensés; si les nerfs ne sont point affectés, ou s'ils ne le sont que légérement; s'il n'y a point de grandes ar-

ticulations découvertes, ou s'il n'y a pas beaucoup de chair dans l'endroit affecté, enſorte que la pourriture n'ait point trouvé de quoi faire des progrès conſidérables; ſi le mal ſe borne à un ſeul endroit, ce qui peut arriver, ſurtout au doigt; dans ce cas, on doit commencer par ſaigner, ſi les forces le permettent, enſuite couper juſqu'au vif, tout ce qui eſt deſſéché, & tout ce qui paroît en mauvais état dans les environs. Lorſque le mal s'étend, il ne faut employer aucun médicament propre à former du pus; on ne doit pas même faire uſage de l'eau chaude: les repercuſſifs, s'ils ſont un peu violens, ne conviennent point davantage; on ne doit employer que les plus légers; on applique des rafraîchiſſans ſur les endroits enflammés. Si malgré ces remédes, le mal ne s'arrête point, il faut brûler tout ce qui eſt gangréné. Ce n'eſt point des médicamens ſeuls, mais du régime principalement qu'on doit attendre la guériſon de ce mal; la gangréne de cette eſpéce reconnoît preſque toujours pour principes, des liqueurs vitiées & corrompues; on doit donc commencer, à moins que la foibleſſe ne s'y oppoſe, par faire abſtinence;

on fait enſuite uſage d'alimens & de boiſſons qui reſſerrent le ventre, & qui par conſéquent fortifient en même-tems tout le corps : ces alimens doivent être légers. Après quoi, ſi le mal ceſſe de s'étendre, on applique deſſus, les mêmes remédes que nous avons preſcrits pour l'ulcère putride ; on commence alors à manger un peu davantage ; on uſe d'alimens tirés de la claſſe moyenne, mais qui ſoient toujours deſſéchans. On ſe ſert pour boiſſon, d'eau de pluie froide. Le bain eſt contraire, à moins qu'on ne ſoit abſolument rétabli ; car il ne manque pas de ramollir la cicatrice de l'ulcère, & la gangréne reparoît de nouveau. Il arrive quelquefois que tous les ſecours ſont inutiles, & que le mal continue à s'étendre ; dans ce cas, il reſte un remédе déplorable à la vérité, mais unique ; c'eſt d'amputer le membre gangréné, pour ſauver le reſte du corps.

35. *Curation des playes où il y a contuſion, déperdition de ſubſtance, & où il eſt reſté dans la bleſſure quelque corps étranger.*

Telle eſt la méthode qu'il faut ſuivre dans le traitement des playes dangereuſes

ſes dont nous venons de parler. Celles où il y a contuſion, ou déperdition de ſubſtance, ou bien dans leſquelles il eſt reſté quelque écharde, demandent auſſi beaucoup d'attention, de même que celles qui ſont peu larges, mais fort profondes. Dans le premier cas, il n'y a rien de mieux, que de faire bouillir de l'écorce de grénade dans du vin; de broyer la partie intérieure; de la mêler avec du cérat fait avec l'huile roſat, & de l'appliquer ſur la bleſſure: lorſque la peau eſt devenue rude, on la frotte avec un liniment adouciſſant, par exemple, avec le *Lypara*.

S'il y a déperdition de ſubſtance, on applique ſur la playe l'emplâtre *tetrapharmaque*; on diminue la nourriture; on rétranche entiérement le vin: on ne doit point négliger ces ſortes de bleſſures, quand même elles ne ſeroient point conſidérables; car elles dégénérent aſſez ſouvent en ulcères malins. Si la bleſſure eſt fort légere, & ſi la déperdition de ſubſtance eſt fort petite, on peut ſe contenter d'appliquer deſſus, le liniment adouciſſant que nous venons de conſeiller plus haut.

S'il eſt reſté quelque écharde dans la playe, il faut, s'il eſt poſſible, l'en

tirer avec la main, ou avec des pinces; mais si cette écharde est brisée, ou si elle pénétre si avant, qu'on ne puisse en venir à bout ni avec la main, ni avec des pinces, il faut la faire sortir avec un médicament attractif. La racine de roseau appliquée sur la playe, est très-bonne pour cela; si elle est tendre, il suffit de la broyer, mais si elle est dure, il faut avant que de l'appliquer, la faire bouillir dans du vin miellé : on doit toujours y ajouter du miel, ou de l'aristoloche avec du miel. Les échardes les plus mauvaises, sont celles de roseau, parce qu'elles sont inégales & raboteuses; celles de fougere, sont aussi également dangereuses, pour la même raison. Mais l'expérience a fait connoître que pour retirer des blessures, ces échardes, lorsqu'elles y étoient restées, il falloit appliquer sur la playe, la racine broyée de l'une ou de l'autre de ces plantes. Au reste tout médicament attractif a la même propriété. C'est aussi ce qu'on peut employer de mieux dans les blessures peu étendues, mais fort profondes. L'emplâtre de Philocrate convient parfaitement dans le premier cas; celui d'Hecatée dans le second.

36. *De la maniére dont il faut former & nettoyer la cicatrice.*

Lorſqu'une playe eſt ſuffiſamment détergée, & que les chairs ſont régénérées, il eſt néceſſaire de la cicatriſer. Pour y réuſſir, il faut dans le tems de la régénération des chairs, commencer par appliquer ſur la playe, de la charpie trempée dans de l'eau froide ; enſuite de la charpie ſéche, lorſqu'il eſt tems d'empêcher que les chairs ne croiſſent davantage, & continuer juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée. On tient du plomb blanc, appliqué ſur la cicatrice, pour l'empêcher de s'élever, & pour que ſa couleur ſoit tout-à-fait ſemblable à celle des parties ſaines. La racine de concombre ſauvage fait le même effet, de même que la compoſition ſuivante, qui eſt faite avec d'élaterium p. I. * ; de litharge d'argent p. II. * ; de noix de ben p. IV. *. On ajoute à ces ingrédiens une quantité ſuffiſante de réſine de térébenthine pour leur donner la conſiſtance d'emplâtre. Lorſque la cicatrice eſt noire, on en corrige la noirceur avec un mélange de parties égales de plomb lavé, & de verdet in-

corporés dans la réſine de térébenthine. On l'étend, ou en forme de liniment ſur la cicatrice, ce qui a lieu dans les playes du viſage ; ou on l'applique en forme d'emplâtre, ce qui eſt plus commode pour les bleſſures des autres parties.

Si l'endroit de la cicatrice eſt plus élevé, ou plus enfoncé que les autres, c'eſt une folie que de s'expoſer, par rapport à cette légère difformité, à de nouvelles douleurs & à un nouveau traitement ; cependant ſi l'on ne veut point abſolument que la cicatrice reſte telle, on peut l'emporter avec une lancette ; & après avoir ainſi fait une nouvelle bleſſure à la peau, on applique ſur les chairs qui ſont plus élevées que les autres, des rongeans, & ſur celles qui ſont plus enfoncées, des ſarcotiques ; on les y laiſſe juſqu'à ce que l'ulcère ſoit de niveau avec la peau ſaine ; & on travaille alors à former la cicatrice.

CHAPITRE XXVII.

Des playes faites par les morsures, & de leur curation.

JE viens de traiter des playes faites par les traits ; il me reste à parler de celles qui se font par les morsures d'hommes, de singes, de chiens, de bêtes féroces, d'autres animaux, & de serpens. Presque toutes les morsures ont quelque chose de venimeux * ; c'est pourquoi, si la playe est considérable, il faut faire usage des ventouses ; si elle est légère, un emplâtre suffit. Le meilleur qu'on puisse employer à cet effet, est l'emplâtre de Diogene ; à son défaut, on se sert de quelqu'un de ceux que j'ai conseillés contre les morsures ; si l'on n'en a aucun, on employe l'emplâtre vert d'Alexandrie. Si celui-ci manque, on a recours à quelque autre dans la composition duquel il n'entre aucune graisse, & dont on se sert dans les playes récentes. Le sel convient aussi

* Nous avons suivi ici le texte du manuscrit de la Bibliothéque du Roi.

dans ces sortes de playes, sur-tout dans celles qui ont été faites par la morsure d'un chien ; on l'applique sec sur l'endroit mordu, & on l'écrase dessus avec les doigts. Il a la propriété de faire sortir au dehors le virus. On applique aussi avec succès, une saline sur ces sortes de playes.

2. *Curation de la morsure du chien enragé.*

Si on a été mordu par un chien enragé, il faut attirer le virus au dehors, par le moyen des ventouses qu'on applique sur la playe ; ensuite, on brûle l'endroit qui a été mordu, s'il n'est ni nerveux, ni tendineux. Si on ne peut le brûler, il n'y a point d'inconvénient de tirer du sang au malade ; si on a employé le feu, on se sert des médicamens dont on fait usage dans les autres brûlures. Si on n'a point brûlé l'endroit de la morsure, il faut appliquer dessus des caustiques violens. On panse ensuite la playe avec les remédes que nous avons rapportés plus haut ; il n'est pas nécessaire d'employer pour cela, aucune nouvelle composition magistrale. Il en est qui font prendre le bain, immédiatement après qu'on a été mordu

par un chien enragé ; ils font ſuer dans le bain tant que les forces le permettent ; ils laiſſent pendant tout ce tems la playe expoſée à l'air, afin que le virus puiſſe mieux en ſortir ; enſuite ils font boire beaucoup de vin pur, ce qui eſt un bon reméde contre toutes ſortes de poiſons : ils continuent le même traitement pendant trois jours de ſuite, au bout duquel tems, ils penſent que le malade n'a plus rien à craindre.

La morſure du chien enragé, ſi on n'y remédie dès le commencement, a coutume d'être ſuivie de la crainte de l'eau, appellée des Grecs *Hydrophobie ;* c'eſt un ſymptome des plus terribles, dans lequel le malade eſt en même tems tourmenté par la ſoif & par la crainte de l'eau. Lorſque le mal eſt porté à ce point, il ne reſte guere d'eſpérance. Le ſeul reméde qu'on puiſſe tenter, eſt de jetter tout-à-coup la perſonne enragée, lorſqu'elle ne s'y attend point, dans une piſcine ; & de la laiſſer aller au fond, ſi elle ne ſçait point nager, afin qu'elle boive ; & enſuite de la retirer. Si le malade ſçait nager, on l'enfonce, & on le force de boire malgré lui. Par-là, on vient à bout de chaſſer en même tems, & la ſoif, & la

crainte de l'eau. Cette méthode n'eſt point cependant ſans inconvénient ; car ſi le malade eſt d'une mauvaiſe conſtitution, il eſt à craindre que l'eau froide ne lui donne des convulſions qui le faſſent périr. Pour prévenir cet accident, il eſt à propos de mettre le malade dans un bain d'huile chaude, dès qu'on l'a retiré de la piſcine. L'antidote qui convient le mieux dans ce cas, eſt celui dont nous avons donné la compoſition en premier lieu ; à ſon défaut, on en donne au malade, un autre dans de l'eau, ſi elle ne lui cauſe point encore d'horreur. Si l'amertume de ce reméde lui fait peine, on y ajoute du miel. S'il y a hydrophobie, on donne l'antidote en pillule.

3. *Cure générale des morſures des animaux venimeux.*

La cure des morſures des animaux venimeux ne différe guére de celle de la morſure du chien enragé. Les ſentimens des anciens étoient cependant ſi partagés ſur cet article, qu'ils penſoient que la morſure de chaque eſpéce d'animaux venimeux demandoit un traitement particulier, & même tout-à-fait différent. Mais les mêmes remédes ſont de

de très-bons effets dans toutes ces différentes morsures. Il faut toujours commencer par faire une ligature au-dessus de la morsure. On doit seulement avoir attention que cette ligature ne serre point trop, de crainte que la partie ne s'engourdisse. Il faut ensuite attirer le venin au-dehors, par le moyen des ventouses; il est à propos même avant que de les appliquer, de faire des scarifications tout au tour de la playe, pour qu'il s'écoule une plus grande quantité de sang vitié. Si on n'a point de ventouses, ce qui arrive fort rarement, on se sert d'un autre vase à peu près semblable, qui puisse faire le même effet; si l'on n'en trouve point, il faut faire succer la playe par quelqu'un. Les Psylles qui succent les playes venimeuses, ont moins de science que d'audace; mais leur audace est justifiée par l'expérience même. Car le venin des serpens, de même que celui de quelques animaux tués à la chasse, dont les Gaulois mangent la chair, ne fait point de mal, pris intérieurement; il n'est dangereux que dans les playes. Aussi mange-t'on la couleuvre en toute sûreté; mais sa piquûre est mortelle *. On peut même mettre impunément

* Préjugé démenti par l'expérience.

le doigt dans sa gueule, lorsqu'on l'a engourdie, ainsi que le font les Opérateurs, par le moyen de certaines drogues : sa salive n'a rien de nuisible, si on n'a pas été mordu. Ainsi donc celui qui à l'exemple d'un Psylle, succeroit ces sortes de playes, le feroit en toute sûreté, & sauveroit le malade. Mais avant que de le faire, il faut qu'il soit bien sûr qu'il n'a aucun ulcère, ni aux gencives, ni au palais, ni à aucune partie de la bouche. On met ensuite le malade dans une chambre chaude, & on le place de façon que la partie mordue soit panchée par en bas. S'il n'y a personne pour succer la playe, & si on n'a point de ventouse, il faut faire prendre à la personne un bouillon d'oye ou de veau, & la faire vomir ; on ouvre un poulet en deux, & on en applique la partie intérieure toute chaude sur la playe ; la chair d'un agneau, ou d'un chevreau qu'on vient d'éventrer, appliquée chaude sur la playe, produit le même effet. On peut aussi se servir des emplâtres dont j'ai parlé plus haut. L'emplâtre d'Ephèse, ou celui qui est décrit immédiatement après, sont ceux qui conviennent le mieux. Les antidotes sont aussi d'un

très-grand ſecours ; à leur défaut, il faut boire une potion de vin pur avec du poivre, ou tout autre ingrédient propre à exciter la chaleur, & à empêcher que les humeurs ne ſe coagulent en dedans ; car la plûpart des venins n'occaſionnent la mort que par la coagulation des liqueurs. Tous les remédes qui pouſſent par les urines, produiſent un bon effet, parce qu'ils ſont atténuans.

4. *Cure particuliére de la morſure des Serpens, & en premier lieu, de celle de l'Aſpic.*

Telle eſt la méthode générale qu'il eſt à propos de ſuivre dans toutes les morſures des animaux venimeux ; cependant l'uſage à fait connoître que dans la morſure de l'Aſpic, il valoit mieux boire du vinaigre. C'eſt au hazard qu'on eſt redevable de cette découverte. Un jeune homme fut mordu par un Aſpic dans un lieu ſec & aride, où il n'y avoit point d'eau : comme il étoit tourmenté d'une ſoif violente, occaſionnée par ſa bleſſure & la grande chaleur qu'il faiſoit alors, il but du vinaigre qu'il avoit avec lui, & ſe trouva guéri : ce qui n'eſt arrivé, com-

me je crois, que parce que le vinaigre n'eſt pas ſeulement rafraîchiſſant, mais encore réſolutif; car lorſqu'on le répand ſur la terre, il ſe forme une écume au-deſſus. Il eſt donc naturel de penſer que le vinaigre, par ſa qualité réſolutive, réſout & atténue les humeurs qui s'épaiſiſſent & ſe coagulent dans ces ſortes de morſures, & rétablit par-là la ſanté.

5. *Contre la morſure du Scorpion.*

Il eſt pluſieurs remédes fort connus & éprouvés contre la morſure de certains animaux venimeux. Car premiérement dans la morſure du Scorpion, le Scorpion même eſt un excellent remède. Il en eſt qui le font boire écraſé dans du vin; d'autres qui, après l'avoir écraſé de même, l'appliquent ſur la playe; d'autres qui le jettent ſur des charbons ardens, qui en dirigent la vapeur en forme de fumigation ſur la playe qu'ils enveloppent exactement, afin que cette vapeur ne puiſſe point s'échapper; & qui tiennent enſuite le charbon attaché ſur la playe. Il eſt à propos de prendre intérieurement de la ſemence, ou des feuilles d'élianthéme bouillies dans

du vin. On se trouve bien aussi d'appliquer sur la playe, du son ou de la ruë sauvage bouillie dans du vinaigre; ou bien du sel qu'on a fait décrepiter, & qu'on mêle ensuite avec du miel. J'ai cependant connu des Médecins qui dans la morsure du Scorpion, se contentoient de faire tirer du sang au bras.

6. *Contre la piquûre de l'Araignée & du Scorpion.*

On se sert aussi avec succès dans la piquûre du Scorpion & de l'Araignée, de l'ail & de la ruë, mêlées & broyées ensemble dans de l'huile, & qu'on applique sur la playe.

7. *Contre la morsure du Ceraste, du Dipsas & de l'Hæmorrhoüs.*

Si on a été mordu par un Ceraste, un Dipsas ou un Hæmorrhoüs, il faut prendre deux potions dans lesquelles on ait mêlé la grosseur d'une féve d'Egypte, de racine d'asphodele desséchée, & un peu de ruë. Le tréfle, la menthe, la panacée prises avec du vinaigre font aussi un bon effet, de même que le coq, la casse, & la ca-

nelle qu'on donne dans une boiſſon convenable.

8. *Contre la morſure du Cherſydre, & du Ceraſtes.*

Dans la morſure du Cherſydre, on avale deux ſcrupules de panacée ou de laſer, ou du ſuc de porreau dans une chopine de vin; on mange beaucoup de ſarriette; on applique ſur la morſure, de la fiente de chévre qu'on a fait bouillir dans du vinaigre; ou bien de la farine d'orge bouillie auſſi dans du vinaigre; on peut encore appliquer de la ruë, ou du calament broyé avec du ſel, & incorporé dans du miel; ces remédes conviennent également dans la morſure du Ceraſtes.

9. *Contre la piquûre de la Phalange.*

Lorſqu'on a été piqué par une Phalange, le ſecours ſeul de la main ne ſuffit point; on doit encore baigner fréquemment le bleſſé, & lui faire avaler une quantité égale de myrrhe, & de raiſins des bois dans une chopine de *paſſum*; ou bien de la ſemence de raifort, ou de la racine d'yvraie dans du vin. On applique ſur la morſure, du

son bouilli dans du vinaigre, & on fait garder le lit au malade.

10. *Contre la morsure des animaux venimeux qui se rencontrent en Italie, & qui sont moins dangereux que ceux des pays étrangers.*

Les animaux venimeux dont nous venons de parler, ne se trouvent que dans les pays étrangers, & leur morsure est d'autant plus terrible, que les pays où ils naissent, sont plus chauds. L'Italie & les pays qui sont plus froids ont cet avantage sur les régions brûlantes, que les animaux venimeux qu'ils produisent, sont moins funestes. Lorsqu'on en a été mordu, il suffit d'avaler de la bétoine ou de l'herbe de cantabre, ou de la centaurée, ou de l'aigremoine, ou de la germandrée, ou de la bardane, ou de la panais de mer; on broye une ou deux de ces plantes, on en fait prendre intérieurement dans du vin, & on en applique sur la playe. On doit sçavoir que la morsure des animaux venimeux est plus dangereuse, lorsque ces animaux sont tourmentés par la faim; & qu'il y a aussi plus de danger pour celui qui en est mordu,

s'il eſt à jeun ; qu'ainſi il n'y a point de tems où ces animaux ſoient plus à redouter, que celui où ils couvent, & qu'il eſt très-à-propos de manger avant que de ſe mettre en chemin, toutes les fois qu'on paſſe par des lieux où l'on court riſque d'être mordu par ces animaux.

11. *Reméde général contre toutes ſortes de poiſons avalés dans le manger, ou dans la boiſſon.*

Il n'eſt point auſſi facile de procurer du ſoulagement à ceux qui ont avalé du poiſon dans le manger ou dans la boiſſon ; 1°. parce qu'on ne s'en apperçoit point ſur le champ, comme lorſqu'on eſt mordu par un animal venimeux, & qu'ainſi on ne ſonge point à y remédier tout de ſuite ; 2°. parce que ce ſont les parties intérieures, & non les tégumens, qui ſont d'abord affectées. Il n'y a rien de mieux à faire dans ces ſortes de cas, que d'avaler beaucoup d'huile, & enſuite de vomir. Lorſqu'on a vomi ſuffiſamment, on fait prendre de l'antidote, ou à ſon défaut, du vin pur.

12. *Remédes particuliers contre certains poiſons ; & premiérement contre les Cantharides.*

Il eſt quelques remédes ſpécifiques contre certains poiſons légers ; car ſi on a, par exemple, avalé des Cantharides, il faut prendre de la panacée écraſée dans du lait, ou du galbanum dans du vin, ou bien du lait pur.

13. *Contre la Ciguë.*

Si on a mangé de la Ciguë, il faut boire chaud beaucoup de vin pur avec de la ruë, & vomir ; enſuite on fait prendre du laſer dans du vin. Si le malade eſt ſans fiévre, on le met dans un bain chaud ; s'il a de la fiévre, on lui fait des onctions avec des drogues chaudes, & on le laiſſe enſuite repoſer.

14. *Contre la Juſquiame.*

Lorſqu'on a avalé de la Juſquiame, il faut boire du vin miellé fort chaud, ou tel lait qu'on voudra : celui d'ânesſe mérite cependant la préférence.

15. *Contre la Ceruſe.*

Si l'on a pris intérieurement de la

Ceruſe, le ſuc de mauve, ou de noix broyée dans du vin, fait un très-bon effet.

16. *Contre la Sangſue, & le lait qui ſe caille intérieurement.*

Si on a avalé une Sangſue, il faut boire du vinaigre dans lequel on ait mêlé du ſel ; ſi le lait ſe caille intérieurement, il faut boire du *paſſum* ou du laſer avec du vinaigre.

17. *Contre les mauvais Champignons.*

Si on a mangé de mauvais champignons, il faut prendre dans de l'oxicrat, ou dans du vinaigre avec du ſel, de la racine de raifort. On peut diſtinguer cette eſpéce de champignons de celle des champignons ſalubres ; on peut même en corriger la mauvaiſe qualité, & les rendre bons à manger. Il ſuffit pour cela, de les faire bouillir dans de l'huile, ou de faire cuire avec eux, une petite branche de poirier.

18. *Des brûlures & de leur curation.*

Les brûlures proviennent auſſi d'une cauſe extérieure ; ainſi je dois en parler dans ce chapitre. Un reméde effi-

eace contre la brûlure, c'eſt d'appliquer deſſus, auſſi-tôt qu'elle eſt faite, des feuilles de lis ou de langue de chien, ou de bette, bouillies dans du vin & de l'huile. On peut cependant employer deux ſortes de remédes dans le traitement des brûlures ; on ſe ſert en premier lieu de légers cauſtiques & répercuſſifs, pour empêcher qu'il ne s'éleve des phlicténes, & pour rendre l'épiderme inégal & raboteux ; on employe enſuite des médicamens onctueux pour la guériſon du mal. Les remédes de la premiére claſſe, ſont la farine de lentille mêlée avec le miel, la myrrhe délayée dans du vin, la terre cimolée broyée avec l'écorce de l'arbre qui porte l'encens, amalgamées enſemble avec de l'eau, & détrempée dans du vinaigre, lorſqu'on veut s'en ſervir. Ceux de la derniere, ſont toutes les eſpéces de *Lypara*. Les meilleurs de tous ſont ceux dans la compoſition deſquels on fait entrer du récrément de plomb, ou des jaunes d'œufs.

Il eſt encore une troiſiéme méthode qu'on peut ſuivre ; c'eſt de tenir appliquées ſur la brûlure, dans le tems de l'inflammation, des feuilles de lentille trempées dans du miel ; & lorſque l'inflam-

mation eſt paſſée, on laiſſe ſur la brûlure, juſqu'à ce que les croutes tombent, de la farine mêlée avec de la ruë, ou du porreau, ou du marrube ; après quoi, on déterge l'ulcère avec l'ers incorporé dans le miel, ou l'iris, ou la réſine de térébenthine : lorſqu'il eſt bien détergé, on applique deſſus de la charpie ſéche.

CHAPITRE XXVIII.

Des ulcères provenant de cauſes intérieures.

1. DU CHARBON.

APRÈS avoir parlé des ulcères qui ſurviennent à la ſuite des playes, nous traiterons de ceux qui proviennent de cauſes internes. La plus mauvaiſe eſpéce de tous, c'eſt le charbon. Voici les ſignes qui le font reconnoître : il y a rougeur à la peau, & cette rougeur eſt parſemée de puſtules peu élevées qui ſont fort noires, quelquefois un peu livides ou pâles. Ces puſtules paroiſſent être remplies de ſanie ; au-deſſous de la rougeur, la cou-

leur de la peau eſt noire ; l'endroit affecté eſt ſec, & plus dur que dans l'état naturel ; il eſt environné comme d'une eſpéce de croute, dont les bords ſont enflammés : les tégumens ne ſont point élevés ; ils paroiſſent au contraire, enfoncés vers les chairs dans cet endroit : il y a inſomnie ; quelquefois friſſon ou fiévre, ou l'un & l'autre. Ce mal pouſſe des eſpéces de racines à l'intérieur, s'étend plus ou moins vîte, & blanchit extérieurement à meſure qu'il fait des progrès ; il eſt entouré de petites puſtules. S'il attaque l'œſophage ou le fond du goſier, le malade eſt ſouvent en danger d'être tout-à-coup ſuffoqué.

La meilleure méthode eſt de brûler le charbon ſur le champ. Cette opération n'a rien de douloureux ; car les chairs ſont mortes, & par conſéquent privées de ſentiment. Il faut continuer de brûler juſqu'à ce qu'on ſente de la douleur de tous les côtés ; enſuite on traite l'ulcère comme les autres brûlures. Il ſe forme ſous les remédes cauſtiques qu'on employe, une croute qui venant à tomber, & à ſe ſéparer des parties ſaines, emporte avec elle, tout ce qu'il y avoit de vitié. Lorſque l'ul-

cère eſt bien détergé, on ſe ſert des remédes propres à faciliter la régénération des chairs. Si le mal eſt ſuperficiel, & n'attaque que les tégumens, on peut ſe contenter d'appliquer deſſus des rongeans, ou des cauſtiques. On en applique de plus ou de moins violens, ſelon la grandeur du mal; au reſte, quelque médicament qu'on puiſſe employer, il doit, pour produire l'effet qu'on en attend, ſéparer promptement les chairs mortes des ſaines; & on peut être preſque aſſuré du ſuccès, ſi les chairs vitiées ſur leſquelles on a appliqué ces cauſtiques, ſe détachent de tous côtés; autrement, c'eſt une preuve que le mal eſt plus fort que le reméde; & on ne doit point différer à recourir au feu : mais il faut dans ce cas, s'abſtenir de vin, & de tout aliment ſolide, & boire beaucoup d'eau. Ces précautions ſont ſur-tout néceſſaires, s'il y a un peu de fiévre.

2. *Du Cancer.*

Le Cancer n'eſt point auſſi dangereux, à moins qu'il n'ait été irrité par un mauvais traitement. Ce mal attaque principalement les parties ſupérieures, la face, les narines, les oreilles, les

lévres, & les mamelles des femmes. Il reconnoît pour cauſe, la mauvaiſe diſpoſition du foye, ou de la ratte. On ſent dans les environs de l'endroit qui eſt affecté, des eſpéces de picottemens; le cancer eſt immobile, inégalement élevé; il y a même quelquefois engourdiſſement. Les vaiſſeaux ſur les bords, ſont gonflés & comme renverſés; ils ſont pâles, ou livides; dans d'autres ſujets, ils s'enfoncent & ſemblent diſparoître: les uns reſſentent de la douleur, lorſqu'on touche la partie affectée; les autres n'en reſſentent point. Le cancer eſt quelquefois ſans ulcère, plus dur ou plus mol qu'il ne devroit être naturellement; d'autrefois il eſt avec ulcère, & accompagné de tous les ſymptômes dont nous venons de parler; d'autrefois il n'a aucun ſigne particulier qui le caractériſe; tantôt il approche par ſa grandeur & ſa ſuperficie inégale & raboteuſe, du condylome. Sa couleur eſt rouge ou reſſemble à celle de la lentille; ce n'eſt point ſans danger qu'on l'extirpe; car il ſurvient ſur le champ, une paralyſie, ou des mouvemens convulſifs. Souvent, ſi l'on vient à frapper le malade ſur l'endroit affecté, il tombe ſans voix & ſans

connoiſſance. Il eſt des perſonnes chez leſquelles, les bords du cancer, lorſqu'on le preſſe, ſe tendent & ſe gonflent. Ce mal eſt des plus fâcheux : il commence preſque toujours par un ulcère cacoethe, qui dégénére enſuite en cancer occulte, puis en cancer ouvert, & enfin en thymion.

Il n'y a que l'ulcère cacoethe qui ſoit ſuſceptible de guériſon ; les autres eſpéces s'irritent d'autant plus, que les remédes qu'on employe pour les guérir, ſont plus violens *.

Il eſt des Praticiens qui ont fait uſage des cauſtiques ; quelques-uns ont eu recours au feu ; d'autres ont tenté l'amputation ; mais ni l'une, ni l'autre de ces méthodes n'a jamais réuſſi ſur perſonne ; car ſi on brûle le cancer, il reparoît bien-tôt après, & ne ceſſe de faire des progrès, juſqu'à ce qu'il ait fait périr celui qui en eſt attaqué. Si on l'emporte avec le raſoir, il revient preſque auſſi-tôt que la cicatrice eſt formée, & termine enfin les jours du malade. Si au co traire, on n'employe aucun reméde violent, & que l'on ſe

* Nous avons traduit cet endroit d'après les Remarques de M. Morgagni.

contente

contente d'appliquer sur le cancer, des médicamens adouciſſans, qui flattent en quelque façon ce mal, au lieu de l'aigrir, il n'empêche point qu'on ne parvienne à une extrême vieilleſſe; mais ce n'eſt qu'avec le tems & par l'expérience, qu'on diſtingue l'ulcère cacoethe qui peut ſe guérir, du cancer qui eſt incurable.

On doit donc auſſi-tôt qu'on a reconnu cette premiére eſpéce, appliquer des cauſtiques ſur le mal; s'il s'adoucit & que ſes ſymptômes diminuent, on peut continuer la cure, & en venir à l'amputation, ou à l'uſtion. Si au contraire, le mal s'irrite par l'application des remédes, c'eſt une preuve que le cancer eſt déja formé; & il faut s'abſtenir de tout reméde âcre & violent. Si l'endroit eſt dur, ſans ulcère, il ſuffit d'appliquer deſſus, des figues très-graſſes, ou l'emplâtre *Rhypodes*. S'il y a ulcère ſans excroiſſance, on ſe ſert d'un cérat fait avec l'huile roſat, auquel on ajoute la poudre de coquille broyée & délayée dans de l'eau de forgeron. Si l'ulcère eſt accompagné d'excroiſſances conſidérables, on peut tenter l'écaille de cuivre, qui eſt un rongeant fort doux, & qui détruit ces ex-

croiſſances. Mais je ſuppoſe toujours que le mal n'augmente point par l'application de ce reméde ; car s'il augmentoit, il ne faudroit ſe ſervir que du cérat dont nous venons de parler.

3. *Du Thériome.*

Il eſt une eſpéce d'ulcère que les Grecs appellent *Thériome ;* il ſe forme quelquefois de lui-même, & d'autresfois il ſurvient à un ulcère produit par une autre cauſe. Sa couleur eſt livide, ou noire ; il répand une odeur fétide ; il en découle beaucoup d'humeur ſemblable à de la mucoſité. On peut toucher le fond de cet ulcère, & appliquer des médicamens deſſus, ſans y exciter la moindre impreſſion douloureuſe ; il n'eſt ſenſible que lorſqu'on le gratte. Ses bords ſont douloureux, & enflammés. La fiévre ſe met quelquefois de la partie ; il découle auſſi quelquefois du ſang de cet ulcère ; quelquefois auſſi il s'étend ; alors tous les accidens augmentent ; les Grecs l'appellent * *Erpes-eſthiomenos ;* parce qu'il ſe communique promptement aux chairs voiſines ; qu'il pénétre juſqu'aux

* Ulcère rongeant.

os, & ronge tout le corps. Cet ulcère est inégal, semblable à de la boue; répand beaucoup d'humeur gluante, & d'une odeur insupportable; l'inflammation est plus forte qu'elle ne l'est ordinairement dans les autres ulcères. L'une & l'autre espéce, de même que toute sorte de chancre, attaque principalement les personnes âgées, ou qui sont d'une mauvaise constitution.

La curation est la même dans les deux espéces; excepté que les remédes doivent être plus actifs dans la seconde. On doit commencer par faire observer un régime convenable au malade. Il doit garder le lit; s'abstenir d'alimens solides les premiers jours; boire beaucoup d'eau, & prendre des lavemens; ensuite, lorsque l'inflammation est passée, il doit faire usage d'alimens de bon suc, & qui n'ayent rien d'âcre; boire à discrétion, de façon néanmoins qu'il se contente d'eau pendant le jour, & qu'il boive un peu de vin austère à son souper. Il n'est point nécessaire d'observer une diéte aussi exacte dans l'*Herpe*, que dans le *Theriome*. Voilà ce qui concerne le régime; pour ce qui est des médicamens, il faut répandre sur l'ulcère, de l'aloës desséché &

mis en poudre, & du chalcitis, ſi la poudre d'aloës fait peu de choſe; mais auparavant, ſi les chairs ſont rongées au point qu'il y ait quelque nerf découvert, il faut le recouvrir avec un linge, afin qu'il ne ſoit point rongé par ce médicament cauſtique. S'il eſt néceſſaire d'en venir à des remédes plus actifs; il faut employer les préparations les plus cauſtiques. Au reſte, quelque poudre qu'on répande ſur cet ulcère, il faut l'y porter avec le dos de la ſonde: on applique pardeſſus, de la charpie trempée dans du miel, ou des feuilles d'olivier, ou de marrube, bouillies dans du vin qu'on recouvre d'un linge trempé dans de l'eau froide, & qu'on a bien exprimé auparavant: on met ſur les endroits où il y a tumeur & inflammation, des cataplaſmes répercuſſifs. Si ces cataplaſmes ne font rien, on a recours au feu; mais il faut auparavant garantir avec tout le ſoin poſſible, les nerfs qui ſont à découvert. Lorſqu'on a brûlé cet ulcère, ſoit par le cautère actuel, ou potentiel, on ſent par tout ce que nous avons dit plus haut, qu'il faut d'abord le déterger, & enſuite procurer la régénération des chairs.

4. *Du Feu Sacré.*

On doit auſſi mettre au rang des ulcères malins, le Feu Sacré qui eſt de deux eſpéces; celui de la premiére, eſt d'une couleur tirant ſur le rouge, ou mêlée de blanc & de rouge : la peau eſt inégale, raboteuſe, couverte de puſtules qui ſe touchent, qui ſont fort petites, & qui ne ſont point plus grandes les unes que les autres ; ces puſtules ſont preſque toujours remplies de pus, & accompagnées ſouvent de rougeur & de chaleur ; le mal s'étend ſouvent d'un autre côté, tandis que celui qui a été d'abord attaqué, ſe guérit; quelquefois les puſtules venant à ſe rompre, ne forment qu'un ulcère d'où il découle une humeur qui tient le milieu entre le pus & la ſanie. Cette eſpéce d'ulcère attaque principalement la poitrine, les côtés, ou les parties ſaillantes du corps; & ſur-tout la plante des piés. Le feu ſacré de la ſeconde eſpéce ſe borne à la ſur-peau, qu'il ulcère ; il s'étend beaucoup ſans creuſer ; il eſt tant ſoit peu livide, inégal; il ſe guérit dans ſon centre, tandis qu'il s'étend par ſes extrêmités; ſouvent même ce

qui paroiſſoit guéri, s'ulcère de nouveau. Les tégumens qui ſont dans le voiſinage, & qui ſont menacés d'être attaqués de ce mal, ſont gonflés, & durs; leur couleur eſt d'un rouge tirant ſur le noir. Cette ſeconde eſpéce attaque auſſi preſque toujours les perſonnes avancées en âge ou qui ſont cacochymes, & ſe manifeſte principalement aux jambes. Le feu ſacré eſt le moins dangereux de tous les ulcères rongeans, mais auſſi il eſt preſque le plus difficile à guérir. La fiévre qui ſurvient, & qui ne dure que pendant un jour, eſt un excellent remède pour détruire les humeurs nuiſibles & ſuperflues qui occaſionnent ce mal, lequel eſt d'autant moins dangereux, que le pus eſt plus épais & plus blanc. Il eſt à propos de faire des ouvertures à la peau, au-deſſous des ulcères, pour laiſſer échapper une plus grande quantité de pus, & évacuer celui qui ſe forme dans l'endroit affecté. S'il s'éléve une petite fiévre, il faut faire abſtinence, garder le lit, & prendre des lavemens. Il ne faut point faire uſage d'alimens doux, glutineux ou ſalés, & âcres; mais de ceux qui tiennent le milieu entre ceux-ci; comme le pain

qui n'a point fermenté, les poiſſons, le chevreau, les oiſeaux, & preſque toute ſorte de gibier, excepté le ſanglier. S'il n'y a point de fiévre, on ſe trouve bien de la geſtation, de la promenade, du vin auſtère, & du bain. Il eſt néceſſaire de boire beaucoup, & de manger peu.

Pour ce qui eſt des ulcères, s'ils ne s'étendent point beaucoup, on les fomente avec de l'eau chaude; & avec du vin chaud, s'ils s'étendent conſidérablement; enſuite on perce toutes les puſtules avec une aiguille, & on applique des médicamens capables de ronger les chairs mortes; lorſque l'inflammation a ceſſé, & que l'ulcère eſt détergé, on applique deſſus, un médicament adouciſſant. Dans les ulcères de la ſeconde eſpéce, on ſe trouve bien de faire bouillir des coings dans du vin, de les écraſer, & de les appliquer enſuite ſur le mal. On peut auſſi ſe ſervir de l'emplâtre d'*Hera*, ou de l'emplâtre *Tetrapharmaque*, auquel on ajoute une cinquiéme partie d'encens. Le lierre bouilli dans du vin, eſt auſſi fort bon; c'eſt même un des meilleurs remédes qu'on puiſſe employer, ſi le mal s'étend beaucoup. Après qu'on a détergé

cet ulcère, on le conduit à cicatrice avec les médicamens adouciſſans.

5. *De l'ulcère Chironien.*

On appelle Chironien, un ulcère qui eſt grand, & dont les bords ſont durs, calleux, & enflés. Il en découle une petite quantité de ſanie qui eſt fort claire, & de mauvaiſe odeur; les bords, non plus que le fond de cet ulcère, ne ſont point enflammés; il eſt peu douloureux, & ne s'étend point; ainſi il eſt ſans danger; mais il ne ſe guérit point facilement. Il ſe couvre quelquefois d'une cicatrice fort mince qui ſe rompt, & l'ulcère ſe renouvelle; il attaque particuliérement les piés & les jambes.

On doit appliquer deſſus, un médicament qui ſoit tout à la fois adouciſſant, violent, & répercuſſif. On ſe ſert à cet effet, de la compoſition ſuivante. Prenez d'écaille de cuivre, de plomb lavé brûlé, de chaque p. VI. *; de cadmie, de cire, de chaque p. VIII. *; d'huile roſat autant qu'il en faut pour malaxer la cire avec ces autres ingrédiens.

6. *Des ulcères que le froid fait naître aux piés & aux mains.*

Le froid de l'Hiver occasionne aussi quelquefois, & principalement chez les enfans, des ulcères aux piés & aux mains. Il y a rougeur avec une légère inflammation: quelquefois il s'éleve des vessies qui s'ulcérent; la douleur est médiocre; mais la démangeaison est considérable; il en découle quelquefois, mais en petite quantité, une humeur qui paroît ressembler à du pus, ou à de la sanie.

Dans les commencemens, on doit faire sur la partie affectée, des fomentations avec de l'eau chaude dans laquelle on ait fait bouillir des raves; si on n'en a point, il faut se servir de feuilles de verveine bouillies dans une décoction astringente. Si l'ulcère n'est point encore ouvert, il faut appliquer dessus, du cuivre le plus chaud qu'il est possible de l'endurer. S'il y a ulcère, on se sert d'alun broyé avec une partie égale d'encens, & dissout dans du vin; ou bien de l'écorce de grenade bouillie dans de l'eau, & qu'on écrase ensuite. S'il n'y a que la surpeau d'enle-

vée, les médicamens adouciſſans conviennent mieux.

7. *Des Ecrouëlles.*

Les Ecrouëlles ſont des tumeurs qui ſemblent être formées d'un mélange de pus & de ſang, & qui s'élevent en maniére de glandes. Elles ont coutume de fatiguer beaucoup les Médecins, parce qu'elles ſont aſſez ordinairement accompagnées de fiévre, & qu'elles ne ſuppurent point facilement. Souvent après qu'on les a guéries, ſoit par le fer ou les médicamens, elles reviennent dans l'endroit même des cicatrices; ce qui arrive plus fréquemment, ſi on n'a employé que des médicamens pour les guérir; ajoutez à cela qu'elles durent pendant long-tems. Elles viennent ſur-tout au cou, aux aiſſelles, aux aines, & aux côtés. Le Chirurgien Megès aſſure en avoir vû aux mamelles des femmes. On employe avec ſuccès contre les écrouëlles l'hellebore blanc: il faut le réïtérer ſouvent, juſqu'à ce qu'elles ſoient diſſipées. On applique deſſus, des emplâtres ſuppuratifs ou réſolutifs, dont nous avons donné la compoſition plus haut. Quelques-uns ſe ſervent de cauſtiques qui rongent

ces tumeurs, & qui forment deſſus une croute : lorſque cette croute eſt détachée, ils traitent ce mal comme un ulcère. Quelque méthode que l'on ſuive, il eſt néceſſaire, lorſque l'ulcère eſt bien détergé, de faire exercer le malade, & de lui donner une bonne nourriture, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée. Cet article eſt du reſſort de la Médecine : ainſi c'eſt aux Médecins à preſcrire le régime de vivre, qui convient. Quelques Payſans aſſurent d'après leur propre expérience, qu'on peut ſe guérir des écrouëlles, en mangeant un ſerpent.

8. *Du Furoncle.*

Le Furoncle eſt un tubercule pointu avec inflammation & douleur, principalement lorſque la ſuppuration commence à s'établir. Lorſqu'il eſt ouvert, & que le pus eſt évacué, les chairs qui ſont en deſſous, ſont en partie changées en pus, en partie corrompuës, & d'un rouge pâle ; quelques-uns appellent ces chairs, le noyau du furoncle. Ce mal eſt ſans danger, quand même on ne feroit aucun reméde ; car il ſuppure, & s'ouvre de lui-même ; mais la douleur fait qu'on aime mieux avoir

recours aux remédes, pour s'en débarraſſer plûtôt.

Le galbanum eſt le ſpécifique du furoncle; on peut auſſi ſe ſervir des remédes dont nous avons parlé plus haut. Au défaut d'autres, on applique d'abord deſſus, un emplâtre qui ne ſoit point gras, pour réſoudre le furoncle; ſi on n'en peut venir à bout par cet emplâtre, on en applique un qui ſoit propre à le faire ſuppurer; ſi on n'a aucun emplâtre, on ſe ſert de la réſine ou du levain; & lorſque le pus eſt évacué, il n'eſt plus néceſſaire de faire aucun reméde.

9. *Du Phyma.*

On appelle *Phyma*, un tubercule ſemblable au furoncle, mais plus rond, & plus plat, & ſouvent auſſi plus étendu; car il eſt rare que le furoncle égale en groſſeur la moitié d'un œuf: il ne l'excéde jamais, & le *Phyma* eſt ordinairement plus gros. L'inflammation & la douleur ſont moindres que dans le furoncle; lorſqu'on l'a ouvert, il en ſort de même du pus, mais il n'y a point de noyau comme dans l'autre; & toutes les chairs vitiées ſe changent en pus. Le *Phyma* attaque plus particuliére-

ment les enfans, & on les en guérit plus facilement que les jeunes gens qui en ſont plus rarement attaqués; on ne l'obſerve jamais chez les perſonnes un peu avancées en âge. On le guérit avec les mêmes remédes que nous avons indiqués plus haut.

10. *Du Phygethlon.*

Le *Phygethlon* eſt une tumeur peu élevée, mais large, & parſemée de puſtules; la tenſion & la douleur ſont conſidérables, & plus fortes qu'elles ne devroient être, eu égard à la grandeur de la tumeur; il eſt quelquefois accompagné d'une petite fiévre; il ne ſuppure que fort tard, & ne fournit pas beaucoup de pus. Il vient principalement au cou, aux aiſſelles & aux aines. Les Latins l'appellent Navette, à cauſe de ſa figure. On le guérit avec les mêmes médicamens que le *Phyma.*

11. *Des Abſcès.*

Toutes ces maladies ne ſont que des eſpéces de petits abſcès; mais on a donné le nom général d'abſcès à un mal plus étendu, & qui tend toujours à la ſuppuration. L'abſcès ne ſe forme preſque jamais, que lorſqu'il y a eu fiévre

ou douleur produites par l'inflammation de quelque partie, & sur-tout après l'inflammation du bas ventre. Il est aussi quelquefois exposé à la vûe ; car souvent il s'étend beaucoup, comme dans le *Phyma*. Il y a rougeur, chaleur, & ensuite dureté ; les symptômes qui l'accompagnent, sont plus dangereux que ceux du *Phyma;* le malade est pressé par la soif & la veille. Souvent l'abscès n'est annoncé par aucun signe extérieur, sur-tout si le pus se forme bien avant dans les chairs ; mais on sent des picotemens à l'intérieur ; il y a soif & insomnie. C'est un bon signe, si la tumeur ne se durcit pas tout-à-coup, & si la couleur, de rouge qu'elle étoit, devient blanche ; c'est une preuve que le pus commence à se former ; car la tumeur, & la rougeur paroissent long-tems avant la formation du pus. Si la partie affectée est une partie noble, il faut détourner le cours de la matiére, par l'application de cataplasmes qui soient en même-tems répercussifs & rafraîchissans. Tels sont ceux que nous avons dit convenir dans l'éry sipéle. S'il y a dureté, il faut la résoudre par des cataplasmes discussifs & résolutifs ; tel est le cataplasme fait avec la figue séche écrasée, ou la

lie mêlée avec du cérat composé d'axonge de porc, ou la racine de concombre sauvage à laquelle on ajoute deux parties de farine bouillie dans du vin miellé. On peut aussi faire un cataplasme avec parties égales d'ammoniac, de galbanum, de propolis & de gui. On y ajoute la myrrhe, à une dose moitié moindre que celle de ces autres ingrédiens. Les cataplasmes & les emplâtres dont nous avons donné la composition plus haut, produisent le même effet.

Si l'abscès ne se résout point par l'usage de ces remédes, il est nécessaire qu'il suppure. Pour accélerer la suppuration, on applique sur la partie affectée, un cataplasme de farine d'orge bouillie dans de l'eau; il est bon d'y ajouter quelques légumes. On peut suivre la même méthode dans le traitement des petits abscès dont je viens de rapporter les noms & les caractères particuliers. Le traitement est le même pour tous; il n'y a que du plus ou du moins. Les signes qui font connoître que l'abscès n'est point encore mûr, sont le battement violent des artères, la pesanteur, l'ardeur, la tension, la douleur, la rougeur, & la dureté de la partie affectée. Si l'abscès est un peu

considérable, il y a frissonnement, & fièvre; lorsque l'abscès est fort enfoncé, au lieu des signes extérieurs que je viens de rapporter, on sent des picotemens au-dedans. Lorsque tous ces symptômes sont diminués; qu'on commence à sentir de la démangeaison à la peau, & que la couleur des tégumens est livide, ou tirant sur le pâle, c'est une preuve que l'abscès est mûr. Il est nécessaire alors d'en évacuer le pus, soit que l'abscès s'ouvre de lui-même, soit qu'on employe des médicamens, ou le fer même pour l'ouvrir. On ne doit point panser les abscès des aisselles ou des aines avec la charpie; il est même inutile de s'en servir dans les abscès des autres parties, si l'ouverture est petite, si la suppuration est peu considérable, si elle ne pénétre pas bien avant dans les chairs, s'il n'y a point de fièvre, & si le malade est d'un bon tempérament. Dans les autres abscès, on ne doit employer la charpie qu'en petite quantité; encore faut-il que l'ouverture soit fort considérable. Il est bon de tremper dans du miel, la charpie dont on se sert; on peut même s'en passer, & panser l'abscès avec des feuilles de lentille trempées dans du miel, ou bien avec l'écorce

de grenade bouillie dans du vin. On peut se servir de ces ingrédiens seuls, ou mêlés ensemble. Si les bords de l'abscès sont durs, on applique dessus, pour les ramollir, de la mauve écrasée, ou de la semence de fœnu-grec ou de lin, bouillie dans du *passum*. Il faut avoir attention de ne point serrer, mais de ne faire que maintenir les médicamens qu'on applique sur l'abscès. On ne doit point se servir de cérat dans ces sortes de pansemens. Nous avons parlé plus haut de la maniére de déterger, d'incarner, & de cicatriser les ulcères, & généralement de tout ce qui concerne le traitement des playes.

12. *Des Fistules.*

Les fistules viennent ordinairement à la suite des abscès, & des autres espéces d'ulcères. On donne le nom de fistule à un ulcère profond, étroit, & calleux. Les fistules attaquent presque toutes les parties du corps. Les différences qui sont entr'elles, se tirent des lieux qu'elles occupent; je parlerai d'abord de ce qu'elles ont de commun. Il est plusieurs sortes de fistules; les unes sont fort profondes, les autres le sont peu; quelques-unes se portent en-dedans en

ligne directe ; d'autres, & c'eſt le plus grand nombre, s'étendent tranſverſalement. Il en eſt de ſimples, de doubles, de triples, c'eſt-à-dire, qui commencent par une ouverture, & qui ſe diviſent enſuite en deux & en trois, ou même en un plus grand nombre de ſinus. Les unes ſont droites, les autres obliques, d'autres ſont tortueuſes. On en voit qui ſe terminent dans les chairs; d'autres qui pénétrent juſqu'aux os, ou aux cartilages, ou qui s'ouvrent dans l'intérieur, lorſqu'elles ne rencontrent ni os, ni cartilages. Il en eſt auſſi qui ſe guériſſent aiſément, d'autres difficilement, & quelques-unes ſont abſolument incurables.

Il eſt aiſé de guérir une fiſtule ſimple, récente, ſituée dans les chairs, ſurtout ſi le ſujet eſt jeune & d'une bonne conſtitution ; le contraire de ce que nous venons de dire, rend la cure plus difficile. Ce n'eſt auſſi qu'avec beaucoup de peine, que l'on guérit les fiſtules qui attaquent les os, les cartilages, les nerfs, les muſcles, les articles, ou qui pénétrent juſqu'aux poulmons, à la veſſie, à la matrice, à de gros vaiſſeaux, à la machoire, au goſier, à l'œſophage & à la poitrine. C'eſt encore un très-

mauvais ſigne, & qui eſt ſouvent mortel, ſi la fiſtule s'étend juſqu'aux inteſtins ; le danger augmente encore, ſi le ſujet eſt valetudinaire, âgé, ou cacochyme. Avant toute choſe, on doit porter la ſonde dans la fiſtule, pour s'aſſurer de ſa direction, & de ſa profondeur. On ſait auſſi en retirant la ſonde, ſi la fiſtule eſt ſéche ou humide. C'eſt pareillement par le moyen de la ſonde, qu'on s'aſſure ſi l'os eſt vitié ou non, & ſi ce vice eſt conſidérable ; car, ſi ce qu'on touche avec le bout de la ſonde, eſt mou ; c'eſt une preuve que la fiſtule ſe termine dans les chairs ; ſi l'on ſent au contraire plus de réſiſtance, c'eſt une marque qu'elle pénétre juſqu'à l'os. Si lorſqu'on y eſt parvenu, la ſonde gliſſe, il n'y a point encore de carie ; ſi la ſonde reſte dans l'endroit contre lequel elle appuye, il y a à la vérité carie, mais la carie eſt peu conſidérable. Si l'on ſent des inégalités & des âpretés, l'os eſt conſidérablement endommagé. C'eſt par la ſituation de la fiſtule, que l'on connoît, s'il y a un cartilage en-deſſous ; & c'eſt par la réſiſtance qu'on éprouve en ſondant, qu'on eſt ſûr que la fiſtule pénétre juſqu'au cartilage.

C'eſt donc, comme l'on voit, par le moyen de la ſonde, que l'on s'aſſure du ſiége, de l'étendue, & du danger de la fiſtule; mais c'eſt par la quantité du pus, qu'on ſait ſi elle eſt ſimple ou compoſée; car s'il en ſort plus de pus qu'il n'en peut contenir dans une ſeule fiſtule, il eſt évident qu'il y a pluſieurs ſinus; & comme ſouvent les chairs, les nerfs, les parties nerveuſes ſont proches les unes des autres, ainſi que dans les membranes & les tuniques, la qualité du pus fera connoître ſi les ſinus ſitués à l'intérieur, attaquent différentes ſortes de parties; car le pus qui vient des chairs, eſt liſſe, blanc & plus abondant; celui qui vient des endroits tendineux, eſt à la vérité de la même couleur, mais plus clair, & en plus petite quantité; celui qui découle des nerfs, eſt gras, & aſſez ſemblable à de l'huile. Les différentes attitudes qu'on fait prendre au corps, font auſſi connoître s'il y a pluſieurs ſinus; car lorſqu'on change de ſituation; lorſqu'on place une partie différemment, le pus qui avant ce changement de ſituation, ne couloit plus, recommence à couler, & ne permet pas de douter qu'il n'y ait non ſeulement un autre

ſinus duquel le pus découle, mais encore que ce ſinus ne tende vers une autre partie.

Si la fiſtule eſt ſituée dans les chairs; ſi elle eſt ſimple & récente; ſi elle n'eſt ni tortueuſe, ni fort profonde; ſi elle n'attaque point un article, mais une partie immobile par elle-même, & qui ne ſe remuë, que lorſqu'on remuë tout le corps, il ſuffira de ſe ſervir de l'emplâtre qu'on applique ſur les bleſſures récentes, pourvû qu'il entre dans ſa compoſition, ou du ſel, ou de l'alun, ou de l'écaille de cuivre, ou du verdet, ou quelque préparation métallique. On fait avec cet emplâtre, une tente qui eſt plus mince d'un côté, & un peu plus épaiſſe de l'autre; on introduit cette tente par ſon bout le plus mince dans la fiſtule; on l'y laiſſe juſqu'à ce qu'il en ſorte du ſang pur. Il en eſt de même de toutes les autres tentes qu'on peut introduire dans les fiſtules; on applique enſuite ſur la fiſtule, ce même emplâtre étendu ſur un linge qu'on recouvre d'une éponge trempée dans du vinaigre. Il ſuffit de lever cet appareil le cinquiéme jour. Le régime doit être propre à procurer la régénération des chairs.

Si la fistule est fort éloignée de la poitrine, il faut manger de tems en tems à jeun, des racines de raifort, & vomir ensuite.

Lorsque la fistule est invétérée, & qu'elle est devenue calleuse; ce que tout le monde peut reconnoître par ses bords durs, blancs ou pâles; il faut avoir recours à des remédes plus actifs, tels que sont les préparations suivantes. Prenez de larmes de pavots, p. I*; de gomme, p. III.*; de calamine, p. IV.*; de vitriol, p. VIII.*; incorporez le tout ensemble avec de l'eau, & formez-en une tente. Ou bien, prenez de noix de galle, p. I.*; de verdet, de sandaraque, d'alun d'Egypte, de chacun p. I.*; de vitriol calciné, p. II.*. Ou, bien servez-vous d'un mélange fait avec le chalcitis & la chaux, auxquels vous ajouterez une fois moins d'orpiment; & incorporez le tout avec du miel; mais il est beaucoup plus simple, selon le conseil de Megès, de piler du verdet ratissé, de faire dissoudre dans du vinaigre, de la gomme ammoniac, & donner au verdet, par le moyen de cette dissolution, la consistance convenable pour en faire une tente; c'est un des meilleurs

remédes qu'on puiſſe employer. Les compoſitions que nous venons d'indiquer, ſont très-efficaces ; mais ſi on ne les a point, il eſt facile cependant de conſumer les calloſités avec tout autre cauſtique. Il ſuffit de tordre des feuilles de papier, ou une compreſſe en forme de tente, & de les enduire de ce cauſtique. La ſcille cuite & mêlée avec de la chaux, conſume auſſi les calloſités. Lorſque la fiſtule eſt fort longue & tranſverſe, il faut après y avoir porté la ſonde, faire une inciſion à ſon entrée, & introduire enſuite dedans, telle tente qu'on juge à propos.

S'il y a deux ou pluſieurs ſinus à la fiſtule, mais qui ſoient peu profonds, & ſitués dans les chairs, il ne faut point ſe ſervir de tente ; car on ne guériroit que le ſinus où on auroit introduit la tente, & on n'apporteroit aucun ſoulagement aux autres ; mais il faut réduire en poudre, les médicamens dont on compoſe les tentes ; les mettre dans une plume à écrire, l'introduire dans l'ouverture de la fiſtule, ſouffler enſuite dans cette plume, afin que ces médicamens ſe portent dans les différens ſinus. On peut auſſi faire fondre ces mêmes médicamens dans du

vin, ou dans du *Mulſum*, ſi la fiſtule eſt ſordide ; ou dans du vinaigre, ſi elle eſt calleuſe, & injecter le tout par l'entrée de la fiſtule. On applique par-deſſus, des cataplaſmes rafraichiſſans & répercuſſifs ; car les bords de la fiſtule ſont ordinairement un peu enflammés. Il ne ſera point hors de propos, lorſqu'on aura ôté l'appareil, de nétoyer la fiſtule par le moyen d'une ſeringue à oreille, avant que d'y injecter de nouveaux médicamens. On remplit cette ſeringue de vin, s'il ſort beaucoup de pus ; de vinaigre, ſi les calloſités ſont fort dures ; de *Mulſum* ou d'eau dans laquelle on a fait bouillir de l'ers & un peu de miel, ſi l'ulcère commence à ſe déterger ; & l'on ſeringue ces liqueurs dans la fiſtule.

Il arrive preſque toujours que la membrane qui eſt ſituée entre l'ouverture de la fiſtule, & les chairs ſaines, ſe détache à l'aide de ces remédes, & que l'ulcère ſe déterge en deſſous. Lorſque les choſes en ſont à ce point, on applique des glutinatifs ; on ſe ſert ſurtout de l'éponge enduite de miel cuit. Je ſais qu'il en eſt qui ſont d'avis qu'on introduiſe dans la fiſtule, pour faciliter la régénération des chairs, de la charpie

pie tournée en forme de tente, & trempée dans du miel; mais ce remède eſt plus propre pour conſolider la fiſtule, que pour l'incarner; & l'on ne doit point craindre que des chairs ſaines, lorſqu'elles ſe touchent, ne ſe réuniſſent point, ſur-tout lorſqu'on employe des remédes propres pour cela; puiſque dans l'ulcération des doigts, on eſt obligé de prendre beaucoup de précautions, pour empêcher, lorſqu'ils ſe guériſſent, qu'ils ne ſe collent les uns aux autres.

13. *De l'ulcère qu'on appelle* Cerion.

Il eſt un ulcère que les Grecs appellent *Cerion*, à cauſe de ſa reſſemblance avec un rayon de miel. Il y en a de deux eſpéces; celui de la premiére tire ſur le blanc, reſſemble au furoncle, mais eſt plus grand, & fort douloureux; lorſqu'il commence à ſuppurer, il s'y forme différens trous par leſquels il ſort une humeur glutineuſe & purulente; il ne ſuppure cependant jamais entiérement. Lorſqu'on l'ouvre, on y remarque beaucoup plus de chairs vitiées que dans le furoncle; il eſt auſſi plus profond. Il attaque preſque tou-

jours la partie cheveluë de la tête. Le *Cerion* de la ſeconde eſpéce eſt plus petit, & paroît ſaillant ſur la tête ; il eſt dur, large, & d'une couleur tirant ſur le vert-pâle : il eſt plus ulcéré ; car il y a des trous à chaque racine de cheveux, à travers leſquels il s'écoule une humeur gluante, pâle, épaiſſe à peu près comme le miel ou le gui, & quelquefois comme l'huile. Lorſqu'on l'ouvre, les chairs qui ſont ſituées en deſſous, paroiſſent vertes. La douleur & l'inflammation ſont des plus violentes, & accompagnées de fiévre aiguë.

On applique avec ſuccès, ſur le *Cerion* de la premiére eſpéce, des figues ſéches, de la ſemence de lin cuite dans du *Mulſum*, des emplâtres & des cataplaſmes attractifs ; ou bien on ſe ſert de ceux qui conviennent particuliérement aux ulcères, & dont nous avons parlé plus haut. On employe contre le *Cerion* de la ſeconde eſpéce, les mêmes médicamens & la farine bouillie dans du *Mulſum*, avec moitié réſine de térébenthine. On peut auſſi ſe ſervir de figues ſéches bouillies dans du *Mulſum*, avec un peu d'hyſſope écraſée ; ou bien de figues auxquelles on ajoute une quatriéme partie de raiſins

des bois. Si les médicamens que nous venons d'indiquer, font peu d'effet dans l'une & l'autre eſpéce de *Cerion*, il faut couper tout l'ulcère juſqu'à la chair vive; & lorſqu'on l'a ainſi emporté, on applique en premier lieu, ſur la playe des médicamens ſuppuratifs, enſuite déterſifs, puis incarnatifs.

14. *De l'Acrochordon, du Thymion, des Myrmecies, & des Cors.*

Il eſt certaines tumeurs qui reſſemblent à des verruës, & qui ont chacune leur nom particulier. Les Grecs appellent *Acrochordon*, une tumeur qui ſe forme ſous la peau, & qui y tient par un pédicule fort mince, mais dont le ſommet eſt plus large. La peau dans cet endroit eſt plus dure, & plus âpre qu'elle ne devroit être; ſa couleur eſt comme dans l'état naturel. L'acrochordon eſt d'un volume peu étendu; il eſt rare qu'il excéde la groſſeur d'une féve. Il ne vient preſque jamais ſeul, mais il eſt preſque toujours accompagné de pluſieurs autres; il attaque particuliérement les enfans. L'acrochordon diſparoît ſouvent tout-à-coup; quelquefois il excite une légère

inflammation ; d'autrefois il ſuppure.

On appelle *Acrothymion*, une eſpéce de verruë dont la baſe eſt large, & le ſommet étroit, dur, & plein d'âpretés qui reſſemblent à la couleur de la fleur du thym, d'où lui vient ſom nom. L'*Acrothymion* ſe fend aiſément, & devient ſanglant ; il en découle même quelquefois du ſang. Il eſt ordinairement de la groſſeur d'une féve d'Egypte ; il eſt rare qu'il ſoit plus gros ; il eſt quelquefois fort petit. Il vient quelquefois ſeul, & quelquefois accompagné de pluſieurs autres ; il ſe forme ou à la paume des mains, ou à la plante des piés. Les plus mauvais de tous, ſont ceux qui viennent aux parties honteuſes, où ils ſe crévent plus ordinairement & laiſſent échapper le ſang. On nomme *Myrmecies*, des verruës moins élevées & plus dures que le thymion ; ces verruës ont des racines plus profondes, & cauſent plus de douleur ; elles ſont larges à leur baſe, & étroites à leur ſommet ; il en ſort moins de ſang, que du thymion. Il eſt rare qu'elles ſurpaſſent en groſſeur un lupin. Elles naiſſent ou dans la paume de la main, ou à la plante des piés.

Les cors viennent principalement

aux piés, & quelquefois auſſi dans d'autres parties. Ils ſont ordinairement produits par une contuſion, & quelquefois par une autre cauſe ; ils excitent de la douleur, lorſqu'on marche, quand même ils ne ſeroient point douloureux par eux-mêmes.

Quant à la maniére dont ces verruës ſe terminent ; l'acrochordon & le thymion diſparoiſſent quelquefois d'eux-mêmes, ſur-tout s'ils ſont petits; il eſt rare que les myrmecies & les cors s'en aillent, ſi on ne fait point de reméde. Comme l'acrochordon n'a point de racines, ſi on le coupe, il ne revient plus.

L'acrothymion & le cors ont une racine ronde à laquelle ils tiennent, & qui pénétre juſqu'aux chairs, de ſorte que, quoiqu'on les coupe, ils renaiſſent toujours, ſi on n'a point emporté cette racine. Les myrmecies ont des racines fort larges, & on ne peut les couper, ſans occaſionner une grande ulcération. On ſe trouve auſſi très-bien de gratter les cors ; par-là on les ramollit, ſans cauſer aucune douleur; & ſi en les grattant, il en ſort du ſang, ils diſparoiſſent quelquefois pour toujours. On les emporte auſſi, en les

raclant tout au tour, & en appliquant enſuite deſſus, de la réſine à laquelle on a ajouté un peu de poudre de meule à moulin. On brûle les autres verruës avec des cauſtiques. Il en eſt de certaine eſpéce, où la lie de vin convient parfaitement. Une préparation faite avec l'alun & la ſandaraque, eſt très-propre pour conſumer les myrmecies; mais on doit avoir la précaution de bien couvrir de feuilles les environs, de crainte de les endomager; après quoi, on applique des feuilles de lentille d'eau. La figue bouillie dans l'eau, emporte auſſi l'acrothymion.

15. *Des différentes ſortes de puſtules.*

Les puſtules naiſſent ſur-tout au Printems. Il en eſt de pluſieurs eſpéces; car tantôt toute l'habitude extérieure du corps, & tantôt une partie eſt couverte d'âpretés qui reſſemblent aux puſtules qui ſurviennent après les piquûres d'ortie, ou après les ſueurs; les Grecs appellent *Exanthemes* ces ſortes de puſtules qui ſont tantôt rouges, & tantôt ne changent point la couleur de la peau; ſouvent auſſi il s'éléve à la fois, pluſieurs puſtules ſem-

blables aux boutons ordinaires, & quelquefois plus groſſes ; elles ſont livides, ou pâles, ou noires, ou d'une autre couleur contre nature, & remplies de ſéroſité. Lorſque ces puſtules viennent à crever, la chair qui eſt en deſſous, paroît ulcérée ; on les appelle en Grec *Phlictenes ;* elles ſont produites ou par le froid, ou par le feu, ou par des médicamens. Le *Phliſacion* eſt une eſpéce de puſtule un peu plus dure, pointue & d'une couleur blanchâtre ; ce qui en ſort, lorſqu'on le comprime, eſt humide. Il vient quelquefois à la ſuite des puſtules, de petits ulcères qui ſont plus ou moins ſecs, plus ou moins humides, & qui ſont accompagnés tantôt de demangeaiſon ſeulement, & tantôt de demangeaiſon, d'inflammation & de douleur. Il en ſort ou du pus ou de la ſanie, ou l'un & l'autre. Ces ulcères attaquent particuliérement les enfans ; ils viennent rarement au milieu du corps, mais preſque toujours aux extrémités. La plus mauvaiſe eſpéce de toutes les puſtules, eſt l'*Epinyctis ;* ſa couleur eſt livide, noire, ou blanche ; ſes bords ſont conſidérablement enflammés ; lorqu'on l'ouvre, on apperçoit intérieurement une ulcé-

ration muqueuſe qui eſt de même couleur que l'humeur qu'elle contient. Cette puſtule eſt accompagnée d'une douleur beaucoup plus conſidérable qu'elle ne devroit être, eu égard à ſa groſſeur qui ne ſurpaſſe jamais celle d'une féve. Elle ſe fait auſſi ſentir aux extrémités du corps, & preſque toujours la nuit, d'où les Grecs lui ont donné le nom d'*Epinyctis*. Rien ne fait mieux dans la cure de toutes les eſpéces de puſtules, que la promenade & l'exercice, ou à leur défaut, la geſtation. Il faut auſſi diminuer la nourriture, renoncer à tous les alimens âcres & atténuans. Si c'eſt un enfant à la mammelle, qui eſt attaqué de puſtules, ſa nourrice doit uſer des mêmes précautions. De plus, ſi l'on eſt aſſez fort, & ſi les puſtules ſont petites, il faut immédiatement avant que de prendre le bain, ſe faire ſuer, ſe faire répandre du nître ſur les puſtules; ſe faire oindre avec de l'huile & du vin mêlés enſemble, & ſe baigner enſuite. Si ces remédes font peu d'effet, ou ſi les puſtules ſont groſſes, il faut appliquer deſſus, des feuilles de lentilles d'eau; & lorſque la pellicule eſt emportée, paſſer aux médicamens adouciſſans. Pour ce qui

qui eſt des épinyctis, après avoir appliqué deſſus, des feuilles de lentille d'eau, on les panſe avec la renouée, ou la coriandre verte. On guérit les ulcères qui viennent à la ſuite des puſtules, avec la litharge d'argent, à laquelle on ajoute la ſemence de fenu-grec, l'huile roſat, & le ſuc de chicorée, juſqu'à ce que le tout ait acquis la conſiſtence de miel. Pour guérir les puſtules qui viennent aux enfans, on fait une compoſition avec de pyrite, p. VIII. *; d'amandes amères, p. L. *; & trois verres d'huile; mais il faut auparavant oindre les puſtules de ceruſe, & les frotter enſuite avec cette compoſition.

16. *De la Galle.*

La galle eſt une dureté de la peau, accompagnée de rougeur & de puſtules qui ſont quelquefois humides, & quelquefois ſéches. Il ſort de quelques-unes de ces puſtules de la ſanie; il y a ulcération à la peau, avec démangeaiſon; dans certains ſujets, la galle ſe répand par tout le corps en fort peu de tems. Chez les uns, elle diſparoît quelquefois pour toujours, & chez les autres, elle revient dans un certain tems de l'année.

Plus il y a d'âpreté à la peau ; plus la démangeaiſon eſt grande, & plus il eſt difficile de guérir la galle. Les Grecs appellent cette eſpéce *Agria*, c'eſt-à-dire, ſérine.

Il faut obſerver le même régime dans la cure de la galle, que dans celle des puſtules. Lorſque la galle eſt récente, on la guérit avec la compoſition ſuivante. Prenez de tutie, de ſafran, de verdet, de chaque p. I. * ; de poivre blanc, de verjus, de chacun p. I. * ; de calamine p. VIII. *. S'il y a ulcération, on prépare une compoſition avec de ſoufre p. I. * ; de cire p. IV. * ; de poix liquide une chopine, & d'huile deux ſétiers ; on fait bouillir le tout juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en conſiſtence de miel. On peut auſſi ſe ſervir du reméde de Protarchus, qui eſt fait avec de farine de lupin, un ſétier ; de nitre, quatre verres ; de poix liquide, une chopine ; de réſine liquide, une demi-livre, & trois verres de vinaigre. Le ſafran, le ſuc de *lycium*, le verdet, la cendre, la myrrhe mêlées en parties égales, & bouillies dans du *paſſum*, font très-bien dans toute ſorte de galle. Au défaut d'autre reméde, le marc de l'huile, qu'on fait bouillir juſqu'à diminution d'un tiers, ou

le soufre mêlé avec la poix liquide, guérit la galle des hommes, ainsi que celle des animaux.

17. *Des différentes sortes de Gratelles.*

Il y a quatre espéces de gratelles. La premiere qui ressemble à la galle, & qui est accompagnée de dureté, de rougeur, d'ulcération & d'érosion à la peau, n'est nullement dangereuse. Elle différe de la galle, en ce que l'ulcération est plus considérable, & que ses pustules ressemblent aux boutons ordinaires : elle est accompagnée de petites vesicules qui, au bout d'un certain tems, se détachent de la peau en forme de petites écailles ; & revient dans des tems marqués.

La seconde espéce est plus fâcheuse, & approche beaucoup de la dartre ; mais elle est plus remplie d'âpretés, & d'une couleur plus rouge que celle-ci, & n'a point de figure déterminée. Il tombe de la sur-peau quantité de de petites écailles ; l'érosion est plus considérable que dans la premiére espéce ; elle fait aussi des progrès plus prompts, & s'étend davantage ; elle paroît & disparoît dans des tems encore plus marqués que la premiére ; on l'ap-

pelle gratelle rouge. La troiſiéme eſpéce eſt encore plus mauvaiſe que les deux autres ; elle eſt plus denſe, plus dure ; la peau eſt plus gonflée. L'épiderme ſe tend, il y a une éroſion des plus conſidérables ; elle eſt auſſi parſemée d'écailles ; ſa couleur eſt noire : elle fait des progrès rapides, ſans, pour ainſi dire, qu'on s'en apperçoive. Les tems dans leſquels elle a coutume de paroître & de diſparoître, ne varient point. Elle ne ſe paſſe jamais totalement. On l'appelle gratelle noire. La quatriéme eſpéce qui eſt incurable, ne différe des autres, que par ſa couleur qui eſt blanchâtre, & qui reſſemble à celle d'une cicatrice récente. Elle eſt accompagnée de petites écailles, dont les unes ſont pâles, les autres blanchâtres, & les autres ſemblables aux feuilles de la lentille. Lorſque ces écailles tombent, il en ſort quelquefois du ſang ; mais ordinairement une ſéroſité blanche. La peau eſt dure, & pleine de crevaſſes dans cette derniére eſpéce qui s'étend plus que les autres. Toutes ces différentes ſortes de gratelles attaquent principalement les piés & les mains, & s'étendent juſqu'aux ongles. Ce qu'on peut employer de mieux

contre toutes, eſt le remède de Protarchus contre la galle. Serapion ſe ſervoit d'un mélange fait avec de nître p. II. *; de ſoufre, p. IV. *, qu'il incorporoit avec beaucoup de réſine.

18. *Des Dartres.*

On diſtingue deux ſortes de Dartres. Dans la premiére eſpéce, la peau eſt inégale, couverte de petites puſtules, rouge & enflammée; il y a une légère éroſion; le milieu de la dartre eſt un peu plus liſſe que ſon contour. Cette eſpéce ne fait des progrès que lentement; elle eſt ronde en commençant, & s'étend en conſervant toujours ſa figure ronde. Les Grecs appellent la ſeconde eſpéce *Agria*. Dans celle-ci, la peau eſt inégale, raboteuſe & ulcérée comme dans la premiére; mais l'éroſion & la rougeur ſont plus conſidérables; & il y a même quelquefois chute des poils.

On a plus de peine à guérir la dartre qui n'eſt point ronde: elle ſe change en gratelle, ſi on n'y remédie. Si la dartre eſt peu conſidérable, il ſuffit pour la guérir, de la frotter tous les jours à jeun avec ſa ſalive. Si elle eſt plus étenduë, on réuſſit plus

ſûrement à l'emporter, en appliquant deſſus, de la pariétaire écraſée. Pour ce qui eſt des remédes compoſés, celui de Protarchus contre la galle, convient d'autant mieux contre les dartres, qu'elles ſont moins conſidérables. En voici un autre de Micon, qui eſt bon auſſi dans cette ſorte de mal. Prenez de nître rouge, d'encens, de chaque p. I. *; de cantharides bien nétoyées, p. II. *; de ſoufre qui n'a point paſſé par le feu, pareille quantité; de réſine liquide de térébenthine, p. XX. *; de farine d'ivraye, ſétiers III. *; de gith trois verres, de poix crue un ſétier.

19. *Des taches; c'eſt-à-dire, de l'Alphos, du Melas & de la Leucé.*

Les taches par elles-mêmes n'ont rien de dangereux; mais elles gâtent la beauté de la peau, & proviennent toujours d'une mauvaiſe diſpoſition des humeurs. On en diſtingue de trois eſpéces, l'*Alphos*, le *Melas* & la *Leucé*. L'*Alphos* eſt blanchâtre, un peu rude au toucher, parſemé de petites écailles qui ne ſe touchent point, & qui paroiſſent comme autant de petites gouttes ſéparées les unes des autres. Quelquefois il s'étend davantage, &

a des intervalles plus marqués. Le *Melas* ne differe de l'*Alphos*, que par sa couleur noire qui ressemble à celle de la terre d'ombre; du reste il est semblable en tout à ce premier. La *Leucé* a quelque chose qui approche de l'Alphos; mais elle est plus blanche, & plus profonde. Les poils qui s'élevent au-dessus, sont blancs & imitent le duvet. Toutes ces différentes sortes de taches s'étendent, mais plus promptement chez les uns, & plus lentement chez les autres. L'Alphos & le Melas viennent & s'en vont chez certains sujets, dans des tems qui n'ont rien de fixe. Pour la Leucé, il est rare qu'elle quitte jamais, lorsqu'elle est une fois formée. Il n'est point difficile de guérir les deux premiéres espéces; mais la troisiéme est presque incurable; & quand bien même on parviendroit à la guérir en partie, la couleur de la peau ne reviendroit jamais entiérement comme dans l'état naturel. On peut par le moyen d'une expérience aisée, s'assurer si l'on peut guérir ces taches ou non; il suffit pour cela, de faire une incision à la peau, ou de la piquer avec une éguille. S'il en sort du sang, ce qui arrive presque toujours dans l'Alphos & le Me-

las, on guérit ; s'il en découle une humeur blanchâtre, on ne guérit point ; alors il ne faut faire aucun remède.

Il faut appliquer sur celles qui sont guérissables, des feuilles de lentille mêlées avec du soufre, & de l'encens broyé dans du vinaigre. Irenée employoit contre ces taches, une préparation faite avec parties égales d'écume de mer, de nître, de cumin, de feuilles desséchées de figuier, broyées & mêlées avec du vinaigre. On en frotte la tache au soleil, & on l'essuye quelque tems après, afin qu'il ne se fasse point d'érosion à la peau ; on se sert avec succès dans l'Alphos, du topique suivant qui est de Micon. On prend de soufre, p. II. * ; de nître, p. IV. * ; de myrrhe en substance, broyée, une mesure : on fait prendre le bain : on répand de la farine de féve sur la tache, ensuite on applique dessus, le topique dont nous venons de rapporter la composition. Voici comme se guérit le Melas ; on broye & on mêle ensemble de l'écume de mer, de l'encens, de l'orge, & des féves ; on applique ce mélange sur la tache, dans le bain, avant qu'on commence à suer ; & on frotte ensuite le Melas.

LIVRE SIXIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Maladies propres à chaque partie du corps.

J'AI parlé dans le Livre précédent, des maladies qui naiſſent par toute l'habitude du corps, & qui ſe guériſſent par le ſecours des médicamens : je vais parler dans celui-ci, de celles qui ſont propres à chaque partie : je commencerai par la tête.

1. *De la chute des cheveux.*

Dans la chute des cheveux, il eſt bon de raſer ſouvent la tête ; le ladanum mêlé avec l'huile, eſt auſſi un fort bon reméde pour empêcher les cheveux de tomber. Au reſte, je ne parle ici que de la chute des cheveux, qui ſurvient ordinairement après une maladie ; car pour celle qui eſt occaſionnée par l'âge, il eſt abſolument impoſſible d'y remédier.

CHAPITRE II.

De la Teigne.

LA Teigne eſt une eſpéce de dartre qui ſe forme dans les cheveux, & qui eſt accompagnée de petites écailles qui ſe détachent de la peau. Ces écailles ſont quelquefois humides, mais plus ſouvent ſéches. La teigne eſt auſſi quelquefois avec, & quelquefois, ſans ulcère. Il eſt des cas où elle exhale une fort mauvaiſe odeur; il en eſt d'autres où elle ne ſent rien. Elle attaque preſque toujours les cheveux; plus rarement la barbe, & quelquefois les ſourcils. Quoiqu'elle ſuppoſe toujours une mauvaiſe diſpoſition du corps, ce n'eſt pas cependant toujours un mal que d'en être attaqué; car comme elle ne paroît jamais, tant que la tête eſt parfaitement ſaine, il vaut mieux lorſqu'il s'y rencontre quelque mauvaiſe diſpoſition, que le mal ſe jette ſur les tégumens à l'extérieur, que de ſe jetter ſur une partie plus néceſſaire à la vie.

Il eſt donc plus avantageux d'empêcher la teigne de faire de grands pro-

grès, en peignant souvent la tête, que de la guérir radicalement. Cependant si ce mal est fort incommode, comme lorsqu'il découle beaucoup d'humeur & de mauvaise odeur des ulcères, il est nécessaire de raser souvent la tête, & d'appliquer ensuite dessus, des topiques légérement astringens, tels que le nitre mêlé avec le vinaigre; le ladanum avec l'huile de myrthe; & le vin ou le myrobolan avec le vin. Si ces remédes font peu d'effet, on peut en employer de plus forts. Mais il est bon de savoir qu'ils seroient nuisibles, si le mal étoit récent.

CHAPITRE III.

Du Sycosis.

IL est un ulcère que les Grecs appellent *Sycosis*, à cause de sa ressemblance avec la figue. On remarque effectivement dans les chairs de cet ulcère, de petits grains qui ressemblent à ceux de la figue. On distingue deux sortes de Sycosis; la premiére est un ulcère dur & rond; la seconde est un ulcère humide & inégal. Il sort du

premier, une espéce d'humeur gluante; mais en moindre quantité que du second qui exhale une mauvaise odeur. L'un & l'autre attaquent les parties qui sont couvertes de poil. Celui qui est calleux & rond, se forme plus ordinairement dans la barbe; & celui qui est humide, occupe particuliérement la partie chevelue de la tête.

Il faut appliquer sur l'un & l'autre, de l'élaterium, ou de la semence de lin broyée & réduite en consistence de cataplasme, avec de l'eau; on se sert aussi d'un cataplasme de figues bouillies dans de l'eau; ou bien de l'emplâtre *Tetrapharmaque* malaxé avec du vinaigre; on se trouve bien encore d'oindre ces ulcères avec de la terre d'Éretrie, détrempée dans du vinaigre.

CHAPITRE IV.

De l'Area.

IL est aussi deux espéces d'*Area*. Ce qu'elles ont de commun, c'est que dans l'une & l'autre, la cuticule meurt, les poils se dessèchent, & tombent ensuite. Si l'on vient à frapper l'endroit

affecté, il en sort un sang liquide, & de mauvaise odeur. Ce mal fait des progrès plus rapides chez les uns, & plus lents chez les autres. La plus mauvaise espéce de toutes, est celle où la peau paroît dense, grasse, & entiérement pelée. Celle qu'on appelle *Alopecie*, s'étend sous toutes sortes de figures; elle vient aux cheveux, & à la barbe; mais celle qu'on nomme *Ophiasis*, à cause de sa ressemblance avec le serpent, commence au derriére de la tête; elle n'excéde pas la largeur de deux travers de doigt; elle s'étend vers les oreilles par deux prolongemens qui se portent aussi quelquefois dans certains sujets, vers le front, & viennent se réunir sur le devant de la tête. Cette derniére espéce d'*Area* vient à tout âge, & ne se guérit presque jamais sans reméde: la premiére attaque presque toujours les enfans, & s'en va souvent d'elle-même. Il en est qui raclent fortement avec un scalpel, ces différentes sortes d'*Area*; d'autres qui appliquent dessus, des caustiques mêlés avec de l'huile, & surtout le papier brûlé. D'autres se servent de la résine de térébenthine mêlée avec de la thapsie; mais il n'y a rien de mieux que de se faire raser

tous les jours de fort près avec un rasoir bien affilé. On emporte petit à petit par ce moyen la sur-peau, & l'on donne une issuë à la racine des poils; il faut continuer cette méthode, jusqu'à ce qu'il reparoisse beaucoup de poils. Il suffit de frotter avec du vitriol, les parties qu'on a rasées.

CHAPITRE V.

Des Boutons, des Lentilles, & des Ephelides.

C'Est presque une folie, que de vouloir guérir les boutons, les lentilles, & les éphelides; mais quelque chose que l'on puisse dire, on ne fera jamais revenir les femmes du soin qu'elles prennent de leur beauté. Les boutons & les lentilles sont connus de tout le monde; cependant l'espéce de lentille que les Grecs appellent *Phacia*, & qui est plus rouge & plus inégale que les autres, est moins fréquente. Peu de personnes connoissent l'*Ephelide*, qui n'est rien autre chose qu'une tache rude, dure, & d'une couleur desagréable. Les boutons & les

éphelides ne viennent jamais qu'au visage ; les lentilles attaquent quelquefois d'autres parties ; mais j'ai cru que la chose ne valoit pas la peine que j'en traitasse exprès dans un autre endroit. On guérit parfaitement les boutons, en appliquant dessus, de la résine mêlée avec pareille quantité d'alun de plume, & un peu de miel. On emporte les lentilles avec un mêlange de parties égales de galbanum & de nître, qu'on fait dissoudre dans du vinaigre, & qu'on réduit en consistence de miel. On frotte le soir, les lentilles avec ce liniment ; le lendemain matin on les essuie, & on les oint légérement d'huile.

On fait disparoître les éphelides avec la résine, à laquelle on ajoute une troisiéme partie de sel fossile, & un peu de miel.

On se sert avec succès dans toutes ces sortes de taches, de même que pour donner la couleur convenable aux cicatrices, de la composition de Triphon le Pere. Cette composition se fait avec parties égales de myrobolans, de baume de safran, de terre cimolée bleue, d'amandes améres, de farine d'orge, & d'ers, d'otruche blanche, de semence de melilot. On broye toutes ces drogues

enſemble ; on les incorpore dans le miel le plus amer qu'on peut trouver ; on en frotte le ſoir, les taches ou les cicatrices, & on ne les eſſuie que le matin.

CHAPITRE VI.

Des maladies des yeux, & en premier lieu de celles qui ſe guériſſent par des médicamens adouciſſans.

LES maladies dont nous venons de parler, ne ſont que des bagatelles ; mais il n'en eſt pas de même de celles des yeux qui ſont ſujets à quantité d'accidens des plus fâcheux. Les yeux contribuent trop aux différens uſages & aux agrémens de la vie, pour qu'on ne prenne point toutes les précautions poſſibles, pour les conſerver.

La lippitude, dès ſon commencement, eſt accompagnée de ſignes qui font connoître qu'elle en ſera la ſuite. Car ſi les larmes & une pituite épaiſſe ont commencé à couler en même-tems que la tumeur s'eſt formée ; ſi la pituite eſt mêlée de larmes ; ſi ces larmes ne ſont point chaudes, & que la pituite ſoit blanche & douce, & la tumeur ſans dureté,

dureté, on peut être assuré que cette incommodité ne durera pas long-tems. La maladie sera longue au contraire, mais cependant sans danger, si les larmes sont chaudes & fort abondantes; s'il y a peu de pituite, & si la tumeur est médiocre, & qu'il n'y ait qu'un œil attaqué. Cette espéce de lippitude n'est point douloureuse, mais il est rare qu'elle finisse avant le vingtiéme jour; quelquefois elle dure deux mois; quelquefois aussi elle se termine plûtôt. Mais si la pituite est blanche, douce & mêlée de larmes dès le commencement, ou si les deux yeux sont attaqués tout à la fois, la lippitude en dure moins, mais il est à craindre qu'il ne survienne des ulcères. Lorsque la pituite est séche & aride, on sent à la vérité de la douleur, mais le mal cesse plûtôt, à moins qu'il n'y ait ulcération.

Il n'y a aucun danger, lorsque la tumeur est considérable, qu'elle n'est accompagnée ni de douleur, ni d'écoulement; mais il arrive presque toujours ulcération, quand la tumeur seroit même sans écoulement, s'il y a douleur; & il est assez ordinaire en ce cas, de voir la paupiére se coller au globe de l'œil. On doit également appréhender

qu'il ne se forme un ulcère à la paupiére ou à la prunelle, si outre la douleur violente, les larmes sont salées & chaudes ; ou bien, si, lorsque la tumeur est résoute, il subsiste encore pendant long-tems un écoulement de larmes & de pituite. C'est encore une plus mauvaise marque, si la pituite est pâle ou livide, les larmes chaudes & abondantes, la tête brûlante ; si la douleur s'étend depuis les tempes jusqu'aux yeux, & s'il y a insomnie. Dans ce cas, il arrive presque toujours que l'œil se créve, & l'on doit s'estimer heureux s'il ne se forme qu'un ulcère. Si l'œil est crevé intérieurement, c'est un bien qu'il s'éleve un petit mouvement de fiévre ; il n'y a point de reméde, si, lorsque l'œil est crevé, il commence à sortir à l'extérieur. Si de noir qu'il étoit, il blanchit un peu, il est long-tems à se guérir ; mais s'il y a dureté & gonflement, la curation n'est jamais parfaite.

Hippocrate l'un des plus anciens Auteurs que nous ayons, a dit que les maladies des yeux se guérissoient par la saignée, les médicamens, le bain, les fomentations & le vin. Mais il s'est fort peu étendu sur les causes de ces

maladies, & sur les tems où il falloit administrer ces remédes. On ne peut disconvenir néanmoins, que ces deux points dans toutes les maladies, ne soient les plus essentiels de la Médecine. La diéte & les lavemens dans les maladies des yeux, sont souvent des remédes qui ne le cédent en rien à ceux dont nous venons de parler. Les yeux sont aussi sujets quelquefois à s'enflammer; il y a alors une tumeur accompagnée de douleur, & d'un écoulement de pituite qui est quelquefois fort âcre & fort abondante, & qui d'autrefois ne péche par aucun de ces excès. Dans l'inflammation des yeux, l'abstinence & le repos sont les meilleurs de tous les remédes, & c'est par-là qu'on doit commencer; il faut donc dès le premier jour, faire coucher le malade dans une chambre obscure; lui défendre de parler; ne lui laisser prendre, s'il est possible, aucune sorte d'alimens, pas même de l'eau; ou du moins en très-petite quantité.

Si la douleur est fort considérable, il est mieux de ne saigner que le second jour; cependant on peut le faire le premier, si le cas est pressant; surtout si les veines du front sont gon-

flées ; ſi le malade eſt d'un bon tempérament, & s'il y a pléthore. Si le mal eſt moins violent, il demande moins d'activité ; on ne donne des lavemens que le deuxiéme ou le troiſiéme jour. Si l'inflammation eſt légére, on peut ſe paſſer de lavement & de ſaignée : le repos & la diéte ſuffiſent. On ne doit cépendant point dans la lippitude, faire abſtinence pendant long-tems, de crainte de rendre la pituite plus tenue & plus âcre ; mais il faut dès le ſecond jour, donner quelques alimens fort légers, & qui ſoient propres à épaiſſir la pituite, tels que ſont les œufs frais : ſi le mal n'eſt pas bien conſidérable, on peut donner de la bouillie, ou du pain trempé dans du lait. Les jours ſuivans, on augmentera la nourriture, à proportion que diminuera l'inflammation ; mais on uſera toujours d'alimens de la même eſpéce ; & l'on ne mangera rien de ſalé, rien d'âcre, rien de tout ce qui pourroit attenuer les humeurs ; on ne prendra que de l'eau pour toute boiſſon. Tel eſt le régime qu'il eſt à propos de ſuivre.

Dès le premier jour, on ſe ſervira d'un cataplaſme fait avec de ſafran, p. I. * ; de farine blanche, très-fine,

p. II. * qu'on mêlera avec une quantité suffisante de blanc d'œuf pour donner la consistence du miel ; on étendra le tout sur un linge, & on l'appliquera sur le front, pour comprimer les vaisseaux, & diminuer le cours de la pituite ; si on n'a point de safran, on se servira d'encens qui fait le même effet ; il est indifférent qu'on étende ce cataplasme sur un linge, ou sur de la laine. On se sert pour les yeux, d'un mélange fait avec une pincée de safran, la grosseur d'une féve de myrrhe, & celle d'une lentille d'opium ; on broye le tout dans du *Passum*, & on l'étend sur les yeux avec un plumasseau. On peut encore employer la préparation suivante. Prenez de myrrhe p. I. * ; de suc de mandragore p. II. * ; d'opium p. II. * ; de feuilles de roses, de semence de ciguë, de chaque p. III. * ; d'acacia p. IV. * ; de gomme p. VIII. *. On fait usage de ces remédes pendant le jour : pendant la nuit, pour que le malade dorme plus tranquillement, il est bon d'appliquer sur les yeux, un cataplasme fait avec la mie de pain & le vin. Ce cataplasme arrête le cours de la pituite, absorbe les larmes qui peuvent couler, & empêche les yeux de se coller.

Si l'on ne peut supporter ce cataplasme, à cause de la violence de la douleur, il faut casser dans un vase, des œufs; en prendre le blanc & le jaune, & y ajouter un peu de *mulsum ;* mêler le tout avec le doigt, & lorsqu'il est bien lié, l'étendre sur de la laine molle bien cardée, & l'appliquer sur les yeux. Ce remède est fort doux & rafraîchissant ; il arrête le cours de la pituite ; il ne se dessèche point, & empêche les yeux de se coller. On se trouve aussi fort bien d'appliquer un cataplasme de farine d'orge bouillie, & mêlée avec des coings bouillis. On peut pareillement se servir d'une compresse trempée dans de l'eau, si l'inflammation est légere ; & dans de l'oxicrat, si elle est plus considérable ; on applique sur l'œil cette compresse, après l'avoir exprimée. Il faut attacher les cataplasmes avec une bande, de crainte qu'ils ne tombent pendant le sommeil ; pour la compresse, il suffit de l'appliquer, parce que le malade peut la remettre aisément lui-même, & parce qu'on peut la mouiller, lorsqu'elle est séche. Si le mal est porté au point d'empêcher le sommeil, il faut donner quelques anodins ; la grosseur d'un ers suffit pour un enfant ; & celle d'une féve, pour

un homme. Il ne faut point faire d'injection le premier jour, à moins que l'inflammation ne soit peu considérable ; (*a*) car par-là on augmente plûtôt qu'on ne diminue le cours de la pituite ; le second jour, les injections peuvent faire beaucoup de bien, même dans une ophtalmie violente ; mais il faut auparavant qu'on ait désempli les vaisseaux par la saignée & les lavemens ; ou du moins, qu'il soit évident qu'on n'a besoin ni de saignée, ni de lavement.

2. *Des différentes Collyres pour les yeux.*

Nous avons pour les maladies des yeux, quantité de collyres qui ont été composés par différens Médecins. On peut modifier leurs vertus par de nouveaux médicamens ; car il est aisé d'y mêler en plusieurs façons, des médicamens adouciſſans, & légérement répercuſſifs. Je donnerai ici la compoſition des collyres qui ſont le plus en vogue.

3. *Collyre de Phylon.*

Le collyre de phylon eſt fait avec de ceruſe lavée, de tutie, de gomme, de

(*a*) Nous avons ſuivi ici le texte du manuſcrit de la Bibliothéque du Roi.

chaque p. I. * ; d'opium torrefié, p. I. *; Il faut observer 1°. que l'on broye d'abord chacune de ces drogues en particulier ; qu'on les broye de nouveau toutes ensemble, lorsqu'on les a mêlées, en y ajoûtant petit à petit de l'eau, ou quelqu'autre liqueur ; 2°. que la gomme, outre les qualités particuliéres qu'elle peut avoir, a encore celle de conserver les collyres gluans, & de les empêcher de devenir friables, lorsqu'ils sont faits depuis long-tems, & qu'ils se sont desséchés.

4. *Collyre de Denis.*

Le collyre de Denis se fait avec d'opium torrefié, jusqu'à ce qu'il devienne tendre, p. I. * ; d'encens torrefié, de gomme, de chaque p. II. * ; de tutie, p. IV. *.

5. *Collyre de Cleon.*

Le collyre de Cleon est des plus renommés. Il entre dans sa composition d'opium frit, p. I. * ; de safran, p. I. * ; de gomme, p. V. *. On verse dessus ces drogues, en les broyant, du suc de roses.

En voici un autre du même Auteur, qui est plus fort.

Prenez d'écaille de fer, qu'on appelle

pelle *Stomome*, p. I. * ; de safran, p. II. * ; de plomb lavé & brûlé, p. I. * ; de gomme autant.

En voici encore un autre du même, qui convient sur-tout, lorsqu'il y a un écoulement de pituite considérable. Prenez de castoreum, p. I. * ; d'aloës, p. I. * ; de myrrhe, p. II. * ; de cadmie préparée, p. VIII. * ; d'antimoine autant, de suc d'acacia, p. XII. * : mêlez le tout ensemble, & conservez-le dans une petite boëte. Théodote a ajoûté à cette composition, d'opium torrefié, p. I. * ; d'airain brûlé & lavé, p. II. * ; d'amandes de dattes torrefiées, p. X. * ; de gomme, p. XII. *.

6. *Collyre de Théodote, appellé* Achariste.

Voici de quoi est composé le collyre de Théodote, que quelques-uns appellent *achariste* (*a*). Prenez de castoreum, de nard d'Inde, de chacun p. I. * ; de lycium, p. * ; d'opium autant ; de myrrhe, p. II. * ; de safran, de ceruse lavée, d'aloës, de chacun p. III. * ; de cadmie, de botritis lavée, de cuivre brûlé, de chacun p. VIII. * ; de gomme,

(*a*) Désagréable.

p. XVIII. * ; de ſuc d'acacia, p. XX. * ; autant d'antimoine, & une quantité ſuffiſante d'eau de pluie.

7. *Collyre* Cythion, *ou* Tephrion.

Outre ces différens collyres, celui que les uns appellent *Cythion*, & les autres *Tephrion*, à cauſe de ſa couleur cendrée, eſt très en uſage. Il eſt fait avec d'amidon, de gomme adragant, de ſuc d'acacia, de gomme, de chaque p. I. * ; d'opium, p. II. * ; de ceruſe lavée, p. IV. * ; de litharge d'argent lavée, p. VIII. *. Il faut broyer toutes ces drogues dans de l'eau de pluie.

8. *Collyre d'Evelpide, appellé* Trygode.

Evelpide, qui fut un très-fameux Oculiſte de nos jours, ſe ſervoit du collyre ſuivant, qui étoit de ſa compoſition, & qu'il appelloit *Trygode* (*a*). Prenez de caſtoreum, p. II. * ; de lycium, de nard, d'opium, de chacun p. I. * ; de ſafran, de myrrhe, d'aloës, de chaque p. IV. * ; de cuivre brûlé, p. VIII. * ; de cadmie, & d'antimoine,

(*a*) Qui dépoſe une eſpéce de lie.

de chaque p. XII. * ; de suc d'acacia, p. XXVI. * ; de gomme autant.

Plus l'inflammation est considérable, plus le collyre doit être adouciſſant ; on fait entrer à cet effet dans sa composition, le blanc d'œuf, ou le lait de femme ; l'un & l'autre appliqué à diverſes repriſes ſur l'œil, par le moyen d'un pinceau fait exprès pour cela, diminue la violence de l'inflammation : on peut même ne rien faire de plus, ſi l'on n'eſt point à portée de ſe procurer commodément un Médecin, & des remédes. Lorſque le plus fort du mal eſt paſſé, & qu'il n'y a plus d'écoulement de pituite ; s'il reſte encore quelques bagatelles, le vin & le bain les emportent. On doit donc ſe baigner, après s'être fait frotter légérement d'huile auparavant, & avoir fait des frictions ſur les jambes & les cuiſſes pendant plus long-tems que ſur les autres parties ; ſe baſſiner les yeux avec beaucoup d'eau tiéde ; s'en faire répandre ſur la tête ; s'en faire verſer enſuite ſur cette derniére partie, qui ne ſoit que dégourdie. Il faut prendre garde en ſortant du bain, de ne point s'expoſer au froid, ni à quelques vents coulis ; prendre après le bain, plus de nourriture qu'on n'a coutume de faire ; éviter

néanmoins tout ce qui pourroit atténuer la pituite. Le vin dont on fait sa boisson, doit être doux, un peu austère, & médiocrement vieux; il ne faut en boire ni trop, ni trop peu; mais de façon que, sans se donner d'indigestion, on se procure du sommeil, & qu'on corrige l'âcreté qui domine dans les humeurs. Si on s'apperçoit que le bain augmente la douleur (ce qui arrive presque toujours à ceux qui se pressent de se baigner, quand l'écoulement de la pituite subsiste encore) il faut en sortir sur le champ; ne point boire de vin de toute la journée; prendre moins de nourriture que la veille, & en revenir au bain, dès que l'écoulement de pituite aura cessé. Il arrive cependant quelquefois, soit par rapport à la saison qui est contraire, soit parce que le corps est mal disposé, que la douleur, l'inflammation, & l'écoulement de pituite ne finissent point au bout de plusieurs jours; dans ce cas, comme le mal est déja ancien, on trouve du soulagement dans l'usage du vin & du bain; & il faut y avoir recours; car le bain & le vin sont aussi efficaces dans les maux d'yeux invétérés qui ont résisté à tous les autres remédes, qu'ils sont pernicieux dans

ceux qui ne font que commencer; parce qu'ils peuvent alors irriter, & enflammer encore davantage. Au reſte, il en eſt des maladies des yeux, comme de celles des autres parties; lorſqu'on a tenté inutilement les remédes qui ſembloient devoir être ſalutaires, on trouve ſouvent du ſoulagement dans ceux que l'on regarde comme tout-à-fait contraires. On doit avant que de prendre des bains, & de boire du vin, ſe faire raſer la tête; ſe la bien baſſiner après de même que les yeux, avec de l'eau tiéde, & ſe les eſſuyer enſuite avec une compreſſe; puis on ſe fait parfumer la tête avec de la pommade d'iris; on ſe tient au lit, juſqu'à ce que la chaleur occaſionnée par le bain, ſoit paſſée, & que la ſueur qui s'eſt néceſſairement amaſſée dans les environs de la tête, ſoit diſſipée. On fait uſage des mêmes eſpéces d'alimens & de vin que nous avons preſcrites plus haut; mais on boit ſon vin pur. On doit avoir ſoin de ſe bien couvrir la tête, & de ſe tenir en repos. Il ſurvient ſouvent un profond ſommeil, ou une ſueur, ou un dévoyement qui met fin à l'écoulement de pituite. Si le mal diminue, ce qui n'arrive ſouvent qu'après bien du tems, il

faut continuer de vivre de la même façon pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la santé soit entiérement rétablie. Si pendant ce tems, on ne va point à la selle, il faut prendre des lavemens pour débarasser davantage les parties supérieures. L'inflammation est quelquefois si considérable, & elle se jette avec tant de furie sur les yeux, qu'elle les pousse hors de leur orbite. Le Grecs appellent ce mal *Proptose*, parce que le globe de l'œil est déplacé. Il est absolument nécessaire de saigner, si les forces le permettent; & si elles ne le permettent point, il faut donner des lavemens, & faire faire une longue abstinence; les médicamens qu'on emploie, doivent être très-adouciſſans; c'est pourquoi quelques-uns sont d'avis qu'on fasse usage du collyre de Cleon, qui se prépare de deux façons différentes, ainsi que nous l'avons dit plus haut; mais de l'aveu de tous les Médecins, il n'en est point qui convienne mieux que celui de Nilée.

9. *Collyre de Nilée, qui est le meilleur de tous.*

Prenez de nard d'Inde, d'opium, de chacun p. *; de gomme, p. I. *; de safran, p. II. *; de feuilles de roses frai-

ches, p. IV. * ; mêlez le tout dans de l'eau de pluie, ou dans du vin doux un peu auſtère. Il n'y aura point de mal de faire bouillir dans du vin, de l'écorce de grenade, ou des fleurs de mélilot, & enſuite de les broyer ; ou de mêler de la myrrhe noire avec des feuilles de roſes ; ou de faire bouillir des feuilles de juſquiame, avec un jaune d'œuf, ou de la farine, avec du ſuc d'acacia, ou du *paſſum*, ou du *mulſum ;* le reméde n'en ſera encore que meilleur, ſi on y ajoûte les feuilles de pavots. On baſſine les yeux avec l'un ou l'autre de ces collyres ; & on ſe ſert pour cela, d'une compreſſe qu'on a trempée auparavant dans de l'eau chaude, où on a fait bouillir des feuilles de myrthe ou de roſes ; on applique enſuite ſur les yeux, quelques-unes des compoſitions précédentes : de plus, il faut appliquer à la nuque, des ventouſes avec ſcarification. Si l'œil ne rentre point en ſa place par le moyen de ces remédes, & s'il eſt toujours également ſaillant hors de l'orbite, on peut être ſûr que cet œil eſt perdu, & qu'il ſe durcira, ou qu'il ſuppurera. Si la ſuppuration ſe déclare par l'angle qui eſt le plus proche de la tempe, il faut faire une inciſion dans l'œil, afin que le pus

étant évacué, la douleur & l'inflammation ceſſent; que les tuniques rentrent en-dedans, & que le viſage ſoit moins défiguré. Il faut ſe ſervir de collyres de lait, ou d'œuf, ou de ſafran mêlé avec un blanc d'œuf. Mais ſi l'œil ſe durcit, & s'il n'y reſte point aſſez de vie pour le faire ſuppurer; s'il eſt ſaillant, de maniére qu'il y ait difformité, il faut l'extirper. Pour cela, on enfoncera un crochet dans la tunique externe, & on coupera l'œil en-deſſous avec un ſcapel. On fera enſuite des injections avec les mêmes remédes que nous avons rapportés ci-deſſus, & l'on continuera juſqu'à ce que la douleur ſoit paſſée. On doit employer auſſi les mêmes médicamens, ſi l'œil qui étoit d'abord ſaillant hors de l'orbite, ſe créve en pluſieurs endroits.

10. *Du Charbon des yeux.*

Il ſe forme quelquefois à la ſuite de l'inflammation, des charbons qui tantôt attaquent le globe de l'œil même, & tantôt la partie externe ou interne des paupiéres; dans ce cas, il faut prendre des lavemens; diminuer la nourriture, & ſe mettre au lait, pour adoucir l'â-

creté du ſang, qui eſt la cauſe du mal. A l'égard des collyres, & des cataplaſmes qu'il eſt à propos d'employer, ils ſont les mêmes que ceux que nous avons preſcrits contre l'inflammation. On doit préférer le collyre de Nilée à tous les autres; cependant ſi le charbon eſt ſitué à la partie extérieure de la paupiére, on ne peut rien appliquer de mieux, qu'un cataplaſme fait avec la graine de lin bouillie dans du *mulſum*, ou au défaut de graine de lin, fait avec la farine de froment bouillie dans la même liqueur.

11. *Des Puſtules des yeux.*

L'inflammation fait auſſi quelquefois naître des puſtules ſur les yeux; ſi ces puſtules paroiſſent dès le commencement, c'eſt une raiſon de plus pour ſaigner le malade, & lui faire garder un parfait repos. Si lorſqu'elles paroiſſent, il n'eſt plus tems de ſaigner, il faut du moins donner des lavemens, & s'il y a quelque obſtacle à en donner, on doit obſerver exactement le régime de vivre que nous avons préſcrit plus haut. On ſe ſervira de collyres adouciſſans, tels que ſont ceux de Nilée & de Cléon.

12. *Collyre de Philète, contre les Puſtules des yeux.*

Le collyre de Philéte convient auſſi dans les puſtules des yeux. Il eſt fait avec de myrrhe, d'opium, de chaque p. I. * ; de plomb lavé, de terre de Samos, qu'on appelle *Aſter* (*a*), de gomme adragant, de chaque p. IV. * ; d'antimoine cuit, d'amidon, de chacun p. VI. * ; de tutie lavée, de ceruſe lavée, de chacune p. VIII. *. On diſſout le tout dans de l'eau de pluie, & lorſqu'on veut ſe ſervir du collyre, on y ajoute du blanc d'œuf, ou du lait.

13. *Des ulcères des yeux, & du Collyre* Dialiban (*b*).

Les puſtules des yeux ſe changent quelquefois en ulcères ; on les panſe, lorſqu'ils ſont récens, avec des médicamens adouciſſans, & qui ſont pour ainſi dire, les mêmes que ceux dont on ſe ſert contre les puſtules. Il eſt auſſi un collyre qui eſt ſpécifique pour ces ulcères ; on l'appelle *Dialiban*. Ce col-

(*a*) Etoile.
(*b*) Dans lequel il entre de l'encens.

lyre se prépare avec de cuivre brûlé & lavé, d'opium frit, de chacun p. I. *; de tutie lavée, d'encens, d'antimoine brûlé & lavé, de myrrhe, de gomme, de chaque p. II. *.

14. *Du retréciſſement des yeux.*

Il arrive auſſi quelquefois qu'un œil ou tous les deux deviennent plus petits qu'ils ne doivent être naturellement. Ce mal vient ordinairement ou à la ſuite d'une lippitude, où il y aura eu un écoulement de pituite opiniâtre, ou bien, parce qu'on aura pleuré pendant long-tems, ou parce qu'on aura reçu dans l'œil, quelque coup dont on aura été mal guéri. Dans le retréciſſement des yeux, les collyres doivent être auſſi fort adouciſſans; on y fait entrer à cet effet le lait de femme; il faut uſer d'alimens nourriſſans, & qui rempliſſent beaucoup; éviter tout ce qui pourroit faire couler les larmes; ne ſonger à aucune affaire domeſtique; & s'il en ſurvient quelques-unes, ne point s'y livrer. Tous les alimens, & les médicamens âcres ſont fort contraires, en ce qu'ils peuvent exciter les larmes.

15. *Des Poux des Paupiéres.*

Il eſt auſſi une eſpéce de maladie dans laquelle il vient des poux dans les paupiéres. Les Grecs appellent ce mal *Phthiriaſis;* il naît ordinairement d'une mauvaiſe diſpoſition du corps, ainſi il peut avoir de facheuſes ſuites; il arrive preſque toujours qu'au bout d'un certain tems, il eſt ſuivi d'un écoulement de pituite des plus opiniâtres; les yeux mêmes s'ulcérent, & la vûe s'altére.

Il faut prendre des lavemens, ſe faire raſer la tête & ſe la faire frotter ſouvent à jeun. On doit ſe promener & s'exercer beaucoup; uſer de gargariſmes faits avec le *mulſum*, dans lequel on ait fait bouillir du calament, & des figues graſſes; ſe faire ſouvent dans le bain, des fomentations ſur la tête avec beaucoup d'eau chaude; éviter les alimens âcres; prendre de bon lait, & de bon vin; boire plus qu'on ne mange; uſer intérieurement de médicamens adouciſſans, qui puiſſent modérer le cours de la pituite; appliquer ſur les paupiéres, des remédes qui ſoient propres à tuer les poux, & à empêcher qu'il ne s'en forme de nouveaux. Telle eſt la compoſition ſuivante.

Prenez d'écume de nître p. I. *; de ſandaraque p. I. *; de raiſins de bois, p. I. *. Broyez le tout enſemble, & ajoutez-y parties égales de vieille huile & de vinaigre, pour lui donner la conſiſtence de miel.

16. *Des maladies des yeux, qui ſont plus graves; qui viennent à la ſuite de l'inflammation, & qui ont beſoin de médicamens plus actifs; du Collyre d'Andrée, & du* Diacera.

Juſqu'ici nous avons parlé des maladies des yeux qui ſe guériſſent par des médicamens adouciſſans; il en eſt d'une autre eſpéce, qui exigent un traitement différent; ces maladies viennent preſque toujours à la ſuite de l'inflammation, mais elles ſubſiſtent, après que celle-ci eſt finie; il reſte aſſez ordinairement un écoulement de pituite fort ténue; il eſt néceſſaire dans ce cas, de donner des lavemens, & de retrancher quelque choſe de la nourriture. Il eſt auſſi à propos de faire des onctions ſur le front avec le collyre d'Andrée. Ce collyre ſe prépare avec de gomme, p. I. *; de ceruſe, d'antimoine, de chaque p. II. *; de litharge d'argent bouillie & lavée p. IV. *. On fait bouil-

lir la litharge dans de l'eau de pluie ; & on broye les autres médicamens secs dans du suc de myrthe. Après qu'on a fait des onctions sur le front avec ce mêlange, on applique dessus, un cataplasme de farine détrempée dans de l'eau froide & à laquelle on a ajouté le suc d'acacia, ou de cyprès. On se trouve bien aussi d'appliquer sur le sommet de la tête, des ventouses avec scarification ; ou de tirer du sang aux tempes. On fait des onctions sur le sommet de la tête, avec un mêlange d'écaille de cuivre, d'opium, de chaque p. *; de corne de cerf brûlée & lavée, de plomb lavé, de gomme, de chaque p. IV. *; d'encens p. XII. *. On appelle ce collyre *Diacera*, parce qu'il entre de la corne dans sa composition. Toutes les fois que je ne dénomme point spécialement la liqueur qu'il faut ajouter au collyre, j'entends parler de l'eau.

17. *Collyre d'Evelpide, appellé* Memigmenon (*a*).

Le collyre d'Evelpide, qu'il appelloit *Memigmenon*, convient aussi dans la lippitude. Il est fait avec une once

(*a*) Mélangé.

d'opium, autant de poivre blanc, une livre de gomme ; & de cuivre brûlé, p. I. *. Durant le traitement, il eſt à propos de ſuſpendre pendant quelque tems, l'uſage de ces remédes, pour ſe mettre à celui du bain, & du vin. S'il eſt néceſſaire d'éviter tous les alimens attenuans, dans les différentes ſortes de lippitude, c'eſt ſur-tout dans celle où la pituite eſt fort ténue, & coule depuis long-tems. Si le malade vient à ſe dégouter des alimens incraſſans, comme cela eſt aſſez ordinaire, il doit paſſer à ceux qui par la raiſon qu'ils reſſerrent le ventre, reſſerrent en même-tems tout le corps.

18. *Des ulcères des yeux, fongueux, ſordides, creux, & invétérés.*

Si les ulcères ne ſe terminent point en même-tems que l'inflammation, ils ont coutume de devenir fongueux ou ſordides, ou du moins de durer très-long-tems. Il n'y a rien de mieux pour réprimer les ulcères fongueux, que le collyre appellé *Memigmenon ;* il convient auſſi de même que celui qu'on appelle *Smilion*, pour déterger les ulcères ſordides.

19. *Collyre* Smilion.

Le Collyre *Smilion* eſt fait avec de verdet p. VI. * ; de gomme autant, d'ammoniac, de vermillon fort rouge, de chacun p. XVI. *. Quelques-uns font diſſoudre ces ingrédiens dans de l'eau ; & d'autres dans du vinaigre, pour les rendre plus actifs.

20. *Collyre d'Evelpide, appellé* Phynon.

On employe auſſi avec ſuccès dans ces ulcères, le collyre d'Evelpide, qu'il appelloit *Phynon ;* ce collyre ſe prépare avec de ſafran p. I. * ; d'opium, de gomme, de chaque p. II. * ; de cuivre brûlé & lavé, de myrrhe, de chaque p. IV. * ; de poivre blanc p. VI. *. Avant que de s'en ſervir, il faut avoir ſoin de munir les ulcères d'un liniment convenable.

21. *Collyre d'Evelpide, appellé* Sphærion.

Le Collyre appellé *Sphærion*, & qui eſt du même Oculiſte, a les mêmes propriétés. Il entre dans ſa compoſition, de pierre hæmatite lavée p. II. * ; de poivre ſix grains, de cadmie lavée, de

de myrrhe, d'opium, de chaque p. III. *; de safran p. IV. *; de gomme p. VIII. *. On broye le tout dans du vin d'Aminée.

22. *Collyre liquide d'Evelpide.*

Evelpide se servoit aussi contre les mêmes maux, d'un Collyre liquide, qu'il composoit avec de verdet, p. *; de vermillon brûlé, de vitriol, de canelle, de chaque p. III. *; de safran, de nard d'Inde, d'opium, de chaque p. I. *; de myrrhe p. II. *; de cuivre brûlé p. III. *; de cendres de substances odoriférantes p. IV. *; de de poivre, grains XV. *. Il broyoit tous ces ingrédiens dans du vin austère, & les faisoit ensuite bouillir dans trois chopines de *Passum*, jusqu'à ce que le tout ne formât plus qu'un corps. Plus ce collyre est vieux, & plus il est efficace.

23. *Des ulcères creux des yeux.*

Le collyre de Philete, & celui qu'on appelle *Sphœrion*, dont nous avons rapporté plus haut la composition, sont très-propres pour incarner les ulcères creux. Le collyre *Sphœrion* convient aussi parfaitement dans les ulcères invétérés, & qui sont difficiles à cicatriser.

24. *Collyre d'Hermon.*

Le collyre d'Hermon convient dans quantité de maux, mais principalement dans les ulcères des yeux; il eſt fait avec de poivre long p. I. *. Z. de poivre blanc p. *; de canelle, de coq, de chaque p. I. *; de vitriol, de nard, de caſſe, de caſtoreum, de chaque p. II. *; de noix de galle p. V. *; de myrrhe, de ſafran, d'encens, de lycium, de ceruſe, de chaque p. VIII. *; d'opium p. XII. *; d'aloës, de cuivre brûlé, de cadmie, de chaque p. XVI. *; d'acacia, d'antimoine, de gomme, de chaque p. XXV. *.

25. *Des cicatrices des yeux, qui ſe forment à la ſuite des ulcères, & des Collyres Aſclepias, Canopite, & Pixin.*

Les cicatrices qui ſe forment à la ſuite des ulcères des yeux, ſont ſujettes à deux inconvéniens; elles peuvent être creuſes ou trop épaiſſes. Si les cicatrices ſont creuſes, on peut les incarner avec le Collyre appellé *Sphærion*, ou avec celui qu'on appelle *Aſclepias*, & dans la compoſition duquel il entre d'opium, p. II. *; de ſagapenum, d'opoponax,

de chacun p. III. * ; de verdet p. IV. * ; de gomme, p. VIII. * ; de poivre, p. XII. * ; de cadmie lavée, de ceruse, de chaque p. XVI. * ; si les cicatrices sont trop épaisses, on les rend plus minces, avec le Collyre *Smilion*, ou le Collyre *Canopite*, qui se prépare avec de canelle, d'acacia, de chaque p. I. * ; de cadmie lavée, de safran, de myrrhe, d'opium, de gomme, de chaque p. II. * ; de poivre blanc, d'encens, de chaque p. III. * ; de cuivre brûlé, p. IX. *, mêlés avec de l'eau de pluie. On peut aussi se servir du Collyre d'Evelpide, que cet Auteur appelloit Pixin, & qui est fait avec de sel fossile, p. IV. * ; d'ammoniac, p. VIII. * ; d'opium, p. XII. * ; de ceruse, p. XV. * ; de poivre blanc, de safran de Cilicie, de chacun p. LII. * ; de gomme, p. XIII. * ; de cadmie lavée, p. IX. *. Cependant un des meilleurs Collyres, pour diminuer la cicatrice, est celui dans la composition duquel il entre de gomme, p. III. * ; de verdet, p. I. * ; de récrément de baume de safran, p. IV. *.

26. *D'une autre espéce d'inflammation des yeux.*

Il est encore une espéce d'inflammation dans laquelle, si les paupiéres sont gonflées, & tendues avec douleur, il est néceſſaire de tirer du sang à la veine frontale ; de se fomenter toute la tête,& de se baſſiner les paupiéres avec beaucoup d'eau tiéde ; d'uſer de gargariſmes, faits avec une décoction de feuilles de lentille, ou le lait de figue ; de se frotter les paupiéres avec les collyres âcres dont nous avons rapporté ci-deſſus la compoſition, & d'uſer principalement de celui qu'on appelle *Sphœrion*, dans lequel entre la pierre hématite. On peut auſſi employer les médicamens qui sont propres à corriger l'âpreté de l'angle des paupiéres, & de laquelle nous parlerons inceſſamment.

Cette âpreté vient preſque toujours à la ſuite de l'inflammation des yeux ; elle est tantôt plus ou moins conſidérable. Elle donne auſſi quelquefois lieu à une lippitude, qui contribue encore à l'augmenter au bout d'un certain tems. Ce mal dure moins chez les uns, plus chez les autres : quelquefois même il est

preſque impoſſible de le guérir. Quelques-uns ſe frottent les paupiéres qui ſont dures & épaiſſies, avec une feuille de figue, ou une ſonde crenellée, & même quelquefois ſe les ratiſſent avec le ſcalpel, & après les avoir renverſées, ils frottent tous les jours légèrement le dedans avec des médicamens. On ne doit employer ces moyens, que lorſque l'âpreté eſt fort conſidérable, & dure depuis long-tems; encore ne faut-il point les répeter ſouvent; on parviendra mieux au but qu'on ſe propoſe, en uſant de régime & de remédes convenables; il faut s'exercer beaucoup, ſe baigner ſouvent, ſe baſſiner les paupiéres à différentes repriſes avec de l'eau tiéde, & uſer d'alimens, âcres & atténuans.

27. *Collyre Cæſarien.*

Le Collyre Cæſarien eſt fait avec de vitriol, p. I. *; de miſy, p. *; de poivre blanc, p. V. *; d'opium, de gomme, de chaque p. II. *; de cadmie lavée, p. III. *; d'antimoine, p. VI. *. On convient aſſez unanimement que ce Collyre eſt bon dans toutes les maladies des yeux, excepté dans

celles où il faut des remédes adouciſſans.

28. *Collyre d'Hierace.*

Le Collyre d'Hierace eſt bon auſſi contre l'âpreté des paupiéres. On le prépare avec de myrrhe, p. I. *; d'ammoniac, p. II. *; de verdet ratiſſé, p. IV. *, & l'eau de pluie. Les Collyres *Canopite*, *Smilion*, *Pixin* & *Sphœrion* conviennent pareillement dans cette eſpéce de maladie. Si on n'a point de Collyres compoſés, on guérit fort bien l'âpreté des paupiéres, avec du fiel de chévre, ou avec d'excellent miel.

29. *De l'Ophtalmie ſéche.*

Il eſt auſſi une eſpéce d'Ophtalmie ſéche, que les Grecs appellent *Xerophtalmie*; dans cette eſpéce d'Ophtalmie, il n'y a ni tumeur, ni écoulement de pituite; les yeux ſont ſeulement rouges; on y éprouve un ſentiment de peſanteur, qui eſt accompagné de démangeaiſon, & d'une douleur, qui pour l'ordinaire, eſt fort légére. Les paupiéres, ſans qu'il y ait aucune dureté, ſe collent l'une à l'autre pendant la nuit, par l'écoulement d'une chaſſie

fort épaiſſe. En général ce mal dure d'autant plus long-tems, qu'il eſt plus léger.

Dans l'Ophtalmie ſéche, on doit ſe promener, & s'exercer beaucoup : ſe baigner ſouvent, & ſuer dans le bain. Il eſt néceſſaire d'uſer de frictions répetées ; les alimens dont on fait uſage, ne doivent être ni fort nourriſſans, ni fort âcres ; mais tenir le milieu entre ceux de ces deux eſpéces. Le matin, lorſque la digeſtion eſt faite, il eſt bon de gargariſer avec une décoction de moutarde, & de s'en frotter enſuite la bouche & la tête pendant long-tems.

30. *Collyre Rhinion.*

Le meilleur Collyre qu'on puiſſe employer dans ce cas, eſt celui qu'on appelle *Rhinion ;* il entre dans ſa compoſition, de myrrhe, p. I. * ; d'opium, de ſuc d'acacia, de poivre, de gomme, de chaque p. I. * ; de pierre hæmatite, de pierre Phrygienne, de *lycicum*, de pierre ſciſſile, de chaque p. II. * ; de cuivre brûlé, p. IV. * ; le Collyre Pyxin convient auſſi dans l'Ophtalmie ſéche.

31. *De la gratelle des paupiéres.*

Si les paupiéres ſont couvertes de gratelle, ce qui arrive principalement aux angles, on peut ſe ſervir du Collyre *Rhinion*, dont nous avons rapporté ci-deſſus la compoſition : le ſuivant eſt également bon. Prenez de verdet ratiſſé, de poivre long, d'opium, de chaque p. II. * ; de poivre blanc, de gomme, de chaque p. IV. * ; de cadmie lavée, de ceruſe, de chaque p. VI. *. Cependant celui qui convient le mieux, eſt le Collyre d'Evelpide, appellé *Baſilicon ;* il entre dans ſa compoſition, d'opium, de ceruſe, de pierre d'Aſſos, de chaque p. II. * ; de gomme, p. XIII. * ; de poivre blanc, p. IV. * ; de ſafran, p. VI. * ; de *pſoricum*, p. XIII. *. Il n'eſt point de ſubſtance qui par elle-même, s'appelle *pſoricum ;* mais on donne ce nom à un mélange de chalcitis & de cadmie qu'on broye enſemble dans le double de vinaigre ; on met le tout dans un vaſe de terre, qu'on recouvre de feuilles de figuier, & qu'on laiſſe pendant vingt jours ſous la terre ; enſuite on le retire, & on le broye de nouveau.

Le

Le Collyre *Basilicon* convient dans toutes les maladies des yeux, excepté dans celles où il faut des adouciſſans. Dans la gratelle des paupiéres, lorſqu'on n'a point de Collyres compoſés, on ſe ſert avec ſuccès du miel & du vin. On ſe trouve bien auſſi dans cette maladie, de même que dans l'Ophtalmie ſéche, d'appliquer ſur les yeux, un cataplaſme de mie de pain trempée dans du vin; car comme dans ces deux cas, c'eſt preſque toujours une humeur âcre qui picotte, & qui irrite tantôt les yeux, tantôt leurs angles ou les paupiéres, on abſorbe par le moyen de ce cataplaſme, l'humeur qui ſuinte, & on répercute celle qui pourroit s'être amaſſée dans les vaiſſeaux.

32. *De l'obſcurciſſement de la vûe.*

La vûe s'obſcurcit quelquefois à la ſuite d'une Ophtalmie : quelquefois auſſi cet obſcurciſſement eſt l'effet de la vieilleſſe, ou de quelque autre infirmité. Dans le premier cas, on ſe trouve bien du Collyre appellé *Aſcleplias*, ou de celui qui ſe prépare avec le récrément de baume de ſafran.

33. *Collyre Diacrocon.*

Il eſt auſſi un Collyre qui eſt ſpécifique pour cette maladie ; on l'appelle *Diacrocon* ; il eſt compoſé de poivre, p. I. * ; de ſafran de Cilicie, d'opium, de ceruſe, de chaque p. II. * ; de *Pſoricum*, de gomme, de chaque p. IV. *.

34. *De l'obſcurciſſement de la vûe, provenant de la vieilleſſe, ou de quelque autre infirmité.*

Si l'obſcurciſſement de la vûe provient de la vieilleſſe, ou de quelque autre infirmité, on peut frotter les yeux avec un mélange d'excellent miel, de cérat de Chypre, & de vieille huile. Le meilleur reméde que l'on puiſſe faire, eſt de prendre une partie de baume, deux de vieille huile ou de cérat de Chypre, & trois de miel fort âcre. Les Collyres que nous avons conſeillés dans la premiére eſpéce d'obſcurciſſement de la vûe, conviennent pareillement dans celle-ci, de même que ceux qui ſont propres à diminuer les cicatrices.

En général, ceux qui ſont attaqués de ce mal, doivent ſe promener, s'exercer beaucoup, ſe baigner fréquemment,

ſe faire frotter tout le corps dans le bain, & principalement la tête, avec de l'huile d'iris, juſqu'à ce qu'ils ſuent; enſuite ſe tenir bien couverts, juſqu'à ce qu'ils ſoient rentrés chez eux, & que la chaleur & la ſueur ſoient paſſées.

Les alimens dont on fait uſage, doivent être âcres, & atténuans. Il faut au bout de quelques jours, uſer de gargariſmes faits avec la moutarde.

35. *De la Cataracte.*

La Cataracte que les Grecs appellent *Upochuſis* *, bouche quelquefois l'ouverture de la prunelle, & empêche de voir. Si la Cataracte eſt ancienne, elle demande l'opération de la main; ſi elle eſt récente, il eſt conſtant par des expériences certaines, qu'on peut la réſoudre. Pour cela, il faut tirer du ſang au front ou aux narines; brûler les veines des tempes; faire couler la pituite par des gargariſmes convenables; employer les fumigations; baſſiner les yeux avec des Collyres âcres; uſer ſurtout d'alimens propres à atténuer la pituite.

* Suffuſion.

36. *De la Paralyſie des yeux.*

La Paralyſie des yeux ne demande point d'autre régime, ni d'autres médicamens, que ceux que nous venons de rapporter à l'article précédent; ainſi il nous ſuffira de donner une deſcription de cette maladie. La Paralyſie n'attaque tantôt qu'un œil; tantôt elle les attaque tous les deux à la fois: elle eſt produite ou par quelque coup, ou par l'Epilepſie, ou par des convulſions qui ſe communiquent avec violence, juſqu'à l'iris même, & qui l'empêchent de ſe dilater. Le globe de l'œil n'eſt cependant pas pour cela immobile; mais il ſe porte çà & là d'une maniére déréglée, & ne tranſmet plus l'impreſſion des objets.

37. *De la Mydriaſe des yeux.*

La *Mydriaſe* des yeux différe peu de la Paralyſie; la prunelle ſe relache, & ſe dilate conſidérablement; la vue eſt affoiblie, & preſque entiérement obſcurcie: il eſt très-difficile de guérir cette eſpéce de mal. On doit employer dans la paralyſie & la mydriaſe des yeux, les mêmes remédes que dans

l'obſcurciſſement de la vûe, à peu de choſe près : car on ajoute tantôt le vinaigre, tantôt le nitre à l'huile d'iris qu'on employe pour frotter la tête ; mais pour les yeux, il ſuffit d'appliquer deſſus du miel. Quelques-uns dans la mydriaſe, ont fait uſage des eaux thermales chaudes, & ont été guéris. Il en eſt qui ont perdu ſubitement la vûe, ſans aucune cauſe manifeſte ; d'autres qui, après avoir été pendant un certain tems aveugles, ont recouvré la vûe par un dévoiement qui leur eſt ſurvenu tout-à-coup : ce qui fait voir que dès le commencement même de ce mal, il eſt bon de purger de tems en tems, pour faire couler par bas, toutes les humeurs nuiſibles qui peuvent s'être jettées ſur les yeux.

38. *De la foibleſſe des yeux.*

Dans la foibleſſe des yeux, on diſtingue ſuffiſamment les objets pendant le jour ; mais on ne peut rien voir dans la nuit. Les femmes qui ſont bien réglées, ne ſont point ſujettes à ce mal, dans lequel il faut ſe frotter les yeux avec le ſang d'un foye de bouc ou de chevreau, rôti, & manger enſuite ce foye. On peut auſſi employer avec avantage,

les Collyres qui ſont propres à diminuer les cicatrices, & à corriger l'âpreté des paupiéres. Quelques-uns ſe ſervent de la ſemence de pourpier écraſée, à laquelle ils ajoutent un peu de miel, pour empêcher qu'elle ne tombe de deſſus la ſonde, & en frottent les yeux. Il faut faire beaucoup d'exercice, avoir recours aux bains & aux frictions.

39. *Des Maladies des yeux qui ſont produites par des cauſes extérieures ; du ſang extravaſé ſur l'œil.*

Les maladies dont nous venons de parler, reconnoiſſent pour cauſe, un vice interne ; mais l'œil peut encore être bleſſé à l'extérieur, de façon qu'il y ait deſſus, du ſang extravaſé. Dans ce cas, on ne peut rien faire de mieux, que d'appliquer ſur l'œil, ou du ſang de pigeon, ou de ramier, ou d'hirondelle. Ce n'eſt point ſans raiſon qu'on ſe ſert de ce reméde ; car lorſque les oiſeaux dont je viens de parler, ont été bleſſés à l'œil par quelque cauſe extérieure, leur œil ſe remet bien-tôt dans ſon premier état, ſur-tout celui de l'hirondelle. C'eſt ce qui a donné lieu à la fable qui dit, que ces oi-

ſeaux, lorſque leurs petits ont été bleſſés à l'œil, les guériſſent par le moyen d'une herbe; quoique la bleſſure ſe guériſſe d'elle-même. Nous pouvons donc trouver dans le ſang de ces animaux, un excellent remède contre les bleſſures de l'œil; mais il faut ſçavoir que le ſang d'hirondelle eſt meilleur que celui de ramier; celui de ramier meilleur que celui de pigeon, non ſeulement pour eux, mais encore pour nous.

Lorſqu'on a reçû un coup dans l'œil, il eſt bon d'appliquer deſſus, des cataplaſmes, pour appaiſer l'inflammation; mais ces cataplaſmes doivent être faits avec le ſel ammoniac, ou tout autre bien broyé: on y ajoute un peu d'huile, pour donner à cette préparation la conſiſtence convenable: on mêle enſuite le tout avec de la farine d'orge qu'on fait bouillir dans du *mulſum*. Il eſt facile de juger par ce que nous venons de dire, & par tout ce que les Médecins ont écrit ſur les maladies de l'œil, qu'il n'en eſt preſque aucune de celles dont nous avons fait mention, qu'on ne puiſſe guérir par des remédes ſimples, & qui ſe trouvent, pour ainſi dire, ſous la main.

CHAPITRE VII.

Des Maladies de l'oreille.

NOUS venons de parler des maladies de l'œil, qui se guérissent principalement par le secours des médicamens; nous allons à présent parler des maladies de l'oreille, dont les fonctions, après celles des yeux, sont les plus nécessaires à l'usage de la vie. Les maladies de l'oreille sont plus dangereuses que celles des yeux; car le dérangement que celles-ci occasionnent, se bornent presque toujours à l'œil; mais il n'en est pas de même des inflammations & des douleurs d'oreilles; elles entraînent quelquefois après elles, la folie & la mort. On doit donc s'y opposer avec soin dès le commencement, pour prévenir des suites qui pourroient devenir plus fâcheuses. Dès qu'on ressent de la douleur à l'oreille, il faut se tranquilliser, & faire abstinence; le lendemain, si le mal est considérable, il est à propos de se faire raser la tête; de se la faire frotter ensuite avec de l'onguent d'Iris chaud, & de la tenir bien couverte. Si la

douleur eſt violente, accompagnée de fiévre & d'inſomnie, il eſt néceſſaire de ſaigner; ſi quelque choſe s'oppoſe à la ſaignée, il faut donner des lavemens; appliquer des cataplaſmes chauds qu'on renouvelle de tems en tems: ces cataplaſmes ſe font avec la farine de ſemence de fenu-grec, ou de lin, ou quelque autre bouillie dans du *mulſum*. On ſe trouve bien auſſi d'appliquer ſur l'oreille, des éponges trempées dans de l'eau chaude. Lorſque la douleur eſt appaiſée, il faut oindre le contour de l'oreille avec du cérat d'Iris, ou de Chypre. L'huile roſat fait mieux néanmoins dans certains cas. Si l'inflammation eſt portée au dernier dégré, & empêche totalement le ſommeil, on ajoute aux cataplaſmes, la moitié d'une tête de pavot, froiſſée & pilée; & on fait bouillir le tout enſemble dans du *paſſum* ou du *mulſum*: il faut injecter quelque liqueur tiéde dans l'oreille: le ſtrigil eſt très-commode pour cela. Lorſque la cavité de l'oreille eſt remplie, on applique pardeſſus, de la laine molle, pour empêcher la liqueur injectée de s'échapper. Voilà la méthode générale qu'il eſt à propos de ſuivre.

Les médicamens ſimples qu'on employe, ſont le ſuc de roſes, celui de racines de roſeaux, l'huile dans laquelle on a fait bouillir des vers, le ſuc d'amandes améres, ou de noyaux de pêches. Les remédes compoſés dont on ſe ſert, pour adoucir la violence de l'inflammation & de la douleur, ſont les ſuivans. On fait un mélange de parties égales de caſtoreum & d'opium, auxquels on ajoute le *Paſſum ;* ou bien une préparation d'opium, de ſafran, & de myrrhe broyés & mêlés enſemble en égale quantité, & ſur leſquels on verſe alternativement de l'huile roſat, & du *Paſſum ;* ou bien une compoſition avec la partie amére de la féve d'Egypte, que l'on broye, & à laquelle on ajoute l'huile roſat. Quelques-uns y mêlent un peu de myrrhe, ou d'opium, ou l'encens avec le lait de femme, ou l'huile d'amandes améres, avec l'huile roſat. On peut auſſi ſe ſervir d'une préparation faite avec portion égale de caſtoreum, de myrrhe, d'opium mêlés avec du *Paſſum ;* ou avec de ſafran p. I. *; d'alun de plume, de myrrhe, de chaque p. III. *. En broyant ces drogues, on verſe petit à petit deſſus, trois verres de *Paſſum*, & un peu

moins d'un verre de miel. C'eſt un des meilleurs remédes qu'on puiſſe employer. L'opium délayé dans du vinaigre, produit auſſi un bon effet. On peut encore mettre en uſage la compoſition de Themiſon, dans laquelle il entre de caſtoreum, d'opoponax, d'opium diſſouts dans du vinaigre, de chaque p. II. *; d'écume de nître, p. IV. *. On broye tous ces ingrédiens dans du *Paſſum*, juſqu'à ce qu'ils ayent acquis la conſiſtence de cérat; enſuite on laiſſe repoſer le tout. Lorſqu'on veut s'en ſervir, on broye de nouveau cette compoſition avec un piſtille, en y ajoutant du *Paſſum*. C'eſt une régle conſtante que toutes les fois qu'une compoſition eſt trop épaiſſe, pour qu'on puiſſe l'injecter dans l'oreille, il faut, pour la rendre ſuffiſamment liquide, y ajouter la même liqueur qui eſt déja entrée dans cette compoſition.

2. *Du pus & de la mauvaiſe odeur des oreilles.*

S'il s'eſt formé du pus dans l'oreille, on ſe trouvera bien de répandre dedans, du ſuc de *Lycium*, ou du baume d'iris, ou du ſuc de porreau mêlé avec du miel, ou du ſuc de centaurée avec du

Paſſum, ou du ſuc de grenade, qu'on fait tiédir dans l'écorce même de ce fruit, & auquel on ajoute un peu de myrrhe. On peut auſſi ſe ſervir d'un mélange fait avec de myrrhe ſtacté, p. I. *; autant de ſafran; de vingt-cinq amandes améres, & d'un demi-goblet de miel : on broye toutes ces drogues enſemble, & lorſqu'on veut s'en ſervir, on fait tiédir le tout dans une écorce de grenade. On employe auſſi pour les ulcères des oreilles, les mêmes remédes que pour les ulcères de la bouche. Si ces ulcères ſont vieux, & s'il en ſort beaucoup de ſanie, on aura recours à une compoſition d'Eraſiſtrate, dans laquelle il entre, de poivre, de ſafran, de chacun p. I. *; de myrrhe, de myſi cuit, de chaque p. II. *; de cuivre brûlé p. II. *. On broye ces ingrédiens dans du vin, & lorſqu'ils ſe ſont deſſéchés, on y ajoute trois chopines de *Paſſum*, & on fait bouillir le tout enſemble : lorſqu'on veut s'en ſervir, on y joint une doſe de vin & de miel. Le Chirurgien Ptolemée étoit auſſi l'auteur d'une compoſition qu'il préparoit avec de lentiſque, de noix de galle, de chaque p. I. *; de verjus p. I. *; & le ſuc de grenade. La

composition de Menophile est des plus efficaces. Elle se fait avec de poivre long p. I. *; de castoreum p. II. *; de myrrhe, de safran, d'opium, de nard de Syrie, d'encens, d'écorce de grenade, de partie intérieure de féve d'Egypte, d'amandes amères, d'excellent miel, de chaque p. IV. *. A mesure qu'on broye ces drogues, on verse dessus, du vinaigre fort âcre, jusqu'à ce que le tout ait acquis la consistence de *Passum*. Il est encore une composition de Craton, où il entre de canelle, de casse, de chaque p. I. *; de nard, de *Lycium*, de myrrhe, de chaque p. I. *; d'aloës p. II. *; de miel trois verres, & un sétier de vin: on fait bouillir le *Lycium* avec le miel & le vin, ensuite on y ajoute les autres drogues. Mais s'il y a beaucoup de pus, & qu'il sente mauvais, il faut avoir recours à une préparation faite avec de verdet ratissé, d'encens, de chaque p. II. *; deux verres de miel, & quatre de vinaigre: on fait bouillir le tout ensemble, & lorsqu'on veut s'en servir, on y ajoute du vin doux. Ou bien on mêle ensemble parties égales d'alun de plume, d'opium, & de suc d'acacia. On y ajoute le suc de jusquiame, mais à une dose

moitié moindre que celle des autres ingrédiens. On broye le tout enſemble, & on le délaye dans du vin. Le ſuc de juſquiame ſeul fait auſſi beaucoup de bien.

3. *Compoſitions pour toutes les maladies de l'oreille.*

Aſclepiade nous a laiſſé la compoſition d'un reméde univerſel & éprouvé pour les maladies de l'oreille. Ce reméde ſe prépare avec de canelle, de caſſe, de chaque p. I. * ; de fleurs de jonc rond, de caſtoreum, de poivre blanc & long, d'amome, de myrobolans, de chaque deux ſcrupules; d'encens mâle, de nard de Syrie, de myrrhe graſſe, de ſafran, d'écume de nître, de chaque p. II. *. On broye toutes ces drogues ſéparément, & lorſqu'on les a mêlées, on les broye de nouveau dans du vinaigre. On conſerve le tout de la ſorte, & lorſqu'on veut s'en ſervir, on le délaye dans du vinaigre. Le *Sphragis* de Polybe, dont nous avons rapporté la compoſition dans le Livre précédent, eſt auſſi un reméde univerſel pour les maladies de l'oreille; on le liquéfie dans du vin doux, avant que d'en faire uſage.

S'il y a tumeur, & s'il coule de la ſanie, il ne ſera point hors de propos de déterger cette ſanie avec du vin mixtionné qu'on interjectera par le moyen d'une ſeringue à oreille: on verſera enſuite dans le tuyau de l'oreille, du vin auſtère mêlé avec de l'huile roſat, à laquelle on aura ajouté un peu de tutie : on pourra auſſi ſe ſervir du ſuc de *Lycium* mêlé avec le lait de femme, ou du ſuc de centinode avec l'huile roſat, ou du ſuc de grenade avec un peu de myrrhe.

4. *De l'ulcère ſordide des oreilles.*

Si les ulcères ſont ſordides, il vaut mieux les déterger avec du *Mulſum;* enſuite on répand dans l'oreille, quelques-unes des drogues que nous avons rapportées plus haut, & auxquelles il faut ajouter du miel. Si le pus coule en grande quantité, il faut raſer la tête; répandre deſſus beaucoup d'eau chaude; uſer de gargariſme; ſe promener juſqu'à ſe laſſer; & manger peu. S'il coule auſſi du ſang des ulcères, il faut verſer dans le tuyau de l'oreille, du ſuc de *Lycium* mêlé avec du lait; ou de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir

des feuilles de roſes, & y ajouter le ſuc de centinode, ou d'acacia.

Si les ulcères ſont remplis de chairs fongueuſes qui ſentent mauvais, & qui laiſſent échapper du ſang, on nettoye l'oreille avec de l'eau tiéde, & on verſe enſuite dedans un mélange d'encens, de verdet, de vinaigre & de miel; ou bien on ſe ſert ſimplement de miel bouilli avec le verdet. On peut auſſi ſouffler dans l'oreille, par le moyen d'un tuyau, de l'écaille de cuivre pilée avec de la ſandaraque.

6. *Des Vers de l'oreille.*

Lorſqu'il s'eſt formé des vers dans l'oreille, s'ils ſont ſur les bords, il faut les retirer avec un cure-oreille; s'ils ſont enfoncés plus avant, il faut les tuer avec des remédes propres pour cela, & empêcher qu'il n'en revienne d'autres. L'hellebore blanc broyé dans du vinaigre, produit ces deux effets. Il faut enſuite nettoyer l'oreille avec du vin dans lequel on ait fait bouillir du marrube: lorſqu'on a fait ainſi mourir les vers, ils tombent dans la partie antérieure de l'oreille, d'où il eſt facile de les retirer.

6. *Ce qu'il faut faire, lorsque le tuyau de l'oreille est bouché.*

Si le tuyau de l'oreille est bouché & rempli d'une sanie épaisse, il faut répandre dans l'oreille, d'excellent miel. Si cela fait peu d'effet, il faut prendre un verre & demi de miel, de verdet, p. II. * ; faire bouillir le tout ensemble, & s'en servir. L'iris mêlée avec le miel, est aussi fort bonne pour déboucher le tuyau de l'oreille: on peut encore se servir de miel & d'huile rosat à la dose de deux scrupules chacun; ou bien du mélange suivant : Prenez de galbanum, p. II. * ; de myrrhe avec du miel, de fiel de taureau, de chaque p. II. * ; de vin quantité suffisante pour délayer la myrrhe.

7. *De la Surdité.*

Lorsqu'on commence à avoir l'ouie dure (ce qui a coutume d'arriver principalement après les longues douleurs de tête) il faut d'abord bien examiner l'oreille : on appercevra ou une croute semblable à celle qui se forme sur les ulcères, ou un amas d'ordures.

Si c'est une croute, il faut répandre dans l'oreille, ou de l'huile chaude, ou

du verdet mêlé avec du miel, ou du ſuc de porreau, ou un peu de nître diſſout dans du *mulſum*. Lorſque la croute s'eſt détachée de l'oreille, il faut nettoyer l'oreille avec de l'eau tiéde, afin de retirer plus facilement avec le cure-oreille, cette croute qui s'eſt détachée d'elle-même. Si les ordures qui ſe ſont amaſſées dans le tuyau, ſont molles, il faut les en tirer de la même maniére; mais ſi elles ſont dures, il faut injecter du vinaigre dans lequel on ait fait diſſoudre un peu de nître; & lorſque par-là on aura ramolli ces ordures, on injectera, comme auparavant, de l'eau tiéde, & on retirera les ordures avec le cure-oreille. Si l'on continue d'avoir la tête peſante, il faut ſe la faire raſer, ſe la faire frotter légérement, mais long-tems, avec l'huile d'iris, ou de laurier, à laquelle on ajoûte un peu de vinaigre: il faut enſuite ſe promener pendant long-tems, & ſe faire frotter légérement la tête avec de l'eau tiéde, après ſe l'être fait oindre. Les alimens dont on fera uſage, ſeront tirés de la claſſe moyenne, & on choiſira les moins nouriſſans. Les potions ſeront fort délayées: il eſt bon de gargariſer de tems en tems. Il faut verſer dans l'oreille, du caſtoreum avec

du vinaigre, de l'huile de laurier, & du suc d'écorce de raifort ; ou bien du suc de concombre sauvage, dans lequel on ait mêlé des feuilles de roses pilées. Le suc de raisin qui n'est point mûr, & qu'on verse dans le tuyau de l'oreille avec l'huile rosat, fait un bon effet dans la surdité.

8. *Du Tintement d'oreille.*

Il est une autre maladie, dans laquelle on éprouve au-dedans de l'oreille, un tintement qui fait qu'on n'entend rien au-dehors. Ce mal est très-léger, lorsqu'il est occasionné par un enroument ; il est plus sérieux, lorsqu'il est produit par quelque maladie, ou par de longues douleurs de tête : il est très-dangereux, lorsqu'il survient au commencement de quelque grande maladie, & principalement d'une attaque d'épilepsie. Si le tintement provient d'un enroûment, il faut se nettoyer l'oreille, & retenir son haleine, jusqu'à ce qu'il sorte quelque humeur. S'il est produit par une maladie, ou par une douleur de tête, il faut suivre, quant aux exercices, aux frictions, aux fomentations, & aux gargarismes, la même méthode que dans la curation de l'ouie dure. On ne fait usa-

ge que d'alimens atténuans ; on injecte dans l'oreille, du suc de raifort mêlé avec l'huile rosat, ou avec le suc de racine de concombre sauvage, ou du castoreum mêlé avec le vinaigre & l'huile de laurier. On peut aussi broyer de l'hellébore dans du vinaigre ; l'incorporer ensuite dans du miel cuit, & former du tout une tente qu'on introduit dans l'oreille. Si le tintement est survenu, sans avoir été précédé d'aucune des causes que nous avons rapportées plus haut, c'est un nouveau sujet de craindre : il faut verser dans le tuyau de l'oreille, du castoreum avec du vinaigre, ou avec de l'huile d'iris ou de laurier, ou bien du castoreum mêlé avec l'huile de laurier, ou celle d'amandes amères, ou bien enfin de la myrrhe mêlée avec du nître, du vinaigre & de l'huile rosat. Au reste, dans cette espéce de tintement d'oreille, le régime de vivre fait plus que les remédes : il faut observer, & même avec encore plus d'exactitude, tout ce que j'ai conseillé plus haut : de plus, il faut entiérement retrancher l'usage du vin, pendant tout le tems que ce tintement durera.

S'il est accompagné d'inflammation, il suffit de verser dans l'oreille, de l'huile

de laurier, ou de l'huile d'amandes amères. Quelques-uns ajoûtent cependant à ces huiles, le caſtoreum ou la myrrhe.

9. *De la maniére dont on retire les corps étrangers qui ſont tombés dans l'oreille.*

Il arrive auſſi quelquefois qu'il tombe dans l'oreille, quelque corps étranger, comme un petit cailloux, ou quelque animal; ſi c'eſt une puce, on la retire par le moyen d'un petit floccon de laine, qu'on introduit dans le tuyau. Si la puce n'eſt point ſortie, ou ſi c'eſt un autre animal, il faut envelopper une ſonde avec de la laine; tremper enſuite cette ſonde dans une réſine fort gluante, principalement dans la réſine de térébenthine; l'introduire dans le tuyau de l'oreille, & l'y faire tourner à différentes repriſes; on viendra ſurement à bout par-là, de retirer l'animal. Si c'eſt quelque choſe d'inanimé, il faut le retirer avec le cure-oreille, ou bien avec un crochet obtus & recourbé. Si l'on n'en vient point à bout avec ces inſtrumens, on ſe ſervira de la ſonde avec la réſine, de la façon que nous venons de rapporter; ou bien on fera éternuer, ou on injectera avec force, dans le tuyau

de l'oreille, de l'eau, par le moyen d'une seringue : on peut aussi se servir d'une table appuyée sur deux montans, & sur laquelle on étend la personne, couchée sur le côté de l'oreille dans laquelle il est entré quelque chose ; ensuite on frappe avec un marteau, le montant qui est du côté des piés : il se fait dans l'oreille, un ébranlement qui en fait sortir ce qui étoit tombé dedans.

CHAPITRE VIII.

Des Maladies des Narines.

LORSQUE les narines sont ulcérées, il faut les fomenter avec la vapeur de l'eau tiéde ; ce qui se fait par le moyen d'une éponge trempée dans cette eau, & appliquée sur les narines, ou par le moyen d'un vase d'une embouchure étroite, que l'on remplit d'eau, & qu'on tient au-dessous des narines : après cette fomentation, il faut appliquer sur les ulcères, un liniment fait avec le recrement de plomb, ou la ceruse, ou la litharge d'argent. A mesure qu'on broye l'une ou l'autre de ces drogues, on verse dessus, alternativement du vin & de l'huile

de myrthe, jusqu'à ce que le liniment ait acquis la consistence de miel. Mais si ces ulcères sont situés dans les environs de la bouche; s'ils sont recouverts de croutes, & répandent une mauvaise odeur; mal que les Grecs appellent *Ozene*, il est presqu'impossible d'y remédier. On peut néanmoins tenter les remédes suivans: il faut se faire raser la tête; se la faire frotter fortement & fréquemment; répandre dessus beaucoup d'eau chaude; se promener beaucoup, prendre peu d'alimens, qui ne soient ni âcres, ni fort nourissans; porter ensuite dans les narines mêmes, du miel mêlé avec un peu de résine de térébenthine: pour cela, on enveloppe de laine une sonde; on l'introduit dans les narines, après l'avoir trempée dans ce mélange qu'on fait renifler, jusqu'à ce qu'on en sente l'odeur dans la bouche. Par ce moyen, on détache les croutes des ulcères, & on les fait sortir du nez, en faisant éternuer le malade. Lorsque les ulcères sont détergés, on fait respirer la vapeur de l'eau chaude; ensuite on prend ou du suc de *lycium* délayé dans du vin, ou de la lie d'huile d'olives, ou du verjus, ou du suc de menthe, ou de marrube, ou du vitriol qu'on expose

d'abord au feu, & qu'on broye enſuite, ou la partie intérieure de la ſcillet. Soit que l'on employe l'un ou l'autre de ces ingrédiens, il faut toujours y ajoûter le miel, mais en petite quantité, excepté lorſqu'on ſe ſert du vitriol; car alors il faut en mettre une doſe ſuffiſante, pour que le mélange ſoit liquide. Si l'on ſe ſert de la ſcille, il faut auſſi une doſe un peu plus forte de miel. On enveloppe enſuite de laine, une ſonde que l'on trempe dans cette compoſition, dont on remplit les ulcères : enſuite on fait une tente oblongue avec de la charpie; on trempe cette tente dans le même mélange, & on l'enfonce dans les narines, après avoir attaché un fil à ſa partie inférieure. Il faut répéter deux fois par jour, la même choſe, en hiver & au printems; & trois fois, en été & en automne.

2. *Des Caroncules charnues des narines.*

Il ſe forme quelquefois dans les narines, des caroncules qui reſſemblent aux mammelons des femmes : ces caroncules s'attachent aux parties inférieures des narines, qui ſont cartilagineuſes. Il faut les conſumer entiérement avec des remédes cauſtiques, ſi on veut les guérir.

Le

Le polype eſt une caroncule tantôt blanche, tantôt rougeâtre, qui s'attache aux os des narines : il ſe porte quelquefois vers les lévres, & bouche totalement la narine qu'il occupe ; d'autrefois il deſcend dans la bouche par les foſſes naſales, & augmente au point qu'on l'apperçoit au-deſſous de la luette. Les perſonnes qui en ſont attaquées, périſſent quelquefois de ſuffocation, ſur-tout lorſqu'il regne un vent du Midi, ou d'Eſt. Le polype eſt ordinairement mol, rarement dur ; cette derniére eſpéce gêne beaucoup plus la reſpiration, & dilate davantage l'ouverture des narines : elle eſt preſque toujours carcinomateuſe ; ainſi il ne faut point y toucher. L'autre ſe guérit très-ſouvent par l'opération de la main ; cependant on vient quelquefois à bout de la deſſécher, ſi l'on introduit dans les narines, par le moyen de la charpie ou d'une tente, la compoſition ſuivante. Prenez de minium fort rouge, de chalcitis, de chaux, de ſandaraque, de chaque p. I. * ; de vitriol, p. II. *.

CHAPITRE IX.

De la Douleur des Dents.

DANS la douleur des dents, mal qu'on peut mettre au nombre des plus grands tourmens, il faut se retrancher absolument le vin : on ne doit point non plus faire usage indistinctement des premiers alimens qui se présentent ; mais il ne faut manger que de ceux qui sont tendres, & n'en prendre qu'en petite quantité, de crainte d'augmenter le mal, en mâchant. Il faut appliquer extérieurement sur les gencives, une éponge trempée dans de l'eau chaude, pour en recevoir la vapeur ; étendre sur de la laine, du cérat fait avec l'huile d'iris ou de Chypre ; tenir cette laine appliquée sur la mâchoire, & se bien couvrir la tête. Si la douleur est fort vive, on se trouve bien de prendre des lavemens ; d'appliquer des cataplasmes chauds sur la mâchoire ; de tenir dans la bouche, quelque liqueur chaude qu'on renouvelle souvent, & dans laquelle on a fait bouillir des médicamens convenables. Pour cet effet, on fait bouillir

la racine de quinte-feuille dans du vin mixtionné ; celle de jusquiame dans de l'oxicrat, ou dans le même vin ; on y ajoûte un peu de sel ; on fait bouillir de la même façon de l'écorce de pavot, qui ne soit point trop desséchée, & de la racine de mandragore ; mais il faut prendre garde de ne point avaler la liqueur qu'on a dans la bouche, si l'on a fait bouillir dedans, quelqu'une des trois derniéres plantes dont nous venons de parler. On peut aussi se servir de l'écorce de la racine de peuplier blanc, qu'on fait bouillir dans du vin mixtionné ; de la raclure de corne de cerf qu'on fait bouillir dans du vinaigre, avec le calament, le bois de vieux pin, & la figue grasse ; de la figue grasse seule qu'on fait bouillir dans du *mulsum*, ou du miel & du vinaigre : lorsque la figue a suffisamment bouilli, on passe la liqueur à travers un linge. Il en est qui trempent un stilet recouvert de laine, dans de l'huile chaude, & qui le portent ensuite sur la dent qui fait mal. D'autres appliquent comme des espéces de cataplasmes sur la dent même. Pour cela, ils se servent ou de la partie intérieure de l'écorce d'une grenade aigre & desséchée, qu'ils broyent avec parties éga-

les de noix de galle, d'écorce de pin, de minium, & qu'on lie enſemble avec de l'eau de pluye; oubien ils broyent enſemble parties égales d'opoponax, d'opium, de pain de pourceau, de raiſins des bois dépouillés de leur ſemence; ou ils mêlent trois parties de galbanum ſur une d'opium. Quelque choſe qu'on puiſſe mettre ſur les dents, on ne doit pas moins tenir appliquée ſur la mâchoire, de la laine ſur laquelle on ait étendu l'un ou l'autre des cérats dont j'ai parlé plus haut. Quelques Médecins ſe ſervent de la préparation ſuivante: ils prennent de myrrhe, de cardamome, de chaque p. I. *; de ſafran, de pyréthre, de figues, de poivre, de chaque p. IV. *; de graine de moutarde, p. VIII. *; ils broyent toutes ces drogues, & les enferment dans un ſachet qu'ils appliquent ſur le bras, du côté de la dent qui fait mal: ſi ç'en eſt une de la mâchoire ſupérieure, on place ce ſachet à la partie poſtérieure du bras, vers l'épaule; ſi ç'en eſt une de la mâchoire inférieure, on le met à la partie antérieure, vers la poitrine. Ce reméde appaiſe ordinairement la douleur; il faut l'ôter dès qu'il a produit ſon effet.

Quand même la dent ſeroit cariée,

il ne faut point se presser de l'arracher, à moins qu'on n'y soit absolument forcé; mais il faut, pour appaiser la douleur, tenter des remédes encore plus efficaces que les premiers que nous avons indiqués. Dans cette vûe, on se servira d'une préparation faite avec d'opium, p. I. *; de poivre, p. II. *, de sory, p. X. *. On broye ces drogues ensemble; on les incorpore dans du galbanum, & on en applique sur la dent. La composition de Menemachus procure aussi beaucoup de soulagement, sur-tout dans la douleur des dents molaires. Il entre dans cette composition, de safran, p. I. *; de cardamome, de suie d'encens, de figues, de poivre, de pyréthre, de chaque p. IV. *; de graine de moutarde, p. VIII. *. D'autres employent un mélange fait avec de pyréthre, de poivre, d'élaterium, de chaque p. I. *; d'alun de plume, d'opium, de raisins des bois, de soufre qui n'a point passé par le feu, de bitume, de bayes de laurier, de graine de moutarde, de chaque p. II. *. Si la douleur est telle qu'on ne puisse garder la dent, il faut se servir de semence de poivre séparée de son écorce, ou bien de bayes de lierre qu'on introduit dans le trou

de la dent. Ces médicamens ont la propriété de la fendre, & de la faire tomber par eſquilles. Le dard de la paſtanaque, qui eſt un poiſſon plat que les Grecs appellent *Trugon*, étant torrefié, & enſuite pulveriſé & mêlé avec de la réſine, fait auſſi tomber la dent ſur laquelle on l'applique; il en eſt de même de l'alun de plume qui, introduit dans la dent cariée, en accélére la chute. Cependant il vaut mieux étendre ce dernier médicament ſur un petit flocon de laine qu'on enfonce dans le trou de la dent; par ce moyen, on la conſerve & on appaiſe la douleur. Tels ſont les remédes que les Médecins mettent en uſage. En voici un autre dont les gens de campagne ſe ſervent dans leurs maux de dents: ils arrachent avec ſes racines, la plante appellée Menthe; ils la mettent dans un baſſin qu'ils rempliſſent d'eau, & qu'ils placent à côté du malade qui eſt bien couvert; ils jettent enſuite dans le baſſin, des cailloux ardens, & le malade ouvre la bouche, pour recevoir la vapeur qu'on enferme de tous côtés avec des couvertures, pour qu'elle ne puiſſe s'échapper. Ce reméde fait ſuer beaucoup, & fait couler de la bouche, une quantité conſidérable de pituite;

il garantit long-tems du mal de dent, & souvent même pendant un an.

CHAPITRE X.

Des Amygdales.

SI les amygdales sont gonflées & enflammées, sans être ulcérées, il faut se tenir la tête bien couverte; diriger extérieurement sur ces parties, quelque vapeur chaude; se promener beaucoup; avoir la tête élevée, lorsqu'on est au lit; employer des gargarismes astringens: la regliſſe écrasée & bouillie dans du *mulsum* ou du *passum*, fait également bien; il est bon aussi d'oindre légérement les amygdales avec quelques linimens que l'on prépare de la façon suivante. On prend un sétier du suc de grenade douce, qu'on fait bouillir à petit feu, jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistence de miel; alors on broye de safran, de myrrhe, d'alun de plume, de chaque p. II. * ; on verse lentement dessus, en les remuant, deux verres de vin doux, & un de miel. On mêle ensuite ces ingrédiens avec le suc de grenade épaissi, & on fait bouillir de nou-

veau, légérement le tout enſemble; ou bien on prend un ſétier du même ſuc préparé comme nous l'avons dit, & on y ajoûte de nard, p. * ; de verjus, p. I. * ; de canelle, de myrrhe, de caſſe, de chaque p. I. *. Ces linimens conviennent auſſi dans les ulcères des narines & des oreilles.

Si l'inflammation eſt portée au point d'empêcher la reſpiration, le malade doit garder le lit ; s'abſtenir de tout aliment ſolide ; s'en tenir à l'eau chaude pour toute boiſſon ; prendre des lavemens ; uſer de gargariſmes faits avec les figues & le *mulſum*, & de linimens préparés avec le miel & le verjus ; fomenter, mais pendant plus longtems, les parties à l'extérieur, avec la vapeur de l'eau chaude ; & continuer, juſqu'à ce que les amygdales ſuppurent, & s'ouvrent d'elles-mêmes. Si, lorſque le pus eſt formé, ces tumeurs ne s'ouvrent point, il faut les ouvrir, & gargariſer enſuite avec du *mulſum* chaud.

Si la tumeur eſt peu conſidérable, mais avec ulcération, on fera les gargariſmes avec une décoction de ſon, à laquelle on ajoûtera un peu de miel, & on appliquera ſur les ulcères, le liniment ſuivant. Prenez de *paſſum* très-doux

trois chopines ; faites-les bouillir jusqu'à diminution des deux tiers ; ajoutez-y d'encens, p. I. * ; de safran, de myrrhe, de chaque p. *. Faites ensuite chauffer le tout de nouveau. Lorsque les ulcères sont suffisamment détergés, on recommence à gargariser avec la décoction de son ou de lait. Les alimens dont on fait usage alors, doivent être fort adoucissans ; on peut même boire un peu de vin, mais il faut qu'il soit doux.

CHAPITRE XI.

Des Ulcères de la bouche.

SI les ulcères de la bouche sont accompagnés d'inflammation ; s'ils sont sordides, rouges, il n'y a rien de mieux pour les déterger, que les gargarismes faits, comme je l'ai rapporté ci-dessus, avec le suc de grenade. Il faut tenir souvent dans la bouche, quelque décoction astringente, à laquelle on ait ajouté un peu de miel ; se promener, & user d'alimens qui ne soient point âcres. Lorsque les ulcères commencent à se déterger, on gargarise avec une liqueur douce : souvent même

de bonne eau ſuffit. On ſe trouve bien de boire du vin pur ; & d'augmenter ſa nourriture, en évitant néanmoins toutes les choſes âcres. On répand enſuite ſur les ulcères, de l'alun de plume, auquel on ajoûte plus de moitié de noix de galle verte.

Si les ulcères ſont couverts de croutes, comme il s'en forme ſur les brûlures, il faut avoir recours aux compoſitions que les Grecs appellent *Antheres*. Elles ſe font avec de jonc quarré, de myrrhe, de ſandaraque, d'alun, parties égales ; ou avec de ſafran, de myrrhe, de chaque p. II. * ; d'iris, d'alun de plume, de ſandaraque, de chaque p. IV. * ; de jonc quarré, p. VIII. * ; ou avec de noix de galle, de myrrhe, de chaque p. II. * ; d'alun de plume, p. II. * ; de feuilles de roſes, p. IV. *. Quelques-uns prennent de ſafran p. * ; d'alun de plume, de myrrhe, de chaque p. I. * ; de ſandaraque, p. II. * ; de jonc quarré, p. IV. *. On employe les premieres compoſitions ſous une forme ſéche ; on incorpore la derniére avec du miel, & on en touche non-ſeulement les ulcères, mais encore les amygdales.

Les ulcères que les Grecs appellent

Aphthes, ſont beaucoup plus dangereux, mais ſeulement dans les enfans qui en périſſent ſouvent. Il n'en eſt pas de même des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe plus avancées en âge. Ces ulcères attaquent d'abord les gencives, enſuite le palais, puis toute la bouche; ils s'étendent quelquefois juſqu'à la luette, & juſqu'à l'entrée du goſier. Il n'eſt point facile, lorſque ce mal eſt porté à ce point, de guérir les enfans qui en ſont attaqués; ſur-tout s'ils tettent encore, parce qu'il eſt preſqu'impoſſible de leur faire prendre aucun reméde. Il faut en ce cas, obliger la nourrice de ſe promener beaucoup, & de ſe livrer à un travail qui mette en action les parties ſuperieures. On doit la faire baigner; lui ordonner de ſe répandre ſur les mammelles, beaucoup d'eau tiéde; la nourrir avec des alimens doux, & qui ne ſe corrompent point facilement; ne lui donner que de l'eau pour boiſſon, ſi l'enfant a de la fiévre; & s'il n'en a point, du vin trempé avec de l'eau; lui faire prendre des lavemens, ſi elle eſt reſſerée du ventre; & la faire vomir, ſi elle crache beaucoup. On déterge les ulcères, avec du miel dans lequel on a pilé du ſumach de Syrie, ou des amandes

amères, ou bien on fait un mélange avec les feuilles de roſes ſéches, les amandes de pin, & les feuilles de menthe hachées & incorporées dans du miel. On ſe ſert auſſi d'une compoſition faite avec les mûres; on en prend le ſuc à la même doſe que celui de grenade; on le fait cuire de même, juſqu'à ce qu'il ſoit réduit en conſiſtence de miel, & on y ajoûte pareillement, & à la même quantité, le ſafran, la myrrhe, l'alun, le vin & le miel. Il ne faut rien donner qui puiſſe faire couler la pituite. Si l'enfant eſt déja un peu grand, il doit ſe ſervir à peu près des mêmes gargariſmes que j'ai rapportés à l'article précédent. Si les remédes adouciſſans produiſent peu d'effet, il faut employer les eſcarotiques. L'alun de plume, le chalcitis, le vitriol conviennent auſſi parfaitement. Il faut garder la diéte la plus exacte qu'il eſt poſſible, & n'uſer que d'alimens adouciſſans. Il n'y a point de danger néanmoins, pour déterger les ulcéres, de donner de tems en tems, du fromage mêlé avec du miel.

CHAPITRE XII.

Des ulcères de la langue.

LES ulcères de la langue ne demandent point d'autres remédes que ceux que nous avons rapportés dans la premiére partie de l'article précédent ; ceux qui ſe forment ſur les côtés de la langue, durent ordinairement très-long-tems. Il faut examiner s'il n'y a point dans les environs, quelque dent aiguë qui empêche ſouvent l'ulcère de ſe guérir dans cet endroit ; auquel cas, il faut la limer.

CHAPITRE XIII.

Des parulies, & des ulcères des gencives.

IL ſe forme quelquefois ſur les gencives, aux environs des dents, certains tubercules douloureux que les Grecs appellent *parulies*. Il faut dans

le commencement, les frotter légérement avec du sel écrasé ; ou bien avec du sel gemme, du cuivre brûlé & du calament mêlés ensemble. Ensuite, on se sert d'une décoction de lentille, avec laquelle on se nétoye la bouche qu'on laisse ouverte, jusqu'à ce qu'il se soit écoulé une quantité suffisante de pituite. Si l'inflammation est considé rable, on use des remédes que nous avons prescrits pour les ulcères de la bouche ; on met sur un peu de charpie molle, quelques-unes des compositions appellées *Antheres ;* on place cette charpie entre les dents & la gencive ; si celle-ci est trop dure, & empêche par-là, qu'on ne puisse faire usage de ces remédes, il faut par le moyen d'une éponge, la fomenter avec la vapeur de l'eau chaude, & appliquer dessus du cérat. S'il paroît des signes de suppuration, on continue pendant plus long-tems, l'usage de la vapeur de l'eau chaude ; on tient dans sa bouche, du *mulsum* chaud, dans lequel on a fait bouillir des figues. On doit même ouvrir ces abscès, avant qu'ils soient entiérement murs ; de crainte, que si le pus y séjourne long-tems, il ne carie l'os. Si la tumeur est un peu considérable, on fera mieux de l'emporter

entiérement, pour dégager la dent de part & d'autre. Lorſqu'on a ôté le pus, s'il n'y a qu'une petite ouverture, il ſuffit de tenir dans la bouche, de l'eau chaude, & de fomenter les gencives à l'extérieur, avec la même vapeur. Si l'inciſion eſt plus grande, il faut employer la décoction de lentille, & les mêmes remédes dont on ſe ſert, pour guérir les autres ulcères de la bouche.

Il eſt encore une autre eſpéce d'ulcère qui attaque d'ordinaire les gencives, mais qui ne demande point d'autres remédes que ceux qu'on emploie pour les ulcères mêmes de la bouche: il eſt bon néanmoins, de mâcher du troëne, & de tenir pendant quelque tems, le ſuc de cette plante dans la bouche. Il arrive quelquefois qu'à la ſuite d'un ulcère des gencives, ſoit qu'il y ait eu parulie ou non, il ſurvient un écoulement de pus, qui dure très-long-tems; parce qu'il y a quelque dent cariée ou caſſée, ou parce que l'os de la mâchoire eſt endommagé de quelque autre façon: cet écoulement provient preſque toujours d'une fiſtule. Dans ce cas, il faut faire une inciſion à l'endroit même d'où découle le pus; arracher la dent; emporter les eſquil-

les de l'os de la mâchoire, s'il y en a quelqu'une de séparée ; & limer tout ce qu'il peut y avoir de vicié. On panse le reste, comme les autres ulcères. Si les gencives s'écartent des dents, on fait usage des *Antheres* : il est bon aussi de mâcher des poires, ou des pommes vertes, & d'en garder le suc dans la bouche : le vinaigre qui n'est point trop âcre, produit à peu près le même effet.

CHAPITRE XIV.

Des Maladies de la luette.

UNE violente inflammation de la luette n'est point sans danger. Dans cette maladie, l'abstinence & la saignée sont absolument nécessaires ; & si quelque chose empêche qu'on ne saigne, il faut donner des lavemens. On doit se tenir la tête bien couverte, & l'avoir élevée, lorsqu'on est au lit : il faut gargariser avec une décoction de ronce & de lentille ; frotter la luette avec du verjus, ou avec de la noix de galle, ou de l'alun de plume ; &

& ajouter à l'une à & l'autre de ces drogues, un peu de miel. Il eſt un reméde appellé *Andronien*, & qui eſt ſpécifique dans cette maladie: il eſt compoſé d'alun de plume, d'écaille de cuivre rouge, de vitriol, de noix de galle, de myrrhe & de miſy. On broye toutes ces drogues ſéparément; enſuite on les mêle & on les broye de nouveau, en verſant petit à petit, deſſus, du vin auſtère, juſqu'à ce que le tout ait acquis la conſiſtence de miel. On peut prendre auſſi une cuillerée de ſuc de chelidoine, dans lequel on trempe la luette; c'eſt un très-bon reméde, & qui ne manque pas, ainſi que les précédens, de faire couler une très-grande quantité de pituite. On gargariſe enſuite avec du vin chaud. Si l'inflammation eſt moins conſidérable, l'eau froide dans laquelle on a mis du laſer pilé, ſuffit. On met cette eau dans une cuillere que l'on porte ſous la luette. L'eau froide même ſuffit, lorſque la tumeur n'eſt que médiocre; on peut auſſi s'en ſervir pour gargariſer, en y ajoutant le laſer, ou non. Nous donnerons plus bas la méthode de remédier aux maladies de la luette, par l'opération de la main.

CHAPITRE XV.

Du Chancre de la bouche.

SI les ulcères de la bouche ſe ſont changés en chancres, il faut examiner d'abord ſi le malade n'eſt point cacochyme ; commencer par corriger cette mauvaiſe diſpoſition, & en venir enſuite à la curation de ces chancres. S'ils ſont ſuperficiels & humides, on répand deſſus, de la poudre d'*Anthere ;* s'ils ſont ſecs, on mêle cette poudre avec un peu de miel, & on en fait un liniment dont on ſe ſert. Pour peu qu'il ſoient profonds, on uſe d'un mélange fait avec deux parties de papier brûlé, & une d'orpiment : s'ils ſont fort profonds, on prend trois parties de ce premier & une de ce dernier. On peut auſſi mêler parties égales de ſel & d'iris écraſés : le chalcitis, la chaux, l'orpiment mêlés en parties égales, conviennent pareillement. Il eſt néceſſaire de tremper un plumaceau dans de l'huile roſat, & de l'appliquer ſur ces médicamens cauſtiques, de crainte qu'ils ne rongent les parties

voisines qui sont saines. Il en est qui versent dans une chopine de vinaigre fort âcre, du sel écrasé, jusqu'à ce qu'il cesse de se dissoudre; ils font ensuite bouillir ce vinaigre jusqu'à siccité; ils réduisent alors le sel en poudre, & le répandent ainsi sur les chancres. Avant que de se servir, & après qu'on s'est servi de l'un ou de l'autre de ces médicamens, il faut se rincer la bouche avec une décoction de lentille, ou avec de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir ou de l'ers, ou des olives, ou de la verveine; & avoir soin d'y ajouter toujours un peu de miel. Le vinaigre scillitique gardé dans la bouche, produit un assez bon effet dans ces sortes de chancres. On peut aussi dissoudre dans du vinaigre, le sel préparé comme nous l'avons dit plus haut; mais de quelque façon qu'on s'en serve, il faut le garder long-tems dans la bouche, & réitérer ce remède deux ou trois fois par jour, selon que le mal est plus ou moins violent. Si c'est un enfant qui est attaqué de ces chancres, il faut garnir de laine une sonde; la tremper dans ces compositions, & la tenir sur l'ulcère; de crainte que l'enfant ne vienne par imprudence à avaler ces

médicamens cauſtiques. Si les gencives ſont douloureuſes, & s'il y a quelques dents qui branlent, il faut arracher ces dents; car rien ne s'oppoſe tant à la guériſon de ces ſortes de chancres. Si les médicamens n'y font rien, il faut les brûler, à moins qu'ils ne ſoient ſitués ſur les lévres, auquel cas, il vaut mieux les extirper; au reſte, ſoit qu'on les brûle ou qu'on les extirpe, il eſt impoſſible de les incarner, ſans le ſecours de la main. Les os des gencives, lorſqu'une fois on a porté le feu deſſus, reſtent pour toujours découverts; car alors les chairs ne renaiſſent point. On doit cependant appliquer deſſus, des feuilles de lentille, juſqu'à ce qu'ils ſe trouvent en auſſi bon état, qu'il eſt poſſible qu'ils ſoient.

CHAPITRE XVI.

Des Parotides.

TELLES ſont les maladies qui attaquent preſque toujours la tête, & qui ont beſoin du ſecours des médicamens; pour les Parotides, elles ſe forment toujours au-deſſous des oreilles: elles paroiſſent quelquefois, lorſqu'on

eſt en ſanté, parce qu'il s'eſt formé une inflammation dans ces parties; d'autres fois elles viennent à la ſuite des longues fiévres, parce qu'il s'eſt fait dans ces glandes, un dépôt de la matiére morbifique. Ce ſont de vrais abſcès; ainſi leur traitement n'a rien de particulier : il y a ſeulement une remarque à faire; c'eſt que ſi elles paroiſſent, ſans avoir été précédées d'aucune maladie, il faut d'abord employer les répercuſſifs; mais ſi elles viennent à la ſuite de quelque maladie, cette méthode ſeroit dangereuſe; il vaut mieux les faire ſuppurer, & les ouvrir ſur le champ.

CHAPITRE XVII.

Des Hernies du Nombril.

DANS les Hernies du nombril, on doit, pour éviter qu'on n'en vienne à l'opération, commencer par faire abſtinence; prendre des lavemens; appliquer ſur le nombril, un cataplaſme fait avec de ciguë & de ſuie, p. I. *; de ceruſe lavée, p. IV. *; de

plomb lavé, p. VIII. * ; deux œufs, & le ſuc de ſolanum. On laiſſe pendant long-tems, ce cataplaſme ſur le nombril ; on oblige le malade de garder le lit ; on ne lui donne que fort peu de nourriture, & on a ſoin d'éviter tous les alimens qui peuvent produire des vents.

CHAPITRE XVIII.

Des Maladies des parties honteuſes.

J'AI préſentement à parler des maladies des parties honteuſes. Les mots dont on ſe ſert chez les Grecs, pour déſigner ces parties, ſont moins choquans ; il paroît même qu'ils ont paſſé en uſage, puiſqu'on les trouve employés dans preſque tous les écrits, & les diſcours des Médecins ; mais il n'en eſt pas de même parmi nous ; ces expreſſions ont toujours quelque choſe d'indécent ; & à peine eſt-il permis de s'en ſervir, quoiqu'on le faſſe avec toute la circonſpection & la retenue poſſible : ce n'eſt donc point une entrepriſe facile de traiter de ces maladies, pour quiconque veut garder les

régles de la bienséance, sans s'écarter de celles de l'art. Cependant je n'ai point cru que ce motif dût m'arrêter ; & cela pour deux raisons ; la premiére, parce que je dois rapporter tout ce que j'ai appris touchant la Médecine ; la seconde, parce qu'on ne peut trop faire connoître les moyens de guérir des maux qu'on ne découvre jamais aux autres, que malgré soi.

2. *Des Maladies de la Verge.*

Si la Verge est gonflée & enflammée, de façon qu'on ne puisse découvrir le gland, ou le recouvrir, il faut fomenter les parties avec beaucoup d'eau chaude : si le gland est recouvert, il faut injecter avec une seringue à oreille, de l'eau chaude entre le gland & le prépuce : si par-là on vient à bout de ramollir celui-ci & de le faire obéir, le reste de la cure est aisé. Si le gonflement subsiste, il faut appliquer un cataplasme fait avec les feuilles de lentille, ou de marrube, ou d'olivier, bouillies dans du vin, & qu'on réduit ensuite en forme de cataplasme, en y ajoutant un peu de miel. Il faut redresser la verge, & la tenir attachée au ventre ;

c'eſt une précaution qu'il faut toujours prendre dans toutes les maladies de cette partie. Le malade doit reſter tranquille ; ne point prendre d'alimens ſolides, & ne boire que de l'eau. Le lendemain on réitére les fomentations avec l'eau chaude, de la même façon que le premier jour, & on eſſaye en faiſant même quelque violence, de renverſer ou de rabattre le prépuce. Si on n'en peut venir à bout, il faut faire de légères ſcarifications avec la lancette : la ſanie qui découle de ces ſcarifications fait que l'engorgement diminue, & que le prépuce obéit plus facilement. Soit qu'on ait été obligé ou non, d'employer ces moyens, pour vaincre la réſiſtence du prépuce, on apperçoit, lorſqu'il eſt renverſé, des ulcères qui ſont ſitués ou à ſa partie inférieure, ou au gland, ou à la verge, au-de-là du gland. Ces ulcères ſont ou purs & ſecs, ou humides & purulens. S'ils ſont ſecs, il faut les fomenter d'abord avec de l'eau chaude ; appliquer enſuite deſſus, du ſuc de *lycium* mêlé avec du vin, ou de la lie d'huile d'olives bouillie dans du vin, ou de l'huile roſat avec du beurre : s'ils ſont remplis d'une humeur ſéreuſe, il faut

les

les déterger avec du vin, & les panſer enſuite avec un liniment fait avec le beurre, l'huile roſat, un peu de miel, & un quart de réſine de térébenthine; s'il en ſort du pus, on les déterge avec du *mulſum* chaud, & on ſe ſert enſuite d'un mêlange fait avec de poivre, p. I. *; de myrrhe p. I. *; de ſafran, de miſy cuit, de chaque p. II. *, qu'on fait bouillir dans du vin auſtère, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit en conſiſtence de miel. La même compoſition eſt bonne pour les maladies des amygdales & de la luette; pour les ulcères de la bouche & du nez. En voici une autre qui produit les mêmes effets, & dans laquelle il entre de poivre, p. I. *; de myrrhe, p. I. *; de ſafran, p. II. *; de miſy, p. I, *; de cuivre brûlé, p. II. *. On broye d'abord toutes ces drogues dans du vin auſtère; on les laiſſe enſuite ſécher; puis on les broye de nouveau, & on les fait bouillir dans trois verres de *paſſum*, juſqu'à ce qu'elles ſoient épaiſſes comme de la glu. Le verdet mêlé avec du miel cuit, & les remédes propres pour les ulcères de la bouche, conviennent auſſi pour ceux de la verge. Si ces ulcères ſont purulens, on

ſe ſervira avec ſuccès, de la compoſition d'Eraſiſtrate, ou de celle de Craton. On fait auſſi bouillir dans neuf verres d'eau, des feuilles d'olivier; on y ajoute d'alun de plume, p. IV. *; de ſuc de *lycium*, p. VIII. *; & un demi-verre de miel. On délaye ce médicament avec du miel, s'il y a beaucoup de pus; & s'il y en a peu, avec du vin. C'eſt une régle générale, que tant que l'inflammation ſubſiſte, il faut après le panſement, qui doit être le même tous les jours, appliquer ſur la partie, le cataplaſme dont j'ai parlé plus haut. Si ces ulcères fourniſſent beaucoup de pus, & qui ſoit de mauvaiſe odeur, il faut les déterger avec une décoction de lentille, dans laquelle on ait délayé un peu de miel. On peut auſſi ſe ſervir d'une décoction de feuilles d'olivier, ou de lentiſque, ou de marrube, mêlée toujours avec un peu de miel: on applique les mêmes remédes que nous avons rapportés plus haut; ou bien on a recours au verjus avec le miel; ou à une préparation dont on ſe ſert pour les maladies d'oreilles, & qui ſe fait avec le verdet & le miel. La compoſition d'Andron, l'*anthere* à laquelle on a ajouté un peu de miel, conviennent

également. D'autres n'employent pour la cure de tous ces ulcères, que le suc de *lycium* délayé dans du vin.

Si l'ulcère est fort large & fort profond, il faut le déterger de la même façon, & appliquer dessus, du verdet ou du verjus mêlé avec du miel, ou la composition d'Andron, ou bien un mélange fait avec de marrube, de myrrhe, de safran, d'alun de plume bouilli, de feuilles de roses séches, de noix de galle, de chaque p. I. *; de minium fort rouge, p. II. *. On broye d'abord toutes ces drogues séparement, puis on les mêle, & on les broye de nouveau en versant du miel dessus, jusqu'à consistence de cérat; on fait bouillir ensuite légérement le tout dans un vase de cuivre, pour ôter la fluidité de la matiére. Lorsque les gouttes qu'on laisse tomber sur un marbre, se durcissent, on retire le vase du feu. On délaye ensuite cette composition avec du miel ou du vin, selon le besoin. On peut s'en servir dans les fistules.

Ces ulcères pénétrent quelquefois jusqu'aux nerfs; il en sort beaucoup d'humeur séreuse, & une sanie claire & de mauvaise odeur, qui n'est point liée, & qui ressemble à de la lavure de chair;

on y reſſent de la douleur & des picotemens. Quoiqu'on doive ranger ces ulcères dans la claſſe des purulens, il faut cependant les panſer avec des remédes adouciſſans, comme l'emplâtre tétrapharmaque malaxé avec l'huile roſat, & mêlé avec un peu d'encens : tel eſt encore le liniment dont j'ai parlé plus haut, & qui ſe fait avec le beurre, l'huile roſat, la réſine & le miel. Il faut ſur-tout faire des fomentations avec l'eau chaude ſur ces ſortes d'ulcères ; les tenir bien couverts, & ne point s'expoſer au froid.

La verge quelquefois, ſous le prépuce eſt tellement rongée par ces ulcères, que le gland tombe ; alors il faut emporter le prépuce. Toutes les fois qu'il ſe détache, ou qu'on coupe quelque choſe du gland ou de la verge, il faut toujours empêcher le prépuce de retomber, de crainte qu'il ne ſe colle avec l'ulcère, de façon qu'on ne puiſſe plus après le renverſer ; ou qu'il ne bouche le conduit urinaire. Il ſe forme auſſi quelquefois à la couronne du gland, des tubercules que les Grecs appellent *Phyma* ; on doit les brûler avec les cauſtiques ou le fer, & répandre deſſus, lorſque les eſcarres ſont tombées, de

l'écaille de cuivre en poudre, pour les empêcher de revenir.

3. *Du Chancre de la verge.*

Les ulcères dont nous venons de parler, n'ont rien de la nature du chancre qui peut survenir aux ulcères de toutes les parties du corps, mais principalement à ceux de la verge. Le chancre commence par une noirceur; si elle se manifeste sur le prépuce, il faut aussitôt introduire une sonde entre le gland & le prépuce, & ouvrir ce dernier; on saisit ensuite avec des pincettes, les bords de l'incision, & on emporte tout ce qu'il y a de vicié, en coupant même un peu dans le vif. Après quoi, on cautérise la playe, sur laquelle il faut toujours appliquer des feuilles de lentille: lorsque les escarres sont tombées, on panse ces sortes d'ulcères, comme les autres.

Si le chancre attaque la verge même, il faut répandre dessus quelque poudre caustique; on doit sur-tout se servir d'un mélange fait avec la chaux, le chalcitis & l'orpiment. Si le mal résiste aux caustiques, il faut ici, de même que dans le chancre du prépuce, employer le scalpel, & emporter tout ce

qu'il y a de vicié, de façon qu'on coupe même dans le vif. On doit auſſi pareillement cautériſer la playe. Si les eſcarres ſe durciſſent, ſoit qu'on ait employé le fer ou le feu, il eſt très à craindre, lorſqu'elles viendront à ſe détacher, qu'il ne ſurvienne une hémorragie ; il faut donc garder un long repos, & tenir le corps, pour ainſi dire, immobile, juſqu'à ce que les croutes parvenues à maturité, ſe détachent doucement & d'elles-mêmes. S'il arrive que par imprudence, ou autrement, on ſe preſſe trop tôt de marcher, & que ces croutes viennent à s'ouvrir, & à laiſſer échapper le ſang, il faut appliquer deſſus, de l'eau froide ; ſi cela fait peu d'effet, on aura recours aux ſtyptiques ; s'ils ſont inſuffiſans, on cautériſera de nouveau la playe avec ſoin, mais cependant avec retenue ; on prendra bien garde auſſi de ne plus ſe donner aucun mouvement qui puiſſe expoſer au même danger.

4. *De l'Ulcère* phagedenique *de la verge.*

Il ſe forme quelquefois ſur la verge, une eſpéce d'ulcère que les Grecs ap-

pellent *Phagedenique*. Ce mal demande un prompt secours, & veut être traité de la même maniére que les ulcères précédens; si les médicamens n'y font rien, il faut employer le cautère actuel. Cet ulcère est aussi accompagné d'une noirceur qui ne cause point de douleur, mais qui s'étend, & qui, lorsqu'on ne s'y oppose point, gagne jusqu'à la vessie: alors il n'est plus tems de remédier au mal. Mais si l'ulcère est situé à l'extrémité du gland, dans les environs du conduit urinaire, on introduit une sonde dans l'urétre, afin qu'il ne se bouche point; ensuite on brûle l'ulcère avec le cautère actuel. S'il pénétre fort avant, il faut emporter avec le fer, tout l'endroit qu'il occupe: le reste du pansement ne diffère point de celui des autres ulcères malins.

5. *Du Charbon de la Verge.*

Il naît aussi quelquefois sur la verge, un petit bouton dur qui est presque sans sentiment, & qu'il faut pareillement emporter. S'il y survient un charbon, il faut, dès qu'il commence à paroître, le déterger, en injectant dessus avec une seringue à oreille, quelque liqueur

convenable ; on le brûle enſuite avec des cauſtiques, principalement avec le chalcitis incorporé dans du miel, ou avec le verdet & le miel cuit, ou avec la fiente de brebis frite, & broyée enſuite avec du miel. Lorſque le charbon eſt tombé, on panſe l'ulcère avec des médicamens liquides qu'on applique ſur ſes bords.

6. *Des Maladies des teſticules.*

Si les teſticules ſont enflammés, ſans qu'on y ait reçu aucun coup, il faut tirer du ſang au pié ; ne point prendre d'alimens ſolides ; appliquer deſſus un cataplaſme de farine de féve bouillie dans du *mulſum*, & mêlée avec le cumin broyé & le miel ; ou de cumin broyé & mêlé dans du cérat préparé avec l'huile roſat, ou de ſemence de lin frite, broyée & bouillie dans du *mulſum* ; ou de farine de froment cuite dans du *mulſum* avec du cyprès ; ou de racines de lis écraſées. Si les teſticules ſont durcis, on ſe ſervira de cataplaſmes faits avec la ſemence de lin, ou de fenu-grec, bouillie dans du *mulſum*, ou du cérat de Chypre, avec la farine de froment ordinaire bouillie dans du vin, à la-

quelle on ajoûtera un peu de safran. Si la dureté subsiste depuis long-tems, il n'y a rien de mieux que la racine de concombre sauvage, qu'on fait cuire dans du *mulsum*, & qu'on réduit ensuite en forme de cataplasme.

Si le gonflement vient d'un coup, il faut absolument saigner; sur-tout si la couleur des testicules est livide : on applique dessus, l'un ou l'autre des cataplasmes dans lesquels entre le cumin, & dont j'ai parlé plus haut. On pourra aussi se servir du cataplasme suivant.

Prenez de nître bouilli, p. I. *; de résine de pin, de cumin, de chaque p. II. *; de raisins des bois dépouillés de leur semence, p. IV. *; de miel quantité suffisante pour lier ces matiéres. Mais si le coup a été tellement violent, que le sang cesse de se porter au testicule, & qu'il soit rempli de pus, il ne reste d'autre parti à prendre, que d'ouvrir le scrotum, d'évacuer le pus, & d'emporter le testicule.

7. *Des Maladies de l'anus.* *Des* Rhagades.

L'anus est aussi sujet à beaucoup de maladies fâcheuses, que l'on guérit par

des méthodes qui ne ſont pas fort différentes entr'elles. La peau ſe fend ſouvent en pluſieurs endroits. Les Grecs appellent ce mal *Rhagades*. Si les rhagades ſont récentes, le malade doit ſe tranquilliſer & ſe tenir ſur une chaiſe percée, remplie d'eau chaude. Il faut auſſi faire cuire deux œufs de pigeon, & lorſqu'ils ſont durcis, on en ôte l'écaille : on en laiſſe un dans de l'eau bien chaude, tandis qu'on frotte légérement avec l'autre qui eſt chaud, les crevaſſes de l'anus ; & après qu'on a fait alternativement uſage de l'un & de l'autre pendant quelque tems, on applique ſur ces crevaſſes, un liniment fait avec l'emplâtre *tetrapharmaque*, ou *rhypode*, malaxé dans l'huile roſat, ou bien avec l'œſipe nouvelle, à laquelle on ajoûte un cérat préparé avec l'huile roſat, ou bien avec ce même cérat liquide dans lequel on incorpore du plomb lavé, ou bien avec la myrrhe & la réſine de térébenthine ; ou bien enfin avec la litharge d'argent & la vieille huile. Si les rhagades ſont tout-à-fait extérieures, & ne pénétrent point dans les chairs, il faut appliquer deſſus, de la charpie trempée dans le même liniment, & recouvrir enſuite le

tout de cérat. Les alimens dont on fait usage, ne doivent être ni âcres, ni durs, ni propres à resserrer le ventre ; les alimens même solides, à moins qu'on n'en prenne que très-peu, ne sont point bons ; ceux qui sont liquides, doux, gras, onctueux, conviennent mieux. Rien n'empêche qu'on ne boive du vin, pourvû qu'il soit fort doux.

8. *Du Condylome.*

Le condylome est un tubercule qui vient à la suite de l'inflammation. Le traitement du condylome n'est point différent quant au repos, aux alimens & à la boisson, de celui des rhagades. On frotte de même ce tubercule avec des œufs de pigeon ; mais auparavant, il faut avoir fait mettre le malade sur une chaise percée, remplie d'eau dans laquelle on ait fait bouillir des feuilles de verveine, avec quelques plantes astringentes. Alors on applique dessus, un cataplasme fait avec la lentille & un peu de miel, ou bien avec les fleurs de melilot bouillies dans du vin, les feuilles de ronces mêlées avec du cérat, l'huile rosat, le coing écrasé & trempé dans le même cérat, la partie intérieure de

l'écorce de grenade bouillie dans du vin, le chalcitis cuit & broyé, incorporé avec l'œsipe, & mêlé avec l'huile rosat; on peut aussi se servir de la composition suivante. Prenez d'encens, p. I. * ; d'alun de plume, p. II. *; de céruse, p. III. * ; de litharge d'argent, p. V. *. On répand sur ces drogues, à mesure qu'on les broye, de l'huile rosat & du vin, alternativement. On maintient ces topiques sur le condylome, par le moyen d'un bandage fait avec un morceau de linge ou d'étoffe, quarré; on fait d'un côté deux boutonniéres, & de l'autre, on attache deux cordons: on place ce bandage, les boutonniéres sur le ventre, & les cordons par derriére; on fait passer ceux-ci dans les boutonniéres, & après les avoir serrés, on porte le cordon qui est à droite, à gauche, & celui qui est à gauche, à droite; on les fait tourner autour du ventre, & on les noue. Si le condylome est ancien & fort dur, & qu'il ne céde point aux remédes que nous venons d'indiquer, on le consumera avec le caustique suivant.

Prenez de verdet, p. II. *; de myrrhe, p. IV. * ; de gomme, p. VIII; d'encens, p. XII. *; d'antimoine, d'o-

pium, d'acacia, de chaque p. XVI. *. Quelques-uns se servent de cette composition, pour rouvrir les ulcères dans les rhagades. Si ce caustique ne détruit point le condylome, il faut en employer de plus violents; lorsque la tumeur est consumée, on panse la playe avec des médicamens adoucissans.

9. *Des Hémorrhoïdes.*

Il est une troisiéme maladie de l'anus, dans laquelle les veines se gonflent, & forment des tumeurs qui ressemblent à de petites têtes, d'où il découle souvent du sang. Les Grecs appellent ce mal *Hémorrhoïdes*. Les femmes sont sujettes à un pareil écoulement par les veines qui sont situées à l'orifice de la matrice. Il y auroit du danger d'arrêter le flux hémorrhoïdal dans certaines personnes qui n'en sont point affoiblies; on doit le regarder comme une évacuation salutaire, & non comme une maladie. Aussi voit-on que si on les en guérit, elles tombent tout-à-coup dans des maladies très-graves; parce que l'humeur superflue qui avoit coutume de s'évacuer par les vaisseaux hémorrhoïdaux, se porte à l'intérieur,

& se jette sur quelque viscère : cependant si l'on s'en trouve incommodé, il est à propos de se mettre sur une chaise percée, remplie d'eau où on ait fait bouillir des feuilles de verveine ; d'appliquer sur les hémorrhoïdes mêmes, un cataplasme fait avec l'écorce de grenade pilée, & les feuilles de roses séches, ou quelques autres plantes astringentes. Les hémorrhoïdes s'enflamment quelquefois, sur-tout lorsque les vaisseaux se trouvent comprimés par des matiéres dures retenues dans le rectum. Il faut alors se tenir l'anus dans de l'eau douce, se le frotter avec des œufs, appliquer sur les hémorrhoïdes, un liniment fait avec des jaunes d'œufs, & des feuilles de roses hachées & bouillies dans du *passum*. Si les hémorrhoïdes sont internes, on porte ce liniment dessus avec le doigt ; si elles sont externes, on l'étend sur un linge qu'on applique sur le mal. Les remédes que nous avons conseillés pour les Rhagades récentes, conviennent ici. Les alimens doivent être aussi les mêmes. Si ces remédes procurent peu de soulagement, on aura recours aux caustiques qui consumeront les têtes des hémorrhoï-

des. Si elles ſont anciennes, Denis veut qu'on répande d'abord deſſus, de la poudre de ſandaraque ; & qu'enſuite on ſe ſerve d'un mélange fait avec d'écaille d'airain, d'orpiment, de chaque p. V. * ; de chaux de cailloux, p. VIII. * ; & que le lendemain on les pique avec une aiguille. Lorſqu'on a ainſi détruit les hémorrhoïdes, il ſe forme deſſus, une cicatrice qui empêche le ſang de couler. Toutes les fois qu'on a arrêté le flux hémorrhoïdal, on doit, pour éviter tous les inconvéniens qui peuvent en réſulter, faire beaucoup d'exercice, afin de diſſiper par-là, le ſuperflu des humeurs. De plus, il faut de tems en tems, tirer du ſang du bras, aux hommes chez leſquels les hémorrhoïdes ſont ſupprimées, & aux femmes qui n'ont point leurs règles.

10. *De la chûte du fondement & de la matrice.*

Dans la chûte du fondement ou de la matrice, car cet accident arrive auſſi quelquefois, il faut d'abord examiner, ſi ce qui eſt tombé, eſt chargé ou non, d'une humeur muqueuſe. Dans le premier cas, il faut le laver

avec du vin auſtère, & appliquer deſſus, de la lie de vin brûlée; dans le ſecond, il faut le tenir dans de l'eau ſalée, ou dans laquelle on ait fait bouillir des feuilles de verveine, ou de l'écorce de grenade. Après qu'on a fait l'un ou l'autre de ces remédes, on remet les parties en place, & on applique deſſus, du plantin écraſé, ou des feuilles de ſaule bouillies dans du vinaigre. On recouvre le tout de linge & de laine que l'on contient par le moyen d'un bandage, en obſervant encore de tenir les jambes croiſées l'une ſur l'autre.

11. *Du fungus de l'anus & de la matrice.*

Il ſurvient auſſi à l'anus & à la matrice, un ulcère qui reſſemble à un champignon. Si c'eſt en hyver, il faut faire des fomentations deſſus, avec de l'eau tiéde; & avec de l'eau froide, ſi c'eſt en été; répandre enſuite ſur le mal, de l'écaille de cuivre en poudre, ſur laquelle on étend du cérat fait avec l'huile de myrthe, un peu d'écaille de cuivre, de ſuie, & de chaux. Si on n'emporte point le fungus avec ce remédе, & autres ſemblables, ou même

même avec des caustiques plus forts, il faut le brûler avec un fer rouge.

CHAPITRE XIX.

Des ulcères des doigts.

ON guérit parfaitement les vieux ulcères des doigts, avec le suc de *lycium*, & la lie d'huile cuite, pourvû qu'on les mêle l'un & l'autre avec du vin. Il se forme sur les doigts, dans les environs des ongles, une excroissance charnue qui est accompagnée de beaucoup de douleur, & que les Grecs appellent *Pterygion*. Il faut faire fondre dans de l'eau, de l'alun rond de couleur d'ocre, jusqu'à ce que l'eau soit épaisse comme du miel; verser ensuite dedans, autant de miel qu'on y a fait fondre d'alun; mêler ensuite le tout avec une spatule, & l'agiter, jusqu'à ce que la couleur soit comme du safran. On frotte le *pterygion* avec ce mélange. D'autres aiment mieux mêler à dose égale, l'alun en substance & le miel qu'ils font bouillir ensemble. Si l'excroissance n'est pas rongée par le moyen de ces remédes, il faut la cou-

per. On trempe enſuite le doigt dans de l'eau où il y a de la verveine, & on applique deſſus, une compoſition faite avec le chalcitis, l'écorce de grenade, l'écaille d'airain qu'on incorpore avec des figues graſſes qu'on a fait légérement bouillir, & avec du miel; ou bien on prend parties égales de papier brûlé, d'orpiment, & de ſoufre qui n'a point paſſé par le feu, qu'on mêle dans du cérat fait avec l'huile de myrthe; ou de verdet ratiſſé, p. I. *; d'écaille de cuivre, p. II. *; qu'on mêle avec un verre de miel. On ſe ſert auſſi d'un mélange fait avec parties égales de chaux de cailloux, de chalcitis, & d'orpiment. Lorſqu'on a appliqué ſur le doigt, l'une ou l'autre de ces compoſitions, on l'enveloppe avec un linge trempé dans de l'eau. Le troiſiéme jour, on développe le doigt; on emporte de nouveau ce qu'il y a de deſſéché, & on réitère le même panſement. Si le mal réſiſte à ces remédes, il faut emporter avec la lancette, toutes les craſſes qui peuvent être autour; brûler le *pterygion* avec des ferremens fort minces, & panſer enſuite l'ulcère comme une brûlure.

Si les ongles ſont inégaux, rabo-

teux, il faut les détacher de la peau, vers leurs racines, & appliquer dessus, une dose de la composition suivante.

Prenez de sandaraque, de soufre, de chaque, p. II. * ; de nître, d'orpiment, de chaque, p. IV. *; de résine liquide, p. VIII. *. On ôte ce reméde au bout de trois jours ; il fait ordinairement tomber les ongles, à la place desquels il en revient d'autres.

LIVRE SEPTIÉME.

PRÉFACE.

De la Chirurgie ; de ceux qui s'y ſont diſtingués ; des qualités que doit avoir un Chirurgien, & des matiéres contenues dans ce Livre.

TOUT le monde ſçait, & je l'ai déja dit, que la troiſiéme partie de la Médecine, eſt celle qui guérit par le ſecours de la main : ce n'eſt pas qu'elle n'employe les médicamens, & le régime ; mais c'eſt que l'opération de la main eſt ſon principal objet. Son effet eſt le plus évident de toutes les parties de la Médecine ; car dans la cure des maladies où l'on fait ſurtout uſage du régime, comme le hazard y a très-grande part, & que les mêmes choſes ſont tantôt ſalutaires, & tantôt inutiles ; on peut douter ſi c'eſt au régime que l'on a ſuivi, ou à la

bonté de ſon tempérament, qu'on eſt redevable de la ſanté. On peut dire auſſi la même choſe des maladies où l'on employe particuliérement les médicamens ; car quoique l'effet de ceux-ci ſoit plus marqué que celui du régime, néanmoins il eſt évident que l'on tâche ſouvent en vain de rétablir la ſanté, par leur moyen, & qu'on la recouvre auſſi, ſouvent ſans eux : c'eſt ce qui arrive tous les jours dans les maladies des yeux, qui s'en vont ſouvent d'elles-mêmes, après que les Médecins ont eſſayé inutilement de les guérir. Mais dans les maladies qui demandent le ſecours de la main, il eſt clair, que ſi les autres choſes dont nous venons de parler, contribuent à la guériſon, l'opération de la main y a cependant la plus grande part. Cette partie eſt la plus ancienne de toutes ; & Hypocrate, le pere de la Médecine, l'a cultivée avec plus de ſoin que ſes prédéceſſeurs. Après que la Chirurgie eut été ſéparée des autres parties de la Médecine, elle commença à avoir ſes Maîtres particuliers ; elle fit des progrès en Egypte, du tems de Philoxène qui en a donné un Traité des plus complets. Gorgias, Soſtrate, les

Hierons, les deux Appollonius, Ammonius d'Alexandrie, & plusieurs autres Hommes célébres ont aussi écrit sur la Chirurgie, qu'ils ont enrichie, chacun de leurs découvertes. Il y a eu pareillement à Rome, sur-tout dans ces derniers tems, des Chirurgiens habiles & distingués dans leur profession; tels ont été Triphon le pere, Evelpiste fils de Phlegès, & Megès, plus sçavant qu'eux tous, ainsi qu'on peut en juger par ses Ecrits. La Chirurgie est redevable de ses progrès aux changemens heureux qu'y ont introduit ces grands Hommes.

Un Chirurgien doit être jeune, ou du moins peu avancé en âge. Il faut qu'il ait la main ferme, adroite & jamais tremblante; qu'il se serve de la gauche, comme de la droite; qu'il ait la vûe claire, perçante; qu'il soit intrépide, impitoyable; de façon qu'il vueille guérir celui qui se met entre ses mains, & que sans être touché de ses cris, il ne se presse point trop, & ne coupe pas moins qu'il ne faut; mais qu'il fasse son opération sans s'émouvoir, & comme si les plaintes du patient ne faisoient aucune impression sur lui.

On peut demander ici, quelles ſont les maladies qui ſont proprement du reſſort de la Chirurgie, parce que les Chirurgiens revendiquent le traitement de quantité de playes & d'ulcères dont j'ai parlé ailleurs. Pour moi, je crois qu'un même homme peut faire les trois profeſſions, & puiſqu'on les a diviſées, je fais ſur-tout cas de celui qui ſçait le plus. J'ai laiſſé à la Chirurgie les cures où le Chirurgien fait lui-même la playe, & non pas celles où il la trouve toute faite; j'ai auſſi abandonné à cet art, les playes & les ulcères que j'ai crû avoir plus beſoin du ſecours de la main, que de celui des médicamens; & tout ce qui concerne les os. Je traiterai de ces différentes maladies dans ce Livre, & je parlerai des os dans le ſuivant. Je commencerai par les maladies qui naiſſent indiſtinctement par toute l'habitude du corps, & je viendrai enſuite à celles qui ſont propres à chaque partie.

CHAPITRE PREMIER.

Des Contuſions.

SUR quelque partie que ſoit la contuſion, il faut ſur le champ faire des mouchetures avec la pointe du ſcalpel, à l'endroit où l'on ſent de la douleur, & emporter avec le dos de l'inſtrument, le ſang qui découle de ces mouchetures. Si on eſt appellé un peu trop tard, & s'il y a déja rougeur avec tumeur, ces mouchetures faites ſur la tumeur même, ſont un excellent reméde. On applique enſuite deſſus, des aſtringens ; on ſe ſert ſur-tout de la laine trempée dans l'huile & le vinaigre : ſi la contuſion eſt légère, il ſuffit d'appliquer deſſus, les remédes que nous venons d'indiquer ; & ſi l'on n'a rien autre choſe, on peut ſe ſervir de la cendre, & ſur-tout de celle de ſarment ; au défaut de celle-ci, on ſe ſert de toute autre, liée avec du vinaigre & de l'eau.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

Des tumeurs qui viennent d'elles-mêmes ; de la maniére de les ouvrir & de les traiter.

IL eſt aiſé, comme l'on voit, de remédier aux contuſions ; mais il n'en eſt pas de même des tumeurs qui ſont produites par un vice interne, & qui tendent ordinairement à ſuppuration ; il eſt plus difficile de les guérir. J'ai dit ailleurs, que ces tumeurs étoient autant d'eſpéces d'abſcès ; & j'ai indiqué les remédes qu'il étoit à propos d'y apporter. Il ne me reſte à préſent à parler que de ce qui concerne l'opération de la main, dans ces ſortes de tumeurs. On doit, avant qu'elles ſe durciſſent, appliquer deſſus, des ventouſes avec ſcarification, pour en faire ſortir toute l'humeur viciée & corrompuë qui s'y eſt amaſſée. Il eſt bon de réitérer deux ou trois fois cette opération, juſqu'à ce que l'inflammation paroiſſe entiérement diſſipée. Rien n'empêche néanmoins, après qu'on s'eſt ſervi des ventouſes, qu'on ne faſſe

uſage d'autres remédes. Il arrive quelquefois, mais rarement, que ces abſcès ſont renfermés dans un Kiſte. Les anciens croyoient que ce Kiſte n'étoit rien autre choſe qu'une membrane. Mégès a prétendu, que comme toute membrane eſt nerveuſe, ce n'en pouvoit être une qui ſervît d'enveloppe à ces abſcès qui détruiſent la texture des chairs; mais que le pus qui y ſéjourne pendant long-tems, forme une eſpéce de cal. Cette obſervation de Mégès n'eſt d'aucune utilité pour le traitement qui eſt abſolument le même, ſoit que ce ſoit une membrane, ou un cal; d'ailleurs, rien n'empêche, quand bien même ce ſeroit un cal, qu'on ne l'appelle membrane, puiſqu'il ſert d'enveloppe; & l'on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit quelquefois une membrane, lorſque le pus eſt parvenu à un certain dégré de maturité. Dans les tumeurs enkiſtées, on ne peut diſſiper les humeurs par le moyen des ventouſes. Au reſte, il eſt aiſé de s'aſſurer ſi elles ſont enkiſtées ou non; car dans ce dernier cas, en appliquant deſſus, des ventouſes, on n'y remarque aucun changement; ainſi donc, ſoit qu'on ait fait cette épreuve, ſoit que la tumeur

soit déja dure, il ne faut attendre aucun secours des ventouses, & il ne reste, comme je l'ai dit ailleurs, d'autre parti à prendre, que de détourner le cours des humeurs, ou de les résoudre, ou de les faire suppurer : si les humeurs ont été détournées ou résoutes, il ne reste rien à faire. On ne doit que rarement, se servir de la lancette, dans les abscès considérables qui sont situés aux aines & aux aisselles ; il en est de même des petits abscès, de ceux qui n'occupent que les tégumens, ou qui pénétrent peu avant dans les chairs ; on ne doit point les ouvrir, à-moins que la foiblesse du malade n'oblige que l'on presse le traitement. Il suffit d'appliquer dessus, des cataplasmes capables de murir le pus, & de faire ouvrir l'abscès ; car il ne paroît presque aucune marque de cicatrice à la suite d'un abscès qui n'a point été ouvert avec le fer. S'il est fort profond, il faut examiner si l'endroit où il est situé, est nerveux ou non ; s'il ne l'est point, il faut l'ouvrir avec un fer rouge, afin que l'ouverture médiocre qu'on aura faite, restant long-tems ouverte, le pus puisse s'évacuer totalement ; & que la cicatrice qui se for-

mera, ſoit fort petite. Si l'endroit eſt nerveux, il ſeroit dangereux de l'ouvrir avec un fer rouge ; il pourroit ſurvenir des convulſions ; il ſeroit même à craindre que la partie ne reſtat foible toute la vie : ainſi, il faut avoir recours à la lancette. On peut auſſi ſe diſpenſer d'attendre que le pus ſoit tout-à-fait mur, pour ouvrir les abſcès qui ne ſont point ſitués dans des parties nerveuſes ; mais pour ceux qui occupent ces parties, il ne faut point les ouvrir, qu'ils ne ſoient en parfaite maturité, & que les tégumens ne ſoient preſque entiérement conſumés, afin de n'être point obligé d'enfoncer la lancette bien avant, pour rencontrer le pus. Il eſt des abſcès qu'il faut ouvrir en ligne directe, comme ceux qui ſont ſitués dans les chairs ; il en eſt d'autres dans leſquels les tégumens ſont ſi minces, qu'il faut emporter toute la peau qui les recouvre. Toutes les fois qu'on ſe ſert de la lancette, il faut faire enſorte que les inciſions que l'on fait, ſoient auſſi petites, & en auſſi petit nombre qu'il eſt poſſible ; ayant néanmoins égard, tant pour la grandeur, que pour le nombre des inciſions, à la nature de l'abſcès : car il eſt néceſſaire de faire de plus grandes inciſions,

& d'en faire même deux ou trois, si les abscès sont fort considérables. L'ouverture doit se faire à la partie la plus déclive de l'abscès, afin qu'il ne reste point de pus en-dedans, qui puisse ronger les parties saines & voisines, & donner lieu à des sinus. Il est des cas même où il faut emporter les tégumens, comme lorsqu'à la suite de longues maladies, toute l'habitude du corps est viciée; que l'abscès occupe un espace considérable, & que la couleur des tégumens qui le recouvrent, est pâle: dans ce cas, il est manifeste que les tégumens n'ont plus de vie, & qu'ils ne feroient qu'embarrasser; ainsi il vaut mieux les emporter, sur-tout si l'abscès est situé dans les environs d'une articulation considérable; si le malade est attaqué de dévoyement, & si la nourriture qu'il prend, ne lui profite point. On doit couper en forme de feuilles de myrthe, le morceau de tégumens qu'on emporte, afin que la playe se guérisse plus facilement. C'est-là une régle constante, & dont le Chirurgien ne doit jamais s'écarter, toutes les fois qu'il est obligé, pour quelque raison & en quelqu'endroit que ce puisse être, d'emporter un morceau des

tégumens. Lorſque le pus eſt évacué, ſi l'abſcès eſt ſitué aux aiſſelles ou aux aînes, il ne faut point de charpie ; mais on applique deſſus, une éponge trempée dans du vin. Dans les abſcès des autres parties, où la charpie eſt inutile, on verſe dans ces abſcès, un peu de miel pour les déterger ; & on applique par-deſſus des glutinatifs. Si l'on a beſoin de charpie, on doit toujours également appliquer par-deſſus, une éponge trempée dans du vin. Nous avons rapporté ailleurs, les cas où il faut de la charpie, & ceux où il n'en faut point. Le reſte du panſement de l'abſcès ouvert avec le biſtouri, eſt le même que celui de l'abſcès qui s'ouvre par le moyen des médicamens.

CHAPITRE III.

Des bons ou des mauvais ſignes qui accompagnent la ſuppuration.

IL eſt des ſignes qui font connoître, dès que la ſuppuration eſt établie, ce que l'on doit attendre du traitement, ce que l'on a à eſpérer ou à craindre. Ces ſignes ſont à peu près les mêmes

que ceux que nous avons rapportés à l'article des bleſſures. Car dans les abſcès, comme dans les playes, c'eſt une bonne marque, ſi le malade repoſe ; s'il reſpire aiſément ; s'il n'eſt point fort altéré ; s'il n'eſt point dégoûté ; ſi la fiévre qui ſubſiſtoit auparavant, ceſſe ; ſi le pus eſt blanc, liſſe, & ne ſent point mauvais. C'en eſt une mauvaiſe au contraire, s'il y a inſomnie ; ſi la reſpiration eſt difficile ; ſi la ſoif eſt conſidérable ; s'il y a dégoût, fiévre ; ſi le pus eſt noir ou bourbeux, & de mauvaiſe odeur. C'eſt auſſi un ſigne pernicieux, s'il ſurvient une hémorragie pendant le traitement ; ſi les bords de l'abſcès deviennent calleux, avant que les chairs ſoient entiérement régénérées, & ſi celles qui repouſſent ne ſont point fermes, & ne paroiſſent pas bien vives. Le ſigne le plus dangereux de tous, c'eſt lorſque le malade tombe en ſyncope, dans le tems même de l'opération, ou immédiatement après. On a raiſon auſſi de s'allarmer, ſi la maladie diſparoît tout à coup, après que la ſuppuration eſt établie, ou ſi elle ſubſiſte lorſque le pus eſt entiérement évacué : enfin c'eſt encore un ſujet de crainte, ſi les cauſtiques qu'on applique ſur les tégumens,

pour les ouvrir, n'excitent aucun ſentiment de douleur. Au reſte, ſoit que les ſignes paroiſſent bons ou mauvais, il eſt du devoir du Chirurgien, de faire tous ſes efforts, pour rendre la ſanté à ſon malade. Il doit donc toutes les fois qu'il aura ouvert un abſcès, le nétoyer avec du vin & de l'eau de pluie mêlés enſemble, ou de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir des feuilles de lentilles, s'il eſt néceſſaire de s'oppoſer à la trop abondante formation du pus; avec du *mulſum* d'abord, & enſuite avec les remédes que nous venons de dire, s'il faut déterger l'abſcès. Dès qu'on aura arrêté la formation du pus, que l'abſcès n'en fournira plus, & qu'il ſera ſuffiſamment détergé, il faudra ſonger à la régénération des chairs. Pour cela, on remplira l'ulcère, de vin & de miel mêlés en quantité égale, & on appliquera par deſſus, une éponge trempée dans du vin & de l'huile roſat. On doit néanmoins plus attendre d'un bon régime de vivre, pour incarner les ulcères, que de tous les médicamens. Voici celui qu'il eſt à propos de ſuivre. On ſe baignera, mais rarement, après que la fiévre ſera paſſée, & que l'appétit ſera revenu; on uſera tous les jours d'une

douce geſtation ; les alimens tant ſolides que liquides ſeront fort nourriſſans, & propres à réparer les pertes que le corps aura faites. Ce régime convient pareillement dans la cure des abſcès qui s'ouvrent par le moyen des médicamens ; & ſi nous avons attendu juſqu'à préſent à en parler, c'eſt qu'il eſt peu d'abſcès conſidérables qu'on puiſſe guérir ſans le ſecours du fer.

CHAPITRE IV.

Des Fiſtules.

SI les fiſtules pénétrent ſi avant, qu'il ſoit impoſſible de porter une tente juſqu'au fond ; ſi elles ſont tortueuſes ; ſi elles ont différens ſinus, il y a plus de ſecours à attendre de l'opération, que des médicamens. L'opération eſt moins difficile à faire, lorſque les fiſtules s'étendent tranſverſalement ſous la peau, que lorſqu'elles s'enfoncent perpendiculairement dans les chairs. Ainſi donc, ſi la fiſtule eſt tranſverſe, on introduira une ſonde dedans, & on ouvrira la fiſtule, en coupant la peau & la chair qui ſont ſur la ſonde. Si elle a des ſinus,

on les ouvrira de la même façon, ainſi que les différens clapiers qu'on pourra rencontrer : lorſqu'on ſera parvenu au fond, on emportera tout ce qu'il y a de calleux autour de la fiſtule ; on en réunira enſuite les bords, par le moyen de la boucle & des médicamens glutinatifs. Si elle deſcend perpendiculairement, on enfoncera une ſonde juſqu'au fond ; on l'ouvrira enſuite comme nous venons de le dire, & l'on ſe ſervira pareillement de la boucle & des remédes glutinatifs, pour en réunir les bords. Si le fond de l'ucère eſt ſordide (ce qui arrive quelquefois) s'il aboutit à un os qui ſoit carié, on commence par guérir la carie de l'os ; après quoi on emploie les ſuppuratifs.

2. *Des Fiſtules de la poitrine.*

Il ſe forme quelquefois des fiſtules entre les côtes. Dans ce cas, il faut couper, & emporter l'endroit de la côte, auquel répond la fiſtule, afin de ne rien laiſſer de vicié en-dedans. Il arrive auſſi que ces fiſtules percent entiérement les côtes, & qu'elles pénétrent juſqu'au diaphragme qu'elles endommagent. On reconnoît que les fiſtules

pénétrent jusqu'au diaphragme, par l'endroit des côtes qu'elles occupent, par la violence de la douleur dont elles sont accompagnées, par l'humeur mousseuse dont l'air qui sort de la poitrine, est quelquefois chargé, sur-tout lorsque le malade retient son haleine. Ces sortes de fistules sont absolument incurables. Dans les fistules des côtes, qui sont guérissables, on ne doit employer aucuns médicamens gras; ils sont absolumens contraires; il faut se servir des autres remédes que nous avons indiqués pour la cure des playes. On ne peut rien appliquer de mieux, que de la charpie séche; ou trempée dans du miel, s'il y a quelque chose à déterger.

3. *Des Fistules du ventre.*

Quoiqu'il n'y ait point d'os sous les tégumens du ventre, il n'y a cependant point d'endroit où les fistules soient si pernicieuses. Sostrate a même prétendu qu'elles étoient incurables. L'expérience a fait voir que cela n'étoit point toujours vrai. Une chose qui peut paroître fort surprenante, c'est que les fistules qui aboutissent au foie, à la rate,

à l'eſtomac, ſont moins dangereuſes que celles qui répondent aux inteſtins; non que ces derniéres ſoient d'un plus mauvais caractère, mais parce qu'elles donnent lieu à un autre danger. Quelques Auteurs frappés de la grande réputation de Soſtrate, ont cru, comme lui, que toutes les fiſtules du bas-ventre étoient incurables; mais ce ſentiment eſt outré; car il arrive ſouvent que le bas-ventre eſt percé par un trait, & que les inteſtins ſortent par l'ouverture de la playe; cependant on remet en place les inteſtins; on réunit les bords de la bleſſure par des ſutures, & le malade guérit. J'expliquerai plus bas comment tout cela ſe fait. On doit donc tenter l'opération dans les fiſtules du bas-ventre, qui ſont peu conſidérables, & en réunir les bords, par le moyen de la ſuture. Mais ſi cette fiſtule a une grande ouverture en-dedans, il reſte après l'opération, un trou fort large, qu'on ne peut coudre qu'avec bien de la peine, ſur-tout du côté du péritoine qui eſt une membrane qui revêt la capacité de l'abdomen; d'où il peut arriver que, lorſqu'on commencera à marcher & à ſe mouvoir, la ſuture qu'on aura employée, pour réunir les bords de la fiſ-

tule, se rompe ; que les intestins sortent, & que par-là, on courre risque de la vie ; cependant cet accident n'est point absolument sans ressource ; ainsi ce n'est point une raison suffisante, pour se dispenser d'en venir à l'opération, dans les fistules peu considérables du bas-ventre.

4. *Des fistules de l'anus.*

La cure des fistules de l'anus, a quelque chose de particulier. Il faut premiérement introduire une sonde jusqu'au fond, faire en cet endroit, une incision par laquelle on puisse tirer la sonde par sa pointe, & faire passer par la même ouverture, un fil de deux ou trois doubles, qu'on aura attaché à l'autre extrémité de la sonde, qui est percée exprès pour cela. On reprend ensuite les deux bouts du fil, & on les lie de façon qu'il soit lâche, & qu'il ne serre point la peau qui est en dessus de la fistule. Ce fil doit être crud, & bien retors. Cependant le malade pourra vacquer à ses affaires, se promener, se baigner, manger comme s'il étoit en parfaite santé. Il suffira de délier ce fil, deux fois par jour ; de le tirer, de façon que la partie qui

étoit en dehors, entre dans la fistule? il faut avoir soin que ce fil ne se pourrisse point : pour éviter cet inconvénient, on attachera de trois jours en trois jours, du nouveau fil au bout du vieux qu'on ôtera, & à la place duquel on laissera le nouveau. Par ce moyen, la chair & la peau qui sont entre les deux bouts de ce fil, se consument peu-à-peu; & le côté qui est touché par le fil, se ronge, tandis que l'autre sur lequel le fil ne porte plus, se guérit. Cette cure est longue à la vérité, mais elle est sans douleur.

Ceux qui sont plus pressés de guérir, serrent le fil plus fort, & introduisent même pendant la nuit, une petite tente dans la fistule, afin que les tégumens qui la recouvrent, se trouvant plus distendus, se tranchent plus promptement. Mais cela ne peut se faire, sans causer de la douleur. On abrégera encore la cure, mais on augmentera en même tems la douleur, si l'on enduit le fil & la tente qu'on introduit dans la fistule, de quelque médicament rongeant, propre à consumer les callosités.

Il est des cas néanmoins, où il est indispensable de se servir du scapel; comme lorsque la fistule s'ouvre en

dedans, ou qu'elle a différens sinus. Voici de quelle façon il est à propos de s'y prendre. On commence par introduire une sonde jusqu'au fond de la fistule ; ensuite on fait sur la peau, deux incisions paralleles, proche l'une de l'autre, afin qu'on puisse mettre entre deux, une petite bride qui empêche les bords de se réunir tout de suite, & qui donne lieu d'introduire un peu de charpie dans la playe : ce qui reste à faire, est le même que dans la cure des abscès. Mais s'il y a plusieurs sinus qui viennent aboutir à la même ouverture, il faut ouvrir avec le scapel, la premiére fistule qui va en ligne droite, & introduire ensuite un fil de lin dans les autres sinus. Si la fistule étoit située dans des parties où il seroit dangereux de porter le fer, on y introduira une tente.

Dans la cure des fistules, opérée par la main ou les médicamens, on doit user d'alimens humectans & rafraîchissans, & boire abondamment. Il est néceſſaire de s'en tenir long-tems à l'eau. Lorsque les fistules commenceront à s'incarner, on pourra se baigner de tems en tems, & prendre des alimens fort nourrissans.

CHAPITRE V.

De la méthode de retirer les traits du corps.

ON a souvent bien de la peine à retirer les traits qui sont restés dans le corps. Il est des difficultés qui naissent de l'espece des traits mêmes ; il en est d'autres qui viennent de la nature des parties où ils ont pénétré. Tous les traits en général, se retirent ou par le côté par lequel ils sont entrés, ou par celui vers lequel ils tendent. Dans le premier cas, le trait s'est fait lui-même la route par laquelle on doit le retirer ; dans le second, il faut en pratiquer une avec le scalpel, en coupant la chair, vis-à-vis la pointe du trait. S'il n'est point entré fort avant, & s'il est resté au bord des chairs, ou du moins, s'il ne passe pas par des endroits où il y ait des nerfs ou de gros vaisseaux, il n'y a rien de mieux à faire, que de le retirer par le côté par lequel il est entré. Mais s'il y avoit plus de trajet à faire, pour le retirer par ce côté, que par celui où il faudroit lui pratiquer une issue,

issue, & qu'il eût pénétré au-delà de quelque nerf, ou de quelque gros vaisseau, il vaudroit mieux ouvrir ce qui reste à percer, & le retirer par cette ouverture. C'est la voie la plus courte & la plus sûre. Si la partie dans laquelle le trait est resté, est considérable, & si elle est percée plus d'à moitié, on doit l'ouvrir entiérement. Les médicamens que l'on pourra appliquer alors tout le long de la playe, feront qu'elle guérira plus aisément. Si l'on se détermine à retirer le trait par le côté par lequel il est entré, il faut auparavant dilater la playe, afin que le trait vienne plus facilement, & que l'inflammation qui surviendra, soit moins considérable; car on l'augmenteroit sûrement, si le trait, lorsqu'on le retire, venoit à déchirer les chairs. Il en est de même de la contre-ouverture qu'on doit faire, si l'on retire le trait par le côté opposé à celui par lequel il est entré; elle doit être assez large, pour que le trait puisse y passer aisément. Dans l'une & l'autre maniére de retirer les traits, on doit bien prendre garde de ne couper ni nerf, ni veine, ni artère considérable; & s'il s'en rencontre, on les saisira avec un crochet obtus, & on les détournera

du ſcalpel. Après qu'on a coupé & dilaté ſuffiſamment, on retire le trait, en prenant les mêmes meſures & les mêmes précautions, pour ne point offenſer aucune des parties dont je viens de parler.

2. *De la maniére de retirer les fléches.*

Nous n'avons parlé juſqu'ici, que de l'extraction des traits en général; il en eſt certaines eſpéces qu'on ne peut retirer que par des méthodes particuliéres: nous allons les donner. Rien ne pénétre ſi aiſément, & ſi avant dans le corps, que la fléche, tant parce qu'elle eſt lancée avec force; que parce qu'elle eſt longue & grêle. De-là vient qu'on eſt plus ſouvent obligé de la retirer par le côté oppoſé à celui par lequel elle eſt entrée; d'autant plus que les aîles dont elle eſt armée pour l'ordinaire, déchireroient plus les chairs en reculant, qu'en allant en avant. Lors donc qu'on veut arracher une fléche, il faut, après avoir fait une inciſion à la partie, écarter les chairs avec un inſtrument de fer, fait en forme d'un ν Grec; & lorqu'on a découvert la pointe, examiner ſi le bois y tient encore, & en

ce cas, le repouſſer, juſqu'à ce qu'on puiſſe le ſaiſir par le gros bout, & l'arracher. Si le bois n'y eſt plus, & ſi le fer eſt reſté ſeul dans la playe, il faut le prendre par la pointe avec les doigts, ou avec des pincettes, & l'emporter de cette ſorte. La méthode eſt la même, ſi on trouve plus convenable de retirer la fléche par le côté par lequel elle eſt entrée; car, après avoir dilaté la plaie, on arrache le bois, s'il y en a, ou le fer ſeul, de la maniére qu'on vient de dire. Si on apperçoit quelques pointes ou barbes courtes & minces, on les briſera avec les pincettes, & on retirera enſuite la fléche toute ſeule; ſi ces barbes ſont longues & épaiſſes, on les recouvrira avec un tuyau de plume à écrire, fendu en deux, & on les emportera de cette façon, pour ne point déchirer les chairs. Voilà ce qui concerne l'extraction des fléches.

3. *De la maniére d'extraire les traits dont le fer eſt large.*

Si un trait dont le fer eſt large, eſt reſté dans les chairs, il n'eſt point à propos de le retirer par le côté oppoſé à ſon entrée; car ce ſeroit accumuler

playe ſur playe. Il faut donc l'arracher avec un inſtrument de fer, appellé des Grecs, le *Graphiſque de Diocles* un des plus ſçavans & des plus célébres Médecins de l'Antiquité. Cet inſtrument eſt compoſé d'une plaque de fer ou de cuivre, dont un bout eſt armé de chaque côté, d'un crochet recourbé & replié par les côtés, & légérement incliné à la partie où il y a une échancrure, & à celle où il y a un trou. On enfonce cet inſtrument tranſverſalement, le long du trait, juſqu'à ſa pointe; & lorſqu'on y eſt parvenu, on le fait un peu tourner, afin que le trait entre dans l'ouverture: lorſqu'il y eſt entré, le Chirurgien ſaiſit à l'inſtant, avec deux doigts, l'autre extémité par ſes crochets, & retire l'inſtrument avec le trait.

4. *De la maniére d'extraire quelques autres eſpéces de traits ou armes.*

On eſt encore quelquefois obligé d'extraire des balles de plomb, des pierres, & d'autres corps ſemblables qui ſont entiérement enſevelis dans les chairs. Il faut dans tous ces cas, dilater la playe, & retirer avec des pincettes, le corps étranger, par l'endroit par lequel il eſt

entré. L'opération eſt plus difficile, ſi le corps étranger s'eſt enfoncé dans un os, ou s'il s'eſt logé dans une jointure. Dans le premier cas, il faut l'agiter doucement, juſqu'à ce qu'il ſoit ébranlé, ainſi qu'on le fait lorſqu'on veut arracher une dent; on l'emporte enſuite avec les doigts, ou avec des pincettes. Il eſt rare qu'il ne vienne pas, lorſqu'on s'y prend de cette façon; s'il réſiſte, on ſe ſervira de quelque inſtrument, pour le déloger. Le dernier moyen qu'on doit mettre en uſage, lorſque tous les autres ont été inutiles, c'eſt de faire une inciſion dans les chairs, du côté oppoſé; de percer enſuite l'os avec une tariere, & lorſqu'on l'a percé, de le couper en forme du ɣ des Grecs; de façon que deux lignes que l'on tire, portent vers le corps étranger; par ce moyen, on ne manque pas de l'ébranler, & on l'emporte facilement.

Si le dard s'eſt logé entre les deux os d'une articulation, il faut attacher aux deux membres, dans les environs de la playe, des cordons ou des courroyes, & tirer par ce moyen, chaque membre en ſens contraire; ces deux os alors laiſſeront un plus grand eſpace entr'eux, & l'on retirera le corps étranger ſans au-

cune difficulté. On doit obſerver, en retirant ces ſortes de dards, ce que nous avons dit plus haut, pour ne point offenſer les nerfs, les veines, ni les artères.

5. De *la maniére d'extraire les dards empoiſonnés.*

On doit faire les mêmes choſes, mais avec plus de promptitude encore, s'il eſt poſſible, pour retirer les dards empoiſonnés. Il faut de plus, ſe ſervir des remédes que nous avons conſeillés contre le poiſon & la morſure des animaux venimeux. Lorſqu'une fois le dard eſt retiré, le panſement dans ce cas & dans tous les autres, eſt le même que celui des bleſſures ſimples. Nous en avons parlé ſuffiſamment ailleurs.

CHAPITRE VI.

Des Ganglions, du Meliceris, de l'Athérome & du Steatome de la tête.

LES maladies dont nous venons de parler, peuvent ſe rencontrer dans quelque partie du corps, que ce ſoit; nous allons parler de celles qui ſont pro-

pres à chaque partie ; nous commencerons par celles de la tête, où il se forme différentes tumeurs qu'on appelle Ganglions, Mélicéris, Athéromes ; & quelques autres auxquelles certains Auteurs donnent encore des noms différens : pour moi, je me contenterai d'ajoûter à celles que je viens de nommer, le steatome. Quoique ces tumeurs attaquent aussi le cou, les aisselles & les côtés, je n'ai point cru devoir en parler ailleurs, parce qu'elles diffèrent fort peu entr'elles ; qu'elles ne sont point dangereuses, & que leur traitement est à peu près le même. Ces différentes espéces de tumeurs sont d'abord fort petites ; elles augmentent ensuite peu à peu, & pendant long-temps. Elles ont chacune leur kiste. Il en est qui sont dures & renitentes ; d'autres qui sont molles, & qui cédent lorsqu'on appuye dessus ; quelques-unes où les cheveux tombent ; d'autres où ils ne tombent point : elles sont ordinairement sans douleur. On peut bien conjecturer, avant que de les ouvrir, quelle est l'espéce de matiére qu'elles renferment ; mais on n'en est entiérement sûr, que lorsqu'on les a ouvertes. Il est très-ordinaire de trouver dans celles qui sont

dures & renitentes, une eſpéce de petit gravier, ou des cheveux unis & entrelaſſés les uns dans les autres. On rencontre dans celles qui ſont molles, une matiére ſemblable à du miel, ou à de la bouillie, ou à des raclures de cartilages, ou à des chairs mortes & enſanglantées. Ces matiéres ſont de différentes couleurs. Les ganglions ſont preſque toujours durs. L'athérome contient une matiére ſemblable à de la bouillie. Le melicéris renferme une humeur plus liquide; c'eſt pourquoi il céde lorſqu'on le preſſe. On trouve dans le ſteatome, une matiére ſemblable à de la graiſſe; il occupe ordinairement un volume très-conſidérable; il relâche de telle ſorte la peau qui le recouvre, qu'elle eſt flaſque, tandis qu'elle eſt fort ſerrée dans les autres eſpéces de tumeurs dont nous venons de parler. Pour extirper ces tumeurs, on commence par raſer les cheveux qui les recouvrent, s'ils ne ſont point tombés: enſuite on ouvre par le milieu, pour évacuer toute la matiére qui s'y eſt amaſſée. Dans le ſteatome, il faut emporter le kiſte, parce qu'il ſe détache difficilement de la peau, & des chairs qui ſont en-deſſous: dans les autres, il ne faut point

y toucher. Ainſi donc dans l'opération du ſteatome, lorſqu'on a ouvert les tégumens, & qu'on apperçoit le kiſte qui eſt blanc & tendu, on le ſépare de la peau & des chairs, avec le manche du ſcalpel, & on l'emporte avec tout ce qu'il contient. Cependant s'il étoit attaché en-deſſous, à quelque muſcle, il faudroit, pour ne point endommager celui-ci, couper la partie ſupérieure du kiſte, & laiſſer l'autre. Lorſqu'on a emporté tout le kiſte, il faut rapprocher les bords de la playe; les tenir réunis par le moyen de la boucle, & appliquer deſſus, des remédes glutinatifs: mais lorſqu'on a été obligé de laiſſer ou tout le kiſte, ou ſeulement une partie, il faut appliquer deſſus, des médicamens ſuppuratifs.

CHAPITRE VII.

Des Maladies des yeux, qui ſe guériſſent par l'opération.

LES maladies dont nous venons de parler, ne différent guères entr'elles, ni par leur nature, ni par la ma-

niére de les traiter. Il n'en eſt pas de même des maladies des yeux, qui exigent l'opération ; elles ſont fort différentes les unes des autres, & ont chacune, leur traitement particulier. Il ſe forme quelquefois ſur les paupiéres ſupérieures, des veſſies graſſes & peſantes, qui permettent à peine de lever les yeux, & attirent deſſus, un écoulement de pituite, léger à la vérité, mais qui ne diſcontinue point. Il n'y a preſque que les enfans qui ſoient ſujets à ce mal ; il faut, pour les guérir, appuyer deux doigts ſur l'œil, & après qu'on a ainſi tendu la peau des paupiéres, la couper tranſverſalement avec le biſtouri, en n'appuyant que très-légérement, de crainte d'offenſer la veſſie : après cette inciſion, on la ſaiſit avec les doigts par ſa partie ſaillante, & on l'arrache aiſément. On applique enſuite ſur la paupiére, quelques-uns des collyres dont on ſe ſert dans la chaſſie des yeux ; & il ſe forme une petite cicatrice au bout de quelques jours. On a plus de peine, ſi dans le tems de l'opération, on a ouvert la veſſie ; car alors l'humeur qu'elle contient, s'échappe ; & comme ſa tunique eſt fort mince, on ne peut plus la ſaiſir. Lorſque cela arrive, il faut appli-

quer ſur la paupiére, des remédes ſuppuratifs.

2. *De l'Orgeolet des paupiéres.*

Il ſe forme ſur les paupiéres, un peu au-deſſus des cils, un petit tubercule que les Grecs ont appellé *Crithe*, à cauſe de ſa reſſemblance avec un grain d'orge. Il contient une matiére qu'on a beaucoup de peine à faire ſuppurer. Il faut appliquer deſſus, ou du pain chaud, ou de la cire qu'on a fait chauffer. On doit avoir attention néanmoins, que la chaleur ne ſoit point trop forte, & que la partie puiſſe la ſupporter aiſément. Par ce moyen, on vient quelquefois à bout de réſoudre, ou de faire ſuppurer l'Orgeolet. S'il ſuppure, dès que le pus eſt formé, il faut l'ouvrir avec la lancette, & en exprimer toute l'humeur qu'il renferme; on applique enſuite deſſus, ou du pain chaud, ou de la cire chaude, juſqu'à ce qu'il ſoit guéri.

3. *De la Grêle des paupiéres.*

Il ſurvient encore aux paupiéres, de

petits tubercules qui different peu du précédent, mais qui ne ſont point de la même figure, & qui ſont mobiles. Les Grecs les appellent *Chalazies*, parce qu'ils reſſemblent à la grêle. S'ils ſont ſous la peau, on les ouvre en dehors, & en-dedans, s'ils ſont ſous le cartilage: on les détache enſuite des parties ſaines, avec le manche du ſcalpel: on ſe ſert d'abord d'un liniment adouciſſant, enſuite d'un autre un peu plus âcre, lorſqu'on a fait l'inciſion en-dedans; ſi on l'a faite en-dehors, on applique deſſus, un emplâtre glutinatif.

4. *De l'Ongle de l'œil.*

L'ongle que les Grecs appellent *Pterygion*, eſt une petite membrane nerveuſe, qui ſe forme au grand angle de l'œil, ſe porte quelquefois juſqu'à l'ouverture de la prunelle, & empêche de voir. Elle prend auſſi ſouvent naiſſance du côté des narines, & quelquefois du côté des tempes. Lorſque l'ongle eſt récent, il n'eſt point difficile de le réſoudre par le moyen des médicamens propres à atténuer les cicatrices des yeux; mais s'il eſt invétéré, & s'il a

déja acquis une certaine consistence, il faut l'emporter par l'opération qui se fait de la maniére suivante. Après avoir fait faire abstinence au malade pendant un jour, on le place sur un siége vis-à-vis l'Opérateur ; ou bien on le couche sur le dos, la tête appuyée sur la poitrine du Chirurgien qui est derriére. Quelques-uns veulent que le malade soit placé de la premiére façon, si l'ongle est situé à l'œil gauche ; & de la seconde, s'il est à l'œil droit. Dans le premier cas, l'aide tient la paupiére supérieure ouverte, & le Chirurgien l'inférieure : dans le second, c'est tout le contraire. Ensuite le Chirurgien porte un crochet aigu dont la pointe est un peu recourbée, sur l'extrémité de l'ongle dans lequel il l'enfonce. Alors faisant tenir par l'aide, les deux paupiéres, il saisit le crochet ; éléve l'ongle, & après avoir fait passer en-dessous, une aiguille enfilée, il ôte cette aiguille, prend les deux bouts du fil, avec lesquels il tient l'ongle élevé, pour pouvoir détacher avec le manche du scalpel, les différentes attaches qu'il peut y avoir avec l'œil : il continue d'élever & de baisser alternativement le fil, jusqu'à ce qu'il soit

arrivé à l'origine de l'ongle, & à la fin de l'angle. Il y a ici deux inconvéviens à éviter : le premier, de ne rien laiſſer de l'ongle ; parce qu'alors ce qui en reſte, s'ulcère, & ne peut preſque point ſe guérir ; le ſecond, de ne point emporter la caroncule qui eſt ſituée dans l'angle de l'œil, & que l'on courroit riſque de détacher, ſi l'on tiroit l'ongle trop rudement. Si on a emporté la caroncule, il reſte une ouverture, par laquelle il ſe fait un ſuintement de larmes qui dure toute la vie, & que les Grecs appellent *Ryade*. On doit donc bien connoître le véritable endroit où l'angle ſe termine ; & lorſqu'on eſt ſûr d'y être arrivé, il faut ſans trop tirer l'ongle, le couper avec le ſcalpel, prenant bien garde, de ne rien emporter de l'angle. L'opération faite, on applique ſur la playe, de la charpie trempée dans du miel, & on met par-deſſus, un petit linge, ou bien une éponge, ou de la laine graſſe. On doit faire ouvrir l'œil tous les jours, pendant tout le tems que dure le traitement, de crainte que les paupiéres ne ſe collent enſemble ; car c'eſt un troiſiéme inconvénient qu'il faut éviter. On continue de panſer la playe

avec la charpie, ainſi que nous venons de dire. Sur la fin, on ſe ſert d'un collyre propre à cicatriſer les ulcères. Cette opération doit ſe faire au Printems, ou du moins avant l'Hyver: c'eſt une attention qu'il faut avoir dans pluſieurs cas, & dont il ſuffit de parler une fois; car en général, il eſt deux ſortes d'opérations. Dans les unes, on n'eſt point maître de choiſir le tems; mais il faut travailler ſur le champ, comme dans les bleſſures & les fiſtules. Dans les autres, rien ne preſſe, & il eſt aiſé & plus ſûr d'attendre, comme dans les maladies qui croiſſent lentement, & qui ſont ſans douleur. On doit alors remettre l'opération au Printems, ou ſi l'on ne peut différer juſqu'à cette ſaiſon, il vaut mieux la faire en Automne, qu'en Hyver, ou en Eté. On doit même attendre le milieu de l'Automne, lorſque les grandes chaleurs ſont paſſées, & que les grands froids ne ſont point encore venus. L'opération eſt d'autant plus dangereuſe, que la partie ſur laquelle on opere, eſt plus eſſentielle à la vie; & il eſt ſouvent d'autant plus néceſſaire d'obſerver ce que nous avons dit par rapport à la ſaiſon, que l'opé-

ration qu'on doit faire, eſt plus conſidérable.

5. *De l'Encanthis.*

L'opération de l'ongle, lorſqu'on ne la fait pas avec toutes les précautions poſſibles, eſt quelquefois ſuivie comme je l'ai dit, de certains accidens qui peuvent auſſi naître d'autres cauſes. Quelquefois, ou parce qu'on n'a pas ſuffiſamment coupé l'ongle, ou pour toute autre raiſon, il ſe forme, à l'angle de l'œil, un tubercule qui empêche d'ouvrir les paupiéres. Les Grecs appellent cette tumeur, *Encanthis*. Il faut la ſaiſir avec un crochet, & l'emporter en coupant tout au tour, avec précaution néanmoins, pour ne point endommager l'angle. On répand enſuite ſur un peu de charpie, de la poudre de cadmie ou de vitriol, qu'on introduit dans l'angle de l'œil, en écartant les paupiéres : on maintient cette charpie par le moyen d'un bandage. Les jours ſuivans, on panſe la playe comme le premier ; & on ſe contente de la baſſiner avec de l'eau tiéde ou froide.

6. *De l'*Anchyloblépharon.

Les paupiéres s'uniſſent quelquefois l'une à l'autre, de façon qu'on ne peut ouvrir l'œil : à ce premier mal, il en ſurvient ſouvent un ſecond ; c'eſt lorſque les paupiéres ſe collent au blanc de l'œil. Ces deux maux ſont cauſés par des ulcères des paupiéres, ou de la conjonctive, qui ont été négligés & mal traités ; car comme on n'a point eu la précaution de tenir ſéparées, des parties qui pouvoient & qui devoient l'être, elles ſe ſont collées l'une à l'autre dans le tems de la guériſon des ulcères : les Grecs appellent l'un & l'autre de ces maux *Anchyloblépharon*. Lorſqu'il n'y a que les paupiéres qui ſont unies l'une à l'autre, il n'eſt point difficile de les ſéparer ; mais c'eſt quelquefois en vain, car elles ſe réuniſſent de nouveau : cependant il faut eſſayer, parce que l'opération réuſſit ſouvent. Voici comme elle ſe fait : on introduit entre les paupiéres, une ſonde cannelée par le moyen de laquelle on les ſépare. On applique enſuite entre elles, de petits plumaſſeaux, juſqu'à ce que l'ulcération ſoit finie. Mais ſi la paupiére eſt unie avec le blanc de l'œil, Héraclide

de Tarente conſeille d'en faire la ſéparation avec le tranchant du ſcalpel, en uſant de tout le ménagement poſſible, pour ne rien couper ni du globe de l'œil, ni de la paupiére. Mais ſi cela eſt néceſſaire, il vaut mieux que ce ſoit de la paupiére. On oint enſuite l'œil avec les collyres que j'ai indiqués dans la cure de l'âpreté des paupiéres: il faut avoir ſoin de renverſer tous les jours la paupiere, non ſeulement afin que le collyre s'introduiſe ſur l'ulcère, mais auſſi afin d'empêcher qu'elle ne ſe colle de nouveau: on doit pareillement recommander au malade, de la ſoulever ſouvent avec les doigts. Pour moi, je n'ai jamais vu perſonne guérir par cette méthode. Mèges avoue auſſi avoir tenté pluſieurs moyens pour guérir ce mal, ſans avoir jamais pû y réuſſir, parce que la paupiére ſe réunit toujours avec le globe de l'œil.

7. *De de l'Œgilops, ou Fiſtule Lacrymale.*

Il ſe forme auſſi dans le grand angle de l'œil, une petite Fiſtule qui eſt produite par différentes cauſes, & de laquelle il découle continuellement une humeur pituiteuſe. Les Grecs appellent

cet ulcère *Œgilops*. Tant qu'il dure, l'œil eſt dans un état de ſouffrance ; il ronge quelquefois l'os unguis, & pénétre juſqu'aux narines ; il approche auſſi quelquefois de la nature du carcinome ; ſes veines alors ſont gonflées & renverſées ; la peau eſt dure, pâle, & on ne peut la toucher ſans l'irriter : les parties voiſines ſont rouges & enflammées. Il ſeroit dangereux de toucher à l'eſpéce d'œgilops qui tient de la nature du carcinome ; on courroit riſque d'accélérer la mort du malade. On ne doit rien faire à ce mal, lorſqu'il pénétre juſque dans les narines, car alors il eſt incurrable ; mais lorſqu'il n'attaque que le grand angle, on peut entreprendre de le guérir ; on ne doit point ignorer néanmoins qu'il n'eſt pas aiſé d'y réuſſir. Plus l'ulcère eſt proche du grand angle, plus l'opération eſt difficile, parce qu'on a moins de place pour y porter la main. Si le mal ne fait que commencer, on le guérit aſſez aiſément. Il faut ſaiſir avec un crochet, la partie ſupérieure de l'ulcère ; emporter enſuite juſqu'à l'os, comme je l'ai dit à l'article des fiſtules, tout ce qui eſt renfermé dans ſa cavité ; brûler l'os avec le cautere actuel, après avoir

bien recouvert l'œil, & toutes les parties voiſines. Quelques-uns, lorſque l'os eſt carié, pour qu'il ſe faſſe une plus grande exfoliation, appliquent deſſus, des médicamens cauſtiques, comme le vitriol, le chalcitis, & le verdet ratiſſé. Mais ce remede n'eſt point auſſi propre que le premier, & ne produit pas le même effet. Le reſte du panſement eſt le même que celui des autres brûlures.

8. *Du dérangement des cils qui picotent les yeux.*

Les cils peuvent ſe déranger de deux façons, & picoter les yeux. La premiere, c'eſt lorſque la peau extérieure des paupiéres ſe relâche & s'affaiſſe, ſans que le cartilage change de ſituation; ce qui fait que la pointe des cils ſe tourne vers le globe de l'œil. La ſeconde, c'eſt lorſque ſous le premier rang de cils, il s'en forme un ſecond, dont la pointe ſe tourne pareillement vers le globe de l'œil. S'il s'eſt formé un ſecond rang de cils, il faut faire chauffer au feu, une aiguille de fer, platte, en forme de ſpatule; & lorſqu'elle eſt chaude, renverſer la paupiére, de façon que les cils qui ſont mal diſpoſés, ſoient en face

de l'Opérateur ; alors on fait passer l'aiguille par un angle de la paupiére, jusqu'aux trois quarts de son étendue, tout le long de la racine de ces cils. On l'y fait repasser une seconde, & même une troisiéme fois, jusqu'à l'autre angle. On brûle par ce moyen, la racine des cils qui tombent. Cette opération faite, on oint la paupiére avec un liniment propre à empêcher l'inflammation. Lorsque l'escarre est tombée, la cicatrice ne tarde guères à se former ; car cette sorte de brulure se guérit facilement. Quelques-uns conseillent de percer de part en part, la partie extérieure de la paupiére, à l'endroit des cils, avec une aiguille enfilée d'un cheveu de femme, qu'on passe sous le cil dont la pointe est mal tournée ; on ôte ensuite l'aiguille ; après quoi, on replie le cheveu qu'on prend par les deux bouts ; & par ce moyen, on renverse le cil sur la partie supérieure de la paupiére, où on le colle. On cicatrise avec des médicamens convenables, le trou fait à la paupiére. La pointe du cil qu'on a ainsi redressé, se porte après cela en-dehors. Mais premiérement cette opération ne peut avoir lieu, qu'autant que les cils sont fort longs ; & ordinairement ils sont fort

courts. D'ailleurs, s'il y a plusieurs cils dont la pointe soit tournée en-dedans, il faut s'attendre à souffrir long-tems, parce que ce sont autant de nouvelles piqûres qu'il faut faire, & dont chacune occasionne une inflammation considérable; enfin, c'est que l'œil qui a été irrité par le picotement des cils, & qui l'est encore par les trous qu'on à faits à la paupiére, étant abreuvé de sérosité, il est presqu'impossible que les remédes glutinatifs qu'on a employés, pour tenir les cils collés à la paupiére, ne se délayent, & que la pointe des cils qu'on a redressés avec tant de peine, ne se tourne de nouveau en-dedans. Il n'en est pas de même de l'opération que l'on pratique, lorsque le dérangement des cils provient du relâchement de la paupiére; le succès en est certain, lorsqu'elle est bien faite. Voici comme il faut s'y prendre : après avoir recouvert l'œil avec la paupiére, soit que ce soit la supérieure ou l'inférieure, on la saisit par le milieu avec les doigts, & on l'éleve, pour examiner combien il faut en ôter, afin de la remettre dans son état naturel. On a deux inconveniens à éviter dans cette opération; le premier, de ne point trop couper, de

crainte que la paupiére ne puiſſe plus recouvrir entiérement l'œil ; le ſecond, de ne point couper aſſez, & d'être obligé de recommencer l'opération. On marque avec de l'encre, entre deux lignes, ce qu'on doit couper. On doit laiſſer entre les bords des cils, & la ligne qui en eſt le plus proche, un peu de diſtance, afin de pouvoir y faire les points d'aiguille néceſſaires. Les choſes étant ainſi diſpoſées, on coupe avec le ſcalpel, ce qui eſt renfermé entre ces deux lignes ; ſi c'eſt la paupiére ſupérieure qui eſt affectée, on fait l'inciſion un peu au-deſſus des cils ; ſi c'eſt l'inférieure, on la fait en-deſſous plus près des cils ; on commence à couper par le petit angle, ſi c'eſt à l'œil gauche ; & par le grand, ſi c'eſt à l'œil droit qu'on fait l'opération. On réunit enſuite les bords de la playe avec une ſimple ſuture, & on fait fermer l'œil ; ſi la paupiére ne deſcend point aſſez, on la tient un peu plus lâche ; ſi elle deſcend trop, on la tient plus ſerrée, ou bien on coupe encore une petite bandelette au bord qui eſt en-deſſus. Lorſqu'on a coupé tout ce qui convient, on ajoûte de nouveaux points de ſuture ; il ne faut point en faire plus de trois. Outre ce que nous venons de

dire, ſi le mal eſt à la paupiére ſupérieure, on doit encore faire une inciſion tout le long des cils, afin qu'étant dégagés du côté de leur racine, leur pointe ſe porte en-dehors; ſouvent même, ſi la paupiére n'eſt pas fort renverſée en-dedans, cette ſeule inciſion ſuffit; elle n'eſt point néceſſaire à la paupiére inférieure. Ces choſes étant faites, on applique ſur l'œil, une éponge trempée dans de l'eau froide, qu'on maintient en place, par le moyen d'un bandage. Le lendemain, on met un emplâtre glutinatif; le quatriéme jour, on emporte les points de ſuture, & on oint les paupiéres avec un liniment propre à calmer l'inflammation.

9. *De la* Lagophthalmie.

Il arrive quelquefois qu'après l'opération dont nous venons de parler, lorſqu'on a trop coupé de la paupiére, elle ne peut plus recouvrir l'œil. Les Grecs donnent le nom de *Lagophthpalmie* à ce mal, qui peut encore être produit par d'autres cauſes: il eſt ſans ſans reméde, s'il manque beaucoup de la paupiére; s'il n'en manque que peu, on peut y remédier. Il faut pour cela faire, un peu

peu au-dessous du sourcil, une incision en forme de croissant, dont les pointes soient tournées par en bas. L'incision doit pénétrer jusqu'au cartilage, qu'il faut bien prendre garde de ne point endommager, parce qu'alors la paupiére s'abbaisseroit, de façon qu'il seroit impossible de la relever. On doit donc se contenter de couper seulement la peau, afin que la playe qu'on a faite, restant ouverte, la paupiére descende davantage vers le bord inférieur de l'œil. On introduit ensuite de la charpie entre les bords de l'incision, pour empêcher la peau qu'on a séparée, de se reprendre, & pour qu'il se forme entre deux, des chairs qui rempliſſant le vuide qu'on a fait, donnent la facilité à la paupiére, de recouvrir entiérement l'œil.

10. *De l'*Ectropion.

Dans l'éraillement de la paupiére supérieure, cette paupiére ne descend point assez, & ne recouvre point l'œil: dans celui de la paupiére inférieure, cette paupiére ne monte point assez haut; elle se renverse au contraire en-dehors, & reste bâillante, sans pouvoir s'unir avec la supérieure. Cet éraille-

ment vient auſſi quelquefois de ce qu'on a trop coupé de cette paupiére ; quelquefois auſſi il eſt occaſionné par la vieilleſſe. Les Grecs l'appellent *Ectropion*. Dans le premier cas, la cure eſt la même que celle de l'éraillement de la paupiére ſupérieure ; on doit ſeulement obſerver de tourner les pointes de l'inciſion vers les mâchoires, & non pas vers l'œil. Dans le ſecond cas, il faut brûler avec un cautere actuel, toute la partie extérieure de la paupiere, à l'endroit de l'éraillement ; au bout de quatre jours, on l'oint avec du miel ; on la fomente avec la vapeur de l'eau chaude, & on employe enſuite les cicatriſans.

11. *Du* Staphylome.

Les maux dont nous venons de parler, n'attaquent ordinairement que les parties extérieures de l'œil, comme les angles, & les paupiéres. Mais il paroît quelquefois ſur le globe de l'œil même, une petite pellicule en forme de grain de raiſin, d'où les Grecs lui ont donné le nom de *Staphylome*. Cette tumeur ne vient jamais qu'en conſéquence de la rupture ou du relâchement de quelques membranes intérieures de l'œil. On

guérit cette maladie de deux maniéres : la premiére c'eſt de percer en deſſous, le Staphylome, par ſon milieu, avec une aiguille enfilée de deux fils de lin; enſuite de lier enſemble les deux bouts d'un fil vers le haut, & les deux bouts de l'autre, vers le bas du Staphylome. Par ce moien, on le ronge petit-à-petit, & on le conſume entiérement. La ſeconde, c'eſt d'emporter, environ la groſſeur d'une lentille, de ſa partie la plus élevée, & d'appliquer enſuite deſſus, de la tutie ou de la cadmie. Après qu'on a fait l'une ou l'autre de ces opérations, on doit recouvrir le globe de l'œil avec de la laine imbibée dans un blanc d'œuf; le fomenter enſuite avec la vapeur de l'eau chaude, & l'oindre avec des linimens adouciſſans.

12. *Des cloux de l'œil.*

On appelle cloux, des tubercules calleux qui ſe forment ſur le blanc de l'œil. Ils tirent leur nom de leur figure. Il faut les percer avec une aiguille, à l'extrémité de leur racine que l'on coupe. On panſe enſuite la playe avec des médicamens adouciſſans.

13. *De la nature de l'œil.*

J'ai déja fait mention ailleurs de la cataracte. Lorſqu'elle eſt récente, on peut ſouvent la réſoudre par le ſecours des médicamens ; mais lorſqu'elle eſt ancienne, elle exige le ſecours de la main. Cette opération eſt une des plus délicates de la Chirurgie ; mais avant que d'en parler, je crois devoir donner en peu de mots, la deſcription de l'œil, qu'il eſt néceſſaire de connoître, pour quantité d'opérations, mais principalement pour celle-ci. L'œil a deux membranes principales. Les Grecs appellent la premiére qui eſt extérieure, *Cératoïde* ; elle eſt aſſez épaiſſe dans ſa partie blanche, mais plus mince à l'endroit de la prunelle. A celle-ci eſt jointe la membrane intérieure qui eſt percée dans ſon centre. C'eſt cette ouverture qu'on appelle prunelle ; elle eſt aſſez mince dans cet endroit, mais plus épaiſſe dans ſa partie poſtérieure. Les Grecs l'appellent *Choroïde*. Ces deux membranes tapiſſent tout l'intérieur de l'œil, & viennent ſe réunir en deſſous, où après s'être confondues l'une dans l'autre, elles paſſent par la foſſe orbi-

taire, & vont gagner la membrane du cerveau, à laquelle elles s'attachent : elles laissent un vuide dans leur partie intérieure, à l'endroit de la prunelle. En dessous de ces membranes, il en est une troisiéme, qui part du fond de l'orbite; elle est très-mince, & ne s'étend pas jusqu'au milieu de l'œil. Herophile l'a appellée *Aracnoïde*; elle renferme une matiére que les Grecs appellent *Hyaloïde*, à cause de sa ressemblance avec le verre : cette matiére n'est ni liquide, ni solide; mais forme comme une espece d'humeur congelée. C'est de la couleur de cette humeur, que dépend celle de la prunelle, qui est noire ou bleue, tandis que celle de la membrane extérieure est blanche.

Derriére la *Ceratoïde* & *la Choroïde*, & en dessus de l'*Aracnoïde* qui recouvre l'humeur vitrée, est une seconde humeur qui ressemble à du blanc d'œuf, & qui a une figure ronde : les Grecs l'appellent *Crystalloïde*. Elle est le principal organe de la vision. *

14. *De la Cataracte.*

L'humeur qui ést placée en dessous

* Les expériences des Modernes prouvent qu'on peut voir sans le crystallin.

de la *Ceratoïde* & de la *Choroïde*, à l'endroit où j'ai dit qu'il y avoit un vuide, s'épaiſſit quelquefois à la ſuite de quelque maladie ou de quelque coup, ſe durcit & s'oppoſe à la viſion : c'eſt ce qu'on appelle *Cataracte*. Il y en a de pluſieurs eſpeces ; les unes ſont guériſſables, les autres ne le ſont point. Si la cataracte eſt peu conſidérable ; ſi elle eſt immobile ; ſi elle eſt de couleur d'eau de mer, ou de fer luiſant ; ſi elle laiſſe paſſer encore quelques rayons de lumiére ſur ſes côtés, l'opération peut réuſſir. Au contraire, ſi elle eſt conſidérable ; ſi la figure naturelle de la prunelle eſt changée ; ſi la cataracte eſt d'une couleur verdatre ou jaune ; ſi elle eſt branlante, il eſt preſqu'impoſſible d'y remédier. Le ſuccès de l'opération eſt encore fort douteux, ſi la cataracte eſt venue à la ſuite d'une maladie conſidérable, ou de grandes douleurs de tête, ou de quelque coup violent dans l'œil. La vieilleſſe n'eſt point un âge propre pour l'opération de la cataracte, parce qu'alors, indépendamment de tout autre dérangement, la vûe eſt fort affoiblie.

L'enfance ne convient point non plus ; l'âge moien eſt le plus propre de tous. Un œil petit ou creux, n'eſt point

non plus avantageux pour cette opération. Enfin la cataracte doit encore avoir un certain degré de maturité. Il faut donc attendre que l'humeur qui la forme, ne soit plus coulante, mais ait acquis un certain degré de consistence.

On doit disposer le malade à l'opération, en le faisant peu manger, en ne lui laissant boire que de l'eau pendant trois jours, & en l'empêchant de rien prendre la veille : le malade ainsi préparé, on le fait asseoir sur un siége dans un endroit bien éclairé, la face tournée du côté de la lumiére ; l'Opérateur se place vis-à-vis, sur un siége un peu plus élevé ; on fait mettre un aide derriére le malade, pour lui tenir la tête, & l'empêcher de remuer ; car le moindre mouvement qu'il pourroit faire, le mettroit en danger de perdre la vûe pour toujours. Il sera même à propos, pour affermir davantage l'œil sur lequel on doit opérer, d'appliquer sur l'autre, de la laine qu'on tiendra attachée par le moien d'un bandage. Si la cataracte est sur l'œil gauche, on l'abbaissera avec la main droite ; & avec la gauche, si elle est sur le droit. Les choses étant ainsi disposées, le Chirurgien prend son aiguille qui doit être

platte & tranchante : il l'enfonce perpendiculairement dans le blanc de l'œil, à travers les deux principales membranes, entre l'uvée & le petit angle, environ vers le milieu de la hauteur de la cataracte, pour ne point offenser de vaisseaux : il doit l'enfoncer hardiment jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'endroit où il y a un vuide : lorsqu'il est sûr d'y être arrivé (& le moins habile ne peut s'y tromper, car on n'éprouve plus de résistence) il baisse tant soit peu son aiguille, & l'enfonce dans la cataracte même ; il l'agite doucement, la détache petit-à-petit, & l'abbaisse insensiblement au-dessous de la prunelle. Il appuie alors plus fort sur la cataracte, afin qu'elle reste dans l'endroit où il l'a abbaissée. Il releve ensuite son aiguille, & si la cataracte ne remonte point, l'opération est faite. Mais si elle remonte, il faut la couper en plusieurs parties avec le tranchant de l'aiguille. Ces parcelles ainsi divisées restent plus facilement en place, ou si elles remontent, elles offusquent moins la vûe. Cela fait, le Chirurgien retire son aiguille en droite ligne : il applique sur l'œil, de la laine fort douce, enduite de blanc d'œuf, & par dessus cette laine, des médicamens

médicamens propres à empêcher l'inflammation. On maintient le tout en place, par le moyen d'un bandage. Le malade doit enſuite ſe repoſer, faire abſtinence ; on ne lui donne d'abord que des alimens liquides, afin de ne point fatiguer la machoire : il ſuffit de commencer à lui en donner le lendemain de l'opération ; on lui applique ſur les yeux, des médicamens adouciſſans ; & lorſque l'inflammation eſt paſſée, on le met au régime de vivre que nous avons preſcrit pour les bleſſures : il eſt néceſſaire qu'il ſoit pendant long-tems, à ne boire que de l'eau.

15 *De la Lippitude.*

J'ai déja parlé des différentes eſpéces de lippitudes, qui attaquent les yeux, & qui peuvent ſe guérir par le ſecours des médicamens ; il me reſte à parler, à préſent, de celles qui demandent l'opération. On voit des perſonnes qui n'ont jamais les yeux ſecs, mais continuellement abreuvés d'une liqueur âcre & tenuë ; ce qui entretient l'ulcération des paupiéres ; excite des inflammations & des ophthalmies pour la cauſe la plus légere. Ce mal dure

quelquefois autant que la vie même ; il eſt des cas où il eſt incurable ; il en eſt d'autres où l'on peut y remédier. On doit s'attacher ſur-tout à bien diſcerner ces ſortes de cas, afin de donner du ſecours dans les uns, & de ne rien faire dans les autres. Premiérement, il eſt inutile de faire l'opération à ceux qui ont ce mal dès l'enfance, parce qu'il dure abſolument juſqu'à la mort. L'opération ne ſert de rien non plus, lorſque la pituite qui découle des yeux, n'eſt point abondante, mais âcre: les médicamens, & un régime de vivre, propre à adoucir & à épaiſſir la pituite, guériſſent ordinairement. Il eſt auſſi très-difficile de guérir de ce mal, les perſonnes qui ont la tête large. Il eſt fort important d'éxaminer par quelles veines eſt apportée l'humeur qui ſe répand ſur les yeux, & de ſçavoir ſi c'eſt par celles qui ſont entre le crâne & les tégumens, ou bien par celles qui ſont entre le crâne & la membrane du cerveau. Les premiéres viennent du côté des tempes, & vont ſe répandre dans les parties extérieures de l'œil ; les derniéres accompagnent les membranes qui ſe portent des parties intérieures de l'œil, au cerveau. On guérit dans le

premier cas ; on ne peut guérir dans le second. Il n'eſt pas non plus poſſible de guérir, ſi l'humeur eſt apportée par les deux côtés tout à la fois : car quand on viendroit à bout de tarir le cours de la pituite par un endroit, elle continueroit de couler par l'autre. Voici comment on peut connoître ce qui en eſt. Il faut raſer la tête, & appliquer deſſus, depuis les ſourcils, juſqu'au ſommet, des cataplaſmes tels qu'on a coutume d'en employer, pour ſupprimer l'écoulement de pituite. Si les yeux ſe ſéchent, c'eſt une preuve que l'humeur y eſt apportée par les veines qui ſont ſous les tégumens ; mais s'ils continuent d'être humides, il eſt clair que ce ſont les vaiſſeaux ſitués en-dedans du crâne, qui occaſionnent le mal. Si la fluxion eſt diminuée, ſans être totalement paſſée, le mal provient de l'une & de l'autre cauſe. La plus grande partie néanmoins des fluxions rébelles & opiniâtres ſur les yeux, provenant des veines du déhors, le plus grand nombre de ceux qui en ſont attaqués, guérit ordinairement. Les différentes opérations dont nous allons parler, & qu'on pratique pour guérir ce mal, ſont en vogue, non ſeulement chez les Grecs,

mais encore chez les autres nations : & l'on peut dire qu'il n'eſt point de partie de la Médecine, qui ait été cultivée avec plus de ſoin que celle-ci, par les différens peuples de la terre.

Quelques-uns dans la Grece, faiſoient neuf inciſions ſur les tégumens de la tête ; ſçavoir, deux paralleles ſur l'occiput, & une autre tranſverſale au-deſſus de celle-ci : deux au-deſſus des oreilles, & une autre tranſverſale entre ces derniéres ; & trois autres enfin, auſſi paralleles entre le ſommet de la tête & le front. D'autres faiſoient ces inciſions en ligne droite, depuis le ſommet, juſqu'aux tempes : ils faiſoient auparavant remuer les machoires, pour reconnoître l'origine des muſcles qui les font mouvoir, & ne coupoient que légerement la peau dans ces endroits. Ils ſéparoient enſuite avec des crochets obtus, les bords des inciſions qu'ils avoient faites, & les rempliſſoient de charpie, afin que les premiéres extrémités de la peau ne puſſent point ſe reprendre, mais qu'il ſe formât entre deux, des chairs qui comprimaſſent les vaiſſeaux qui apportoient l'humeur pituiteuſe ſur les yeux. Quelques autres marquoient avec de l'encre, deux lignes qu'ils tiroient

depuis la moitié d'une oreille, jusqu'à la moitié de l'autre ; & après avoir pareillement tracé une autre ligne depuis le nez, jusqu'au sommet de la tête, ils faisoient une incision à l'endroit où ces lignes se coupoient. L'incision faite, ils laissoient couler le sang pendant quelque tems, & brûloient ensuite l'os du crâne, dans ce même endroit : ils bruloient semblablement avec un fer rouge, les veines qui étoient apparentes sur les tempes, le front, & le sommet de la tête.

La méthode la plus commune, est de brûler les veines des tempes, qui sont ordinairement gonflées dans ces sortes de fluxions. Cependant afin de les faire gonfler encore d'avantage, & de les rendre plus apparentes, il est bon de passer une ligature autour du cou, qu'on serre médiocrement ; on brûle ensuite les veines avec des ferremens minces & obtus, jusqu'à ce qu'il ne coule plus rien des yeux ; car lorsque l'écoulement de la pituite est arrêté, c'est une preuve que les conduits qui l'apportoient, sont bouchés.

On viendra plus sûrement à bout de ce qu'on se propose, si lorsque les veines sont si petites & si enfoncées, qu'on

ne peut les découvrir, on passe une ligature autour du cou, ainsi que je viens de le dire, en obligeant le malade de retenir son haleine, pour faire gonfler ces veines, & les rendre plus apparentes; on marque ensuite avec de l'encre, celles qui se montrent sur les tempes, le sommet, & le front; & après avoir ôté la ligature, on ouvre ces veines, & on en laisse couler le sang; lorsqu'il en est sorti suffisamment, on les brûle avec de petits ferremens. La brûlure ne doit être que superficielle à l'endroit des tempes, afin de ne point offenser les muscles qui en partent, & qui vont s'insinuer dans la machoire; mais elle doit être assez profonde entre le front & le sommet, pour qu'il se détache une esquille de l'os.

La méthode des Africains, qui brûlent le sommet de la tête, depuis les tégumens jusqu'à l'os, de façon qu'il s'en sépare une esquille, est encore plus efficace. Mais il n'y a rien de mieux, que ce qui se pratique dans la Gaule chevelue, * où l'on fait un choix des

* La Gaule comprise entre les Alpes, la Méditerranée, les Pyrenées, l'Océan, & le Rhin.

veines situées sur les tempes, & le sommet de la tête. J'ai parlé ailleurs de la maniére de traiter les brûlures; j'ajouterai seulement ici, qu'on ne doit point après ces sortes de brûlures, se presser de faire détacher les escarres, & d'incarner les ulcéres, de crainte d'attirer une hémorragie, ou de supprimer trop tôt l'écoulement de la matiére; car le but qu'on se propose, est de dessécher seulement ces parties par les ulcéres artificiels qu'on y fait, & non pas de les priver totalement de sang, par une hémorrhagie : s'il en survenoit une néanmoins, il faudroit appliquer sur les vaisseaux ouverts, des médicamens qui arrêtent le sang, sans produire d'escarre. On trouvera à l'article des veines des jambes, la maniére de faire le choix des veines, & la méthode d'opérer après qu'on a fait ce choix.

CHAPITRE VIII.

Des maladies de l'oreille, qui demandent l'opération.

LEs maladies de l'oreille, qui exigent l'opétation, sont en très-petit nombre, en comparaison de celles des yeux,

où le secours de la main est nécessaire. Il arrive quelquefois néanmoins que l'oreille se trouve bouchée de façon qu'on n'entend point, soit qu'on ait apporté ce mal en naissant, soit qu'à la suite de quelque ulcère, il se soit formée dans l'oreille, une cicatrice qui en remplisse entiérement la cavité. La premiére chose qu'on doit faire, est de voir avec un stilet, si le tuyau est rempli presque dans toute son étendue, ou s'il ne l'est qu'à l'entrée. S'il l'est dans presque toute son étendue, on ne peut y enfoncer le stilet; s'il ne l'est qu'à l'entrée, on l'y enfonce aisément. Dans le premier cas, il n'y a rien à faire; on courroit risque de jetter le malade dans des convulsions, & de le faire mourir, sans le moindre espoir de réussite. Dans le second, le remède est aisé. On introduit quelque cautere potentiel dans le tuyau de l'oreille; ou bien on l'ouvre avec le cautere actuel même, ou enfin, on le perce avec le scalpel. Lorsqu'il est bien ouvert, & que l'ulcère est suffisamment détergé, on enduit la cavité, de quelque médicament propre à cicatriser: on enfonce ensuite dedans, une tente chargée des mêmes médicamens, afin que la playe se cicatrise dans

toute ſon étendue ; après quoi, on retire la tente, & on entend.

Si le tuyau de l'oreille eſt percé, mais que les parois ſe touchent en quelque endroit, il ſuffit d'y faire paſſer rapidement une aiguille qu'on a fait rougir, afin d'en ulcérer légérement les bords ; on peut auſſi les ulcérer avec un cautére potentiel. On déterge enſuite l'ulcère ; on l'incarne, & on le cicatriſe. Si l'ouverture de l'oreille eſt trop grande, comme cela ſe rencontre ordinairement dans ceux qui portent de gros fardeaux ſur la tête, il faut faire une inciſion à la partie ſupérieure du conduit auditif ; ratiſſer avec le ſcalpel, les bords de l'inciſion ; les recoudre, & appliquer deſſus, un emplatre glutinatif. Il y a encore une troiſiéme opération que l'on fait, pour rajuſter l'oreille, lorſqu'elle eſt trop courte ; mais comme cette opération a lieu auſſi pour les lévres & le nez, nous n'en ferons qu'un ſeul article pour ces trois parties.

CHAPITRE IX.

Maniére de rajuſter les oreilles, les lévres & le nez, lorſqu'ils ſont trop courts.

ON peut rajuſter les oreilles, les lévres & le nez, lorſqu'ils ſont trop courts, pourvû qu'ils ne le ſoient pas de beaucoup; car autrement, la cure ſeroit impoſſible, ou du moins augmenteroit la difformité, au lieu de la corriger. Les oreilles & le nez mutilés n'ont d'autre inconvénient que la difformité; mais il n'en eſt pas de même des lévres; ſi elles ſont beaucoup trop courtes, elles ne peuvent plus être d'aucun uſage; la maſtication ſe fait plus difficilement, & l'on ne peut s'énoncer diſtinctement. Au reſte, ce n'eſt point un nouveau corps qu'on crée ici; c'eſt une portion d'une partie voiſine qu'on amene ſur celle qui eſt trop courte. Si la mutilation eſt peu conſiderable, on peut y remédier de façon qu'il ne paroiſſe point qu'on ait rien enlevé, ni rien ajouté; ce qui ne ſe peut, lorſque la mutilation eſt grande. On ne doit point faire

cette opération sur les personnes âgées, ou cacochymes, ou chez lesquelles les playes se guérissent difficilement ; parce qu'il n'est point de cas où le cancer survienne plus promptement, & où il soit plus difficile de le guérir. Voici la maniére dont il faut s'y prendre. On commence par emporter & égaler les bords de l'endroit mutilé. Après quoi, on fait des incisions paralleles aux angles intérieurs de la playe, pour séparer la chair & la peau d'en bas, de celle d'en haut. On prend ensuite le morceau qu'on a ainsi détaché, & on l'amene sur la partie qu'on veut rajuster. Si les bords ne se rapprochent point assez, il faut faire en forme de croissant, deux autres incisions dont les pointes soient tournées vers la playe, & qui ne pénétrent point plus avant que la peau. Par ce moyen, on prolonge plus aisément, & autant qu'il en est besoin, le morceau détaché, qu'on ne doit point forcer, mais tirer doucement, & de façon qu'il s'adapte avec la partie qu'on veut rajuster. Il arrive quelquefois néanmoins que la peau qu'on n'a point assez abbaissée d'un côté, laisse une difformité à l'endroit qu'elle ne recouvre point. Pour remédier à cet

inconvénient, on fera une incision du côté où la peau aura été moins tirée, & on ne touchera point à l'autre. Ce n'est ni de la partie inférieure de l'oreille, ni du milieu, ni de l'extrémité du nez, ni des angles des lévres, qu'on doit rien enlever, mais des côtés, lorsqu'il manque quelque chose à ces parties; elles sont quelquefois mutilées dans deux endroits, mais l'opération est la même dans l'un & dans l'autre. Si dans le morceau qu'on a détaché, il se trouve un peu de cartilage, il faut l'emporter; car il empêcheroit les chairs de se reprendre; & d'ailleurs, il seroit dangereux de le percer avec l'aiguille. Il ne faut cependant point faire l'incision fort profonde, de crainte qu'il ne se forme un amas de pus, dans deux endroits différens, entre les bords de la peau qui est intacte. Lorsqu'on a fait tout ce que je viens de dire, on approche les bords l'un de l'autre, & on les coût ensemble, en perçant la peau de part & d'autre. On doit faire aussi des futures du côté des premiéres incisions. Il suffira d'appliquer sur les parties séches, telles que les narines, un liniment fait avec la litharge d'argent; on mettra de la charpie entre les

bords des incisions intérieures & faites en forme de croissant, pour les tenir séparés, & afin qu'il pousse entre deux, des chairs qui les rempliſſent. On prendra toutes les précautions possibles, pour empêcher qu'il ne se forme quelque cancer à l'endroit des sutures; on aura soin de fomenter la partie, de trois jours en trois jours, avec la vapeur de l'eau chaude; & on appliquera par dessus, le même liniment de litharge d'argent. La réunion est ordinairement faite au bout de sept jours; on ôte alors les sutures, & on incarne & cicatrise l'ulcère.

CHAPITRE X.

De l'extraction du Polype.

J'AI déja dit ailleurs que le meilleur reméde qu'on pût employer contre le Polype, étoit l'opération. Il faut donc le séparer de l'os, avec un instrument tranchant, fait en forme de *Sphata*, * prenant bien garde de ne point offen-

* Espèce de bistouri dont se servoient les Anciens.

ſer le cartilage qui eſt en deſſous ; car on auroit beaucoup de peine à le guérir : lorſqu'on l'aura ſéparé, on fera l'extraction avec un crochet d'acier ; on arrêtera enſuite l'hémorragie, en introduiſant dans les narines, une tente, ou un plumaſſeau fait avec de la charpie, & trempé dans une liqueur convenable. L'hémorragie arrêtée, on nétoiera la playe avec de la charpie ; & lorſqu'elle ſera ſuffiſamment détergée, on introduira de nouveau, dans les narines, ainſi que nous avons dit plus haut, qu'il falloit le faire dans les maladies de l'oreille, une tente chargée de quelque médicament propre à cicatriſer, & on l'y laiſſera juſqu'à ce que la cure ſoit parfaite.

CHAPITRE XI.

De l'Ozene.

JE n'ai point trouvé dans les Ouvrages des grands Chirurgiens, la maniére de guérir l'Ozene par l'opération, s'il ne céde point aux médicamens. Je crois qu'ils n'en ont point parlé, parce qu'il eſt rare qu'elle réuſſiſſe, & qu'elle

ne laisse pas que d'être fort douloureuse. Quelques-uns conseillent cependant d'introduire dans les narines, une petite sonde creuse, ou bien une plume à écrire bien unie, & de l'enfoncer jusqu'à l'os. On fait passer ensuite à travers la cavité de la sonde ou de la plume, un fer ardent qu'on porte sur l'os. On déterge la brûlure avec du verdet & du miel, & lorsqu'elle est détergée, on la panse avec le *lycium* jusqu'à parfaite guérison. Ces mêmes Auteurs disent aussi qu'on peut fendre la narine depuis son extrémité inférieure, jusqu'à l'os, afin que l'on puisse mieux découvrir le lieu affecté, & appliquer dessus, un fer ardent. On recoût ensuite la narine ; on panse la brûlure de la maniére précédente ; & on applique sur la future, ou la litharge d'argent, ou quelque autre remède glutinatif.

CHAPITRE XII.

Des maladies de la bouche, qui demandent l'opération, & premiére-des Dents.

IL eſt auſſi certaines maladies de la bouche, dans leſquelles le ſecours de la main eſt néceſſaire ; nous parlerons d'abord de celles des dents.

Les dents branlent quelquefois, ſoit parce que leurs racines ſont mauvaiſes, ſoit parce que les gencives ſont flaſques & gâtées. Dans l'un & l'autre cas, il faut toucher légérement les gencives avec un fer ardent, ſans le laiſſer appuyer deſſus. On oint enſuite la brûlure avec du miel, & on la déterge avec du *mulſum ;* lorſque les ulcères ſont bien détergées, on applique deſſus, quelque poudre aſtringente.

Si la dent cauſe de la douleur, & ſi l'on juge à propos de la tirer, parce que les médicamens n'y font rien, il faut auparavant la déchauſſer, & l'ébranler, & continuer, juſqu'à ce qu'elle vacille bien ; car il y a un danger extrême à arracher une dent qui eſt ferme dans ſon alvéole, & on ébran-

le

le quelquefois toute la machoire. Le danger eſt encore plus grand, ſi c'eſt une dent de la machoire ſupérieure, qu'on doit arracher; il eſt à craindre que l'ébranlement ne ſe porte juſqu'aux tempes, & aux yeux. Lorſque la dent vacille ſuffiſamment, il faut l'arracher, s'il eſt poſſible, avec les doigts; ou avec le davier, ſi on ne peut en venir à bout autrement.

Si la dent eſt cariée, on doit auparavant remplir le trou, de charpie ou de plomb accommodé pour cela, de crainte que la dent ne ſe briſe ſous le davier. Il faut tirer le davier perpendiculairement, de peur que les racines de la dent, venant à ſe courber, n'emportent une eſquille de l'os ſpongieux de la machoire, dans lequel la dent eſt implantée. Cet accident eſt fort à craindre ſur-tout dans les dents courtes, qui ont des racines ordinairement plus longues que les autres. Souvent, lorſqu'on ne peut pas bien ſaiſir la dent avec le davier, ou lorſqu'on la manque, après l'avoir ſaiſie, le davier attrape la machoire & en emporte une eſquille.

Si le ſang coule en grande quantité, on peut être sûr qu'il y a quelque partie de l'os de la machoire, briſée. Il faut donc chercher avec une ſonde

l'esquille qui est détachée, & l'emporter avec des tenailles ; si on ne peut la tirer, il faut faire une incision à la gencive, pour découvrir l'esquille & l'emporter. Si l'on ne peut en venir à bout sur le champ, * parce qu'il survient à la machoire, un gonflement considérable qui empêche d'ouvrir la bouche, il faut appliquer sur la joue, un cataplasme chaud, fait avec la farine & les figues; & continuer l'usage de ce cataplasme, jusqu'à ce que la gencive suppure, & ensuite l'ouvrir. S'il s'écoule beaucoup de pus, c'est aussi une marque qu'il y a fracture à l'os de la machoire, & il est à propos de retirer l'esquille qui est détachée ; quelquefois il n'y a qu'une simple fissure à l'os, alors il suffit de le gratter dans cet endroit.

Si les dents sont noires & couvertes de tartre, il faut emporter ce tartre & ces noirceurs avec un instrument convenable, & frotter ensuite les dents avec un opiat composé de fueilles de roses hachées, d'un quart de noix de gale, & d'autant de myrrhe ; il faut aussi se rincer souvent la bouche avec

* Nous avons suivi ici le texte du manuscrit de la Bibliothéque du Roi.

du vin pur ; ſe tenir la tête bien couverte ; ſe promener beaucoup ; ſe faire faire des frictions ſur la tête, & éviter tous les alimens âcres.

Si à la ſuite d'un coup, ou d'une chûte, il y a quelques dents qui branlent, il faut les raffermir, en les attachant par le moyen d'un fil d'or, avec celles qui tiennent bien. On doit tenir ſouvent dans la bouche quelque liqueur aſtringente, comme du vin dans lequel on ait fait bouillir de l'écorce de grenade, ou jetté une noix de galle brûlante. Dans les enfans, ſi une dent pouſſe avant que la premiére ſoit tombée, il faut arracher celle-ci, & frotter tous les jours avec le doigt, celle qui pouſſe, juſqu'à ce qu'elle ait acquis une certaine grandeur. Lorſque la racine d'une dent qu'on a arrachée, eſt reſtée dans l'alvéole, il faut la tirer ſur le champ, avec un davier fait exprès pour cela, que les Grecs appellent *Rhizagra*.

2. *Du ſchirre des Amygdales.*

Si les Amygdales que les Grecs appellent *Antiades*, ſont reſtées ſchirreuſes à la ſuite d'une inflammation ; comme elles ne ſont recouvertes que d'une tunique fort mince, il faut les détacher tout

autour, avec les doigts, & les emporter; si on n'en peut venir à bout de cette sorte, il faut les saisir avec un crochet, & les couper avec le bistouri. On déterge ensuite la playe avec du vinaigre, & on l'oint de médicamens propres à arrêter l'hémorragie.

3. *De la Luette.*

Si la Luette est douloureuse, gonflée & enflammée, il y auroit du danger de la couper avec le scalpel; il pourroit survenir une hémorragie considérable; ainsi il vaut mieux avoir recours aux remédes que nous avons indiqués ailleurs. Mais si sans être enflammée, elle descend plus bas qu'elle ne devroit, parce qu'elle est gorgée de pituite; si elle est grêle, pointue, & d'une couleur blanche, il faut la couper. On doit aussi en faire autant, si elle est livide, épaisse par en bas, & grêle par en haut. Pour cela, il n'y a rien de mieux, que de la saisir avec des pincettes, & de couper en dessus, ce qu'on juge à propos d'emporter. On n'est point exposé de cette sorte à couper plus ou moins qu'il ne faut, puisqu'on est le maître de ne laisser en dessous des pincettes, que ce qu'il y a de trop, & par-là, de

n'emporter que ce qui excéde sa longueur ordinaire. L'amputation faite, on se conduit pour le reste, comme dans l'extirpation des amygdales.

4. *De la Langue.*

La Langue dans certains sujets, se trouve dès la naissance, tellement attachée aux parties d'en dessous, qu'il est impossible de parler. Dans ce cas, il faut saisir l'extrémité de la langue avec des pincettes, & couper la membrane qui est en dessous, prenant bien garde de ne point ouvrir les veines qui sont à côté; car il surviendroit une hémorragie qui pourroit avoir des suites fâcheuses. Le reste du pansement est le même, que celui des articles précédens. On en voit plusieurs parler, aussi-tôt qu'ils sont guéris de cette opération. J'ai cependant connu une personne à laquelle on l'avoit faite, & qui ne pouvoit parler, quoiqu'elle portât sa langue bien au-delà des dents. Tant il est vrai qu'en Médecine, l'effet ne répond point toujours à ce qu'on a lieu d'attendre, lors même qu'on a fait généralement tout ce qu'il convenoit de faire.

5. *De l'abscès qui se forme sous la Langue.*

Il se forme quelquefois sous la langue, un abscès qui est ordinairement enkisté, & qui cause beaucoup de douleur. Si cet abscès est petit, il suffit d'y donner un coup de lancette; mais s'il est considerable, il faut ouvrir tous les tégumens, jusqu'au kiste; saisir ensuite de part & d'autre, avec des crochets, les bords de l'incision, & séparer le kiste, qui est adhérent de tous côtés. On doit bien prendre garde, dans cette opération, de ne point ouvrir quelque gros vaisseau.

6. *Des Lévres.*

Les lévres se fendent souvent, & outre la douleur dont ce mal est accompagné, il a encore cette incommodité, qu'il empêche de parler; car lorsqu'on veut proférer quelques paroles, la douleur augmente, les lévres se fendent encore d'avantage, & il en découle du sang. Si ces fentes sont superficielles, il est aisé de les guérir, avec les linimens convenables dans les ulcères de la bouche; mais si elles sont profondes,

il eſt néceſſaire de les brûler, avec un inſtrument de fer, mince, & fait en forme de ſphata, qu'on fait chauffer, & qu'on fait gliſſer tout le long des lévres, ſans appuyer deſſus ; on les panſe enſuite, comme les brûlures des narines.

CHAPITRE XIII.

Des maladies de la Gorge.

DU BRONCOCELE.

IL croît à la Gorge, entre la peau & la trachée artére, une tumeur que les Grecs appellent *Broncocele*, & qui renferme tantôt une chair indolente, tantôt une humeur ſemblable à du miel, ou à de l'eau, & d'autrefois des poils mêlés avec de petits os. Quelle que ſoit la matiére contenue dans les tuniques de cette tumeur, on peut la guérir avec des remédes cauſtiques, qui après avoir rongé les tégumens extérieurs, & l'enveloppe de la tumeur, donnent une iſſue à la matiére qui s'écoule d'elle-même, ſi c'eſt une humeur ; ou qu'on peut retirer avec les doigts, ſi elle eſt d'une

ſubſtance plus ferme. On panſe enſuite la playe avec de la charpie. Mais la voie la plus courte eſt celle du biſtouri. On fait dans le milieu de la tumeur, une inciſion longitudinale, qui pénétre juſqu'au kiſte qu'on détache enſuite des parties ſaines, avec les doigts, & qu'on emporte tout entier avec les matiéres qu'il renferme. Cela fait, on lave la playe avec du vinaigre, dans lequel on peut mêler ou du ſel ou du nître. On réunit les lévres de la playe, par une ſimple ſuture; on y applique l'appareil uſité dans ces ſortes de cas, & l'on aſſure le tout par un bandage que l'on ne doit point trop ſerrer, de crainte de gêner la reſpiration. Si on n'a point pû emporter le kiſte, on introduit dans ſa cavité, des cathérétiques qui le conſument; & on panſe la playe avec la charpie & les ſuppuratifs.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Des maladies du Nombril.

IL se forme dans les environs du Nombril, plusieurs maladies, sur la nature desquelles les auteurs sont peu d'accord entre eux; & cela vraisemblablement, parce que ces maladies étant assez rares, chacun n'a parlé que de celles qu'il connoissoit, & n'a rien dit de celles qu'il n'avoit point vues. Tous conviennent en général, de la hernie du nombril; mais ils varient sur ses différentes espéces. Mégès en compte trois, dont l'une est causée par l'intestin, l'autre par l'*épiploon*, & la troisiéme, par un amas d'humeurs. Sostrate ne dit rien de l'*épiploon*; mais aux deux autres, il en ajoute une troisiéme, qui est produite par des chairs superflues, qui quelquefois sont saines, & quelquefois carcinomateuses. Gorgias ne parle point non plus de l'*épiploon*; mais en admettant les trois autres, il fait mention d'une quatriéme, qui est causée par des vents. Heron, à ces

quatre derniéres, en joint deux autres ; ſçavoir, celle de l'*épiploon*, & celle qui eſt produite tout-à-la fois par la chûte de l'*épiploon* & de l'inteſtin. Voici les ſignes par leſquels on peut reconnoître l'eſpéce. Si c'eſt l'inteſtin qui eſt tombé, la tumeur n'eſt ni dure, ni molle ; le froid la fait diminuer ; la chaleur & les vents retenus la font augmenter : on entend quelquefois au dedans, un certain bruit : lorſque le malade ſe couche ſur le dos, l'inteſtin retombe, & la tumeur diminue. Si c'eſt l'*épiploon*, outre les ſignes dont nous venons de parler, qui ſont abſolument les mêmes, la tumeur eſt plus molle ; elle va toujours en diminuant, juſqu'à ſon ſommet : ſi on y porte la main, on ſent l'*épiploon* gliſſer deſſous. Lorſque c'eſt l'inteſtin & l'*épiploon*, les ſignes ſont mixtes, & la tumeur tient le milieu entre la molleſſe & la dureté. Si c'eſt une excroiſſance de chair, la tumeur eſt plus dure, reſte également groſſe, & lorſque le malade ſe couche ſur le dos, elle ne céde point, quand on la touche, tandis que les trois premiéres cédent facilement. Si ces chairs ſont vitiées, les ſignes ſont les mêmes que ceux du carcinome. Si c'eſt un amas

d'humeurs, lorsqu'on appuie dessus, on sent la fluctuation. Si c'est un amas de vents, la tumeur céde, lorsqu'on la presse, mais reparoît sur le champ, dès qu'on cesse de la presser. De plus, elle ne change point de figure, lorsque le malade se couche sur le dos. Parmi ces différentes espéces de hernies, celle qui est produite par des vents, ne peut se guérir: il est aussi dangereux de toucher à celle qui est causée par des chairs carcinomateuses: si les chairs sont saines, il faut les couper, & panser la playe avec la charpie. Si c'est un amas d'humeurs, il faut, selon quelques-uns, l'évacuer, en faisant une incision à la partie supérieure de la tumeur, & panser la playe, comme nous venons de le dire. Pour ce qui est de la cure des autres espéces de hernies, les sentimens sont partagés. On sent bien, sans qu'il soit besoin de le dire, que le malade doit être couché sur le dos, pour que l'intestin, ou l'*épiploon*, puisse retomber dans le ventre. Quant au sac ombilical qui reste, & qui est vuide alors, quelques-uns conseillent d'y faire deux ligatures qu'on serre le plus fort qu'il est possible, & de le laisser tomber de cette sorte. D'autres le percent à sa par-

tie inférieure, avec une aiguille enfilée d'un double fil, avec lequel ils ferrent enſuite, en ſens contraire, le ſac ombilical, ainſi que cela ſe pratique dans l'opération du ſtaphylome. Par ce moyen, on détruit la partie du ſac, qui eſt au-deſſus de la ligature. D'autres avant que de lier le ſac, veulent qu'on faſſe une inciſion à la partie ſupérieure, afin de pouvoir repouſſer plus facilement avec le doigt, ce qu'il contient; après quoi ils font leur ligature. Mais il ſuffit d'ordonner au malade, de retenir ſon haleine, afin que la tumeur devienne auſſi conſiderable qu'il eſt poſſible qu'elle ſoit: on trace enſuite, à ſon extrémité inférieure, une ligne avec de l'encre; on fait coucher le malade ſur le dos; on porte la main ſur la tumeur, afin de faire rentrer en preſſant avec les doigts, ce qui n'eſt point retombé; & lorſque tout eſt rentré, on attire le ſac ombilical, & on y fait une forte ligature, à l'endroit qu'on a marqué avec de l'encre. On cautériſe enſuite avec les cauſtiques, ou le cautere actuel, tout ce qui ſe trouve au-deſſus de la ligature, juſqu'à ce qu'elle tombe, & on panſe l'ulcere comme les autres brûlures. Cette méthode réuſſit parfaitement, non-ſeu-

lement dans la descente de l'intestin, ou de l'*épiploon*, ou de l'un & de l'autre, mais encore dans celle qui est produite par un amas d'humeur.

Avant que d'en venir à l'opération, il faut voir, s'il n'y a point de danger à la faire. On ne doit la tenter, ni sur un enfant, ni sur un homme qui est dans la force de l'âge, ni sur un vieillard. L'âge le plus propre est depuis six ans, jusqu'à quatorze. Il faut que le sujet soit sain, & d'un bon tempérament; qu'il ne soit point cacochyme; qu'il n'ait ni dartre, ni galle, ni autre maladie semblable. Cette méthode d'ailleurs, n'est bonne que dans les tumeurs légeres; mais elle est dangereuse dans celles qui sont considerables. Il ne faut point non plus entreprendre cette opération en Automne, ni en Hyver, mais au Printems, qui est la saison la plus avantageuse de toutes; ou au commencement de l'Eté. Le malade doit faire abstinence la veille, & prendre des lavemens, afin que les parties qui sont sorties, rentrent plus facilement dans le ventre.

CHAPITRE XV.

Maniére d'évacuer les eaux dans l'hydropiſie.

J'AI déja dit ailleurs, qu'il falloit vuider les eaux dans l'hydropiſie ; il me reſte à expliquer maintenant, comment ſe fait cette évacuation. Quelques-uns percent les tégumens à gauche, à quatre doigts de diſtance du nombril ; d'autres les percent au nombril même ; quelques-autres cautériſent d'abord les tégumens extérieurs, & percent enſuite la membrane intérieure de l'abdomen, parce que la réunion des chairs ſe fait moins facilement dans les parties ſur leſquelles on a porté le feu. Il faut dans la paracenthèſe, enfoncer l'inſtrument avec beaucoup de précaution, pour ne point ouvrir de vaiſſeau. Cet inſtrument doit être fait de façon, que le tranchant ait environ trois quarts de doigt de largeur. Il faut le plonger aſſez avant, pour que les tégumens & le péritoine ſoient percés : on introduit enſuite dans l'ouverture, une canule de plomb ou d'airain, dont les bords ſoient

recourbés extérieurement à la partie supérieure, ou qui soit munie tout autour d'un cercle, qui l'empêche de s'enfoncer entiérement dans le ventre. La partie qu'on plonge dans l'abdomen, doit être un peu plus longue, que celle qui est en dehors, afin qu'elle puisse aller en delà du péritoine. On laisse couler les eaux à travers cette canule, jusqu'à ce que la plus grande partie soit évacuée; après quoi, on bouche la canule avec du linge, qu'on introduit dedans, & on la laisse dans la playe, si on ne s'est point servi de caustique: les jours suivans, on vuide environ une chopine d'eau chaque fois, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. D'autres veulent, quand bien même on n'auroit point employé de caustique, qu'on retire la canule sur le champ, & appliquent à l'endroit de la ponction, une éponge trempée dans de l'eau froide, ou du vinaigre: ils contiennent l'éponge par le moyen d'un bandage convenable: le lendemain, ils enfoncent de nouveau la canule, en écartant un peu les bords de la playe, qui est encore toute récente, & ils évacuent ce qui reste d'eau; car ils la vuident toute en deux fois.

CHAPITRE XVI.

Des playes du bas-ventre, qui pénétrent à l'intérieur, & de la bleſſure des inteſtins.

LES playes du bas-ventre pénétrent quelquefois à l'intérieur; ce qui donne lieu aux inteſtins de s'échapper. Lorſque cet accident arrive, il faut examiner ſur le champ, ſi les inteſtins ne ſont point bleſſés, & s'ils conſervent leur couleur naturelle. Si les inteſtins grêles ſont percés, j'ai déja dit qu'il n'y avoit point* de reméde. Les gros inteſtins peuvent ſe recoudre; leurs bleſſures cependant ne ſe guériſſent pas toujours; mais comme elles ſe guériſſent quelquefois, il vaut mieux en tenter la cure, quoique douteuſe, que d'abandonner le malade à une mort certaine. Si les inteſtins grêles, ou les gros, ſont livides, ou pâles, ou noirs, & privés par conſéquent de ſentiment, tous les ſecours ſont ſuperflus.

* On a aujourd'hui l'heureuſe expérience du contraire.

S'ils conservent encore leur couleur naturelle, il faut opérer sur le champ, & ne point perdre un instant; car étant exposés à l'air extérieur auquel ils ne sont point accoutumés, ils peuvent se vitier d'un moment à l'autre. On fait coucher le blessé sur le dos, les hanches élevées, & on dilate la playe, si elle n'est point assez large, pour qu'on puisse faire rentrer commodément les intestins. S'ils paroissent secs, on les lavera avec de l'eau, à laquelle on aura ajouté un peu d'huile. Alors un aide écartera doucement les lévres de la playe avec les doigts, ou bien avec deux crochets qu'on aura adaptés au péritoine. Le Chirurgien commencera par faire rentrer les intestins qui sont sortis les derniers, en observant de garder leurs circonvolutions. Lorsque tout est rentré, il faut remuer & agiter doucement le malade, afin que les intestins se remettent dans leur situation naturelle, & qu'ils y restent. Après la réduction des intestins, il faut examiner l'*épiploon*, & couper avec des ciseaux, les parties qui peuvent être vitiées, & replacer doucement celles qui sont saines. Il ne suffit point de recoudre simplement la peau

ou le péritoine, il faut les recoudre tous les deux, & même avec un fil double, & ſerrer les points plus que dans les autres bleſſures; parce qu'il n'eſt point d'endroit où la ſuture puiſſe ſe rompre plus facilement à cauſe du mouvement du ventre, & qu'on n'a point à craindre qu'il ſurvienne d'inflammation conſidérable. On prend donc deux aiguilles enfilées chacune, d'un double fil; on en tient une de chaque main, & commençant par le péritoine, qui doit être couſu le premier, on paſſe l'aiguille de la main gauche, dans le côte droit de la playe, à ſon extrémité; & l'aiguille de la droite, dans le côté gauche; on pique le péritoine de dedans en dehors, afin que la pointe de l'aiguille, ſoit toujours éloignée des inteſtins. Lorſqu'on a ainſi arrêté les deux bords de la playe par un point de ſuture, on change les aiguilles de main, de ſorte que l'on tient de la droite, celle que l'on tenoit auparavant de la gauche; & de la gauche, celle que l'on tenoit de la droite. On fait un ſecond point de ſuture avec ces deux aiguilles, comme la premiére fois; on en fait enſuite un troiſiéme, un quatriéme,

& ainſi conſécutivement, changeant à chaque point, les aiguilles de main, juſqu'à ce que l'ouverture du péritoine ſoit entiérement couſue, & fermée. Après cela, on paſſe les mêmes fils & les mêmes aiguilles dans la peau, & on la coud comme le péritoine; en obſervant toujours de porter la pointe de l'aiguille de dedans en déhors, & de changer les aiguilles de main, à chaque point que l'on fait. Les deux ſutures étant finies, on applique deſſus, des médicamens glutinatifs, qu'on recouvre d'une éponge, ou de laine nouvelle, trempée dans du vinaigre; ce qui s'entend aſſez, ſans qu'il ſoit toujours beſoin de le répeter. On aſſure le tout, par le moyen d'un bandage, qu'on fait autour du ventre, & qu'il faut avoir ſoin de ne point trop ſerrer.

CHAPITRE XVII.

De la rupture du Péritoine.

LE Péritoine ſe rompt quelquefois, ſans que les tégumens extérieurs ſe trouvent endommagés; ce qui provient ou de quelque coup dans le bas-ventre,

ou de la reſpiration trop long-tems arrêtée, ou de quelque fardeau trop peſant, qu'on a porté. La trop grande diſtenſion de la matrice chez les femmes, occaſionne auſſi fort ſouvent la rupture du péritoine; cela arrive ſurtout aux environs des aînes. Comme les tégumens extérieurs ſont fort mous, & prêtent aiſément, il ſe forme en cet endroit, une tumeur, en conſéquence de la rupture du péritoine. Les ſentimens ſont très-partagés au ſujet de la cure de cette eſpéce de hernie. Quelques-uns percent la tumeur à ſa baſe, avec une aiguille, & y font une ligature avec deux fils, comme dans l'opération du ſtaphilome, & de la hernie du nombril, afin de faire tomber la partie du ſac qui eſt en-deſſus de la ligature : d'autres font dans le milieu de la tumeur, une inciſion, en forme de fueille de myrthe, ce qui eſt la méthode que j'ai déja dit qu'on devoit toujours obſerver; & réuniſſent enſuite les bords de la playe, avec une ſuture. Mais le plus ſûr, eſt de faire coucher le malade ſur le dos, & de porter enſuite la main ſur la tumeur, pour découvrir l'endroit où elle réſiſte moins; c'eſt ſurement là que doit ſe trouver la

rupture du péritoine ; car la tumeur doit nécessairement être plus rénitente dans les endroits où il se trouve en entier. Lorsqu'on a ainsi découvert l'endroit où répond la rupture du péritoine, il faut y faire une incision qui pénétre jusque dans la cavité du bas-ventre, & emporter le milieu de la tumeur, afin que l'incision faite au péritoine, soit récente ; parce que les points de suture ne peuvent tenir dans les bords d'une playe qui est ancienne. S'il arrivoit qu'après l'incision faite, il restât quelque chose des anciens bords de la rupture du péritoine, il faudroit avec le bistouri, en enlever tout le long, une bandelette fort mince, & qui ne fit que les effleurer. On se conduit pour le reste, comme dans la hernie du nombril.

2. Des *Varices du ventre.*

Il se forme aussi quelquefois des varices dans le ventre ; mais comme leur cure n'est point différente de celle des varices des jambes, je n'en dirai rien, que lorsque je parlerai de cette dernière.

CHAPITRE XVIII.

De la ſtructure des teſticules, & de leurs maladies.

JE vais parler des maladies qui attaquent les parties honteuſes, & qui ſont propres aux teſticules. Mais pour que l'on comprenne mieux ce que j'ai à en dire, je donnerai auparavant une courte deſcription des teſticules. Leur ſubſtance approche de la glanduleuſe; car elle ne renferme point de ſang, & eſt privée de tout ſentiment; & ſi on y éprouve de la douleur, ce n'eſt que lorſque les membranes qui les enveloppent, ſont meurtries, ou enflammées. Les teſticules ſont pendans au bas des aînes, & ſoutenus par deux muſcles, que les Grecs ont appellé *Crémaſtères*. Chacun de ces muſcles eſt accompagné de deux veines, & de deux artères. Toutes ces parties ſont recouvertes d'une membrane fort mince, nerveuſe, qui ne renferme point de ſang, qui eſt blanche, & que les Grecs appellent *Elytroïde*. Par deſſus cette tunique, il y en a une autre plus épaiſſe, & qui

est fortement attachée à la premiére par sa partie inférieure. On l'appelle en Grec *Dartos*. Il y a d'ailleurs, plusieurs productions membraneuses, fort minces, qui entrelassent les veines, les artères spermatiques, & les muscles crémastères, & qui viennent se réunir en très-grand nombre, à la partie supérieure des testicules, entre la tunique élythroïde, & le dartos. Outre ces deux enveloppes, propres à chaque testicule, il y en a une troisiéme extérieure & commune à tous les deux : nous l'appellons *Scrotum*, & les Grecs *Oscheon*. Cette derniére tunique est légérement adhérente par dessous, à celle du milieu ; mais elle ne fait que la recouvrir en dessus.

C'est sous le *scrotum*, que se forment les différentes maladies dont je vais donner le détail, & qui sont produites quelquefois par la rupture des membranes que nous avons dit venir des aînes ; & qui paroissent aussi quelquefois, sans que ces membranes soient rompues. Le péritoine qui sépare les intestins des parties inférieures, est aussi sujet à s'enflammer, à se relâcher, ou bien enfin à se rompre par quelque coup violent, reçu dans le bas ventre ; alors l'*épiploon*

ou les intestins dégagés de la pression du péritoine, tombent par leur propre poids, dans l'aîne, où ils trouvent une ouverture, dans laquelle ils se glissent, & de-là faisant effort contre les parties inférieures, ils écartent petit à petit, les membranes nerveuses, & descendent dans le *scrotum*. On appelle en Grec, la chûte de l'intestin dans le *scrotum*, *Enterocele*, & celle de l'*épiploon*, *Epiplocele*. Chez nous, on les désigne l'une & l'autre, sous le nom général & peu décent, de hernie. Si c'est l'*épiploon* qui est tombé, la tumeur qui est au *scrotum*, ne diminue point, soit qu'on fasse faire abstinence au malade, soit qu'on le tourne, & qu'on le place de différentes façons: lors même qu'il retient son haleine, la tumeur n'augmente pas beaucoup; elle est inégale au toucher, molle, & fort glissante.

Dans la descente de l'intestin, la tumeur est sans inflammation: tantôt elle augmente, tantôt elle diminue; ordinairement elle n'est point douloureuse. Elle disparoît quelquefois entiérement, si le malade se tient tranquille, ou se couche sur le dos, ou du moins elle diminue de façon, qu'on n'en apperçoit plus que quelques restes legers dans le *scrotum*; elle

elle augmente, lorsque l'on crie avec force, que l'on mange trop, & que l'on porte quelque fardeau trop pesant. Le froid la resserre ; le chaud la dilate. Le *scrotum* est alors tendu, rond, & lisse au toucher ; la tumeur que l'on sent en dessous, est glissante : si on la presse avec les doigts, elle remonte vers l'aîne ; mais si on retire la main, elle retombe de nouveau, en faisant quelque bruit. Voilà ce qui arrive, lorsque le mal est léger. Mais si les intestins tombés, sont remplis de matiére fécale, la tumeur est d'un volume beaucoup plus considerable, & il est impossible de la faire rentrer. On sent des douleurs au *scrotum*, aux aînes, & dans le bas-ventre ; il est assez ordinaire aussi, que l'estomac soit affecté ; & alors les malades vomissent de la bile, qui est d'abord jaune, ensuite verte, & même quelquefois noire.

Il paroit encore quelquefois une tumeur au *scrotum*, sans que le péritoine ait été rompu, ou relâché ; cette tumeur est produite par un amas d'eau. Elle est aussi de deux espéces ; car tantôt les eaux s'amassent entre les tuniques des testicules, & tantôt entre les productions membraneuses qui entrelassent les vei-

nes & les artères ſpermatiques. Lorſque ces vaiſſeaux ſont devenus calleux, à la ſuite de quelque maladie, les eaux qui s'amaſſent entre les tuniques du teſticule, n'occupent pas toujours la même place; car elles ſont tantôt entre la tunique la plus extérieure, & celle du milieu; & tantôt entre celle-ci & la plus intérieure. Les Grecs appellent l'une & l'autre de ces tumeurs, *Hydrocele*. Pour nos Auteurs, qui ne ſe ſont point aſſez attachés à diſtinguer ces différentes eſpéces de maladies, ils leur donnent le nom de hernies, comme aux premiéres. Ces hernies ont des ſignes qui leur ſont communs, & d'autres qui leur ſont propres. Les premiers ſervent à faire connoître qu'elles ſont produites par un amas d'humeurs; les ſeconds, à diſtinguer le ſiége de ces mêmes humeurs. Nous ſommes ſûrs que c'eſt un amas d'eau, ſi la tumeur ne diſparoît jamais totalement, & ſi elle devient ſeulement plus petite, lorſque le malade fait abſtinence, ou qu'il a un peu de fiévre, ſur tout dans les enfans. La tumeur eſt molle, s'il n'y a point beaucoup d'eau épanchée; mais s'il y en a beaucoup, elle eſt rénitente, comme un outre rempli & bien ſerré. Les veines

du *ſcrotum* ſont auſſi enflées : ſi on preſſe avec les doigts, les eaux cédent à la preſſion, & ſe répandent dans les environs qui ne ſont point comprimés, & les gonflent ; on les voit alors à travers le *ſcrotum*, comme au travers d'un verre ou d'une corne tranſparente. Ces tumeurs ne ſont point douloureuſes par elles-mêmes. Voici la maniére de reconnoître le ſiége de l'humeur. On prend la tumeur dans la main ; on la preſſe avec deux doigts, & ſi l'eau eſt épanchée entre la tunique inférieure, & celle du milieu, on la ſent flotter doucement entre les doigts : le *ſcrotum* eſt plus blanc, & moins tendu ; l'impreſſion des doigts, ne reſte point deſſus, ou n'y reſte que très-peu ; on ne peut ni ſentir, ni appercevoir le teſticule qui eſt de ce côté-là. Si les eaux ſont renfermées ſous la tunique du milieu, le *ſcrotum* s'enfle d'avantage, & la verge eſt preſqu'entiérement cachée ſous la tumeur.

Outre ces différentes ſortes de hernies, il en eſt encore une autre, qui n'eſt produite ni par le relâchement, ni par la rupture du péritoine, mais par la dilatation variqueuſe des veines ſpermatiques : les Grecs l'appellent *Cir-*

ſocele. Les varices ſont ſituées quelquefois à la partie ſupérieure du *ſcrotum*, & occupent ou les veines du *ſcrotum*, ou celles de la membrane du milieu, ou celles de la membrane intérieure ; quelquefois auſſi, elles ſont placées ſous la tunique inférieure, ſur le corps du teſticule même, & le muſcle crémaſtère. Les varices du *ſcrotum* ſe diſtinguent à la vûe même ; celles de la tunique du milieu, & de la tunique inférieure, étant plus enfoncées, ne ſont pas à la vérité, auſſi apparentes ; cependant on ne laiſſe pas de les appercevoir ; car outre qu'il y a une tumeur qui eſt plus ou moins groſſe, ſelon la grandeur & l'étendue des veines, & fort rénitente au toucher, on apperçoit encore des inégalités ſur le corps même des veines ; & le teſticule de ce côté, pend plus bas que l'autre ; ſi ces varices ſont placées ſur le corps même du teſticule & du muſcle crémaſtère, le teſticule pend beaucoup plus bas qu'il ne devroit, & il eſt plus petit que l'autre, parce qu'il reçoit moins de nourriture.

Il ſe forme auſſi quelquefois, mais rarement, des excroiſſances de chairs, entre les tuniques : les Grecs appel-

lent cette espéce de hernie, *Sarcocele.*

Le testicule lui-même s'enflamme & se gonfle aussi quelquefois ; sa tumeur est accompagnée de fiévre, & si l'inflammation ne se termine promptement, la douleur s'étend jusqu'aux aînes & aux flancs : ces parties se gonflent ; le muscle qui soûtient le testicule, se tuméfie & se durcit.

Il survient encore au plis de l'aîne, des hernies, qu'on appelle *Bubonocele.*

CHAPITRE XIX.

De la cure générale des maladies des testicules ; & en premier lieu, de l'incision qu'on fait à l'aîne, ou au scrotum, & de la maniére de panser cette incision.

APRES le détail que nous venons de donner, des différentes sortes de hernies, nous passerons à leur cure, qui est générale, ou particuliére. Je commencerai par la cure générale, & je parlerai d'abord de celles où l'on emploie le bistouri. Pour ce qui est de celles qui demandent une autre mé-

thode, ou qui ſont incurables, je n'en parlerai, que lorſque je traiterai de la cure de chaque eſpéce en particulier. Quelquefois c'eſt à l'aîne, d'autre fois c'eſt au *ſcrotum* qu'on fait l'inciſion. Il faut y diſpoſer le malade, en ne lui laiſſant boire que de l'eau, trois jours auparavant, & en l'empêchant de prendre la veille, aucun aliment ſolide. Tout étant prêt pour l'opération, on fera coucher le malade ſur le dos, & ſi c'eſt l'aîne qu'il faut ouvrir, après avoir raſé le pubis, s'il eſt couvert de poil, on tirera le *ſcrotum*, pour diſtendre la peau de l'aîne, & on fera l'inciſion au bas du ventre, à l'endroit où les tuniques du teſticule viennent ſe réunir à l'abdomen. On enfoncera hardiment le ſcalpel, juſqu'à ce que l'on ſoit parvenu à la tunique extérieure, qui eſt celle du *ſcrotum*, & qu'on ait ouvert la tunique moyenne. L'inciſion faite, on trouvera en-deſſous, une ouverture dans laquelle il faut introduire le doigt index de la main gauche, pour écarter les membranes, & dégager le ſac herniaire. Un aide ſaiſira alors le *ſcrotum* de la main gauche, l'élevera en le tirant vers lui, & l'éloignera le plus qu'il pourra, de l'aîne, avec le teſticule;

tandis que le Chirurgien coupera avec le biſtouri, toutes les productions membraneuſes qui recouvrent la tunique moienne, s'il ne peut les ſéparer avec les doigts. Ce qui étant fait, l'aide laiſſera aller le teſticule, afin qu'il vienne ſe préſenter à l'ouverture de l'inciſion, & qu'on puiſſe le retirer du *ſcrotum*, pour le placer ſur le ventre avec ſes deux tuniques. Si on y apperçoit quelque choſe de vitié, on l'emportera; & comme il y a quantité de veines qui rampent non ſeulement ſur le teſticule, mais encore ſur ſes tuniques, on coupera ſur le champ, avec le biſtouri, celles qui ſeront petites; mais on fera auparavant, une ligature, avec des fils fort longs, à celles qui ſeront plus groſſes, pour prévenir l'hémorragie dangeruſe qui pourroit ſurvenir.

Si la tunique moienne paroît endommagée, ou ſi le mal eſt ſitué en-deſſous, on la coupera au haut de l'aîne; cependant on ne l'emportera pas entiérement, par ſa partie inférieure; car il y auroit un danger extrême à la couper à la baſe du teſticule où elle eſt fortement attachée à la tunique inférieure.

On en fera autant à la tunique inférieure, ſi elle paroit en mauvais état;

on ne fera cependant point l'incision tout-à-fait au haut de l'aîne, mais un peu plus bas, afin de ne point offenser le péritoine; ce qui pourroit attirer une inflammation considérable. Il ne faut pas néanmoins en laisser une trop grande portion, de crainte que ce qui resteroit, ne devint fistuleux, & ne donnât lieu au même mal. Lorsqu'on aura ainsi dégagé le testicule, on le remettra fort doucement, dans le *scrotum*, avec ses veines, ses artères & son muscle. On doit bien prendre garde qu'il ne tombe du sang dans la cavité du *scrotum*, & de n'en point laisser de caillé dans aucun endroit. Si le Chirurgien a été obligé de faire la ligature de quelques veines, il laissera pendre hors de la playe, les bouts du fil avec lequel il les aura liées. Ces veines, lorsque la suppuration sera établie, tomberont d'elles-mêmes, avec la ligature, sans faire aucune douleur. On réunira ensuite les bords de la playe, avec deux boucles, & on appliquera par dessus, des médicamens glutinatifs. Il est quelquefois nécessaire de faire une incision dans l'un des bords de la playe, afin que la cicatrice soit plus forte & plus étendue. Dans ce cas, il ne faut point que la charpie appuye beaucoup

sur

ſur la playe, mais qu'elle ne faſſe, pour ainſi dire, que poſer deſſus ; on la recouvrira de médicamens propres à empêcher l'inflammation ; c'eſt-à-dire, de laine nouvelle, ou d'une éponge trempée dans du vinaigre : on ſe comportera, pour le reſte, comme dans tous les cas où il eſt queſtion d'établir la ſuppuration.

Si c'eſt le *ſcrotum* qu'on ouvre, on fera également coucher le malade ſur le dos ; on ſaiſira enſuite fortement le *ſcrotum*, en-deſſous, avec la main gauche, & on fera l'inciſion. Si le mal eſt petit, on ne l'ouvrira qu'aux deux tiers ; s'il eſt plus conſidérable, on fera l'inciſion plus grande, & de façon qu'il n'y ait que la partie de deſſous, où eſt appuyé le teſticule, qui ne ſoit point ouverte. Il faut d'abord tenir le biſtouri droit, & n'appuyer que très légerement, pour n'ouvrir que le *ſcrotum* ; enſuite on panchera un peu la pointe de l'inſtrument, pour couper les membranes tranſverſes, qui ſont entre la tunique du *ſcrotum*, & la tunique moyenne du teſticule : ſi le mal eſt placé ſur cette tunique, on ne l'ouvrira point ; s'il eſt en-deſſous, on l'ouvrira, de même que la troiſiéme, ſi le mal eſt auſſi renfermé

dessous. En quelque endroit que soit le siége du mal, lorsqu'on l'a trouvé, il faut qu'un aide tire doucement le *scrotum*, tandis que le Chirurgien, avec le bout du doigt, ou le manche du bistouri, détache la tunique, à sa partie inférieure. Lorsqu'il l'a détachée, il la tire en dehors, & l'ouvre ensuite avec un instrument, qu'on appelle bec de corbeau, à cause de la ressemblance : l'incision doit être assez grande, pour laisser passer le doigt du milieu & l'index. Cette incision faite, on coupe le reste de la tunique, avec le scalpel, qu'on fait glisser entre les doigts ; & on ôte tout ce qu'il y a de vitié.

Quelle que soit la tunique qu'on a ouverte, il faut aussi l'emporter. Si c'est celle du milieu, on la coupera, comme je l'ai dit cy-dessus, au haut de l'aine ; & plus bas, si c'est la derniére. Au reste, avant que de la couper, il faut y faire une bonne ligature, de même qu'aux veines, où cela sera nécessaire, & laisser pendre en déhors de la playe, les bouts du fil.

Après qu'on a fait ce que je viens de dire, on replace le testicule, & on réunit les bords de l'incision, avec des sutures, qui ne doivent point être trop

éloignées les unes des autres, de peur que les bords ne puissent se reprendre, & que la cure ne dure trop long-tems; ni trop proches, afin de ne point augmenter l'inflammation. Il faut aussi avoir attention de ne point laisser de sang dans le *scrotum*, & appliquer par-dessus les sutures, des médicamens glutinatifs.

S'il s'est épanché du sang dans le *scrotum*, ou s'il y est tombé quelques caillots, il faut faire une incision en-dessous, à l'endroit où est ce sang, & lorsqu'on l'aura ôté, appliquer sur l'incision, une éponge trempée dans du vinaigre fort âcre. Dans ces sortes d'opérations, on ne doit lever le premier appareil, que le cinquiéme jour, s'il n'y a point de douleur: il suffit d'arroser deux fois par jour, avec du vinaigre, la laine, ou l'éponge qu'on a appliquée par-dessus. S'il y a douleur, on le levera le troisiéme jour; & si ce sont des boucles qu'on a faites, on les coupera; ou bien si on n'a mis que de la charpie, on l'ôtera, & on en mettra de la nouvelle, que l'on trempera dans l'huile rosat, ou du vin. Si l'inflammation augmente, on ajoutera à ces premiers remédes, un cataplasme fait avec la len-

tille & le miel, ou bien avec l'écorce de grenade bouillie dans du vin auſtère, ou bien avec tous ces ingrédiens mêlés enſemble. Si ce cataplaſme n'appaiſe point l'inflammation, on fomentera après le cinquiéme jour, la playe, avec de l'eau chaude; & l'on continuera, juſqu'à ce que le *ſcrotum* ſoit déſenflé & plus couvert de rides. Alors on ſe ſervira d'un cataplaſme fait avec la farine de froment, & un peu de réſine de pin, qu'on fera bouillir dans du vinaigre, ſi le malade eſt robuſte; ou dans du miel, s'il eſt délicat. De quelque eſpéce que ſoit le mal, ſi l'inflammation eſt conſiderable, il n'eſt pas douteux qu'il ne faille appliquer des ſuppuratifs.

S'il s'eſt formé du pus dans le *ſcrotum* même, il faut y faire une petite inciſion, pour donner iſſue à ce pus, & n'y appliquer de charpie, qu'autant qu'il en faut, pour recouvrir l'ouverture: l'inflammation finie, on ſe ſervira, à cauſe des nerfs, du dernier cataplaſme, dont nous avons parlé, & enſuite de cérat. Voilà ce que ces ſortes de playes ont de particulier. Quant au reſte du panſement, & au régime de vivre qu'on doit ſuivre, c'eſt abſolument la même choſe, que dans les autres eſpéces de bleſſures.

CHAPITRE XX.

Cure de la deſcente de l'inteſtin dans le ſcrotum.

TELLE eſt la cure générale des hernies : nous paſſerons à préſent, à la cure particuliére de chaque eſpéce. Si l'inteſtin chez un enfant, eſt tombé dans le *ſcrotum*, il faut avant que d'en venir au biſtouri, eſſayer le bandage. On fait pour cet effet, un brayer, au bout duquel on coût une pelotte faite de linge, qu'on applique contre l'inteſtin même, pour l'empêcher de ſortir ; on ſerre enſuite fortement, le reſte du brayer, tout autour du corps. On vient ſouvent à bout, par le moyen de ce bandage, de maintenir l'inteſtin en-dedans du ventre, & de remédier à la rupture, ou au relâchement du péritoine. Si lorſque l'enfant eſt plus avancé en âge, l'inteſtin tombe de nouveau, & s'il en eſt ſorti une grande portion, ainſi qu'on peut en juger par la groſſeur de la tumeur, il y a du danger à employer le biſtouri ; ſur-tout ſi la hernie eſt accom-

pagnée de douleur & de vomiſſement ; accidens qui ſont preſque toujours occaſionnés par l'arrêt des matiéres fécales dans cet endroit de l'inteſtin ; il ne faut donc ſonger qu'à pallier & à adoucir le mal, & à faire rentrer l'inteſtin par d'autres moyens.

Il faut tirer du ſang du bras ; ordonner enſuite au malade, ſi ſes forces le permettent, une abſtinence de trois jours, ou du moins, la plus longue qu'il eſt poſſible, eu égard aux forces du corps. On appliquera en même-tems, des cataplaſmes faits avec la ſemence de lin, bouillie dans du *mulſum*, & enſuite avec la farine d'orge & la reſine. On mettra auſſi le malade dans un bain d'eau chaude, dans laquelle on aura mêlé de l'huile. On ne fera prendre que quelques alimens légers & chauds. Quelques-uns donnent des lavemens : ces lavemens peuvent bien pénétrer juſqu'aux inteſtins qui ſont tombés dans le *ſcrotum*, mais ils ne peuvent en rien faire ſortir. Si après avoir adouci le mal, par les remédes que nous venons de dire, la douleur revient de nouveau, on réiterera les mêmes choſes.

S'il eſt tombé une grande portion d'inteſtin dans le *ſcrotum*, ſans qu'il

y ait cependant aucune douleur, il eſt également inutile d'employer le biſtouri; non qu'on ne puiſſe par ce moyen, faire ſortir du *ſcrotum* la portion d'inteſtin qui y eſt tombée; car il faudroit pour cela, que l'inflammation fût des plus conſiderables; mais parce qu'après même qu'on l'aura repouſſée, elle s'arrêtera à l'aine, & y formera une tumeur, en ſorte que le mal ne fera que changer de place, ſans être pour cela guéri.

Dans les cas néanmoins où l'on doit employer le ſcalpel, il faut, lorſqu'on eſt parvenu à la tunique moyenne, qu'un aide la ſaiſiſſe par les bords, & l'élève avec deux crochets, tandis que le Chirurgien la ſéparera des différentes membranes qui l'attachent à la tunique inférieure; car il y auroit du danger de l'ouvrir ſans ces précautions; on coureroit riſque de bleſſer l'inteſtin qui eſt endeſſous. Lorſqu'on l'aura entiérement détachée, on l'ouvrira depuis l'aine juſqu'au teſticule, qu'on prendra garde de ne point offenſer, & on l'emportera. Voilà la méthode qu'il eſt preſque toujours à propos de ſuivre, lorſque le malade eſt fort jeune, & que le mal eſt léger.

Si c'eſt un homme robuſte, & que le mal ſoit plus conſiderable, on ne doit point non plus emporter le teſticule, mais il faut le laiſſer dans ſa place, & opérer de la façon ſuivante. On fera à l'aîne, de la maniére dont nous venons de le dire, une inciſion qui pénétrera juſqu'à la tunique moyenne, qu'on ſaiſira de même avec deux crochets; mais de façon cependant que celui qui eſt à gauche, appuye ſur le teſticule, pour l'empêcher de ſortir par la playe. On ouvrira enſuite par en bas, cette tunique, avec le biſtouri; on portera le doigt index de la main gauche en-deſſous, à la baſe du teſticule, pour le pouſſer vers l'ouverture de la playe; après quoi, on ſéparera avec le pouce & l'index de la main droite, la veine, l'artère, le *muſcle* & la tunique qui les recouvre, de la tunique ſupérieure: ſi on rencontre des attaches membraneuſes qui s'y oppoſent, on les coupera avec le biſtouri, pour dégager totalement la tunique moyenne. Lorſqu'on a coupé tout ce qu'il falloit, & qu'on a remis le teſticule en place, on emporte une petite bride de l'inciſion faite à l'aîne, afin que l'ouverture ſoit plus grande, & qu'il croiſſe plus de chair, pour former une cicatrice plus forte.

CHAPITRE XXI.

*Cure de la chûte de l'*Epiploon *dans le* Scrotum.

SI c'eſt l'*épiploon* qui eſt tombé dans le *ſcrotum*, il faut également faire une inciſion à l'aîne, & ſéparer les tuniques de la façon que nous avons dite. Il faut auſſi examiner ſi la portion de l'*épiploon* qui eſt tombée, eſt grande ou petite : ſi elle eſt petite, il faut la repouſſer dans le ventre, en la faiſant paſſer par l'ouverture de l'aîne, avec les doigts, ou le dos du biſtouri : ſi elle conſiderable, il la faut laiſſer pendre telle qu'elle eſt ; la frotter avec des cathérétiques, juſqu'à ce qu'elle ſe deſſéche & tombe d'elle-même. Quelques-uns la percent avec une aiguille enfilée d'un double fil, & y font une ligature, en ſerrant fortement les deux bouts de chaque fil, en ſens contraire. Par ce moyen, la portion de l'*épiploon* ſe deſſéche, & tombe auſſi, mais plus tard. On abrégera la cure, ſi on applique ſur l'*épiploon*, au-deſſus de la ligature, des médicamens

qui consument les chairs, sans les ronger : les Grecs les appellent *Septiques*.

Il y a eu des Chirurgiens qui coupoient l'*épiploon* avec des ciseaux ; ce qui n'est point nécessaire, lorsque la portion qui est tombée, est petite, & ce qui peut occasionner une hémorrhagie, si elle est considérable; car l'*épiploon* est parsemé de veines, & même de veines assez grosses. Il ne faut point s'autoriser ici, de ce que nous avons dit au sujet des blessures du ventre ; qu'il falloit couper avec des ciseaux, la portion de l'*épiploon* qui étoit sortie : le cas est tout-à-fait différent ; dans les blessures du ventre, cette portion de l'*épiploon* est morte ; d'ailleurs, on ne peut l'emporter par aucun moyen plus sûr ; mais il n'en est pas de même ici. Si on a fait rentrer l'*épiploon* dans le bas ventre, on réunira les bords de la playe avec une suture : si la portion étoit trop considérable, pour qu'on pût la faire rentrer ; & si on l'a laissé dessécher en dehors, on fera une incision sur les bords de l'ouverture, & on la fermera comme nous avons dit plus haut.

2. *Cure de la hernie aqueuſe.*

Si la hernie eſt produite par un amas d'eau, il faut faire une inciſion à l'aîne, lorſque c'eſt un enfant ; à moins que la trop grande quantité de liqueur qui eſt renfermée dans la tumeur, ne s'y oppoſe : il faut faire cette inciſion au *ſcrotum*, ſi c'eſt un homme, & toutes les fois qu'il y a beaucoup d'eau épanchée ; enſuite ſi on a ouvert l'aîne, tirer les tuniques par l'ouverture qu'on a faite, & en faire ſortir l'eau : ſi c'eſt au *ſcrotum* qu'on a fait l'inciſion, & ſi le mal eſt tout-à-fait en-deſſous, on n'a que l'humeur à évacuer : ſi elle eſt renfermée dans des membranes, on les coupera ; on fera enſuite dans le *ſcrotum*, pour le nettoyer, des injections avec de l'eau, dans laquelle on aura diſſous du ſel, ou du nître. Si l'humeur eſt renfermée ſous la tunique moyenne, ou inférieure, il faut les tirer tout-à-fait hors du *ſcrotum*, & les extirper.

CHAPITRE XXII.

Cure du Cirſocele.

SI le *cirſocele* eſt ſitué ſur le *ſcrotum* même, il faut le cautériſer avec des ferremens minces & aigus, qu'on enfonce dans les veines variqueuſes, prenant bien garde de ne rien brûler que ces veines : il faut ſur-tout, ſe ſervir de ces ferremens, lorſque les veines ſont entortillées les unes dans les autres, & forment comme des eſpéces de pelottons ; on applique enſuite par-deſſus, un cataplaſme de farine détrempée dans de l'eau froide, qu'on aſſure par le moyen du bandage que j'ai dit convenir dans les maladies de l'anus. Le troiſiéme jour, on ſe ſert d'un cataplaſme fait avec la lentille & le miel. Lorſque les eſcarres ſont tombées, on déterge les ulcères avec du miel ; on les incarne avec l'huile roſat, & on les cicatriſe avec la charpie ſéche. Si les varices ſont placées ſur la membrane moyenne, il faut faire une inciſion à l'aine ; faire ſortir en-déhors la tunique, & en déta-

ther avec les doigts, ou le manche du bistouri, les veines variqueuses. On fera une ligature avec un fil de lin en-dessus, & en-dessous, dans les endroits où elles seront adhérentes ; & après les avoir coupées en-dessous de la ligature, on replacera le testicule. Mais si le cirsocele attaque la troisiéme tunique, on est obligé d'emporter la seconde ; ensuite s'il n'y a que deux ou trois veines variqueuses sur la tunique inférieure, & si la plus grande partie de cette tunique est en bon état, il faut faire des ligatures à ces veines, en-dessus & en-dessous, & les couper, ainsi que nous venons de le dire : on replacera ensuite le testicule. Mais s'il y a des varices par toute l'étendue de cette tunique, il faut introduire le doigt index par l'ouverture de l'incision ; le faire passer en-dessous des veines variqueuses, & les pousser en les soulevant, jusqu'à ce que le testicule de ce côté, soit à la même hauteur de l'autre : on applique ensuite aux bords de l'incision, des boucles, dans lesquelles les veines variqueuses se trouvent aussi compriſes. Voici comment cela se fait. On perce par l'extérieur, un des bords de l'incision, avec une aiguille qu'on enfonce, non dans

la veine même, mais à travers sa membrane ; après quoi, on vient percer avec la même aiguille, l'autre bord de l'incision : on ne doit point piquer les vienes, de crainte d'une hémorragie, mais la membrane qui les sépare toujours les unes des autres ; par ce moyen, il ne peut survenir d'hémorragie, & les veines se trouvent suffisamment assujetties parle fil qu'on a passé à travers leur membrane. Il ne faut que deux boucles. On enfonce ensuite en-dedans, avec le dos du bistouri, toutes les veines qu'on avoit tirées. On ôte les boucles, lorsque l'inflammation est finie, & que la playe est détergée, afin que les bords de l'incision, & les veines se trouvent cicatrisés les uns avec les autres.

Mais si le cirsocele est au-dessous de la tunique inférieure, & attaque le testicule même & son muscle, il n'y a qu'un moyen de remédier à ce mal ; c'est d'emporter le testicule qui est alors tout-à-fait inutile à la génération, & qui reste toujours pendant beaucoup plus bas que l'autre, & cause même quelquefois de la douleur ; mais il faut pour cela, faire une incision à l'aine, tirer en-déhors, la tunique moyenne,

& l'emporter ; en faire autant à la tunique inférieure, & couper enſuite le muſcle qui ſoutient le teſticule. L'amputation faite, on lie les veines & les artères au haut de l'aîne, & on les coupe en-deſſous de la ligature.

CHAPITRE XXIII.

Du Sarcocele *des teſticules, & du muſcle durci.*

S'IL s'eſt formé un *ſarcocele* entre les tuniques du teſticule, il n'eſt pas douteux qu'on ne doive l'emporter ; mais dans cette derniére opération, il vaut mieux faire l'inciſion au *ſcrotum*. Lorſque le muſcle eſt durci, on ne peut guérir ce mal, ni par les médicamens, ni par le ſecours de la main. Le malade a une fiévre ardente ; il vomit des matiéres qui ſont vertes ou noires ; il eſt tourmenté d'une ſoif inſupportable ; ſa langue eſt ſéche & âpre ; ordinairement dès le troiſiéme jour de la maladie, il rend parbas, de la bile écumeuſe, qui corrode les endroits par leſquels elle paſſe. Il ne peut preſque ni prendre, ni garder aucune nourriture. Les extré-

mités ne tardent point à devenir froides ; il survient un tremblement ; les mains s'étendent involontairement ; le front se couvre d'une sueur froide, & à cette sueur succéde la mort.

CHAPITRE XXIV.

Du Cirsocele *de l'aîne.*

LORSQUE le *Cirsocele* est situé à l'aîne, il suffit d'y faire une seule incision, si le mal est léger ; mais s'il est plus considerable, il faut en faire deux, & emporter ce qui est entre ces deux incisions ; ensuite sans tirer en-déhors le testicule, comme j'ai dit que cela se faisoit quelquefois dans la descente de l'intestin, rassembler les veines ; les lier à l'endroit où elles sont adhérentes aux tuniques, & les couper en-dessous de la ligature. Le pansement de cette playe n'a rien de particulier.

CHAPITRE XXV.

De la maniére de recouvrir le gland, lorſqu'il eſt découvert.

DES maladies des teſticules, nous paſſerons à celles de la verge. Si quelqu'un a le gland découvert, & veut par bienſéance, le recouvrir, c'eſt une choſe qui peut ſe faire, mais plus aiſément ſur un enfant, que ſur un homme fait; plus aiſément ſur quelqu'un à qui cela eſt naturel, que ſur un autre qui a été circoncis, ainſi que cela ſe pratique chez certaines nations; plus aiſément ſur une perſonne qui a le gland petit, entouré de beaucoup de peau repliée, & la verge courte, que ſur une où toutes ces choſes ſont contraires. Voici la maniére dont il faut s'y prendre à l'égard de ceux qui ont le gland naturellement découvert. Il faut tirer le prépuce par ſon extrémité; l'étendre juſqu'à ce qu'il couvre le gland, & après l'avoir lié, couper circulairement toute la peau à la partie ſupérieure de la verge; évitant ſoigneuſe-

ment de ne point offenſer, ni le conduit de l'urine, ni les veines qui ſont dans les environs : il faut enſuite ramener doucement la peau par en bas, en ſorte que ce qui ſe trouve découvert au haut de la verge, forme une eſpéce de cercle ; après quoi, on appliquera de la charpie tout autour, afin qu'il croiſſe entre les bords de l'inciſion, des chairs qui rempliſſent cet eſpace, & donnent la facilité à la peau d'en bas, de s'étendre ſuffiſamment, pour recouvrir tout le gland. On doit laiſſer la ligature juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée, & ne laiſſer qu'une petite ouverture, pour donner paſſage à l'urine. Chez ceux qui ont été circoncis, il faut détacher la peau de la verge, en faiſant une inciſion tout autour du gland. Cette opération n'eſt point abſolument douloureuſe, parce que, lorſqu'on a détaché la peau dans les environs du gland, avec le ſcalpel, on peut avec la main, la ſéparer de bas en haut, du corps même de la verge, juſqu'au pubis, ſans aucune effuſion de ſang. Lorſqu'on a ainſi détaché la peau, on la retire vers le bas, en ſorte qu'elle vienne recouvrir tout le gland. L'opération finie, on trempe la verge dans de l'eau froide, & on la recouvre d'un

emplâtre propre à modérer la violence de l'inflammation. On ne doit prendre aucun aliment les jours suivans, jusqu'à ce qu'on se sente, pour ainsi dire, défaillir d'inanition; de crainte que si l'on mangeoit, il ne survint des érections. Lorsque l'inflammation sera passée, on ôtera l'appareil; on recouvrira le gland d'un emplâtre, & on étendra le prépuce par-dessus cet emplâtre, afin que la peau se réuniſſe avec les chairs, sous la couronne du gland; & qu'elle se guériſſe par-dessus, sans former d'adhérence.

2. *De la manière de découvrir le gland, lorsqu'il est couvert.*

Il faut au contraire, découvrir le gland, lorsqu'il se trouve couvert de façon qu'on ne peut renverser le prépuce: Les Grecs appellent ce mal *Phymosis*. Voici comment il faut s'y prendre. On fait une inciſion longitudinale en-dessous du prépuce, depuis le haut jusqu'au frein; par ce moyen, la partie qui est en-dessus, se trouve suffisamment dégagée, & on peut renverser le prépuce. Si cette inciſion ne suffit point, parce que le prépuce est beaucoup trop

étroit, ou parce qu'il y a quelque dureté à sa partie de dessus, il faut faire en-dessous, une incision triangulaire, de façon que la pointe du triangle soit tournée vers le frein, & la base vers le dessus du prépuce. On panse ensuite la playe avec de la charpie & d'autres médicamens convenables. Il faut se tenir en repos, jusqu'à ce que la cicatrice soit bien formée, parce que le mouvement occasionne sur l'ulcère, des frottemens qui le rendent sordide.

3. *Du Bouclement.*

On boucle quelquefois les jeunes gens, pour leur conserver la santé. Voici la maniére dont cela se fait. On tire le prépuce, & on marque à gauche & à droite, avec de l'encre, l'endroit qu'on veut percer; ensuite on laisse retomber le prépuce. Si les marques se trouvent vis-à-vis le gland, c'est une preuve qu'on a trop pris du prépuce; il faut faire les marques plus bas; si elles se trouvent au dessous du gland, c'est à cet endroit que l'on doit placer la boucle. C'est-là qu'il faut percer le prépuce avec une aiguille enfilée d'un fil. On noue ensuite les deux bouts de

ce fil, & on le remue tous les jours, juſqu'à-ce que les cicatrices des trous ſoient affermies. Pour lors, on ôte le fil, & on y paſſe une boucle, qui ſera d'autant meilleure, qu'elle ſera plus légére. Cette opération eſt plus ſouvent inutile, qu'elle n'eſt néceſſaire.

CHAPITRE XXVI.

De la retention d'urine, & des moyens d'y rémedier.

ON eſt quelquefois obligé, non ſeulement chez les hommes, mais encore chez les femmes, d'employer le ſecours de la main pour faire couler les urines qui ſont retenues; ſoit parce que le conduit de l'urine s'eſt affaiſſé par le grand âge; ſoit parce qu'il y a quelque pierre, ou quelque grumau de ſang qui en bouche l'ouverture, ou qu'une légere inflammation, ainſi que cela arrive ſouvent, empêche qu'on n'urine naturellement. On fait, à cet effet, des ſondes d'airain; & un Chirurgien n'en doit jamais avoir moins de trois, pour

les hommes, & de deux, pour les femmes, afin de pouvoir s'en ſervir ſur toutes ſortes de perſonnes, grandes ou petites. Quant aux ſondes qui ſont deſtinées à l'uſage des hommes, la plus grande eſt de quinze pouces; la moyenne de douze; la plus petite de neuf: à l'égard de celles dont on ſe ſert pour les femmes, la plus grande eſt de neuf pouces, & la plus petite, de ſix. Ces ſondes, ſur-tout celles qui ſont à l'uſage des hommes, doivent être un peu courbes, fort unies, & n'être ni trop fortes, ni trop foibles.

Lorſqu'on veut ſonder un homme, on le fait coucher ſur le dos, ſur un banc ou ſur un lit, comme dans l'opération de la pierre; le Chirurgien ſe place du côté droit; il ſaiſit la verge de la main gauche; & de la droite, il inſinue la ſonde dans l'urètre: lorſqu'il eſt parvenu au cou de la veſſie, il fait tourner un peu ſa ſonde, pour rencontrer le pli de l'urètre, & entrer dans la veſſie: lorſque l'urine s'eſt écoulée, il retire la ſonde. Pour les femmes, elles n'ont pas moins ſouvent beſoin d'être ſondées que les hommes; mais l'introduction de la ſonde eſt plus facile chez elles, parce qu'elles ont le

conduit de l'urine, plus droit & plus court. Son orifice qui reſſemble à une petite caroncule, eſt ſitué au-deſſus de la vulve, entre les grandes lévres. Le calcul tombe quelquefois dans la ſonde, où venant à ſe briſer, il reſte engorgé dans l'urètre, fort près de la ſortie de ce canal. Il faut, s'il eſt poſſible, l'en retirer ou avec un cure-oreille, ou avec l'inſtrument dont on ſe ſert dans l'opération de la pierre: ſi on n'en peut venir à bout par ce moyen, il faut tirer le prépuce le plus qu'on peut, & après en avoir recouvert le gland, y faire une ligature. Enſuite on fait une inciſion longitudinale au côté du pénis, & on en retire le calcul. Cela fait, on relâche le prépuce; & la partie de la peau qui eſt intacte, recouvre l'inciſion faite au pénis: par ce moyen, l'urine reprend ſa route naturelle, & la bleſſure ſe guérit ſans peine.

2 *De l'opération de la taille.*

Puiſque nous avons fait mention de la veſſie & du calcul, il paroît que c'eſt ici le lieu où il eſt à propos de parler de l'opération qu'on doit faire à ceux qui ſont attaqués de la

pierre, lorſqu'on ne peut les guérir autrement. On ne doit jamais ſe preſſer d'en venir à cette opération, parce qu'elle eſt très-dangereuſe. On ne doit point la faire en tout tems, ni à tout âge, ni dans toutes ſortes de cas; mais ſeulement au Printems, & ſur les enfans, depuis neuf ans juſqu'à quatorze, lorſque le mal eſt ſi violent, qu'il ne peut céder aux autres remédes, & que le malade eſt menacé de périr inceſſamment, ſi l'on differe. Ce n'eſt pas que l'on ne ſe trouve bien quelquefois de riſquer quelque choſe en médecine; mais c'eſt qu'il y a plus de danger à le faire ici qu'ailleurs, & que la taille eſt accompagnée de différentes ſortes d'accidens qui ſurviennent dans différens tems, & que nous rapporterons, en décrivant l'opération même.

Lors donc qu'on a réſolu de tenter la derniére reſſource, & d'en venir à l'opération, il faut y diſpoſer le malade quelques jours auparavant, en ne lui donnant que des alimens ſalubres, légers, & en petite quantité, & en ne lui laiſſant boire que de l'eau. Pendant tout ce tems, il doit ſe promener, afin que la pierre s'approche de plus

en

en plus du cou de la veſſie : on peut connoître auſſi par le moyen des doigts, ainſi que je le dirai, ſi la pierre eſt tombée dans le cou de la veſſie. Lorſqu'on s'en ſera aſſuré, on fera jeûner l'enfant la veille, & on lui fera le lendemain, dans un lieu chaud, l'opération de la maniére ſuivante.

Un homme vigoureux & entendu, s'aſſied ſur un ſiége élevé ; il prend enſuite l'enfant qu'on doit tailler, & le met ſur ſes genoux, en lui pliant les jambes, & en lui ordonnant de mettre les mains ſur ſes jarrets, qu'il lui fait écarter le plus qu'il peut, & qu'il maintient lui-même dans cette ſituation. Si l'enfant ſur lequel on doit faire l'opération, eſt fort, on met deux ſiéges l'un contre l'autre, & on fait aſſeoir deſſus, deux hommes vigoureux. On attache enſuite ces ſiéges l'un à l'autre, de façon qu'ils ne puiſſent s'écarter ; après quoi, on place de la maniére que nous venons de le dire, l'enfant ſur les genoux de ces deux hommes, dont l'un lui écarte la jambe gauche ; & l'autre, la droite ; ſelon qu'ils ſont placés ; tandis qu'il tient lui-même ſes jarrets fortement embraſſés. Au reſte, ſoit qu'il n'y ait qu'un

homme, soit qu'il y en ait deux qui tiennent l'enfant, ses épaules doivent appuyer sur leur poitrine. Au moyen de cette situation, la peau qui est au-dessus du pubis, entre les îles, est bien tendue & sans ride; la vessie se trouve resserrée dans un espace plus étroit, & il est plus aisé de saisir la pierre. Il est bon aussi de faire mettre sur les côtés, deux autres hommes vigoureux qui empêchent celui ou ceux qui tiennent l'enfant, de chanceler. Les choses étant ainsi disposées, le Chirurgien, dont les ongles doivent être bien rognés, après avoir trempé dans de l'huile, l'index & le doigt du milieu de la main gauche, les introduira dans l'anus, & appuyera doucement la droite sur le bas du ventre, de crainte que, si les doigts venoient de part & d'autre à appuyer trop fort sur la pierre, il ne déchirât la vessie. Il ne faut point se presser dans cette opération, comme dans la plupart des autres, mais la faire le plus sûrement qu'il est possible. Car si on déchire la vessie, il survient des convulsions qui mettent la malade en danger de mort. On doit commencer par chercher la pierre, aux environs du cou de la vessie: si on l'y

rencontre, il eſt moins difficile de la tirer ; c'eſt pourquoi j'ai dit qu'on ne devoit faire l'opération, que lorſqu'on étoit sûr qu'elle y étoit. Si elle n'y eſt point, ou qu'elle ſoit placée plus avant, il faut porter les doigts juſqu'au fond de la veſſie, & continuer d'appuyer doucement de la main droite.

Lorſqu'on aura trouvé la pierre (car il eſt impoſſible qu'on ne la rencontre avec les doigts,) il faut la conduire vers le cou de la veſſie, avec d'autant plus de précaution, qu'elle eſt plus petite & plus liſſe ; de crainte qu'elle n'échappe, & qu'on ne ſoit obligé de trop fatiguer la veſſie. Pour cela, il faut la pouſſer en avant, avec les doigts de la main gauche, tandis que la main droite qui eſt placée au-delà, s'oppoſera à ſon retour en arriére. Si la pierre eſt oblongue, on la pouſſera dans le cou de la veſſie, de façon qu'elle ne puiſſe s'échaper par une de ſes extrémités. Si elle eſt platte, on la placera tranſverſalement ; ſi elle eſt quarrée, on la mettra ſur ſes deux angles ; ſi elle eſt plus épaiſſe par un bout, & plus mince par l'autre, on la fera entrer par le petit bout ; ſi elle eſt ronde, on ſent qu'il eſt indifférent

de la mettre d'une façon ou d'une autre, à moins qu'elle ne soit plus lisse d'un côté que de l'autre : car alors, ce seroit par le côté le plus lisse, qu'il faudroit la faire entrer.

Lorsqu'on a amené la pierre dans le cou de la vessie, il faut faire à la peau, auprès de l'anus, une incision en forme de croissant, qui pénétre jusqu'au cou de la vessie, & dont les extrémités soient un peu tournées vers les cuisses. Dans la partie la plus basse & la plus étroite de cette incision, on en fait, sous la peau, une seconde transversale, qui ouvre le cou de la vessie, de façon que l'ouverture soit un peu plus grande que la pierre n'est grosse. Ceux qui, dans la crainte qu'il ne reste à cet endroit, une fistule, que les Grecs appellent *Ororuade*, * font l'incision petite, s'exposent au même inconvénient, avec encore bien plus de danger. Car si la pierre ne trouve point une voye toute faite, elle s'en fait une, lorsqu'on la tire de force. Sa figure, sa surface inégale & raboteuse, contribuent encore pour beaucoup dans ce cas, à augmenter les accidens : il peut survenir une hé-

* Ecoulement d'urine.

morragie, & des convulsions, qui mettent la vie du malade en danger ; & s'il en échappe, il lui restera dans cet endroit, une fistule beaucoup plus considérable qu'elle n'eût été, si l'on eût fait l'incision assez grande, pour laisser sortir la pierre, sans déchirer le cou de la vessie.

L'incision faite, on apperçoit la pierre, dont la figure & le corps sont fort différens. C'est pourquoi, si elle est petite, on la pousse d'un côté avec les doigts de la main gauche, & on la tire de l'autre, avec ceux de la droite. Mais si elle est grosse, il faut la tirer avec un crochet fait exprès pour cela, & qu'on applique sur la partie supérieure : ce crochet est mince & évasé par sa partie antérieure qui forme un espéce de demi-cercle ; il est uni & poli en dehors, du côté qui touche la vessie ; raboteux & inégal, de celui qui saisit la pierre. Il doit être plus long que court ; car lorsqu'il est court, on n'a pas la même force, pour tirer la pierre. Lorsqu'on a introduit ce crochet, il faut l'incliner à droite & à gauche, pour rencontrer la pierre & la mieux saisir ; dès qu'on l'a saisie, on panche le crochet. Il faut prendre toutes ces

précautions, de crainte qu'en retirant le crochet, la pierre ne s'échappe en dedans, & que l'instrument venant à heurter contre les lévres de l'incision, ne les offense; ce qui seroit, comme nous l'avons déja dit, très-dangereux.

Lorsque l'on est sûr que l'on tient bien la pierre, il faut faire presque dans le même moment, trois mouvemens à la fois; deux sur les côtés, & un en avant; de façon cependant que le tout s'execute fort doucement, & que l'on fasse avancer la pierre peu-à-peu. Ensuite on éleve un peu l'extrémité du crochet, afin qu'il soit plus engagé sous la pierre, & la fasse sortir avec plus de facilité. S'il est difficile de la saisir par sa partie supérieure, il faut la prendre par sa partie latérale. Voilà la méthode la plus simple d'opérer.

L'espece des pierres apporte encore des différences dans la maniére de les tirer; car il en est qui sont raboteuses, inégales, hériſſées de pointes. Il n'est point difficile d'extraire ces sortes de pierres, lorsqu'elles sont tombées dans le cou de la vessie; mais ce n'est qu'avec beaucoup de danger, qu'on les cherche dans le corps de la vessie, ou qu'on les en tire; parce que lorsqu'elles vien-

nent à déchirer les parois de ce viscere, il survient des convulsions qui accélérent la mort du malade ; sur-tout si ces pierres sont adhérentes par quelque pointe à la vessie, & l'obligent de se froncer, lorsqu'on les en tire. On connoît que la pierre est dans le cou de la vessie, par la difficulté avec laquelle on rend l'urine : on sçait qu'elle est pointue, inégale, par la nature de l'urine même, que l'on rend ensanglantée. On doit sur-tout s'assurer de l'existence de la pierre, par le moyen des doigts, & n'en point venir à l'opération, sans avoir tenté cette épreuve. On ne doit, alors presser que très-légérement en dedans, avec les doigts, de crainte qu'en appuyant trop fort, on ne déchire la vessie : on fait ensuite l'incision. Plusieurs se servent aussi du scalpel en cette occasion. *Megès* a prétendu que cet instrument n'étoit point convenable, parce qu'il peut se rencontrer quelque éminence à la pierre, & qu'alors, le scalpel en coupant les chairs saillantes qui la recouvrent, ne pénétrera point jusqu'à celles qui sont plus enfoncées ; ce qui mettra dans le cas de recommencer l'incision. Pour remédier à cet inconvénient, il a imaginé

un inſtrument droit, arrondi par le dos, demi-circulaire en dedans, & bien affilé. Il le tenoit entre le doigt du milieu & l'index, appuyant le pouce par deſſus, & l'enfonçoit de façon qu'il coupoit d'un ſeul coup, & les chairs & tout ce qui faiſoit ſaillie ſur la pierre. Par ce moyen, l'inciſion qu'il faiſoit, étoit ſuffiſamment grande, & on n'étoit point obligé d'y retoucher. Au reſte, de quelque façon que l'on ouvre le cou de la veſſie, il faut tirer doucement la pierre qui eſt inégale & raboteuſe, & ne faire aucune violence, pour en venir plus promptement à bout.

3. *Signes par leſquels on peut reconnoître ſi la pierre eſt ſabloneuſe ou molle.*

On peut reconnoître avant & dans le tems même de l'opération, ſi la pierre eſt ſabloneuſe; parce que l'urine eſt alors chargée de ſable & de gravier, & que la pierre que l'on ſent ſous les doigts, ne réſiſte point tant, mais eſt liſſe & douce au toucher, & gliſſe facilement ſur la ſurface interne de la veſſie. L'urine fait auſſi connoî-

tre si la pierre est molle & friable, & si elle est composée de plusieurs autres petites pierres qui ne sont point fortement attachées les unes aux autres : dans ce cas, l'urine charie & entraîne avec elle, comme des espéces de petites écailles. Il faut emmener toutes ces pierres vers le cou de la vessie, en faisant changer fort doucement & alternativement, les doigts de place, de crainte d'offenser la vessie, ou de briser ces pierres, qui pourroient laisser en dedans, quelques fragmens qui rendroient ensuite la cure plus difficile. Il faut tirer ensuite avec les doigts ou le crochet, la pierre qui se présente à l'ouverture.

S'il y a plusieurs pierres, il faut les extraire toutes les unes après les autres ; cependant, s'il en restoit encore une petite, il vaudroit mieux la laisser ; car on a bien de la peine à la trouver dans la vessie ; & lorsqu'on l'a trouvée, elle s'échappe aisément. Les longues perquisitions qu'il faut faire dans la vessie, pour y trouver ces sortes de pierres, l'irritent & y attirent des inflammations mortelles. On a vû même des personnes qui, sans avoir été taillées, sont mortes, pour leur avoir, pendant longtems & inutilement, tourmenté la ves-

ſie avec les doigts. A ces raiſons, on peut ajouter que, lorſque la pierre eſt petite, l'urine ne manque pas enſuite de l'entraîner avec elle, par la playe. Mais ſi la pierre eſt ſi groſſe, qu'on ne puiſſe la tirer, ſans déchirer le cou de la veſſie, il faut la fendre en deux. On doit l'invention de cette méthode à Ammonius, qui fut, pour cela, ſurnommé *Lithotome*. Voici comment il faut s'y prendre, pour fendre la pierre : on la ſaiſit avec un crochet : on l'embraſſe de façon qu'elle ne puiſſe s'échapper ; on prend enſuite un inſtrument d'une moyenne épaiſſeur, mince & émouſſé par la pointe, qu'on porte contre la pierre, tandis qu'on frappe ſur l'autre bout de l'inſtrument, qui, par ce moyen, fend la pierre en deux : il faut avoir grand ſoin, qu'il ne pénétre point juſqu'à la veſſie, & que les fragmens de la pierre ne déchirent rien.

4. *Des pierres des femmes.*

On fait ces mêmes opérations ſur les femmes : l'extraction du calcul a cependant chez elles, quelques particularités, dont il eſt à propos de parler ;

car le scalpel est inutile, lorsque la pierre est petite ; étant entraînée par l'urine, dans le cou de la vessie, qui est plus court & plus large chez elles, que chez les hommes ; elle tombe donc d'elle-même ; ou si elle s'arrête dans le conduit de l'urine, parce qu'il est trop étroit, pour la laisser passer, on peut la tirer sans le moindre risque, avec le crochet dont nous avons parlé. Cependant si elle est considérable, on ne peut se dispenser de faire l'opération. Si c'est une vierge, on introduit les doigts dans le fondement, comme chez les mâles ; après quoi, on fait une incision transversale, au bas de la grande lévre gauche : si c'est une femme, on introduit les doigts dans le vagin ; & on fait l'incision entre le conduit de l'urine, & l'os pubis. On ne doit point s'épouvanter quand chez une femme, il survien-droit une hémorragie un peu considérable.

5. *Maniére de panser les personnes qui ont été taillées.*

Lorsqu'on a enlevé la pierre de la vessie, si le malade est robuste, & qu'il n'ait pas souffert beaucoup, il faut laisser couler le sang, afin que l'inflammation

qui ſurvient, ſoit moins conſidérable ; on pourra même un peu laiſſer marcher le malade, afin que s'il eſt reſté quelque caillot de ſang dans la playe, il puiſſe tomber. Si le ſang ne s'arrête point de lui-même, après avoir coulé pendant un certain tems, il faut l'arrêter, afin que le malade ne perde point toutes ſes forces ; on doit même, s'il eſt foible, ſupprimer l'hémorragie dès que l'opération eſt faite ; car les convulſions qui ſurviennent, lorſqu'on a fait violence à la veſſie, ne ſont pas la ſeule choſe qui mette les perſonnes taillées en danger. L'hémorragie, ſi on n'y remédie par le ſecours des médicamens, peut être ſi conſidérable, qu'elle faſſe périr le malade. Il faut donc pour éviter cet accident, faire aſſeoir le malade dans un vaſe rempli de vinaigre fort âcre, où l'on aura fait diſſoudre un peu de ſel. Ce reméde appaiſe ordinairement l'hémorragie, reſſere la veſſie & tempere l'inflammation. S'il fait peu d'effet, il faut appliquer des ventouſes ſur les genoux, ſur les hanches & ſur le pubis.

Lorſqu'on a laiſſé couler aſſez de ſang, ou que l'hémorragie eſt appaiſée, on met le malade dans ſon lit ; on

le couche sur le dos, de façon que la tête soit un peu basse, & les reins plus élevés : on applique sur la playe, un linge plié en deux ou trois doubles, & trempé dans du vinaigre ; ensuite au bout de deux heures, on couche le malade dans un bain d'eau tiéde, de façon que l'eau ne lui monte que depuis les genoux, jusqu'au nombril ; on lui couvre exactement les autres parties du corps, à l'exception des mains & des piés, afin qu'il s'affoiblisse moins, & qu'il puisse rester plus long-tems dans le bain. Il survient ordinairement une sueur des plus abondantes, qu'on essuye autour du visage, avec une éponge. On retire le malade du bain, lorsqu'il commence à se trouver foible ; on l'oint ensuite avec beaucoup d'huile chaude, & on lui enveloppe avec de la laine molle trempée dans de l'huile tiéde, le pubis, les hanches, les aînes & la playe, sur laquelle on laisse toujours appliqué le linge qui la recouvre. On verse de tems en tems, sur cette laine, de l'huile tiéde, pour l'humecter & l'entretenir chaude, afin que le froid ne pénétre point sur la vessie, & que les nerfs se ramollissent. Quelques-uns appliquent des cataplasmes chauds ; mais ces cataplasmes pres-

ſent ſur la veſſie, irritent la playe & incommodent plus par leur poids, qu'ils ne font de bien par leur chaleur. Il n'eſt pas même néceſſaire de mettre de bandage.

Le lendemain, ſi la reſpiration eſt gênée; ſi l'urine ne coule point; s'il y a gonflement dans les environs du pubis, on peut être sûr qu'il eſt reſté du ſang caillé dans la veſſie, il faut donc introduire l'index & le doigt du milieu de la main gauche, dans le fondement, manier & remuer doucement la veſſie, afin que s'il y eſt reſté quelque caillot de ſang, il ſe réſoude, ſe détache, & tombe enſuite par la playe. Il ne ſera point hors de propos de faire dans la veſſie, avec une ſeringue à oreille, par l'ouverture de la playe, des injections avec du vinaigre dans lequel on ait fait diſſoudre du nître. Ces ſortes d'injections ſont très-propres à réſoudre les concrétions du ſang, qui peuvent s'être formées dans la veſſie. On pourra faire ces remédes dès le premier jour, ſi l'on craint qu'il ne ſoit reſté quelque caillot de ſang qui n'a pu ſortir, parce que la foibleſſe du malade n'a point permis qu'on le fit marcher. On continue de lui faire les mêmes choſes qu'aupara-

vant ; on le baigne, on recouvre la playe d'un linge trempé dans du vinaigre, & on applique par deſſus, de la laine, comme nous l'avons dit. Mais on ne doit point baigner ſi fréquemment, ni laiſſer ſi long-tems dans le bain, un enfant, qu'un jeune homme, une perſonne foible, qu'une perſonne forte : enfin le bain ſera encore plus ou moins fréquent, & on y reſtera plus ou moins long-tems, ſelon que l'inflammation ſera plus ou moins conſidérable, & que l'habitude du corps ſera plus ou moins reſſerée. Si pendant ce tems, le malade repoſe facilement ; ſi la reſpiration eſt aiſée & égale, la langue humide, la ſoif modérée ; ſi le bas-ventre ne ſe tend point ; ſi la douleur n'eſt point vive, la fiévre peu conſidérable, c'eſt une preuve que l'opération va bien.

L'inflammation finit ordinairement, le cinquiéme ou le ſeptiéme jour. Lorſqu'elle eſt paſſée, le bain eſt inutile ; il ſuffit que le malade continue de ſe coucher ſur le dos, & qu'on baſſine ſa playe avec de l'eau chaude, pour fondre & emporter les ſels âcres que l'urine pourroit y laiſſer. On appliquera des ſuppuratifs ; & s'il paroit

que l'ulcère ait besoin d'être détergé, on le fera avec du miel : si l'humeur qui découle de l'ulcère, est âcre, on l'adoucira avec l'huile rosat. L'emplâtre *Enneapharmaque* paroît être celui qui convient le mieux dans l'opération de la taille ; car il entre dans sa composition, du suif qui est bon pour faire suppurer, & du miel qui est propre pour déterger l'ulcère ; il contient aussi de la moëlle, & principalement de la moëlle de veau, qui est ce qu'il y a de mieux pour empêcher les fistules : il n'est point nécessaire d'appliquer de charpie sur l'ulcère ; on peut en mettre par dessus les médicamens qu'on employe, pour les empêcher de tomber. Lorsque l'ulcère est suffisamment détergé, il faut le cicatriser avec la charpie séche.

C'est dans ces tems mêmes, lorsque l'opération n'a point été heureuse, qu'il survient des accidens qui font prévoir dès les commencemens, que les suites en seront funestes. Si le malade ne dort point ; si la respiration est difficile ; si la langue est séche, la soif violente ; si le bas-ventre est tendu ; si la playe ne se referme point ; si l'urine qui passe par son ouverture, n'y excite point un sentiment d'âcreté & de chaleur ; s'il se détache

che de la playe, avant le troiſiéme jour, quelques ſubſtances livides; ſi l'on ne va point à la ſelle, ou ſi l'on n'y va que difficilement; ſi la douleur eſt des plus vives; ſi la fiévre eſt ardente & ſubſiſte après le cinquiéme jour; ſi le malade continue d'être dégouté, & s'il ſe trouve mieux couché ſur le ventre, on a dèſlors-même, tout à craindre. Le ſigne néanmoins le plus dangereux & le plus fâcheux de tous, ſont les convulſions, & un vomiſſement de bile qui ſurvient avant le neuviéme jour. Comme il eſt alors à craindre que la veſſie ne s'enflamme, il faut s'oppoſer à cet accident, par l'abſtinence, un régime exact, les bains, les fomentations, & les autres remédes que nous avons preſcrits plus haut.

CHAPITRE XXVII.

De la gangrène qui ſurvient à la veſſie, après l'opération de la taille.

TOUS ces accidens donnent lieu de craindre que la gangrène ne ſurvienne : c'eſt ce que l'on connoît, s'il ſort par l'ouverture de la playe,

& par le pénis même, une ſanie de mauvaiſe odeur, mêlée de matiéres qui reſſemblent aſſez à des caillots de ſang, & de petites caroncules ſemblables à des flocons de laine; ſi avec cela, les lévres de la playe ſont ſéches; ſi l'on ſent des douleurs aux aines; ſi la fiévre ne ceſſe point; qu'elle augmente pendant la nuit, & qu'on éprouve des friſſons qui ne reviennent point à des tems marqués. Il eſt à propos d'examiner vers quelle partie tend la gangrène. Si c'eſt vers le pénis, il ſe durcit, devient rouge, enflammé, douloureux, lorſqu'on le touche, & les teſticules ſe gonflent: ſi c'eſt vers la veſſie, on reſſent des douleurs au fondement; le haut des cuiſſes ſe tuméfie; on a de la peine à étendre les jambes: ſi c'eſt vers l'un ou l'autre bord de la playe, la gangrène eſt expoſée à la vûe même, & eſt accompagnée à peu près des mêmes ſymptômes, mais plus légers.

On doit commencer par faire garder au malade, une poſition convenable; de façon que la partie vers laquelle tend le mal, ſoit toujours en deſſus: ainſi donc, ſi c'eſt vers le pénis, il faut coucher le malade ſur le

dos ; sur le ventre, si c'est vers la vessie ; si c'est vers les bords de la playe, sur le côté qui paroît le moins malade. Pour ce qui est des remédes qu'il est à propos de faire, il faut baigner le malade dans de l'eau où l'on aura fait bouillir du marrube, ou du cyprès, ou du myrthe ; on fera avec la même décoction, des injections dans la vessie, par le moyen d'une seringue. On appliquera par dessus, un cataplasme de lentille & d'écorce de grenade, mêlées & bouillies dans du vin, ou de fueilles de ronces, ou d'olivier bouillies dans la même liqueur, ou quelques-uns des remédes que nous avons dit être propres à reprimer & déterger les ulcères. Si l'on se sert de poudres, on les soufflera sur le mal, avec un tuyau de plume à écrire. Lorsque la gangrène commencera à ne plus faire de progrès, on détergera l'ulcère avec du *mulsum* ; on évitera tous les cérats, parce qu'ils ramollissent les parties, & les rendent plus propres à recevoir l'impression du mal. Il vaut mieux oindre l'ulcère, avec une préparation de plomb lavé, mêlé avec du vin ; & appliquer par dessus, un linge trempé dans la même composition. On peut guérir avec le secours de ces re-

médes ; cependant il eſt à propos de ſçavoir que lorſqu'un ulcère attaque ces parties, l'eſtomac ſe trouve affecté, à cauſe de la ſympatie qui eſt entre lui & la veſſie ; d'où il arrive que les alimens ne reſtent point dans l'eſtomac ; ou que s'ils y reſtent, ils ne ſe digérent point : la nutrition, par conſéquent, ne peut ſe faire, ni la playe ſe déterger & s'incarner : ainſi la mort du malade eſt inévitable.

L'ulcère eſt incurable, lorſqu'il eſt accompagné de ces fâcheux accidens. Il faut dès le premier jour, tenir un certain régime, tant dans le manger que dans le boire, & ne vivre que d'alimens humectans & rafraichiſſans : lorſque l'ulcère eſt détergé, on fait uſage des alimens de la claſſe moyenne, évitant néanmoins, toutes les eſpéces de légumes & de ſalines. On doit boire modérement ; car ſi l'on boit peu, la playe s'enflamme, l'inſomnie ſurvient, & les forces diminuent : ſi l'on boit trop, la veſſie ſe remplit, ſe diſtend & s'irrite. On ſent trop de quelle néceſſité il eſt de ne boire que de l'eau, pour qu'il ſoit beſoin de le dire davantage.

Cette façon de vivre, rend ordinai-

rement le ventre pareſſeux ; en ce cas, on donne des lavemens avec une décoction de fenu-grec, ou de mauve. On injecte auſſi dans la playe, par le moyen d'une ſeringue à oreille, la même liqueur mêlée avec l'huile roſat, lorſque l'urine ronge les bords de l'ulcère, & ne lui permet point de ſe déterger ; car dans le commencement, l'urine a coutume de ſortir par l'ouverture de la playe ; & lorſque celle-ci ſe guérit, l'urine s'écoule en partie, par l'ouverture de la playe, & en partie par l'urètre, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit entiérement fermée. Ce qui n'arrive quelquefois que le troiſiéme mois ; dautrefois que le ſixiéme, & quelquefois même qu'au bout d'un an.

On ne doit point déſeſperer que la playe ne ſe cicatriſe parfaitement, à moins que le cou de la veſſie n'ait été conſidérablement endommagé, ou qu'il ne ſe ſoit détaché de l'ulcère même, pluſieurs caroncules conſidérables, & quelques parties nerveuſes. On doit donner tous ſes ſoins, pour qu'il ne reſte point de fiſtule en cet endroit, ou du moins pour qu'il n'en reſte qu'une très-petite. Lors donc que la playe commence à ſe cicatriſer, il faut le coucher, les cuiſſes

& les jambes étendues & ſerrées, à moins que la pierre qu'on a tirée, ne fût ſabloneuſe ou molle ; car alors la veſſie eſt plus long-tems à ſe nétoyer ; ainſi on doit laiſſer la playe ouverte pendant plus long-tems, & il ne faut la laiſſer cicatriſer, que lorſqu'il ne ſort plus ni ſable, ni gravier. Si les bords de la playe ſe réuniſſent, avant que tout ſoit ſorti de la veſſie, & qu'avec cela, la douleur & l'inflammation recommencent, il faut ſéparer ces bords avec les doigts ou le dos du biſtouri ; afin de donner paſſage aux corps étrangers qui occaſionnent ces accidens. Lorſque la veſſie eſt bien nétoyée, & que l'urine ſort pure depuis quelque tems, c'eſt alors qu'il faut, appliquer ſur la playe, des remédes propres à former la cicatrice, & avoir, comme je l'ai dit plus haut, les cuiſſes & les jambes étendues & ſerrées, le plus que l'on peut.

Si les accidens dont j'ai parlé, font craindre qu'il ne reſte une fiſtule, il faut pour pouvoir la fermer plus facilement, ou du moins la retrécir le plus qu'il eſt poſſible, introduire une canule de plomb dans le fondement ; étendre les jambes du malade, & lui tenir les cuiſſes ſerrées & liées l'une

contre l'autre, jusqu'à ce qu'il se soit formé une cicatrice, telle qu'on peut en former une, par le moyen de la suture.

CHAPITRE XXVIII.

Manière de diviser la cohésion contre nature, des parties naturelles des femmes.

LES maladies dont nous venons de parler, sont communes aux hommes & aux femmes; mais il en est qui sont particulières à ces dernières, & dont il est à propos de parler. Les femmes sont quelquefois inhabiles à la génération, parce que leurs parties naturelles sont réunies & bouchées contre nature. Ce défaut de conformation précéde quelquefois la naissance; d'autres fois il survient à la suite des ulcères du vagin, qui ont été mal traités, & qui, en se guérissant, ont collé les parois du vagin l'un contre l'autre. Si la maladie vient de naissance, il y a une membrane qui ferme l'entrée du vagin; si elle est produite par un ulcère, une substance charnue en remplit la ca-

vité. Si c'eſt une membrane qui ferme la cavité du vagin, il faut y faire une inciſion cruciale, prenant bien garde de ne point offenſer le conduit de l'urine; couper enſuite cette membrane, dans toute ſa circonférence, & l'emporter. Si c'eſt une ſubſtance charnue, il faut y faire une inciſion longitudinale; ſaiſir enſuite cette ſubſtance, par ſon extrémité, avec des pincettes ou un crochet, & en emporter une eſpéce de bandelette. On introduira enſuite dans la playe, une tente oblongue trempée dans du vinaigre; & on appliquera par deſſus, de la laine nouvelle trempée auſſi dans cette liqueur: on aſſurera le tout par le moyen d'un bandage convenable: le troiſiéme jour, on levera cet appareil, & on ſe conduira pour le reſte du traitement, comme dans les autres bleſſures. Lorſque la playe commencera à ſe guérir, on introduira dedans, une canule de plomb enduite d'un reméde propre à cicatriſer. On appliquera par deſſus, le même médicament, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit formée.

CHAPITRE

CHAPITRE XXIX.

Manière de tirer le fœtus mort du ventre de la mere.

LORS qu'une femme eſt enceinte, ſi ſon enfant vient à mourir un peu avant qu'elle ſoit à terme, il faut, s'il ne ſort point de lui-même, en venir à l'opération : celle dont il s'agit ici, eſt une des plus difficiles de la Chirurgie ; car elle demande beaucoup de prudence & de ménagement, & eſt accompagnée d'un extrême danger ; mais il eſt aiſé de reconnoître en cette occaſion, comme dans beaucoup d'autres, combien la ſtructure de la matrice eſt admirable.

Il faut commencer par faire coucher la mere ſur le dos ; la placer de travers ſur un lit, les cuiſſes un peu élevées vers les flancs. Par le moyen de cette ſituation, le bas-ventre ſe trouve vis-à-vis du Chirurgien, & l'enfant eſt pouſſé vers l'orifice de la matrice, qui eſt fermé, lorſque le fœtus eſt mort ; mais qui s'entrouvre de tems en tems. Le Chirurgien doit profiter du moment où il ſe dilate, & introduire

d'abord dans la matrice, le doigt index qu'il a trempé auparavant dans de l'huile ; il faut l'y laisser jusqu'à ce que l'orifice s'ouvre de nouveau ; y introduire ensuite un autre doigt, & saisissant les momens favorables, insinuer les autres, jusqu'à ce que toute la main soit entrée. La grandeur de la matrice, la force de ses muscles, l'habitude de tout le corps, & le courage de la femme qui est en travail, donnent beaucoup de facilité dans cette occasion ; d'autant plus qu'on est quelquefois obligé d'introduire les deux mains dans la matrice.

On doit avoir l'attention de tenir bien chauds le bas-ventre & les extrémités du corps : il faut opérer dès le commencement, avant qu'il y ait inflammation à la matrice ; car si le bas-ventre est tendu & gonflé, on a une peine extrême à insinuer la main dans la matrice, & à tirer l'enfant : il survient souvent des convulsions mortelles, qui sont accompagnées de vomissement & de tremblement. Dès qu'on a introduit la main dans la matrice, & qu'on l'a portée sur le corps de l'enfant mort, on sent tout de suite, comment il est tourné ; car il présente ou la tête, ou les piés, ou bien il est tourné de travers ; mais dans

cette derniére position, presque toujours de façon qu'une de ses mains, ou un de ses piés n'est pas éloigné de l'orifice de la matrice. Le but du Chirurgien dans cette opération, est de retourner avec la main, l'enfant, de maniére qu'il présente la tête, ou même les piés, s'il est tourné autrement. Si l'enfant ne présente qu'un pié ou une main, le Chirurgien le saisira par cette partie, & le redressera : dans le premier cas, il le renversera sur les piés ; & dans le second, sur la tête ; & alors, il enfoncera ou dans l'œil, ou dans la bouche, ou dans l'oreille, quelquefois même dans le front, un crochet qui soit lisse de tous côtés, & qui ait le bec court. Il tirera ensuite ce crochet à lui, & arrachera l'enfant. Il aura soin cependant, de ne pas tenter indistinctement l'extraction en tout tems ; car s'il le faisoit, lorsque l'orifice de la matrice est fermé, comme il ne peut alors donner passage à l'enfant, la partie dans laquelle on a enfoncé le crochet, se sépareroit du reste du corps, & le bec du crochet viendroit frapper contre l'orifice de la matrice ; ce qui occasionneroit des convulsions, & mettroit la femme dans un danger éminent de perdre la

vie. Le Chirurgien doit donc rester tranquille, lorsque l'orifice de la matrice se resserre; ce n'est que lorsqu'il se dilate, qu'il doit tirer doucement, & arracher ainsi l'enfant peu-à-peu, à différentes repriſes. Il tire l'instrument avec la main droite, tandis que la gauche, qui est dans la matrice, est occupée à diriger le fœtus.

Quelquefois l'enfant est hydropique, & il sort de son corps, une sanie d'une odeur fétide; dans ce cas, le Chirurgien doit percer avec le doigt index, les tégumens, pour évacuer les humeurs, & diminuer par là, le volume du fœtus; il doit alors le tirer doucement avec les mains; car le crochet que l'on enfonce dans un corps pourri, se détache facilement; & nous avons déja dit combien cela étoit dangereux.

Lorsque l'enfant préſente les piés, il n'est point difficile de le tirer: en le saisissant par ces parties, avec les mains, on l'arrache aisement.

Si l'enfant est placé transversalement dans la matrice, & s'il n'a point été possible de le redresser, il faut enfoncer le crochet dans l'aisselle, & tirer peu-à-peu le fœtus. Le cou se replie alors ordinairement, & la tête se porte

en arriére. Dans ce cas, il faut couper le cou, & séparer la tête du reste du corps, pour pouvoir les tirer l'un après l'autre; on se sert pour cela, d'un crochet semblable au premier, excepté que sa pointe est tranchante en-dedans. On tire ensuite la tête la premiére, & le reste du corps après. Car si on commençoit par emporter le tronc, la tête tomberoit dans le cou de la matrice, d'où on ne pourroit la retirer qu'avec un peril extrême.

Lorsque cet accident arrive, on étend sur le ventre de la femme, un linge plié en deux: un homme vigoureux & entendu se place à son côté gauche; lui applique sur le bas-ventre, ses deux mains, & les appuyant l'une sur l'autre, presse & pousse vers l'orifice de la matrice, la tête que le Chirurgien arrache avec le crochet, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Mais si l'enfant ne présente qu'un pié, tandis que l'autre est replié vers le ventre, le Chirurgien coupera tout ce qui sort de la matrice; si les fesses de l'enfant se présentent à l'orifice, il les repoussera en-dedans; il cherchera l'autre pié, & arrachera l'enfant par cette partie. Le fœtus prend encore d'autres

positions, qui font qu'on ne peut le tirer en entier, & qu'on eſt obligé de l'arracher par parties.

Toutes les fois qu'on a tiré un enfant, il faut le donner à un aide, qui le tient le dos ſur ſes mains, tandis que le Chirurgien tire doucement de la main gauche, le cordon ombilical, de crainte de le rompre; & le ſuit de la main droite, juſqu'à l'arriére-faix qui ſervoit d'enveloppe au fœtus, dans la matrice. Il porte enſuite la main ſur l'arriére faix, le détache pareillement peu-à-peu, du fond de la matrice, & emporte les caillots de ſang, qui pourroient y être reſtés. Lorſque la femme eſt entiérement délivrée, on lui fait ſerrer les cuiſſes, l'une contre l'autre, & on la met dans une chambre où il y ait une chaleur modérée, & où il n'entre point de vent. On lui applique ſur le bas-ventre, de la laine graſſe, trempée dans du vinaigre & de l'huile roſat. Le reſte du traitement eſt comme celui des inflammations & des bleſſures aux parties nerveuſes.

⁂

CHAPITRE XXX.

Des maladies de l'anus.

LES maladies de l'anus, lorſqu'elles ne cédent point aux médicamens, ont auſſi beſoin du ſécours de la main. Ainſi donc, ſi on y a des rhagades qui ſoient devenues ſchirreuſes par vetuſté, & dont les bords ſoient calleux, il n'y a rien de mieux à faire, que de donner quelques lavemens; d'appliquer enſuite ſur les rhagades, une éponge trempée dans de l'eau chaude, pour les ramollir, & les faire ſortir en dehors, & lorſqu'on les apperçoit bien, de les couper toutes les unes après les autres, avec le ſcalpel; de renouveller les ulcères; d'appliquer enſuite par deſſus, de la charpie bien molle, & ſur cette charpie, un linge trempé dans du miel: on recouvre le tout de laine molle, & on l'aſſure par le moyen d'un bandage: le lendemain & les jours ſuivans, on ſe ſert de linimens adouciſſans. Ceux que j'ai dit ailleurs, qu'il falloit employer dans ce mal, lorſqu'il ne fait que com-

mencer, conviennent parfaitement ici. On ne donne les premiers jours, que des *ſorbitions* au malade ; enſuite on augmente peu à peu, ſa nourriture, ne faiſant néanmoins uſage que des alimens que nous avons recommandés au même endroit. S'il ſurvient une inflammation qui améne du pus, dès qu'on s'en apperçoit, il faut l'évacuer, en ouvrant l'abſcès, pour empêcher l'anus de ſuppurer. Il ne faut cependant point trop ſe preſſer ; car ſi on ouvroit l'abſcès, avant qu'il fût mûr, on augmenteroit l'inflammation & la quantité du pus. On panſera auſſi ces ulcères, avec les médicamens que nous venons de conſeiller, & on n'uſera que d'alimens adouciſſans.

2. *Des* Condylomes.

Si les tubercules qu'on appelle *Condylomes*, ſont devenus ſchirreux, voici la maniére de les extirper : on commence par donner quelques lavemens ; après quoi, on ſaiſit le tubercule avec des pincettes, & on le coupe à ſa racine : l'extirpation faite, on ſe conduit pour le reſte du traitement, comme dans l'article précédent. S'il pouſſe quel-

que excroiſſance, on la conſume avec l'écaille de cuivre.

3. *Des Hémorrhoïdes.*

Voici la maniére d'emporter les veines hémorrhoïdales qui laiſſent échapper le ſang. Lorſqu'il eſt mêlé de ſanie, on donne un lavement âcre, pour que l'orifice des vaiſſeaux paroiſſe davantage, & s'éleve en maniére de tubercule; alors, ſi le tubercule eſt petit & mince par ſa baſe, il faut y faire une ligature avec un fil de lin, un peu au-deſſus de l'endroit où il s'attache à l'anus; tenir appliqué deſſus, une éponge trempée dans de l'eau chaude, juſqu'à ce qu'il devienne livide; enſuite l'ulcérer au deſſus de la ligature, avec l'ongle ou le ſcalpel: ſi on n'a point cette attention, il ſurvient des douleurs fort vives, & quelquefois même une difficulté d'uriner. Si le tubercule eſt plus conſiderable, & ſi ſa baſe eſt plus large, il faut le ſaiſir avec un petit crochet, ou deux, & y faire une légére inciſion au deſſus de ſa baſe; de ſorte qu'on ne laiſſe rien du tubercule, & qu'on n'emporte rien de l'anus.

Pour cela, il ne faut ni trop, ni trop peu tirer avec les crochets. On perce le tubercule de part en part, à l'endroit même de l'inciſion, au deſſous de laquelle on le lie. S'il y en a deux ou trois, il faut commencer par celui qui eſt le plus enfoncé. S'il y en a davantage, on ne les emporte pas tous à la fois, afin que l'anus ne ſe trouve point dans le même temps environné de toutes parts de cicatrices récentes. S'il coule du ſang, on l'étanchera avec une éponge; après quoi, on appliquera deſſus, de la charpie. Il ſera à propos d'oindre les aînes, les cuiſſes, & tous les environs de l'ulcère; d'appliquer enſuite du cérat ſur l'ulcère même, qu'on remplira de farine d'orge chaude. On aſſurera le tout par le moyen d'un bandage convenable. Le lendemain, on fera aſſeoir le malade dans de l'eau tiéde, & on appliquera ſur l'ulcére, un nouveau cataplaſme, pareil au premier. On oint deux fois par jour, une fois avant le panſement, & une fois après, les hanches & les cuiſſes, avec du cérat liquide, & on fait tenir le malade dans un lieu chaud. Au bout de cinq à ſix jours, on emporte avec un cure-oreille, la charpie qui remplit

le fond de l'ulcère ; & ſi les tubercules ne ſont point tombés tous à la fois, on les détache avec les doigts ; enſuite on cicatriſe ces ulcères avec des médicamens adouciſſans, pareils à ceux que nous avons déja preſcrits pour la même maladie. Nous avons parlé plus haut, des précautions qu'il convenoit de prendre, lorſque la cure étoit finie.

CHAPITRE XXXI.

Des Varices.

DES maladies de l'anus, nous paſſerons à celles des jambes, qui ſont ſujettes à des varices qu'il n'eſt point difficile de guérir. J'ai remis à parler ici des veines variqueuſes de la tête, & des varices qui ſe forment ſur le ventre ; parce que la cure de ces différentes eſpéces eſt abſolument la même. Car il faut, ou les deſſécher en les brûlant, ou les emporter en les coupant. Si ces veines ſont ſituées en ligne droite, ou même ſi elles ſont placées tranſverſalement, pourvû qu'elles

ſoient petites, & qu'elles ſoient ſeules, il vaut mieux les brûler ; mais ſi elles décrivent une ligne courbe, & forment différens plis & replis, ou ſi elles ſont pluſieurs qui s'entrelaſſent les unes dans les autres, il eſt plus à propos de les couper. Voici la maniére de les brûler : on fait une inciſion à la peau qui recouvre les varices, & après avoir mis la veine variqueuſe à découvert, on appuye légérement deſſus, un fer ardent, grêle & obtus ; prenant bien garde de ne point brûler les bords de l'inciſion, qu'on tient écartés avec de petits crochets ; on brûle ainſi toute la varice, en laiſſant des intervalles d'environ quatre doigts. On panſe enſuite la playe avec des remédes propres pour les brûlures.

Mais ſi on coupe les varices, il faut, après avoir fait pareillement une inciſion à la peau qui les recouvre, ſéparer les bords de la playe, avec un petit crochet, & détacher avec le biſtouri, la veine variqueuſe des autres parties du corps, prenant garde de ne point l'offenſer. Après qu'on l'a détachée, on place en deſſous, un petit crochet obtus, en laiſſant toujours des intervalles de quatre doigts, & on continue la mê-

me opération sur la veine. Il est aisé de s'assurer de sa direction, par le moyen du crochet. Lorsqu'on a ainsi détaché ces veines variqueuses, on les éleve avec le crochet, à côté duquel on les coupe ; on passe ensuite au crochet le plus voisin, avec lequel on éleve pareillement la veine ; & on la coupe de nouveau, à cet endroit. Après avoir ainsi emporté toutes les veines variqueuses des jambes, on réunit les bords de la playe, & on applique par dessus, un emplâtre glutinatif.

CHAPITRE XXXII.

Des cohésions des doigts ; & de la maniére de les redresser, lorsqu'ils sont pliés.

SI les doigts tiennent ensemble, ou par un vice de naissance, ou par une ulcération qui leur est commune ; il faut les séparer avec le scalpel ; après quoi, on les enveloppe séparément, avec un emplâtre dessicatif, jusqu'à ce qu'ils soient guéris.

Mais s'il y a des ulcères aux doigts, & qu'il s'y soit formé des cicatrices qui les ayent courbés, il faut d'abord essayer des cataplasmes émolliens. Si ces cataplasmes ne font rien ; ce qui arrive ordinairement, lorsque la cicatrice est ancienne, & que les tendons sont offensés, il faut examiner si le mal vient des tendons, ou de la peau. S'il vient des tendons, il ne faut point y toucher, parce qu'il n'y a point de reméde ; mais s'il vient de la peau, il faut emporter toute la cicatrice, qui étant devenue calleuse, empêche d'étendre le doigt : on le redresse ensuite, & on forme une nouvelle cicatrice.

CHAPITRE XXXIII.

De la Gangrène.

J'AI déja dit que la gangrène attaquoit les parties qui sont situées entre les aisselles, les ongles & les aînes ; & qu'en ce cas, si elle ne cédoit point aux remédes, il falloit faire l'amputation du membre gangrèné. Mais cette amputation ne se fait qu'avec un peril

extrême ; car il arrive souvent que l'hémorragie, ou une syncope qui survient, fait perir le malade dans l'opération même. Mais lorsqu'un remède est unique, son incertitude, & le danger même qui l'accompagne, n'empêchent pas qu'on ne doive le tenter. Il faut donc avec le bistouri, couper jusqu'à l'os, entre le mort & le vif, la chair du membre gangrèné ; de façon néanmoins, que l'amputation ne se fasse pas tout-à-fait contre l'article, & qu'on emporte plûtôt de la partie saine, qu'on ne laisse de celle qui est gangrènée. Lorsqu'on est parvenu à l'os, il faut en séparer tout autour, les chairs saines, & les repousser en-dessus, afin qu'il y ait en cet endroit, une portion de l'os qui soit nue ; on le coupe ensuite avec une petite scie, le plus près que l'on peut, des chairs saines qui y sont adhérentes. L'amputation faite, on emporte toutes les aspérités que les dents de la scie peuvent avoir faites autour de l'os, sur lequel on ramene la peau qui, dans cette opération, doit être très-lâche, pour recouvrir la plus grande portion de l'os, qu'il est possible : on applique sur celle qui ne l'est point, de la charpie, & par des-

ſus, une éponge trempée dans du vinaigre : on maintient le tout par le moyen d'un bandage. On ſe conduit pour le reſte du panſement, comme dans les bleſſures où nous avons dit qu'il falloit empêcher la ſuppuration.

LIVRE HUITIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

De la position & de la figure des os de tout le corps humain.

IL ne nous reste plus à examiner que les maladies des os : nous commencerons par donner une courte description de leur position & de leur figure, pour que l'on puisse comprendre plus aisément ce que nous avons à dire sur cette matière.

D'abord se présente le crâne, qui est concave intérieurement, convexe extérieurement, également lisse du côté qu'il recouvre la membrane du cerveau, & de celui qu'il est recouvert lui-même de la peau à laquelle sont implantés les cheveux. Les os de l'occiput & des tempes, ne sont composés que d'une seule table ; mais ceux qui sont renfermés entre le sommet & le front, sont composés de deux. Ces os sont plus durs à

l'extérieur, & plus moux à l'intérieur, vers les endroits où ils s'uniſſent. Entre les ſutures de ces différens os, s'inſinuent pluſieurs vaiſſeaux, qui, probablement ſont deſtinés à leur porter la nourriture. Il eſt rare de trouver des crânes qui ſoient tout d'une piéce, ſans ſutures; on en voit cependant quelquefois dans les pays chauds. Ce ſont les meilleurs, & les moins expoſés à la douleur. Pour ce qui eſt des autres, moins il y a de ſutures, plus la ſanté de la tête eſt aſſurée. Le nombre & la poſition de ces ſutures varient. Il y en a ordinairement deux au deſſus des oreilles, qui ſéparent les tempes, de la partie ſupérieure de la tête. Il en eſt une troiſiéme qui eſt tranſverſale, placée au haut de la tête. & qui ſépare l'occiput du ſommet. Une quatriéme qui part du ſommet, partage la tête en deux, & s'avance vers le front: elle ſe termine quelquefois au haut du front; quelquefois auſſi elle le partage en deux, & vient aboutir entre les deux ſourcils.

Toutes ces ſutures ſe joignent entre elles par ongle, excepté celles qui placées tranſverſalement au deſſus des oreilles, deviennent inſenſiblement plus minces par leurs extrémités, & dans leſquelles

les os de dessous appuyent légérement contre ceux de dessus. L'os de la tête le plus épais, est celui qui est derriére l'oreille : c'est vraisemblablement cette épaisseur, qui fait qu'il ne croît point de cheveux à cet endroit. Au dessus des muscles qui couvrent les tempes, est l'os du milieu, qui est convexe extérieurement. La face a une très-grande future, qui commence à la tempe d'un côté ; partage en deux les os du nez, & ceux des fosses orbitaires, & va se terminer à la tempe de l'autre côté. A droite & à gauche des angles intérieurs de cette future, il en part deux autres plus petites qui se portent par en bas.

La joue, de chaque côté, a aussi une future transversale à sa partie supérieure. Du milieu des narines, ou plûtôt de la machoire supérieure, part aussi une future qui partage le palais en deux ; il en est encore une autre qui le coupe transversalement. Telles sont les futures que l'on remarque dans le plus grand nombre des sujets.

Les trous les plus grands de la tête, sont ceux des yeux ; ensuite ceux des narines ; puis ceux des oreilles.

Les trous des yeux sont au nombre de deux, un de chaque côté, & se

portent en droite ligne au cerveau. Les deux trous du nez ſont ſéparés par une cloiſon qui eſt oſſeuſe depuis les ſourcils & les angles des yeux, juſqu'aux trois quarts de ſa longueur ; elle eſt enſuite cartilagineuſe, & devient plus charnue, à proportion qu'elle deſcend vers la bouche. Les trous du nez, qui ne ſont d'abord que deux, un de chaque côté, depuis l'extrémité juſqu'au haut des narines, ſe diviſent enſuite en deux autres de chaque côté, dont les uns qui ſont ouverts dans le goſier, reçoivent & rejettent l'air ; & les autres tendent vers le cerveau. Ces derniers vont aboutir par leur partie ſupérieure, à quantité de petits trous, par leſquels ſe fait la ſenſation de l'odorat. Les conduits de l'oreille ſont d'abord droits, & un de chaque côté, & deviennent enſuite tortueux, lorſqu'ils s'avancent vers le fond de l'oreille, où ils ſe diviſent en quantité de petits trous, par leſquels ſe fait la ſenſation de l'ouie. A côté de ces trous, on apperçoit deux eſpéces de petites concavités, ſituées en deſſous de l'os qui coupe tranſverſalement la joue, & qui vient s'articuler avec les os de la machoire ; on pourroit l'appeller

os jugal, à cause de sa ressemblance qui l'a fait nommer par les Grecs *Zygode*. La machoire inférieure n'est composée que d'un seul os d'un tissu spongieux : au milieu & à sa partie la plus inférieure, est le menton. Elle s'avance d'une tempe à l'autre, en maniére d'arc recourbé par en haut, cette machoire est la seule qui soit mobile ; car les os de la face sont articulés sans mouvement, avec l'os de la machoire supérieure, dans lequel sont implantées les dents. L'os de la machoire inférieure forme par ses deux extrémités, comme une espéce de fourche, dont la branche antérieure est plus longue, plus large par en bas, plus pointue par en haut, & passe par dessous l'arcade du *zygoma*, & vient s'articuler avec les muscles des tempes. La branche postérieure est plus ronde & plus courte, & vient s'articuler en maniére de pivot, dans la concavité qui est placée à côté des trous de l'oreille, où elle se meut en différens sens, pour permettre à la machoire, d'exécuter tous ses mouvemens.

Les dents sont plus dures que les os. Elles sont situées en partie, le long du bord inférieur de l'os maxillaire, & en

partie, le long du bord supérieur de la machoire inférieure. Les Grecs ont appellé les quatre premieres antérieures, *tomiques* (inciſives) parce qu'elles tranchent; elles ſont entourées des deux côtés, par les quatre dents canines. Après les canines, viennent les molaires, qui ſont ordinairement cinq de chaque côté, excepté dans les perſonnes chez qui les arriéres dents, qui viennent ordinairement tard, ne ſont point encore pouſſées. Les dents inciſives & canines n'ont qu'une racine; les molaires en ont toujours deux, quelquefois trois, & même quatre. Lorſque le corps de la dent eſt court, la racine eſt ordinairement plus longue; & lorſque la dent eſt droite, la racine l'eſt auſſi: ſi la dent eſt courbée, il en eſt de même de la racine. Sous cette racine, il pouſſe chez les enfans, une nouvelle dent qui fait ordinairement tomber la premiére, mais qui quelquefois vient en devant ou en derriére.

La tête eſt terminée par l'épine, qui eſt compoſée de vingt-quatre vertébres; ſçavoir, ſept cervicales, douze dorſales, & cinq lombaires. Les vertébres du cou ſont rondes, courtes & ont deux apophyſes de chaque côté. Elles ſont per-

cées par le milieu, pour laisser passer la moëlle de l'épine, qui vient du cerveau. Elles ont de plus, deux petits trous, un de chaque côté, qui percent les apophyses transverses, & par lesquels passent des cordons de nerfs.

Toutes les vertébres ont à leur partie supérieure, entre leurs apophyses, des échancrures qui sont un peu inclinées, excepté dans les trois premieres du cou, où elles ne le sont point; elles ont aussi à leur partie inférieure, des échancrures, qui se portent d'avant en arriére, vers les apophyses. La premiére vertébre du cou soutient la tête, avec laquelle elle s'articule, en recevant dans ses enfoncemens, les deux petites éminences que l'on remarque en dessous de la tête. La seconde vertébre s'insere dans la partie inférieure de la premiére. Sa circonférence a moins d'étendue que les autres, & son ouverture est plus étroite par en haut: c'est ce qui fait que la premiére vertébre, qui est appuyée dessus la seconde, permet à la tête de se mouvoir sur les côtés. La troisiéme est articulée avec la seconde de la même façon; & c'est de cette articulation, que dépend la mobilité du cou. Ces vertébres ne pourroient par elles-mê-

mes, ſoutenir la tête, ſi le cou n'étoit affermi de part & d'autre, par deux forts ligamens droits, que les Grecs appellent *Karotes*, & dont l'un eſt toujours tendu dans les différentes flexions de la tête, & l'empêche de ſe porter au-delà des vertébres. Les éminences de la troiſiéme vertébre s'inſerent dans les cavités de la quatriéme. Toutes les autres ſuivantes qui ont leurs apophyſes tournées par en bas, s'articulent entre elles de la même maniére, & de façon que les éminences placées à droite & à gauche, dans la vertébre qui eſt en deſſus, ſont recues dans les cavités de celle qui eſt en deſſous.

Toutes ces articulations ſont maintenues & affermies par différens cartilages & ligamens. Telle eſt la ſtructure de l'épine, par le moyen de laquelle l'homme peut, en la portant un peu d'arriére en avant, ſe tenir droit, lorſqu'il le juge à propos; ou ſe courber, en lui faiſant prendre une autre inflexion.

Au deſſous du cou, eſt la premiére des côtes qui eſt placée contre l'*humerus*. Les ſept premiéres vont juſqu'au *ſternum*. Elles ſont arondies dans leur partie poſtérieure, en maniére de petites

tes têtes, & s'articulent avec les apophyſes tranſverſes des vertébres, où elles ſont légérement échancrées. Elles s'applatiſſent enſuite & ſe courbent extérieurement, & dégénerent inſenſiblement en cartilage. Elles ſe courbent encore légérement en cet endroit, mais intérieurement, & viennent s'articuler avec le *ſternum*, qui eſt un gros os, dur, placé en bas du goſier, échancré de part & d'autre, & qui deſcend tout le long de la poitrine, au bas de laquelle il ſe termine par un cartilage. Sous les premiéres côtes, il y en a cinq autres, que les Grecs ont appellé *Nothes* (fauſſes;) elles ſont plus courtes & plus minces que les premiéres; elles dégénérent inſenſiblement en cartilage, & ſont placées en deſſous des parties extérieures du bas-ventre. La derniére des fauſſes côtes eſt preſque entiérement cartilagineuſe. Il y a encore au deſſous du cou, deux os larges, (un de chaque côté) qui ſe portent vers les épaules; nous appellons ces os, écuſſons recouverts; les Grecs les nomment *Omoplattes*: ils ſont échancrés par leurs bords ſupérieurs, & forment comme une eſpéce de triangle, qui s'élargit inſenſiblement, en deſcendant vers l'épine.

A mesure que ces os s'élargissent, ils deviennent plus minces; ils sont aussi cartilagineux par leur partie inférieure, & comme flottans, par leur partie postérieure; car ils ne s'articulent avec aucun os, si ce n'est par leur bord supérieur, où ils sont arrêtés par de forts muscles & de forts ligamens.

Au dessus de la premiére côte, & un peu en deçà de sa partie moyenne, est un os, mince dans cet endroit, mais qui s'élargit & s'épaissit, à mésure qu'il s'avance vers l'omoplatte, où il se courbe un peu intérieurement; il est aussi un peu plus épais par son autre extrémité, contre laquelle le cou est appuyé; il est pareillement courbé en cet endroit, & doit être mis au rang des os les plus durs. Un de ses bouts porte sur l'omoplatte, & l'autre est reçu dans la petite échancrure du *sternum*. Le mouvement du bras le fait un peu mouvoir. Il est attaché au dessus de la tête de l'omoplatte, par des ligamens & un cartilage. Ensuite vient l'*humerus* ou l'os du bras, qui a plusieurs tubérosités à l'une & à l'aurre de ses extrémités, où il est mol, cartilagineux, & sans moëlle. Sa partie moyenne qui renferme de la moëlle, est ronde, dure, un peu concave

antérieurement & intérieurement ; un peu convexe postérieurement & extérieurement. Par partie antérieure, j'entends celle qui est tournée vers la poitrine ; par postérienre, celle qui est tournée vers le dos ; par intérieure, celle qui se porte en dedans, & par extérieure, celle qui se porte en dehors. C'est une remarque qu'il est important de faire pour toutes les articulations, ainsi qu'on le verra ci-après. La tête de l'extrémité supérieure de l'os du bras, est plus ronde qu'aucune de celles dont j'ai parlé jusqu'ici. Elle s'articule à la maniére des vertébres, avec la cavité de l'omoplatte, où elle est saillante dans la plus grande partie, & attachée par différens ligamens. L'extrémité inférieure a deux apophyses, qui laissent entre elles, une échancrure qui est plus creuse dans son milieu, que sur ses côtés.

Cette disposition est telle, pour recevoir l'avant-bras qui est composé de deux os. L'un qui est en dessus, plus court & plus grêle par en haut, est appellé des Grecs, *Cercis*, (rayon ;) il est arrondi par son extrémité supérieure, où l'on remarque une cavité superficielle qui reçoit la petite tubérosité de l'*humerus*. Il y a à cet endroit, un car-

tilage & plusieurs ligamens. L'autre qui est en dessous, est appellé l'os du coude; il est plus long & plus gros par en haut. On apperçoit à son extrémité supérieure, deux éminences qui sont reçues dans l'échancrure qui est située entre les deux apophyses de l'extrémité inférieure de l'*humerus*. L'os du coude, & celui du rayon, sont d'abord unis, ensuite ils se séparent, puis se réunissent au poignet, où leur grosseur reciproque devient différente de ce qu'elle étoit d'abord; car le rayon est assez gros dans cet endroit; & l'os du coude, fort grêle. Le rayon forme ensuite une éminence qui est recouverte d'un cartilage, & qui s'insere dans le cou du *cubitus*: cette extrémité du *cubitus* est ronde, & on y remarque une petite apophyse. Nous observerons ici, pour n'être point obligés de le répeter trop souvent, que quantité d'os se terminent par un cartilage, & qu'il n'y a point d'articulation où il ne s'en trouve; car l'os ne pourroit se mouvoir, s'il n'étoit appuyé sur quelque chose de lisse & de glissant; ni s'articuler avec les chairs & les ligamens, s'il n'y avoit une substance cartilagineuse intermédiaire, pour les unir.

La premiére partie de la main, est le

carpe qui eſt compoſé de pluſieurs petits os, dont le nombre varie ; ils ſont tous oblongs & triangulaires, unis entre eux par leur ſtructure. Les ſurfaces unies du premier rang, s'articulent reciproquement avec celles du ſecond ; de ſorte que ces os n'en paroiſſent faire qu'un ſeul, qui eſt légérement concave intérieurement : ils s'uniſſent auſſi avec les os de l'avant-bras, par deux de leurs apophyſes, qui ſont reçues dans l'échancrure du rayon.

La ſeconde partie de la main eſt le metacarpe : il eſt compoſé de cinq os longs, qui aboutiſſent aux doigts : ceux-ci ſont compoſés chacun, de trois os arrangés tous de la même façon. L'os d'en deſſous a à ſon extrémité, une échancrure, qui reçoit la petite tuberoſité de celui d'en deſſus ; leurs articulations ſont affermies par pluſieurs ligamens. C'eſt de ces ligamens que partent les ongles, qui ſe durciſſent dans leurs prolongemens, & qui ne ſont point articulés avec les os, mais qui tiennent aux chairs, par leurs racines. Telle eſt la maniére dont les os des parties ſupérieures, ſont articulés les uns avec les autres.

L'épine eſt terminée par l'os des

hanches, qui eſt ſitué tranſverſalement, & qui eſt un des plus conſidérables du corps : il renferme la matrice, la veſſie, & l'inteſtin *rectum* : il eſt convexe extérieurement, & recourbé vers l'épine : il a deux trous ſur ſes côtés, c'eſt-à-dire, dans les hanches mêmes : de ces trous, part l'os pubis, qui eſt placé tranſverſalement en devant, au deſſous des tégumens du bas-ventre, & au deſſus des inteſtins. Il eſt plus droit chez les hommes, & plus évaſé extérieurement chez les femmes, pour ne point être un obſtacle à la ſortie du fœtus. Après les os des hanches, viennent les cuiſſes, dont les têtes ſont encore plus rondes que celles de l'os des bras : ce ſont les plus rondes qu'il y ait dans tout le corps. Au deſſous de ces têtes elles ont deux apophyſes ; l'une, antérieure ; & l'autre, poſtérieure. Le corps de l'os de la cuiſſe eſt dur, convexe extérieurement, & renferme de la moële. L'extrémité inférieure eſt auſſi plus groſſe que le corps, & l'on y remarque pareillement des éminences. La tête de l'extrémité ſupérieure eſt reçue dans la cavité de l'os des hanches, comme la tête de l'*humerus*, l'eſt dans la cavité de l'omoplatte. L'os de la cuiſſe,

après son articulation, se porte un peu en dedans, pour soutenir plus également les parties supérieures. Les éminences qui se trouvent à l'extrémité inférieure, laissent entre elles, une échancrure, afin qu'elles puissent s'emboiter plus aisément avec les os de la jambe. Cette articulation est recouverte d'un petit os mou, cartilagineux, qu'on appelle rotule : il paroit comme flottant sur l'articulation, n'est adhérent à aucun os, mais est retenu par les chairs & les ligamens : il se porte un peu en avant, vers l'os de la cuisse, pour affermir la jointure dans les différens mouvemens de la jambe.

La jambe est composée de deux os. Il faut remarquer que l'os de la cuisse est semblable en tout, à l'os du bras ; & les os de la jambe, à ceux de l'avant-bras. Cette ressemblance qui commence par les os, se continue jusque dans les chairs ; de sorte que l'on peut juger de la grosseur & de la beauté de l'un, par la grosseur & la beauté de l'autre. Des deux os qui forment la jambe, l'un est extérieur, & placé au dessous du gras de la jambe ; ce qui lui a fait donner le nom de *peronné* : il est plus court & plus grêle par sa partie

ſupérieure ; plus gros vers les talons : l'autre eſt antérieur ; on l'appelle *tibia* : il eſt plus long, plus épais par ſon extrémité ſupérieure, où il s'articule ſeulement avec la tête inférieure de l'os de la cuiſſe, de la maniére dont le *cubitus* s'articule avec l'*humerus*. Ces os ſont unis par leurs extrémités ſupérieures & inférieures, & ſéparés dans leur partie moyenne, comme les os de l'avant-bras.

La jambe s'articule par en bas, avec l'os tranſverſal du tarſe, qui eſt ſitué au deſſus du *calcaneum*, dans lequel ſe rencontre une échancrure d'un côté, & des apophyſes de l'autre : il reçoit la tuberoſité de l'os du talon, & s'inſinue dans ſa cavité : il eſt dur, ne renferme point de moëlle, & ſe porte beaucoup en arriére, où ſa figure eſt preſque ronde. Les autres os du pied, ſont articulés comme ceux de la main. La plante, les doigts, & les ongles de l'un, répondent à la paume, aux doigts, & aux ongles de l'autre.

CHAPITRE II.

De la carie ; de ſes ſignes, & de ſa curation.

TOUS les dérangemens qui peuvent ſurvenir aux os, ſe rapportent aux ſuivans : ou à leur carie, ou à leur fiſſure, ou à leur fracture, ou à leur perforation, ou à leur contuſion, ou à leur luxation. Lorſqu'un os commence à ſe vitier, il devient d'abord gras, enſuite noir, ou enfin il ſe carie ; ce qui arrive à la ſuite des ulcères, ou des fiſtules qui durent depuis longtems, ou qui ſont accompagnés de gangrène. On doit commencer par découvrir l'os, en emportant l'ulcère ; après quoi, ſi la portion de l'os, qui eſt vitiée, n'eſt point entiérement à découvert, il faut couper les chairs tout autour, juſqu'à ce que l'on ſoit parvenu à la partie ſaine de l'os ; on applique enſuite une fois ou deux, un fer chaud, ſur l'endroit qui paroît gras, pour qu'il s'en détache une eſquille ; ou bien, on le ratiſſe, juſqu'à ce qu'il en ſuinte un peu

de ſang ; ce qui eſt une marque que l'os eſt ſain en cet endroit ; car ce qui eſt vitié, ne contient point de ſang. Si c'eſt le cartilage qui eſt affecté, il faut faire la même choſe, & le ratiſſer avec le ſcalpel, juſqu'à ce qu'on ait emporté tout ce qui eſt vitié. On ſaupoudre enſuite de nître bien broyé, l'os ou le cartilage qu'on a ainſi ratiſſé. La carie, lorſqu'elle eſt ſuperficielle, ne demande point un traitement différent ; ſi ce n'eſt qu'il faut laiſſer un peu plus long-tems le fer chaud appliqué ſur l'os, ou le ratiſſer davantage. Dans ce dernier cas, il faut appuyer fortement avec l'inſtrument, pour emporter la carie, & avoir plutôt fait. On ne ceſſe, que lorſqu'on eſt arrivé à la partie blanche ou ſolide de l'os ; car il eſt évident que le mal ne va point au delà du blanc, & que la carie ſe termine à l'endroit où l'os eſt ſolide. Nous avons dit auſſi plus haut, que lorſqu'on étoit parvenu à la partie ſaine de l'os, il en ſuintoit un peu de ſang ; mais ce dernier ſigne eſt douteux, ſi la noirceur ou la carie de l'os pénétre bien avant. Il eſt aiſé de s'aſſurer de l'exiſtence de la carie, par le moyen d'un ſtilet ; car cet inſtrument s'enfonce plus ou moins dans l'os, ſelon

que la carie eſt plus ou moins profonde. On peut auſſi en juger par la violence de la fiévre & de la douleur ; car, ſi ces accidens ſont peu conſiderables, la carie ne peut être fort profonde. On s'aſſure encore mieux de ſa profondeur, par la tariére ; car, lorſque les parties qu'on retirera de l'os, avec cet inſtrument, ne ſeront plus noires, on ſera sûr d'avoir trouvé la fin de la carie. Ainſi donc, ſi elle pénétre bien avant dans le corps de l'os, il faut à cet endroit, y faire avec la tariére, pluſieurs trous qui aillent juſqu'au fond de la carie, & y porter enſuite des fers chauds, juſqu'à ce que l'os ſoit entiérement deſſéché. Par ce moyen, toute la portion vitiée ſe ſéparera de celle d'en deſſous, qui eſt ſaine ; le ſinus ſe remplira de chair ; il ne s'y portera plus d'humeur par la ſuite, ou du moins, il ne s'y en portera que fort peu.

Mais ſi la noirceur ou la carie pénétrent l'os de part en part, il faut le couper, & emporter tout ce qu'il y a de vitié : ſi la partie d'en deſſous eſt ſaine, on ſe contentera d'enlever ce qui eſt corrompu. Le cautére actuel eſt également nuiſible dans la carie des os du crâne, du *ſternum*, & des côtes ; il

eſt abſolument néceſſaire d'emporter avec un inſtrument tranchant, tout ce qui eſt carié. On ne doit point ſuivre la méthode de ceux qui, après avoir mis l'os à découvert, attendent le troiſiéme jour pour l'emporter; il y a moins de danger à le faire avant l'inflammation. C'eſt pourquoi il faut, autant qu'il eſt poſſible, faire tout de ſuite une inciſion aux chairs; découvrir l'os, & emporter tout ce qu'il y a de vitié. La carie du *ſternum* eſt la plus pernicieuſe de toutes; car il eſt rare, quelque heureuſe que l'opération ait été, que la guériſon ſoit parfaite.

CHAPITRE III.

De la maniére de couper les os : du trépan, & de la tariére, inſtrumens propres pour cela.

ON emporte les os cariés, de deux façons. Si la carie a peu d'étendue, on l'enleve avec le trépan, que les Grecs appellent *Choinicion* : ſi elle en a beaucoup, on ſe ſert de la tariére. Je vais donner la maniére de ſe ſervir de l'un & de l'autre. Le trépan eſt un

instrument de fer, concave, rond, armé de dents en dessous, comme une scie, garni dans son milieu, d'une pointe, qui est aussi environnée d'un cercle. Il y a deux sortes de tariéres : les unes sont semblables à celles dont se servent les charpentiers ; les autres ont une tige plus longue, qui commence par une pointe tranchante, qui s'élargit d'abord & se retrecit ensuite insensiblement, jusqu'au haut.

Si la partie vitiée de l'os n'a pas plus d'étendue que n'en peut couvrir la couronne du trépan, il faut l'emporter avec cet instrument : s'il y a carie, on enfonce dans le trou, qui est à l'os, la pointe qui passe par le milieu du trépan ; s'il n'y a que noirceur, on fait à l'os, avec la pointe du ciseau, une petite entaille, dans laquelle on place la pointe du trépan, afin qu'elle ne puisse s'échapper en tournant. Le trépan ainsi placé, on le fera tourner par le moyen de son manche, comme un vilebrequin. Il est une certaine façon d'appuyer, pour percer l'os, & faire en même-tems tourner le trépan : si l'on n'appuye pas assez, on n'avance point ; si l'on appuye trop, on ne peut faire tourner le trépan. Il est bon de

verſer un peu d'huile roſat ou de lait ; pour lubrefier l'os d'avantage : on ne doit point en verſer beaucoup, de crainte d'émouſſer le tranchant de l'inſtrument. Lorſque l'empreinte de la couronne du trépan eſt ſuffiſamment marquée, on retire la pointe, & on fait enſuite tourner la couronne ſeule. Lorſque par la couleur de la ſciûre, on voit qu'on eſt parvenu à la partie ſaine de l'os, on ôte le trépan.

Si la carie eſt trop large, pour qu'on puiſſe la couvrir avec la couronne du trépan, il faut ſe ſervir de la tariére, avec laquelle on fait d'abord un trou, entre la portion de l'os, qui eſt vitiée, & celle qui eſt ſaine ; on en fait enſuite un ſecond, fort près du premier ; puis un troiſiéme, juſqu'à ce que la portion de l'os, qui eſt vitiée, & qu'il faut emporter, ſoit environnée de ces trous. La couleur de la ſciûre fera connoître ſi ces trous ſont aſſez profonds ; alors, avec un ciſeau bien tranchant, ſur lequel on frappera avec un maillet, on coupera les portions de l'os qui ſe trouvent compriſes entre ces trous. Par ce moyen, on fait dans l'os, une ouverture en rond, ſemblable à celle que le trépan fait dans une circonférence

plus étroite. Au reste, soit qu'on se soit servi du trépan, ou de la tariére, il faut avec le même ciseau bien tranchant, couché de plat, enlever par esquilles, ce qu'il y a de vitié dans l'os, jusqu'à ce qu'on soit parvenu de tout côté, à la partie saine.

Il est très-rare que la noirceur & la carie pénétrent l'os de part en part; sur-tout si ce sont les os du crâne, qui sont affectés. C'est encore par le moyen du stilet, qu'on reconnoîtra la carie de ces os : on l'enfonce dans le trou : si la partie d'en dessous est solide ; si le stilet y rencontre quelque chose de rénitent, & qu'il en sorte mouillé, c'est une preuve qu'elle n'est point entiérement cariée. Mais lorsque l'os est percé de part en part, le stilet pénétre plus avant; il ne trouve rien entre le crâne & la membrane du cerveau qui lui résiste, & revient sec ; non qu'il n'y ait en dessous une sanie vitieuse, mais parce qu'occupant un plus grand espace, elle est moins ramassée. Quoiqu'il en soit, si la noirceur qu'on a découverte par la tariére, & la carie qu'on a reconnue par le stilet, vont d'un côté à l'autre de l'os, le trépan est presque toujours inutile ; car il est presque impossi-

ble que le mal ne ſoit fort étendu, lorſqu'il eſt ſi profond. Il faut donc avoir recours à la tariére de la ſeconde eſpéce. On aura ſoin de la tremper de tems en tems, dans de l'eau froide, afin qu'elle ne s'échauffe point trop. On doit redoubler ſes ſoins & ſes attentions, lorſqu'on eſt parvenu à la moitié d'un os qui n'a qu'une table, ou qu'on a percé la premiére de celui qui en a deux. C'eſt ce que l'on reconnoît dans le premier cas, par l'eſpace même; & dans le ſecond, par le ſang. Il faut alors tourner plus doucement, le manche de la tariére; n'appuyer que très-légérement deſſus, avec la main gauche; retirer ſouvent l'inſtrument, & examiner la profondeur du trou, pour ſçavoir lorſque l'os eſt entiérement percé, & ne point s'expoſer à bleſſer la membrane du cerveau; ce qui occaſionneroit une inflammation des plus conſidérables, & mettroit le malade en danger de perdre la vie.

Lorſqu'on a fait tous les trous néceſſaires, on emporte, de la maniére que nous l'avons dit plus haut, les portions ſituées entre ces trous; prenant bien garde de ne point offenſer la dure-mere avec la pointe du ciſeau.

On

On ne peut prendre trop de précautions, jusqu'à ce qu'on ait fait une ouverture suffisante, pour faire entrer le *meningophylax*, ou gardien des *meninges*. Cet instrument est une lame de cuivre, ferme, un peu recourbée, & polie par sa partie extérieure : on l'enfonce entre la portion de l'os, qu'on veut enlever, & la dure-mere qu'elle garantit de la pointe du ciseau, sur le manche duquel le Chirurgien frappe plus hardiment & plus sûrement avec le maillet. Après que l'os est coupé de tout côté, on l'éleve & on l'emporte avec cette même lame, sans courir risque d'offenser, en aucune façon, le cerveau. Lorsque tout l'os a été enlevé, il faut racler & polir avec la rugine, les bords de l'ouverture, & emporter la sciûre qui peut être tombée sur la dure-mere. Si on n'a emporté que la premiére table de l'os, ce n'est point assez de racler & de polir les bords de l'ouverture, il faut aussi racler & polir la seconde table ; car lorsque les nouvelles chairs viennent à recouvrir l'os, s'il y étoit resté quelque aspérité, outre que ce seroit un obstacle à la guérison, cela occasionneroit encore de nouvelles douleurs.

Je dirai, en parlant des fractures,

ce qu'il eſt à propos de faire, lorſqu'on a mis ainſi le cerveau à découvert. Si on a laiſſé en deſſous, une portion de l'os, il faut appliquer par deſſus, des médicamens qui ne ſoient point gras, tels que ceux dont on ſe ſert dans les bleſſures récentes. On recouvre le tout de laine nouvelle, trempée dans de l'huile & du vinaigre. Au bout d'un certain tems, il pouſſe de l'os même, des chairs qui rempliſſent l'ouverture. Lorſqu'on a fait, avec le cautère actuel, un trou ſur un os, il ſe forme, également entre les parties vitiées & les parties ſaines, des chairs qui font détacher & tomber ce qui s'étoit abſcédé, & rempliſſent le creux fait par le cautère. Comme ces chairs ont ordinairement la figure d'une eſquille mince & étroite, les Grecs les appellent *Lepis*, c'eſt-à-dire, écaille.

Il peut arriver auſſi, qu'à la ſuite d'un coup, l'os ne ſoit ni briſé, ni fendu, mais ſeulement contus; dans ce cas, il ſuffit de racler & de polir la partie offenſée. Quoique les différens maux dont nous venons de parler, attaquent le plus ſouvent les os de la tête, ils ſont néamoins communs à tous les os en particulier; enſorte que

par tout où leur nature eſt la même, on doit employer les mêmes remédes. Mais pour ce qui eſt des fractures, des fiſſures, des perforations & des luxations des os, les méthodes qu'on employe, pour y remédier, ont toutes quelque choſe de commun, pour le général, & quelque choſe de particulier pour l'eſpéce. Je vais rapporter ce qu'elles ont de commun & de particulier, en commençant par le crâne même.

CHAPITRE IV.

Des fractures du crâne.

LORSQU'UNE perſonne a reçu un coup à la tête, il faut commencer par s'informer, ſi elle a vomi de la bile immédiatement après; ſi elle a eu des vertiges; ſi elle a perdu l'uſage de la parole; s'il lui eſt ſorti du ſang par les narines, ou par les oreilles; ſi elle a été renverſée du coup; ſi elle eſt reſtée par terre, comme endormie & ſans ſentiment. Ces ſignes annoncent la fracture du crâne; & lorſqu'ils ſe rencontrent, il eſt évident

que l'opération du trépan eſt néceſſaire, & que le bleſſé n'en reviendra que difficilement. Si, outre cela, le malade reſſent un engourdiſſement; ſi ſa raiſon eſt égarée; s'il ſurvient une paralyſie, ou des mouvemens convulſifs, il eſt probable que la dure-mere eſt auſſi offenſée; par conſéquent il reſte encore moins d'eſpérance. Si l'on ne remarque aucun des accidens dont nous venons de parler, & ſi l'on eſt incertain s'il y a fracture ou non, au crâne, on demandera au malade, ſi c'eſt avec une pierre, une épée, un bâton, ou avec quelque autre eſpéce de dard, qu'il a été frappé, & ſi cet inſtrument étoit poli, ou raboteux, ou petit, ou conſidérable, & ſi le coup a été leger ou violent. Car ordinairement, plus il a été léger, plus il eſt aiſé de guérir. Mais il eſt un moyen plus sûr, pour ſçavoir, s'il y a fracture au crâne, ou non; c'eſt de ſonder la playe. La ſonde dont on ſe ſervira pour cela, ne doit être ni trop menue, ni trop pointue; de crainte que venant à rencontrer quelque petit enfoncement naturel, elle ne donne fauſſement lieu de croire, que c'eſt une fracture de l'os; il ne faut point non plus, qu'elle

soit ni trop grosse, ni trop mousse, de peur qu'elle ne glisse par dessus les fissures véritables, lorsqu'elles sont peu considérables. Quand la sonde a parcouru l'os, si elle n'a rien rencontré que de continu & de poli, il y a grande apparence que l'os n'est point endommagé; mais si l'on sent quelque chose de rude & d'inégal dans les endroits, où il ne doit point y avoir de suture, c'est une marque que l'os est fracturé. Hippocrate nous apprend qu'il fut trompé par les sutures. Il n'y a que les hommes véritablement grands, & qui connoissent toute la supériorité qu'ils ont sur les autres, qui puissent ainsi convenir de leurs méprises. Les génies superficiels, ne sont point capables d'un tel aveu: ils ont trop peu, pour rien abandonner; mais c'est le propre de ceux du premier ordre, qui sentent qu'ils seront toujours assez illustres d'ailleurs, d'avouer ingénument leurs fautes; surtout, si l'aveu qu'ils en font, peut être de quelque utilité à ceux qui viendront après eux, en les empêchant de donner dans les mêmes méprises.

Nous avons rapporté exprès ce trait de ce grand Médecin, pour faire voir que quelque précaution qu'on prenne

en pareil cas, on peut quelquefois se méprendre. Les sutures peuvent tromper, en ce qu'elles sont rudes & inégales; de sorte que l'on peut prendre pour une suture, ce qui est réellement une fente; principalement, si c'est dans un endroit, où il y a ordinairement une suture. Pour ne point s'y méprendre, il est à propos de découvrir l'os; car comme nous l'avons déja dit, la situation des sutures varie; & de plus, la fissure peut se trouver dans l'endroit même de la suture, ou dans les environs. On doit même quelquefois, lorsque le coup a été bien violent, & qu'on ne trouve rien avec la sonde, découvrir l'os; si on n'y apperçoit point de fissure, il faut verser de l'encre par dessus; le racler ensuite avec une rugine; & la fissure alors, s'il y en a une, conservera l'empreinte de l'encre.

Quelquefois aussi la fissure est à un endroit différent de celui où on a reçu le coup; c'est pourquoi, si l'on a reçu un coup violent; que les symptômes qui s'ensuivent, paroissent dangereux, & qu'il n'y ait point de fissure à l'endroit où les tégumens sont entammés, on fera bien de voir au côté opposé,

s'il n'y a point quelque endroit mou & tumefié ; auquel cas, on l'ouvrira, & l'on trouvera deſſous, qu'il y a fiſſure à l'os ; & quand bien même on n'en trouveroit point, on n'auroit pas beaucoup riſqué d'ouvrir ainſi la peau; parce qu'il eſt aiſé de la faire reprendre ; au lieu que la fiſſure, ſi on n'y remédie dès le commencement, excite une inflammation des plus violentes, & ne ſe guérit alors, que très-difficilement. Il arrive cependant quelquefois, mais rarement, que l'os reſte ſain & entier ; quoi qu'en conſéquence d'un coup, quelque veine rompue dans la membrane du cerveau, laiſſe échapper en dedans, le ſang qui, y reſtant en ſtagnation, s'y épaiſſit, excite de violentes douleurs, & cauſe à la fin, la perte de la vûe. Mais le plus ordinairement, la douleur eſt au côté oppoſé ; & en y faiſant une inciſion, on trouvera que l'os eſt pâle. On doit en ce cas, y appliquer auſſi le trépan. Quelque ſoit le cas qui rende l'opération du trépan néceſſaire, ſi les tégumens ne ſont point aſſez ouverts, il faut les ouvrir d'avantage, juſqu'à ce que la partie offenſée ſoit entiérement à découvert. On doit bien prendre garde de ne rien laiſſer du péricrâne ;

car si la rugine, ou les dents du trépan venoient à le déchirer, cet accident exciteroit la fiévre, & une inflammation des plus considérables. Ainsi, il faut le séparer entiérement de l'os. Si le coup a fait une ouverture aux tégumens, il faudra la laisser telle qu'elle est; mais si on est obligé de la faire avec l'instrument, l'incision cruciale est la plus convenable, parce qu'elle forme quatre angles, d'où l'on peut lever autant de portions de tégumens. On arrêtera avec une éponge trempée dans du vinaigre, & avec de la charpie séche, le sang qui sortira: on tiendra la tête du malade élevée. Cette hémorrhagie n'a rien de dangereux, à moins qu'on ne fasse l'incision sur les muscles temporaux: mais supposé même qu'on la fasse en cet endroit, c'est l'accident le moins fâcheux qui puisse arriver.

Dans le cas de fissure, ou de fracture au crâne, les Anciens avoient tout de suite, recours à l'opération du trépan, pour emporter l'os offensé; mais il est beaucoup mieux d'essayer d'abord des emplâtres qu'on a coutume d'employer dans les blessures du crâne: on malaxe quelqu'un de ces emplâtres avec du vinaigre, & on l'applique sur l'os fracturé

turé ou fendu. On étend par dessus cet emplâtre, un linge qui en est enduit, & qui est un peu plus large que la plaie : on recouvre le tout de laine nouvelle trempée dans du vinaigre, & on bande ensuite la plaie : on leve tous les jours l'appareil, & on continue de la même façon, jusqu'au cinquiéme jour. Le sixiéme, on fait, par le moyen d'une éponge, des fomentations, avec l'eau tiéde, & on continue le même pansement qu'auparavant. Alors, si les chairs repoussent ; si la fiévre est dissipée, ou diminuée ; si l'appetit revient ; si le malade dort suffisamment, il faudra continuer la même méthode. Au bout de quelque tems, pour faciliter la régénération des chairs, on rendra l'emplâtre plus émollient, en y ajoutant du cérat fait avec l'huile rosat ; car il est par lui-même astringent. Par ce moyen, la fente se remplit souvent d'une espéce de calus, qui consolide les os, comme la cicatrice consolide les chairs ; c'est aussi par ce même calus, que sont réunis les os fracturés, qui laissoient entre eux, une grande ouverture, & qui ne tenoient plus aux parties voisines. Ce calus est beaucoup plus propre à recouvrir le cerveau, que la chair qui re-

pousseroit, si on avoit enlevé l'os. Mais si dès le commencement de la cure, la fièvre augmente ; si le malade dort peu ; s'il est troublé par des rêves importuns & tumultueux ; si l'ulcère est humide, & ne se guérit point ; s'il se forme des tumeurs glanduleuses au cou ; si les douleurs & le dégoût vont en augmentant, il faudra en venir à l'opération, & employer le ciseau. Il y a deux choses à craindre dans les coups de la tête ; la fissure & l'enfoncement de l'os : dans le premier cas, les bords de la fissure peuvent être extrêmement serrés, soit parce que l'un s'éleve au dessus de l'autre ; soit parce qu'après avoir été séparés, ils se réunissent de nouveau, exactement ; en sorte que les humeurs qui suintent des vaisseaux brisés, tombent sur la membrane du cerveau, & ne trouvant point d'issue, pour s'échapper, l'irritent, & y excitent une violente inflammation.

Dans le second cas, l'os enfoncé presse sur la même membrane : il se détache aussi quelquefois de la fracture, des esquilles pointues, qui blessent le cerveau. On doit remédier à ces accidens, de façon qu'on emporte le moins d'os qu'il est possible. C'est pourquoi,

dans la fiſſure, on emportera, avec le plat du ciſeau, ce qui déborde; & ſi après l'avoir enlevé, il reſte une petite ouverture, on ne l'aggrandira point davantage, pour achever la cure. Mais ſi les bords ſont preſſés l'un contre l'autre, on fera ſur le côté de la fiſſure, avec la tariére, une ouverture de la largeur du doigt; enſuite on fera dans l'os, avec le ciſeau, une inciſion angulaire, de maniére que le ſommet ſoit tourné vers le trou, & la baſe vers la fiſſure.

Si la fiſſure eſt fort étendue, on fera deux trous ſur la même direction, & deux inciſions dans l'os, pareilles à celle dont nous venons de parler, afin qu'il ne reſte rien de fracturé, & que les humeurs épanchées ſur la membrane du cerveau, ayent une iſſue ſuffiſante, pour s'échapper. Si l'os fracturé eſt enfoncé, il n'eſt pas toujours néceſſaire de l'emporter entiérement; mais ſoit qu'il ſoit briſé tout-à-fait, & abſolument détaché des os circonvoiſins; ſoit qu'il tienne encore par une légére portion, au reſte du crâne; il faut avec le ciſeau, le ſéparer de celui qui eſt ſain; faire enſuite à côté de l'inciſion, deux trous dans l'os enfoncé, ſi la fracture

eſt peu conſidérable ; trois, ſi elle l'eſt davantage, & emporter les parties de l'os, ſituées entre ces trous ; après quoi, on pratiquera avec le ciſeau, aux deux côtés de la fente, une ouverture en forme de croiſſant, dont la baſe ſera tournée vers la fracture, & les extrémités vers l'os ſain : enſuite, s'il y a quelques eſquilles qui vacillent, & qu'on puiſſe enlever aiſément, on les emportera avec une tenette faite exprès pour cela, ſurtout, ſi elles ſont pointues, & qu'elles puiſſent bleſſer la dure-mere ; s'il n'eſt point aiſé de les avoir, on introduira entre le crâne & la dure-mere, le *meningophylax*, & après avoir emporté toutes les eſquilles pointues & ſaillantes, on élevera avec cet inſtrument, la portion de l'os enfoncée. Par cette méthode, on vient à bout de conſolider les os fracturés, dans les endroits où ils ne ſont point entiérement ſéparés du reſte du crâne ; & dans ceux où ils ſont entiérement détachés des os circonvoiſins, de les faire, à l'aide des médicamens, tomber au bout d'un certain tems, ſans cauſer la moindre douleur. On procure aux humeurs épanchées, une iſſue ſuffiſante, pour s'échapper ; & la portion de l'os, qu'on a

conſervée, garantit mieux le cerveau, que n'auroient pû faire les chairs qui ſeroient repouſſées à la place de l'os, ſi on l'avoit emporté. L'opération faite, on verſe ſur la dure-mere, du vinaigre fort âcre, pour arrêter le ſang, s'il en ſort, ou pour réſoudre celui qui peut s'être caillé deſſous : on applique enſuite ſur la membrane même, l'emplâtre que nous avons conſeillé plus haut, ramolli avec du vinaigre : on étend par deſſus, un linge enduit du même emplâtre : on recouvre l'un & l'autre de laine nouvelle, trempée dans du vinaigre, & on aſſure le tout, par le moyen d'un bandage convenable.

On panſe la plaie tous les jours une fois, & même deux, ſi c'eſt en été ; on met le malade dans une place chaude.

Si la dure-mere vient à s'enflammer & à ſe gonfler, on verſera deſſus, de l'huile roſat tiéde ; mais ſi elle ſe gonfle au point de ſortir hors du crâne, il faudra la faire rentrer, en appliquant deſſus, des lentilles, ou des feuilles de vigne bien broyées, mêlées avec du beurre frais, ou de la graiſſe d'oye. On ramollira le prolongement qui ſort par l'ouverture du

crâne, avec du cérat liquide d'iris ; & s'il ne paroît point en bon état, on ſe ſervira d'un mélange de parties égales de l'emplâtre dont nous avons déja parlé, & de miel, qu'on appliquera deſſus, avec un peu de charpie pour le maintenir en place ; on recouvrira le tout d'un linge enduit du même emplâtre ; lorſque la dure-mere ſera ſuffiſamment détergée, on joindra du cérat à l'emplâtre, pour procurer la régénération des chairs. Quant au régime de vivre, il doit être le même que dans les bleſſures, & encore plus exact, parce que les plaies de la tête ſont plus dangereuſes que les autres. Lors même qu'il ſera tems de donner une nourriture plus forte au malade, on évitera tous les alimens qui ont beſoin d'être mâchés long-tems ; de même que la fumée, & tout ce qui pourroit exciter l'éternument. C'eſt une preuve certaine que la cure va bien, & que le malade guérira, ſi la dure-mere conſerve ſon mouvement, ſi elle retient ſa couleur ; ſi les chairs qui repouſſent, ſont rouges, & que le malade remue facilement la mâchoire & le cou. Au contraire, c'eſt un très-mauvais ſigne, ſi la dure-mere a perdu ſon mouve-

ment ; si sa couleur est noire, ou livide, ou qu'elle paroisse putréfiée ; si le malade extravague ; s'il y a vomissement continuel, paralysie ou convulsion ; si les chairs sont livides, & si le mouvement du cou & de la mâchoire est empêché. Quant aux autres signes qui se tirent du sommeil, de l'appétit, de la fiévre, de la couleur du pus, ce sont ici, comme dans les autres blessures, précisément les mêmes, qui donnent lieu de craindre ou d'espérer.

Lorsque la cure va bien, il s'éleve de la membrane même, ou si l'os est composé de deux tables à cet endroit, & qu'on n'en ait enlevé qu'une, il pousse de la table intérieure, des chairs qui rempliſſent l'ouverture faite à l'os. Ces chairs sont quelquefois fongueuses, & s'élevent au dessus du crâne. En ce cas, il faut les réprimer, & les contenir avec l'écaille de cuivre, & appliquer ensuite dessus, des remédes cicatrisans. Toutes les plaies de la tête se cicatrisent assez aisément, excepté à la partie du front, qui est un peu au dessus de l'entre-deux des sourcils. Il n'est guére possibble qu'il ne reste à cet endroit, pendant toute la vie, une ulcération, sur laquelle, il faut appli-

quer un linge enduit de quelques médicamens convenables. Après les bleſſures de la tête, on doit éviter pendant long-tems, juſqu'à ce que la cicatrice ſoit bien affermie, l'ardeur du ſoleil, le vent, le bain fréquent, & l'excès dans le vin.

CHAPITRE V.

De la fracture du nez.

IL arrive quelquefois que l'os & le cartilage du nez ſont caſſés, tantôt par devant, tantôt ſur les côtés. S'ils le ſont tous deux par devant, ou s'il n'y a que l'un ou l'autre, le nez s'affaiſe, & l'on reſpire difficilement; ſi l'os eſt caſſé ſur le côté, on y apperçoit un creux; ſi c'eſt le cartilage, le nez panche vers le côté oppoſé. Dans la fracture du cartilage, il faut relever doucement la portion qui eſt enfoncée, ou avec une ſonde, ou avec deux doigts qu'on introduit dans les narines. La réduction faite, on y introduit une tente, recouverte d'une pellicule fort douce, qu'on a couſue autour, ou un bourdonnet préparé de la même façon,

ou bien, un gros tuyau de plume, enduit de gomme ou de colle, & recouvert également d'une pellicule fort douce, pour soutenir le cartilage redressé, & l'empêcher de retomber. Si c'est la partie antérieure du cartilage qui est brisée, on remplit également les deux narines; s'il n'y a qu'un côté fracturé, on remplit plus la narine vers laquelle le nez panche, que celle de l'autre côté. On applique extérieurement une bande molle, enduite dans son milieu, d'un mélange de parties égales de fleurs de farine de froment & de suie d'encens; on fait ensuite tourner cette bande autour de la tête, & on vient coller les deux bouts sur le front. Ce mélange s'attache au nez, comme de la colle, & lorsqu'il s'est durci, il maintient parfaitement les cartilages. Si ce qu'on a introduit dans les narines, incommode, comme il arrive assez ordinairement, lorsque le cartilage est brisé à l'intérieur, on se contente de le tenir en place, avec le bandage dont nous venons de parler; on l'ôte au bout de quatorze jours; on le détache par le moyen de l'eau chaude, avec laquelle on fomente tous les jours, le nez qui est enflé.

Si c'eſt l'os qui eſt fracturé, on le redreſſe de la même façon, avec les doigts; & ſi c'eſt à la partie antérieure que ſe trouve la fracture, on remplit les deux narines; ſi c'eſt ſur le côté, on remplit celle contre laquelle l'os du nez s'eſt affaiſé. On applique du cérat par deſſus; on ſerre le bandage un peu plus fort, parce que le calus qui ſe forme, ne ſert pas ſeulement à réunir les os du nez, mais encore parce qu'il occaſionne en cet endroit une tumeur. Dès le troiſiéme jour, on doit baſſiner le nez avec de l'eau tiéde, & il faut réitérer ces fomentations d'autant plus ſouvent, que le calus eſt plus proche d'être entiérement formé. S'il y a pluſieurs fragmens, il faudra les redreſſer tous les uns après les autres, avec les doigts qu'on introduira dans les narines, & les tenir réunis avec la bande dont nous venons de parler. On appliquera par deſſus cette bande, du cérat, ſans qu'il ſoit beſoin d'autre bandage.

Mais s'il y a un fragment qui ſoit entiérement détaché des autres, & qui ne puiſſe point reprendre, ce que l'on connoîtra par la grande quantité de ſang, qui s'écoulera de la plaie, on l'emportera avec des pincettes; & lorſ-

que l'inflammation ſera paſſée, on appliquera ſur la fracture, quelque léger aſtringent. Le cas le plus fâcheux de tous, eſt lorſque la fracture eſt accompagnée de plaie : cet accident eſt fort rare ; mais lorſqu'il arrive, il faut, après avoir remis l'os ou le cartilage en place, appliquer ſur la plaie, quelqu'un des emplâtres qui conviennent dans les bleſſures récentes, & ne point ſe ſervir de bandage.

CHAPITRE VI.

De la fracture de l'oreille.

LE cartilage de l'oreille ſe rompt auſſi quelquefois : lorſque cet accident arrive, il faut, avant qu'il s'y ſoit formé du pus, appliquer ſur l'oreille, un emplâtre glutinatif, qui la rafermit ſouvent, & empêche la ſuppuration. Au reſte, on ne doit pas ignorer que le cartilage de l'oreille, ni celui du nez, ne ſe reprennent point ; mais il croît ſeulement dans les environs de la fracture, des chairs avec leſquelles le cartilage ſe conſolide. C'eſt pourquoi, ſi avec la fracture du cartilage, les chairs

ſont offenſées, il faut les recoudre de part & d'autre. Mais nous ne parlons ici que de la fracture qui eſt ſimple, & qui n'eſt point accompagnée de plaie aux tégumens. Dans ce cas, ſi la ſuppuration eſt établie, il faut faire une inciſion à la peau, du côté oppoſé à la fracture; emporter le cartilage que l'on coupera en forme de croiſſant; appliquer enſuite ſur la plaie, des remédes légerement aſtringens, tel que le lycium délayé dans de l'eau, & & continuer l'uſage de ces remédes, juſqu'à ce que le ſang ſoit entiérement arrêté. Après quoi, on étendra deſſus, un linge enduit d'un emplâtre, dans lequel il n'entre rien de gras: on remplira de laine molle, le vuide qu'il y a entre l'oreille & la tête: on aſſujettira enſuite l'oreille par un bandage, qui ne ſoit point trop ſerré. Le troiſiéme jour, on fomentera l'oreille avec de l'eau tiéde, comme dans la fracture du nez: on doit obſerver les premiers jours, une diéte exacte, juſqu'à ce que l'inflammation ſoit paſſée.

CHAPITRE VII.

De la fracture de la mâchoire, avec quelques observations sur toutes les espéces de fractures.

DE la fracture du nez & de l'oreille, nous passerons à celle de la machoire : nous commencerons par quelques remarques générales sur toutes les espéces de fractures, afin de n'être point obligé de répeter trop souvent les mêmes choses.

Les fractures en général, se divisent en longitudinales, en transversales, & en obliques : quelquefois les bouts des os fracturés sont obtus ; d'autres fois, ils sont pointus, ce qui est très-dangereux ; parce qu'il n'est point aisé alors de les replacer & de les réunir, & qu'ils déchirent les chairs, & même quelquefois les tendons & les muscles. Dans certaines fractures, un fragment se divise quelquefois en plusieurs autres ; il en est où les fragmens sont entiérement séparés les uns des autres ; dans celle de la mâchoire, les os fracturés se tiennent toujours par quelque endroit.

Pour réduire les fractures de la mâchoire, il faut appliquer un doigt dans la bouche, & un autre ſur le menton, & preſſer fortement de part & d'autre, afin de remettre les os fracturés dans leur ſituation naturelle. Si la fracture eſt tranſverſale, & ſi les deux portions déplacées de la mâchoire, s'avancent l'une ſur l'autre, comme il arrive preſque toujours dans cette eſpéce de fracture, après avoir replacé les os, il faut avec un crin, attacher l'une à l'autre, les deux premiéres dents qui ſont ſur les côtés de la fracture, ou bien les ſuivantes, ſi ces deux premiéres ſont ébranlées. Dans les autres eſpéces de fracture de la mâchoire, cette précaution eſt inutile.

On réduit les os en place, de la maniére que nous avons dite, & on applique deſſus, un linge pliéen deux, & trempé dans un mélange de vin, d'huile, de ſuie d'encens, & de fleurs de farine de froment. On aſſure le tout par le moyen d'un bandage, ou d'une eſpéce de bride molle, qu'on fend dans ſon milieu pour embraſſer exactement le menton ; on améne les deux bouts ſur le derriere de la tête, où on les lie.

Une remarque qu'il faut encore faire,

& qui a lieu dans toutes les espéces de fractures, c'est de retrancher toute nourriture au malade, les trois premiers jours; de ne lui donner le quatre, que des alimens liquides, & une nourriture un peu plus forte, & qui repare les forces, lorsque l'inflammation est passée. L'usage du vin est pernicieux pendant tout le tems que dure le traitement : on leve l'appareil au bout de trois jours : ensuite, par le moyen d'une éponge, on fomente l'endroit fracturé, avec la vapeur de l'eau chaude; après quoi, on remet un appareil semblable à celui du premier jour : on leve celui-ci le cinq, & on continue de faire la même chose, jusqu'à ce que l'inflammation soit entiérement passée; ce qui arrive ordinairement le sept ou le neuf. Lorsque l'inflammation est totalement dissipée, on examine de nouveau les os, afin de replacer les fragmens qui se trouveroient n'avoir point été remis en place. On ne doit point ôter le bandage, qu'il n'y ait de passé, au moins les deux tiers du tems nécessaire, pour que les os fracturés se réunissent.

Les os de la mâchoire, de la joue, les clavicules, le *sternum*, l'omoplatte, les côtes, l'os coccis, l'os du talon,

le calcaneum, les os de la main, & de la plante des pieds, se consolident ordinairement entre le quatorziéme & le vingt-uniéme jour ; ceux de l'avant-bras, de la jambe, entre le vingtiéme & le trentiéme ; ceux du bras & de la cuisse, entre le vingt-septiéme & le quarantiéme.

Nous devons encore ajouter au sujet de la fracture de la mâchoire, qu'il faut être pendant long-tems à ne vivre que d'alimens liquides ; à s'en tenir même, lorsque la cure est déja avancée, aux simples bignets & autres pâtisseries semblables, & à ne rien manger de dur, que le calus ne soit entiérement formé, & la mâchoire bien raffermie. Le malade ne doit point non plus parler les premiers jours.

CHAPITRE VIII.

De la fracture de la clavicule.

SI la clavicule est cassée de travers, elle se réunit quelquefois d'elle-même. Il n'est pas besoin de bandage, à moins qu'il n'y ait déplacement des os fracturés. Lorsqu'il y a déplacement, la

la partie qui est contigue au *sternum*, se porte presque toujours en dessus de celle qui touche à l'*humerus*, sur laquelle elle s'incline, & cela, parce que la clavicule étant immobile par elle-même, elle est obligée de céder au mouvement de l'*humerus*, qui se porte en dessus. Il est très-rare que la clavicule, lorsqu'elle est cassée, s'enfonce par sa partie antérieure. Les plus grands Maîtres en Chirurgie, nous assurent ne l'avoir jamais vu ; cependant Hippocrate en parle en plusieurs endroits. Comme ces deux cas sont tout-à-fait différens, ils demandent aussi un traitement différent. Il faut, si la clavicule s'est enfoncée vers l'omoplate, pousser l'*humerus* avec la main droite à plat, en arriére, & attirer la clavicule en devant. On poussera au contraire, l'*humerus* en devant, & la clavicule en arriére, si elle s'est portée vers le *sternum*. Si l'*humerus* est tombé en arriére, il ne faut point enfoncer la partie de la clavicule qui est contigue à la poitrine, parce qu'elle est immobile ; mais il faut relever l'*humerus*. S'il est tombé en devant, on remplira de laine, la cavité qui est du côté du *sternum*, & on tiendra l'*humerus* attaché aux côtes.

Si les fragmens ſont pointus, il faut faire une inciſion à la peau, au deſſus de l'endroit où ces fragmens répondent, & emporter toutes les eſquilles qui peuvent bleſſer les chairs ; enſuite on fait la réduction. S'il y a quelque partie qui pouſſe en dehors, on applique deſſus, un linge plié en trois, & trempé dans de l'huile & du vin. S'il y a pluſieurs fragmens, on les maintiendra en place, par des attelles d'écorce de férule, enduites de cire en dedans, afin que le bandage ne les ſépare point. On ne doit jamais ſerrer beaucoup le bandage, dans la fracture de la clavicule, ni des autres os ; il vaut mieux lui faire faire différentes circonvolutions. On applique le bandage ſur la clavicule droite, ſi c'eſt elle qui eſt caſſée ; on le fait enſuite paſſer en deſſous de l'aiſſelle gauche : on fait tout le contraire, ſi c'eſt la clavicule gauche qui eſt fracturée. Si la clavicule eſt enfoncée vers l'omoplatte, on attache le bras au côte ; ſi c'eſt vers le *ſternum*, on l'attache au cou. On fait coucher le malade ſur le dos, & on ſe conduit pour le reſte du traitement, comme dans la fracture de la mâchoire.

2. *Cure générale des différentes maladies des os.*

Il eſt pluſieurs os qui ſont preſque ſans mouvement, qui ſont durs, ou cartilagineux, & qui ſont ſujets à ſe caſſer, à être percés, contus, fendus, comme les os de la pomette, le *ſternum*, l'omoplatte, les côtes, l'os coccis, l'os du talon, le calcaneum, les os de la main, & des piés; leur cure eſt abſolument la même. S'il y a quelque plaie, on la traite avec les remédes qui lui conviennent, afin que lorſqu'elle ſe guérira, le calus qui ſe formera, rempliſſe la fiſſure, ou le trou qui eſt à l'os. S'il n'y a point de bleſſure à l'extérieur, & que l'on juge néanmoins par la violence de la douleur, que l'os eſt offenſé, il n'y a rien autre choſe à faire, que de ſe tranquilliſer, d'appliquer deſſus l'endroit où on ſent du mal, du cérat qu'on maintient par le moyen d'un bandage leger, juſqu'à ce que, par la ceſſation de la douleur, il paroiſſe que l'os eſt guéri.

CHAPITRE IX.

De la fracture des côtes.

NOUS avons quelque chose de particulier à dire sur la fracture des côtes : ces os recouvrent une grande partie des viscères ; par conséquent, les dérangemens qui peuvent y survenir, sont plus dangereux que par tout ailleurs. Les côtes se cassent quelquefois, de façon, que non seulement leur partie extérieure, mais même l'intérieure, qui est spongieuse, est offensée ; quelquefois aussi la côte est totalement cassée. Si elle ne l'est point de part en part ; si le malade ne crache point de sang ; s'il n'a point de fièvre ; si la suppuration est peu considérable, & la douleur si légere, qu'elle ne se fasse, pour ainsi dire, point sentir, à moins qu'on ne porte la main sur l'endroit offensé, il suffit de faire les mêmes choses que nous avons prescrites plus haut : on applique le bandage par son milieu, afin qu'il n'enfonce pas plus les tégumens d'un côté, que de l'autre. Au bout de vingt-un jours, tems auquel l'os doit

être repris, on commence à donner au malade, une nourriture plus abondante & plus succulente, afin qu'il prenne tout l'embonpoint possible, & que la côte se trouve bien recouverte à l'endroit de la fracture; car comme elle est encore fort tendre, il faudroit peu de chose, pour la casser de nouveau, si les tégumens n'étoient point en bon état. Pendant tout le tems du traitement, le malade doit éviter de crier, de parler, de s'emporter, de se fâcher, de faire aucun mouvement violent, de s'exposer à la fumée ou à la poussiére, & généralement, à tout ce qui peut exciter la toux, ou l'éternuement. Il ne faut pas même qu'il retienne trop son haleine. Si la côte est totalement fracturée, le mal est plus dangereux; car il y a crachement de sang; il survient une inflammation des plus considérables, qui est accompagnée de fiévre, qui tourne quelquefois en suppuration, & met le malade en danger de mort. On doit, si les forces le permettent, tirer du sang au bras qui est du même côté: si les forces ne permettent point de saigner, il faut donner des lavemens émolliens, & faire faire abstinence au malade, pendant long-tems. On ne doit point don-

ner de pain avant le ſeptiéme jour : il faut s'en tenir uniquement aux *ſorbitions*. On appliquera à l'endroit de la fracture même, du cérat fait avec le *lycium*, auquel on ajoutera la réſine cuite, ou le malagme de Polyarque ; ou bien un morceau d'étoffe, trempé dans un mélange de vin, d'huile roſat, & d'huile ordinaire. On recouvre le tout de laine graſſe, molle, & on applique par le milieu, deux bandages qu'il ne faut preſque point ſerrer. On doit éviter encore, & avec plus de ſoin, tout ce que nous avons dit plus haut ; le malade ne doit pas même reprendre trop ſouvent ſon haleine *S*'il ſurvient une toux violente, on fera prendre, pour l'adoucir, une potion faite avec la germandrée, ou la rue, ou le ſthœcas, ou bien avec le cumin ou le poivre. Si la douleur eſt fort vive, il ſera à propos d'appliquer un cataplaſme fait avec la graine d'yvraie, ou d'orge, & une troiſiéme partie de figues graſſes. On laiſſera ce cataplaſme pendant le jour ; pendant la nuit, on ſe ſervira du cérat, ou du malagme, ou du morceau d'étoffe dont nous avons parlé plus haut ; car, ſi on laiſſoit le cataplaſme pendant la nuit, il pourroit tomber. On l'ôtera donc tous

les soirs, jusqu'à ce qu'il suffise d'appliquer du cérat, ou le malagme de Poliarque. On fera observer une diéte des plus rigoureuses au malade, pendant les dix premiers jours; & le onziéme, on commencera à lui donner un peu plus de nourriture : on serrera encore moins le bandage qu'auparavant : la cure dure ordinairement quarante jours.

Si on a lieu de craindre la suppuration pendant le tems du panſement, le malagme conviendra mieux que le cérat, pour procurer la résolution. Si malgré toutes les précautions que nous avons dit qu'il falloit prendre, il paroît des signes de suppuration, il ne faudra point perdre de tems, de crainte que les côtes qui sont en dessous, ne se carient; on enfoncera donc un fer chaud dans les tégumens, à l'endroit le plus élevé de la tumeur, jusqu'à ce que l'on soit parvenu au pus que l'on évacuera. Si la tumeur ne se manifeste point extérieurement, on découvrira le foyer du pus, de la maniére suivante : on appliquera au dessus de la fracture, de la terre cimolée, délayée dans de l'eau; on la laissera sécher, & le lieu qui paroîtra humide en dessous, lorsqu'on l'ôtera, sera celui qui répondra à l'en-

droit du pus, où il faudra enfoncer le fer chaud. Si l'abscès est fort considérable, on fera deux ou trois trous, & on introduira dedans, des tentes, ou des bourdonnets attachés par en haut, avec un fil, afin qu'on puisse les retirer plus aisément. On se conduira pour le reste, comme dans les autres brûlures; & lorsque l'ulcère sera bien détergé, on rétablira les forces du malade, par une bonne nourriture, pour empêcher que la consomption ne survienne à la suite de ce mal. Quelquefois lorsque l'os n'est affecté que légérement, & qu'on a négligé d'y apporter du sécours dans les commencemens, il se forme en dedans, un amas de matiére qui n'est point purulente, mais qui ressemble à de la mucosité. Les tégumens sont moux en dessous. Il faut les brûler de même avec un fer chaud.

2. *De la fracture de l'épine.*

La fracture de l'épine demande aussi quelques observations particuliéres; car s'il y a quelque chose des vertébres d'emporté, ou de fracturé, il y a un creux à cet endroit, & on y ressent des picotemens, parce que les fragmens sont nécessairement

nécessairement pointus. Le malade est obligé de se courber en devant, pour éviter la douleur : ce sont là les choses qui font reconnoître la fracture des vertébres. La cure est la même que celle que nous avons rapportée au commencement de ce Chapitre.

CHAPITRE X.

Cure générale de la fracture du bras, de l'avant-bras, de la cuisse, de la jambe, & des doigts.

LA fracture du bras, de la cuisse, de l'avant-bras, de la jambe, des doigts, & leur cure, ont aussi beaucoup de rapport l'une avec l'autre ; car il y a beaucoup moins de danger dans la fracture de ces différens os, lorsqu'ils se cassent dans leur milieu, que lorsqu'ils se rompent vers leurs extrémités ; & le peril est d'autant plus grand, que la fracture est plus proche de la tête supérieure ou inférieure de l'os. Cette espéce de fracture cause de plus vives douleurs, & se réduit moins facilement. La moins mauvaise, est celle qui est simple & transversale : celle qui est ob-

lique, & qui eſt accompagnée de fragmens, eſt plus fâcheuſe : la pire de toutes, eſt celle où ces fragmens ſont pointus. Quelquefois les os fracturés ne ſont point déplacés : plus ſouvent ils le ſont, & paſſent l'un ſur l'autre ; c'eſt ce qu'il faut d'abord examiner, & ce qu'il eſt aiſé de reconnoître : car, s'il y a déplacement, on apperçoit comme une eſpéce de convexité à l'endroit de la fracture ; on y éprouve des picotemens, & on y ſent des inégalités au toucher. Si les os fracturés ne reſtent point vis-à-vis l'un de l'autre, mais ſe portent obliquement ; ce qui arrive, quand il y a déplacement, le membre où eſt la fracture, eſt plus court que celui du côté oppoſé, & les muſcles ſont tuméfiés. Lorſqu'on s'eſt aſſuré qu'il y a déplacement, il faut ſur le champ, procéder à la réduction ; car les tendons & les muſcles qui ſont tendus par les os fracturés, ſe contractent, & on eſt obligé de les étendre, en leur faiſant violence, pour pouvoir remettre les os dans leur ſituation naturelle. Si la réduction n'a point été faite les premiers jours, il ſurvient une inflammation, dans laquelle il ſeroit difficile & dangereux de la tenter ; car la violence qu'on feroit

alors aux muscles, pourroit être suivie de convulsions, ou attirer la gangrène, ou tout au moins, un abscès, sur la partie fracturée. C'est pourquoi, si on n'a point replacé les os, avant que l'inflammation fût formée, il ne faut le faire, que lorsqu'elle est passée. Lorsqu'il n'est question que d'étendre un doigt, ou un membre qui est encore tendre, il suffit d'un seul homme, qui tire d'une main en dessous, & de l'autre, en dessus de la fracture; mais si le membre est plus considérable, il faut deux hommes, qui tirent en sens contraire. Si les ligamens & les muscles sont très-forts, comme ils le sont chez les hommes robustes, sur-tout aux cuisses & aux jambes, il faut attacher des brides, ou des bandes de toile, à l'une & à l'autre extrémité de l'article, & les faire tirer par plusieurs aides, en sens contraire. Lorsque par l'extension, on a rendu le membre un peu plus long qu'il n'est naturellement, l'Opérateur doit alors, avec ses mains, replacer les os dans leur situation naturelle. On est sûr qu'ils le sont, par la cessation de la douleur. Pour lors, on enveloppe le membre qui est égal à l'autre, avec un morceau de toile, plié en deux ou trois

doubles, & trempé dans du vin & de l'huile. La toile de lin, eſt la meilleure pour cela. On a ordinairement beſoin de ſix bandes. La premiére eſt la plus courte de toutes ; on la fait tourner trois fois en montant, en forme ſpirale, autour de la partie fracturée ; La ſeconde eſt plus longue de la moitié, que la premiére : ſi l'os fait une ſaillie quelque part, on commence par l'appliquer ſur cet endroit ; s'il n'en fait point, on l'applique ſur tel endroit de la fracture qu'on juge à propos ; on la fait tourner dans un ſens contraire à la premiére, en deſcendant, tout autour de la fracture, vers laquelle on la ramene enſuite, en la faiſant finir par en haut, au delà de la premiére bande. Pour les contenir, on applique par deſſus, un morceau de linge fort large, enduit de cérat. Si l'os forme une éminence, on le recouvre à cet endroit, d'une compreſſe pliée en trois, & trempée dans de l'huile & du vin. On aſſujetit le tout avec la troiſiéme & la quatriéme bande. Il faut remarquer à ce ſujet, que les bandes dont on ſe ſert alternativement, doivent tourner en ſens contraire ; qu'il n'y a que la troiſiéme, qui doive ſe terminer par en

bas, & qu'il faut que les trois autres finiſſent par en haut. Il vaut mieux paſſer plus ſouvent la bande autour de la partie fracturée, que de la trop ſerrer ; car par là on courroit riſque d'attirer la gangrène ſur la partie. Il ne faut pas faire paſſer le bandage ſur l'article, à moins que la fracture ne ſoit dans les environs.

On laiſſe ce premier appareil pendant trois jours ; & le bandage doit être fait de façon, que le premier jour, ſans être cependant trop lâche, il ne gêne point ; qu'il ſoit un peu plus lâche le ſecond, & que le troiſiéme, il ſoit, pour ainſi dire, entiérement défait ; alors on levera l'appareil, & on rebandera le membre de nouveau, en ajoutant une cinquiéme bande aux quatre premiéres. On levera ce ſecond appareil le cinquiéme jour, & on mettra une ſixiéme bande, de façon que la troiſiéme & la cinquiéme ſe terminent par en bas, & les autres par en haut. Toutes les fois qu'on leve l'appareil, il eſt à propos de fomenter la partie avec de l'eau tiéde. On la baſſinera pendant long-tems avec du vin, auquel on aura ajouté un peu d'huile, ſi la fracture eſt ſituée dans les environs de l'article ; on continuera, juſqu'à ce

que l'inflammation ſoit totalement diſſipée, ou que la partie ſoit devenue plus grêle qu'elle n'a coutume d'être ; ce qui arrive ordinairement le ſept, ou tout au plus tard, le neuf. Il eſt facile alors de toucher aux os. Ainſi s'ils ne ſont pas abſolument bien replacés, on les replacera de nouveau ; & s'il y a quelques fragmens qui ſoient ſaillans, on les remettra dans leur ſituation naturelle. Après quoi, on appliquera ſur la partie fracturée, le même appareil qu'auparavant ; on arrangera tout autour, des attelles de ferule, pour la maintenir en place ; on aura ſoin que ces attelles ſoient plus fortes & plus larges, à l'endroit vers lequel panche la fracture. Elles doivent être toutes un peu convexes vers l'articulation, pour ne point la bleſſer. Il ne faut les ſerrer qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour contenir les fragmens en place. Mais comme au bout d'un certain tems, elles viennent à ſe deſſerrer, il faut tous les trois jours, les reſſerrer un peu avec leurs brides. S'il ne ſurvient ni douleur, ni démangeaiſon, on continue de la même façon, juſqu'à ce qu'il y ait de paſſé, environ les deux tiers du tems auquel l'os a coutume de ſe reprendre : pour

lors, il faudra baſſiner moins ſouvent avec de l'eau tiéde, la partie fracturée; parce que dans le commencement, il eſt néceſſaire de diſſiper & de reſoudre les humeurs qui s'amaſſent autour de la fracture, mais vers la fin, il faut y en attirer. C'eſt pourquoi il ſera néceſſaire de l'oindre doucement avec du cérat liquide; d'y faire quelques frictions légéres, & de ſerrer moins le bandage. On levera également l'appareil tous les trois jours, & on le remettra comme les autres fois; excepté qu'on ne fomentera plus la partie fracturée avec de l'eau tiéde, & qu'on retranchera une bande, chaque fois qu'on les levera.

2. *De la fracture du bras.*

Ce que nous venons de dire, concerne les fractures en général: nous allons parler de chacune en particulier. Si c'eſt l'*humerus* qui eſt caſſé, l'extenſion ne ſe fait point comme dans la reduction d'un autre membre: on place le malade ſur un ſiége élevé, & le Chirurgien ſe met vis-à-vis, ſur un ſiége plus bas. On attache au cou du malade, une écharpe, dans laquelle on fait paſſer l'avant-bras; enſuite on lie une bande

à la partie ſupérieure du bras, & une autre, à la partie inférieure. Pour lors, un aide paſſant la main droite, ſi c'eſt le bras droit qu'il faut étendre; & la gauche, ſi c'eſt le gauche, derriére la tête du malade, & en deſſous de la premiére bande, ſaiſit un bâton qui eſt placé entre les jambes du bleſſé: le Chirurgien appuye le pié droit ou le gauche, ſelon le bras qui eſt caſſé, ſur la ſeconde bande, tandis que l'aide éleve la premiére. Par ce moyen, on étend le bras ſans aucune violence. Si le bras eſt caſſé vers ſon milieu, ou vers ſa partie inférieure, les bandes dont on ſe ſervira, pour le maintenir en ſituation, ſeront plus courtes; & plus longues, ſi la fracture eſt à l'extrémité ſupérieure; parce qu'il eſt néceſſaire alors, qu'on les puiſſe faire paſſer par deſſus la poitrine, en deſſous de l'autre aiſſelle, & qu'elles viennent juſqu'à l'épaule.

Dès la premiére fois qu'on place l'avant-bras dans l'écharpe, il faut le plier de façon que l'on puiſſe faire prendre avec les bandes, à la partie fracturée, la ſituation dans laquelle elle doit reſter; car ſi on eſt obligé de changer la poſition de l'avant-bras, il eſt à craindre qu'en l'attachant de nouveau, les os

replacés ne se dérangent. Ce n'est point assez de suspendre ainsi l'avant-bras au cou, par le moyen d'une écharpe, il faut encore tenir avec un autre bandage, le bras légérement attaché au côté; par ce moyen, il ne peut se mouvoir en aucun sens, & les os replacés restent dans leur position. Quant aux attelles, elles doivent être fort longues à la partie extérieure du bras, moins longues à la partie intérieure, & très-courtes sous l'aisselle. Il faut lever l'appareil fort souvent, lorsque la fracture est dans le voisinage du *cubitus*; de crainte que les nerfs ne se roidissent en cet endroit, & qu'on ne puisse plus se servir de l'avant-bras. Toutes les fois qu'on levera l'appareil, on aura soin de tenir avec la main, les os fracturés; de fomenter le *cubitus* avec de l'eau tiéde, & de le frotter avec un cérat émollient. On ne doit point mettre d'attelles sur les éminences du *cubitus*; ou si on en met, elles doivent être fort courtes.

3. *De la fracture de l'avant-bras.*

S'il y a fracture à l'avant-bras, il faut d'abord examiner, s'il n'y a que l'un des os de cassé, ou s'ils le sont tous

deux. Ce n'eſt point que la cure ſoit différente dans ce dernier cas ; mais c'eſt que l'extenſion doit être plus forte, ſi les deux os ſont caſſés ; car les muſcles ne peuvent pas également ſe contracter, lorſqu'il y a un os ſain & entier qui les en empêche ; d'ailleurs, on doit, lorſque les deux os ſont caſſés, prendre plus de précaution, pour les maintenir en place, lorſqu'on les a réduits; parce qu'alors, ils ne peuvent s'appuyer mutuellement l'un ſur l'autre ; au lieu que, lorſqu'il n'y en a qu'un de caſſé, celui qui reſte entier, contient mieux l'autre, que ne feroient les bandages & les attelles. Il faut placer l'appareil, de façon que le pouce ſoit un peu tourné en dedans de la poitrine ; car c'eſt la ſituation la plus naturelle de l'avant-bras. On le place enſuite dans une écharpe qui l'enveloppe dans toute ſa longueur, & qu'on attache avec des cordons, derriére le cou. On le tient ainſi ſuſpendu un peu au deſſus du *cubitus* de l'autre bras.

4. *De la fracture du* cubitus.

S'il y a quelque choſe de briſé à la partie ſupérieure du *cubitus*, il eſt inutile d'en tenter la conſolidation par le moyen du bandage ; car l'avant-bras

perd ſon mouvement ; mais ſi l'on n'a à remédier qu'à la douleur, l'uſage revient tel qu'il étoit auparavant.

5. *De la fracture des jambes & des cuiſſes.*

Dans la fracture de la jambe, il faut également conſiderer s'il n'y a que l'un des os de caſſé. Lorſqu'on a fait la reduction de la jambe ou du femur, il faut, après y avoir appliqué l'appareil, les placer dans une eſpéce d'étui, qui doit être percé en deſſous, afin que s'il ſuinte quelque humeur de la partie fracturée, elle puiſſe s'échapper ; il doit y avoir au bas, une eſpéce de ſemelle qui arrête & ſoutienne la plante des piés. Il y aura ſur les côtés, des trous dans leſquels on fera paſſer des cordons, pour aſſujettir & maintenir la jambe & la cuiſſe, dans la ſituation où on les aura miſes. Si c'eſt la jambe qui eſt caſſée, cet étui prendra depuis la plante des piés, juſqu'aux jarrets ; ſi c'eſt la cuiſſe, il montera juſqu'aux hanches ; & ſi la fracture eſt ſituée dans les environs de la tête ſupérieure du femur, il renfermera même la hanche. Au reſte, on ne doit point ignorer qu'une cuiſſe qui a été

cassée, reste plus courte que l'autre; parce qu'elle ne se rétablit jamais dans son premier état. Après cet accident, on est toujours obligé d'appuyer sur la pointe du pié, de ce côté-là; la démarche est moins ferme. On boite plus fort, si on a fait quelque faute dans le traitement.

6. *De la fracture des doigts.*

Dans la fracture du doigt, il suffit, lorsqu'on en a fait la reduction, & que l'inflammation est passée, de l'attacher à une seule attelle.

7 *Méthode générale de traiter les fractures du bras, de l'avant-bras, de la jambe, de la cuisse, & des doigts.*

Nous joindrons encore quelques observations générales à la cure particuliére des fractures dont nous venons de parler. On doit dans toutes sortes de fractures, observer une diéte exacte, pendant les premiers jours, & donner une nourriture plus forte, lorsqu'il est tems de songer à la formation du calus. On doit s'abstenir de vin pendant longtems, faire de longues & fréquentes

fomentations sur la partie fracturée, avec de l'eau tiéde, pendant tout le tems que l'inflammation subsiste; lorsqu'elle est passée, ces fomentations doivent être moins longues & moins fréquentes; il faut ensuite frotter long-tems & doucement, avec du cérat liquide, les parties qui sont au delà de la fracture, & ne point se hâter de se servir du membre qui a été fracturé, mais lui faire reprendre peu-à-peu ses fonctions.

La fracture qui est accompagnée de plaie, est beaucoup plus dangereuse que celle qui ne l'est point; sur-tout si ce sont les muscles du bras ou de la cuisse, qui sont offensés; car l'inflammation qui survient, est beaucoup plus considérable, & dégénére plus facilement & plus promptement en gangrène. Dans la fracture du femur, si les os fracturés passent les uns sur les autres, on est presque toujours obligé d'en venir à l'amputation. L'*humerus* est aussi exposé au même danger; mais il est plus aisé de conserver ce dernier membre. C'est surtout dans les fractures qui se font près des articles, que l'accident dont nous venons de parler, est à craindre; c'est pourquoi, il faut dans ces sortes de cas, se comporter avec toute la circonspec-

tion poſſible : on coupera tranſverſalement, par le milieu de la plaie, les muſcles qui ſeront en deſſus des os fracturés : on tirera du ſang, s'il s'en eſt peu écoulé par la plaie : on affoiblira le malade, pendant les dix premiers jours, par la diéte la plus rigoureuſe. Il faut étendre les membres fort lentement, & remettre le plus doucement qu'il eſt poſſible, les os en leur place. Il ne faut point trop tirer les muſcles, ni manier trop ſouvent les os ; & l'on doit laiſſer au malade, la liberté de placer la partie fracturée, dans la ſituation qui le gêne le moins. On applique d'abord ſur la plaie, de la charpie trempée dans du vin, mêlée avec un peu d'huile roſat : on ſe conduit pour le reſte, comme dans les autres plaies. On ſe ſervira pour l'appareil, de bandes un peu plus larges que la plaie, & on les ſerrera moins, que s'il n'y avoit point cette plaie, & ſelon qu'elle ſera plus ou moins diſpoſée à ſe mortifier & à ſe gangrèner. Il vaut mieux faire plus de circonvolutions, que de trop ſerrer le bandage, pour maintenir les os reduits en ſituation.

Telle eſt la façon dont il faut ſe comporter dans les fractures du bras & de

la cuisse, si les os déplacés ont passé transversalement les uns sur les autres; mais s'ils sont dans une autre situation, il ne faut serrer le bandage, qu'autant que cela est nécessaire, pour assujettir les médicamens qu'on applique dessus. On se comportera pour le reste, ainsi que nous avons dit plus haut, excepté qu'on ne se servira ni d'éclisses, ni d'étui, qui empêchent la plaie de se consolider; mais seulement de bandes plus larges & plus multipliées. On répandra ensuite sur ces bandes, de l'huile tiéde & du vin; mais sur-tout du vin. Dans le commencement, il faut faire jeuner le malade; fomenter la plaie avec de l'eau tiéde; prendre toutes sortes de précautions, pour éviter le froid, & appliquer ensuite des médicamens propres à exciter la suppuration. Il faut donner plus de soin à la plaie, qu'à l'os même; c'est pourquoi, il est à propos de la panser tous les jours.

S'il y a quelque petite esquille qui forme quelque inégalité, on la replacera, si elle est mousse & obtuse; mais si elle est pointue, il faudra avant que de la remettre, emporter sa pointe, si elle est longue; ou la limer, si elle est courte, & polir ensuite les bords, avec une ru-

gine ; on tachera d'en faire la réduction avec la main ; ſi on n'en peut venir à bout, on ſe ſervira de tenailles pareilles à celles des maréchaux ; on ſaiſira la pointe de l'os ſaillant, entre les deux extrémités arrondies des tenailles, avec le dos deſquelles on repouſſera l'os en ſa place. Si l'eſquille eſt plus conſidérable, & ſi elle eſt enveloppée de membranes, il faut attendre qu'elle s'en ſoit dépouillée par le moyen de la ſuppuration, & l'emporter tout de ſuite. Par ce moyen, l'os pourra ſe conſolider au bout d'un certain tems, & la plaie ſe guérir, ſuivant l'état dans lequel elle eſt.

Quelquefois il arrive, lorſque la plaie eſt conſidérable, qu'il y a des eſquilles qui ſe ſéparent, & qui ne ſe réuniſſent point avec les autres. On connoit que ces ſortes d'exfoliations auront lieu, par la quantité de matiére qui découle de la plaie.

C'eſt pourquoi, on doit alors lever ſouvent l'appareil, moins pour panſer la plaie, que pour faciliter l'écoulement de ces matiéres. Au bout de quelques jours, l'os s'exfolie, & ſe détache preſque toujours de lui-même. Quelquefois auſſi, il eſt plus long-tems à ſe détacher, & rend

rend la cure de la plaie, qui eſt déja fort mauvaiſe par elle-même, plus longue & plus difficile. Souvent ſans qu'il y ait plaie, une portion d'os ſe détache, & excite tout à coup des démangeaiſons & de la douleur. Lorſque cet accident arrive, il faut ſe hâter d'emporter l'eſquille qui s'eſt détachée, & fomenter l'endroit de la fracture, avec de l'eau froide, ſi c'eſt en été; & tiéde, ſi c'eſt en hyver; appliquer enſuite deſſus, du cérat de myrthe.

D'autres fois les os caſſés ſont armés de pointes qui irritent & déchirent les chairs: on y reſſent des picotemens & un prurit incommode; le Chirurgien doit alors faire une inciſion qui réponde à l'endroit de ces pointes, & les emporter. Le reſte du panſement dans l'un & l'autre de ces cas, eſt abſolument le même, que celui des fractures avec plaie. Lorſque l'ulcère ſera ſuffiſamment détergé, on donnera au malade, une nourriture propre à faciliter la régénération des chairs: mais ſi après ces inciſions, le membre eſt encore plus court que l'autre, & que les os ne ſoient point replacés dans leur ſituation naturelle, on enfoncera entre les fragmens, un petit coin fort léger & fort liſſe, dont la

tête ſorte un peu hors de la plaie, & on l'enfoncera tous les jours de plus en plus, juſqu'à ce que le membre qui a été fracturé, ſoit égal à l'autre. Pour lors, on retirera le coin, & on cicatriſera la plaie. On fomentera la cicatrice avec de l'eau froide, dans laquelle on ait fait bouillir du myrthe, ou du lierre, ou de la verveine, ou d'autres plantes ſemblables. Après ces fomentations, on appliquera deſſus, des remédes deſſicatifs. C'eſt ſur-tout ici, que le malade doit garder un parfait repos, juſqu'à ce que le membre fracturé ait repris ſes forces.

Mais, ſi lorſque la plaie ſera guérie, les os ne ſont point repris, parce qu'on aura été obligé de les remuer ſouvent, & de lever fréquemment l'appareil, il n'eſt point difficile après, d'en procurer l'agglutination. Si la fracture eſt ancienne, il faudra étendre le membre fracturé; ſéparer les fragmens avec la main, & les repouſſer enſuite les uns contre les autres, afin qu'ils ſe briſent par leur choc mutuel; que les matiéres viſqueuſes qui peuvent s'être amaſſées autour, s'en détachent, & que par ce moyen, on renouvelle en quelque façon la fracture: on doit bien prendre garde

néanmoins, en faisant ces sortes d'extensions & de contre-extensions, de n'offenser ni les muscles, ni les nerfs. On fomentera ensuite l'endroit de la fracture, avec du vin, dans lequel on aura fait bouillir de l'écorce de grenade, & on appliquera par dessus, de cette écorce pilée & mêlée avec du blanc d'œuf. Le troisiéme jour, on levera l'appareil, & on fomentera la partie, avec une décoction de verveine; le cinquiéme jour, on fera la même chose, & on appliquera des écliſſes tout autour de la fracture: on continuera de lever & de remettre l'appareil, ainsi que nous avons dit plus haut. Il arrive néanmoins quelquefois, que les os se consolident les uns sur les autres, & que le membre reste défiguré & plus court que l'autre; on y ressent des picotemens continuels, si les fragmens sont pointus; dans ce cas, il faut casser l'os de nouveau, & le réduire une seconde fois. Voici comment cela se fait. On fomente pendant long-tems, avec de l'eau chaude, la partie fracturée: on la frotte ensuite avec du cérat liquide; puis on l'étend: pendant ce tems, le Chirurgien sépare avec ses mains, les os dont le calus est encore tendre, & les remet dans leur

ſituation naturelle. Si le membre eſt foible, on applique du côté vers lequel l'os ſe plie, une baguette garnie de laine, pour le tenir droit; on poſe enſuite l'appareil, & on maintient l'os de cette ſorte, dans ſa ſituation naturelle.

Quelquefois les os reprennent parfaitement; mais le calus pouſſe trop, & le membre eſt gonflé à cet endroit. Lorſque cela arrive, il faut frotter la partie pendant long tems, avec de l'huile, du ſel & du nitre; faire des fomentations deſſus, avec de l'eau tiéde ſalée; y appliquer un cataplaſme réſolutif, & ſerrer le bandage plus fort. Il faut vivre de légumes, & ſe faire vomir de tems en tems; par là, le calus diminuera à proportion du reſte du corps. Il eſt bon auſſi d'appliquer ſur le membre de l'autre côté, de la moutarde, & de l'y laiſſer, juſquà ce qu'il y ait éroſion, pour attirer ſur cette partie, une plus grande quantité d'humeurs. Lorſqu'on aura diminué par ces moyens, la groſſeur du calus, on remettra le malade au train de vie ordinaire.

CHAPITRE XI.

Des Luxations.

NOUS n'avons parlé jusqu'à présent, que des fractures des os : nous allons parler maintenant de leur luxation, qui peut se faire en deux maniéres ; car tantôt les os unis se séparent ; comme lorsque l'omoplatte s'écarte du bras ; le rayon du *cubitus*, dans l'avant-bras ; le *tibia* du peronné dans la jambe ; & quelquefois par un saut, le *calcaneum* de l'os du talon ; ce qui arrive rarement : d'autrefois, les os articulés les uns avec les autres, sortent de leurs articulations. Nous parlerons d'abord de la premiére espéce de luxation. Lorsqu'un os se sépare de l'autre, il se fait sur le champ, un vuide entre les deux, & on sent la cavité, en pressant dessus, avec les doigts. Il survient ensuite une inflammation violente ; surtout dans l'écartement du *calcaneum* d'avec l'os du talon : cette luxation est ordinairement accompagnée de fiévre aiguë, & cause quelquefois la gangrène, des convulsions & des tensions de nerfs, qui

renverſent la tête ſur les épaules. Pour prévenir ces accidens, il faut avoir recours aux mêmes remédes que nous avons preſcrits dans la fracture des os mobiles. Si on ne peut, par le moyen de ces remédes, détourner ces fâcheux ſymptômes, il faut, dès qu'ils paroiſſent, appliquer ſur la partie luxée, les mêmes médicamens que nous avons conſeillés d'appliquer ſur les fractures, pour diſſiper la douleur & la tumeur; car ces os ainſi ſéparés, ne ſe réjoignent plus; & tout ce que l'on peut faire, c'eſt d'empêcher que la partie ne ſoit défigurée; mais on ne pourra jamais lui rendre ſon premier uſage. Comme la machoire, les vertébres, & toutes les articulations, ſont aſſurées par de forts ligamens, elles ne peuvent ſe luxer qu'à l'occaſion de quelque violence externe, ou de la rupture, ou de la foibleſſe de ces mêmes ligamens. Elles ſe luxent plus facilement dans les enfans & les jeunes gens, que dans les adultes & les perſonnes robuſtes. Les luxations peuvent ſe faire en avant ou en arriére, en dedans ou en dehors. Il eſt des os qui peuvent ſe luxer en tout ſens; il en eſt d'autres qui ne peuvent ſe luxer qu'en certains ſens. Les ſignes des lu-

xations ſont ou communs à toutes les luxations en général, ou particuliers à chaque eſpéce : il y a toujours une tumeur du côté vers lequel l'os eſt pouſſé, & une cavité à l'endroit d'où il eſt ſorti. Ces ſignes ſont généraux, & ſe rencontrent dans toutes ſortes de luxations ; il en eſt d'autres qui ſont particuliers, & que je rapporterai, en parlant de chaque eſpéce de luxation.

Tous les os peuvent ſe luxer & ſortir de leurs articulations ; mais on ne peut également les y replacer tous. La luxation de la tête & celle de l'épine, ne peuvent ſe réduire, non plus que la luxation de la machoire, quand celle-ci eſt déplacée des deux côtés, & qu'il eſt ſurvenu une inflammation, avant qu'on entreprit de la replacer. On peut bien réduire les luxations qui proviennent de la foibleſſe des ligamens ; mais on ne peut maintenir dans leur place, les os réduits, & ils retombent de nouveau. Les membres qui ont été luxés dans l'enfance, & qui n'ont point été réplacés, croiſſent moins que les autres.

Tout membre luxé qui n'a point été réduit, maigrit ; & cette maigreur eſt plus conſidérable dans la partie qui eſt plus proche de la luxation, que dans

celle qui en eſt plus éloignée : par exemple, ſi c'eſt le bras qui eſt luxé, il maigrira plus que l'avant-bras, & l'avant-bras, plus que la main. Les uſages de la partie luxée, reſteront plus ou moins empêchés après la réduction, ſelon l'article où ſera ſituée la luxation, & la violence de la cauſe qui l'aura produite. Plus le membre ſera en état d'exercer ſes fonctions, & moins il maigrira.

On doit réduire les luxations, avant que l'inflammation ſurvienne ; ſi elle eſt une fois formée, il ne faut point fatiguer alors le malade par des tentatives inutiles ; ce n'eſt qu'après que l'inflammation eſt diſſipée, qu'il faut entreprendre la réduction, dans le cas où elle eſt poſſible. La différence des tempéramens & des ligamens de l'article, influe ici pour beaucoup. Car ſi le corps eſt foible & humide ; ſi les ligamens ont peu de force, l'os ſe réduit aiſement ; mais il ſe luxe de nouveau avec la même facilité, & on a beaucoup plus de peine à le retenir dans ſa place. La retention des os en leur place, eſt beaucoup plus sûre dans les malades où ſe rencontrent des diſpoſitions contraires ; mais la réduction en eſt extrêmement difficile, lorſqu'ils viennent à ſe luxer.

On

On appaise l'inflammation, en appliquant sur la partie, de la laine nouvelle, trempée dans du vinaigre; en s'abstenant, si l'article où est située la luxation, est considérable, de tout aliment solide, pendant trois, & même pendant cinq jours & en ne buvant que de l'eau chaude, pour étancher la soif. On observera ce régime avec d'autant plus d'exactitude, que les ligamens qui affermissent l'article, sont plus forts; il est d'une nécessité indispensable, si la fiévre survient. Le cinquiéme jour, on ôte la laine; on fomente avec de l'eau chaude, la partie sur laquelle on étend du cérat de souchet, où l'on a fait entrer un peu de nître. On continue jusqu'à ce que l'inflammation soit dissipée, & on fait ensuite, des frictions sur le membre. On doit user de bons alimens, boire peu de vin, & faire reprendre peu à peu à la partie, ses fonctions; car le mouvement est aussi salutaire, après que la douleur est passée, qu'il étoit pernicieux lorsqu'elle subsistoit. Voilà ce qui regarde les luxations en général; nous allons parler de chaque espéce en particulier.

CHAPITRE XII.

De la luxation de la machoire.

LA machoire inférieure ſe luxe en devant, tantôt d'un ſeul côté, & tantôt des deux. Dans le premier cas, elle ſe porte de même que le menton, du côté oppoſé. Les dents pareilles ne ſe trouvent plus, comme dans l'état naturel, les unes ſous les autres; car les dents canines de la machoire inférieure, repondent aux dents inciſives de la machoire ſupérieure. Mais lorſque les deux têtes de la machoire inférieure ſont luxées, le menton pend & s'avance en dehors; les dents inférieures ſe trouvent plus en dehors, que les ſupérieures; & les muſcles temporaux paroiſſent tendus & gonflés. On doit réduire ſur le champ, la luxation de la machoire: pour cela, on place le malade ſur un ſiége; on met derriére lui, un aide, pour lui tenir la tête ferme; ou bien on fait aſſeoir le premier contre un mur; on lui place entre la tête & le mur, un couſſin de cuir, bien rembouré, contre

lequel un aide lui preſſe la tête, pour la rendre immobile ; alors le Chirurgien, après avoir garni ſes deux pouces de linge, ou de bandes, de crainte qu'ils ne viennent à gliſſer, les introduit dans la bouche du malade, & applique les autres doigts en dehors : après s'être bien aſſuré de la machoire, ſi elle n'eſt luxée que d'un côté, il ſécoue le menton, l'amene vers la gorge, & en même tems qu'il aſſujetit la tête du malade, il éleve le menton, & repouſſe le condyle de la machoire dans ſa cavité ; de façon que tous ces mouvemens ſe faſſent preſque en un moment. Si la machoire eſt luxée des deux côtés, on la réduira de la même maniére, avec cette différence ſeulement, qu'on la pouſſera de part & d'autre, également en arriére. La réduction faite, ſi le malade ſent de la douleur & de la tenſion dans les yeux & au cou, on lui tirera du ſang au bras.

Il ne prendra d'abord que des alimens liquides ; c'eſt une attention qu'on doit avoir dans toutes les luxations ; mais ſur-tout dans celle de la machoire : il ne doit point même parler beaucoup, de crainte que le mouvement de la bouche ne fatigue les muſcles temporaux.

CHAPITRE XIII.

De la luxation de la tête.

NOUS avons dit au commencement de ce Livre, que les deux condyles de la tête s'articuloient dans les deux cavités de la premiére vertébre. Si ces condyles ſe portent en arriére, hors de leurs cavités, les ligamens ſitués ſous l'occiput, s'étendent, le menton tombe ſur la poitrine; le malade ne peut ni boire, ni parler; la ſemence s'échappe quelquefois involontairement: cette ſituation eſt bientôt ſuivie de la mort. J'ai cru devoir faire mention de cette eſpéce de luxation; non qu'on puiſſe y apporter aucun remède; mais afin qu'on pût la connoître par les ſignes qui la caractériſent, & que l'on ne croie point que ceux auxquels ce malheur arrive, périſſent par la faute du Chirurgien.

CHAPITRE XIV.

De la luxation de l'épine.

LE même ſort arrive à ceux qui ont les vertébres de l'épine luxées. Car cette luxation ne peut ſe faire, ſans que la moëlle épiniére, les cordons de nerfs qui paſſent par les côtés des apophyſes tranſverſes, & les ligamens qui les aſſujetiſſent, ne ſe déchirent. Les vertébres ſe luxent en avant ou en arriére, au deſſus ou au deſſous du diaphragme. De quelque côté que ſe faſſe la luxation, il y a une tumeur, ou une cavité à la partie poſtérieure de l'épine. Si elle eſt au deſſus du diaphragme, les mains deviennent paralytiques ; il ſurvient un vomiſſement, ou des convulſions ; la reſpiration eſt gênée ; on reſſent de vives douleurs ; on perd l'uſage de l'oüie. Si la luxation eſt au deſſous du diaphragme, les cuiſſes tombent en paralyſie ; l'urine ſe ſupprime, ou bien coule involontairement ; on ne perit point à la vérité, auſſi promptement que dans la luxation de la tête ; mais on

ne passe guére le troisiéme jour. Car ce que dit Hippocrate, que lorsqu'une vertébre est luxée en arriére, on doit faire coucher le malade sur le ventre, l'étendre tout de son long, faire appuyer quelqu'un avec le talon, sur la vertébre luxée, & la faire ainsi rentrer en dedans, doit s'entendre des luxations incomplettes, & non des luxations complettes. Quelquefois la foiblesse des ligamens permet à une vertébre, de se porter un peu en devant, sans cependant se luxer. Cet accident ne fait point mourir; mais lorsqu'il arrive, il n'est point possible d'appuyer sur la vertébre en dedans, pour la repousser en dehors; & lors même qu'elle est luxée en dehors, & qu'on l'a replacée, elle se luxe de nouveau; à moins (ce qui est très-rare) que les ligamens ne reprennent leurs forces.

CHAPITRE XV.

De la luxation du bras.

LE bras se luxe quelquefois en dedans, sous l'aisselle, & quelquefois en dehors. Si l'*humerus* est tombé sous

l'aiſſelle, le *cubitus* qui lui eſt joint, s'éloigne du côté, & on ne peut élever ni le bras, ni l'avant-bras vers l'oreille; le bras luxé eſt plus long que l'autre. Si la luxation eſt en dehors, on peut bien étendre le bras, mais moins que dans l'état naturel, & le *cubitus* a plus de peine à ſe porter en devant, qu'en arriére. Si l'*humerus* eſt tombé ſous l'aiſſelle, & que cet accident ſoit arrivé à un enfant, ou à une perſonne qui ait le tiſſu des fibres lâche, ou chez qui les ligamens ſoient fort foibles, il ſuffit pour le replacer, de faire mettre le malade ſur un ſiége; d'avoir deux aides, dont l'un tire doucement en dehors, la tête de l'omoplatte, tandis que l'autre étend le bras: pour lors, le Chirurgien qui eſt derriére le ſiége, ſaiſit d'une main, l'omoplatte, & de l'autre, l'*humerus*, leur fait faire un mouvement ſur le côté, & repouſſe avec le genou, l'*humerus* en ſa place.

Mais ſi le malade eſt un adulte robuſte & vigoureux; ſi les ligamens ſont forts, on a beſoin d'une ſpatule de bois, épaiſſe de deux doigts, & qui ſoit aſſez longue, pour s'étendre depuis l'aiſſelle, juſqu'aux doigts. Cette ſpatule ſe termine par ſa partie ſupérieure, en

tête arrondie, & un peu creuſe, pour recevoir une partie de la tête de l'*humerus*. Elle eſt percée à trois endroits différens, de deux trous, dans leſquels on fait paſſer des courroies fort molles. On roule une bande tout autour de cette ſpatule, afin qu'elle ne bleſſe point les parties contre leſquelles on l'applique. On la place le long de l'avant-bras, de façon que la tête ſe trouve au haut du creux de l'aiſſelle : on la lie enſuite par le moyen de ſes courroies, d'abord un peu en deſſous de la tête de l'*humerus*, enſuite au deſſus du *cubitus*, & enfin au poignet. Les trous doivent être ſitués de façon qu'ils répondent à ces trois endroits différens. Tout étant ainſi diſpoſé, on ſe ſervira d'une échelle qui ſoit aſſez haute, pour que les piés du malade, entre le corps & le bras duquel on la fera paſſer, ne poſent point à terre : lorſqu'il eſt dans cette ſituation, on lui tire fortement l'avant-bras, & par ce moyen, la tête de la ſpatule repouſſe le condyle de l'*humerus* dans ſa cavité, où elle retombe tantôt en faiſant un petit bruit, & tantôt ſans en faire. Il y a pluſieurs autres méthodes de réduire cette luxation, qu'on trouve toutes dans

Hippocrate. Mais celle que nous venons de donner, eſt la meilleure, & le plus en uſage.

Si l'*humerus* eſt luxé en dehors, il faut faire coucher le malade ſur le dos; faire paſſer ſous l'aiſſelle, une bande, ou un cordon qui vienne ſe croiſer derriére la tête du malade; donner les deux bouts de ce cordon à un aide, faire tenir l'avant-bras par un autre, & tandis que les aides tireront, l'un, le cordon, l'autre, l'avant-bras, le Chirurgien pouſſera avec la main gauche, la tête du malade en arriére; il élevera avec la droite, le coude, & l'*humerus*, qu'il repouſſera dans ſa cavité. Cette ſeconde eſpéce de luxation eſt plus facile à réduire que la premiére. La réduction faite, ſoit que l'os ſoit luxé en dedans ou en dehors, on appliquera de la laine ſous l'aiſſelle; dans le premier cas, pour empêcher l'*humerus* de retomber; dans le ſecond, pour qu'on puiſſe appliquer le bandage plus facilement. Voici comment on doit faire ce bandage: on commence par placer ſous l'aiſſelle, la bande avec laquelle on enveloppe la tête de l'*humerus*; on la fait paſſer enſuite ſous la poitrine, d'où on la porte ſous l'autre aiſſelle, & de-là

ſur les épaules ; on vient enſuite regagner la tête de l'*humerus* luxé. On paſſe & repaſſe pluſieurs fois la bande de la même maniére, juſqu'à ce que la partie luxée ſoit bien aſſurée. Par ce moyen, on maintient parfaitement l'*humerus* ; ſur-tout, ſi on l'a attaché ſur le côté, avec une bande.

CHAPITRE XVI.

De la luxation du cubitus.

ON a dû comprendre par ce que nous avons dit au commencement de ce Livre, qu'il y a trois os qui s'articulent au coude ; ſçavoir, l'os du bras, l'os du coude même, & le rayon. Si le *cubitus* qui eſt articulé avec l'*humerus*, vient à ſe bleſſer, le rayon qui eſt attaché au *cubitus*, s'en écarte quelquefois, & quelquefois auſſi il reſte en place. La luxation du *cubitus* peut ſe faire en quatre façons différentes. Si le *cubitus* ſe luxe en devant, l'avant-bras eſt tendu, & on ne peut le plier ; s'il ſe luxe en arriére, l'avant-bras eſt plié, & on ne peut l'étendre ; le bras de ce côté-là eſt plus court que celui de l'autre. Cette

eſpéce de luxation eſt quelquefois accompagnée de fiévre, & d'un vomiſſement bilieux. Si le *cubitus* eſt luxé en dehors ou en dedans, l'avant-bras eſt étendu, mais cependant un peu plié du côté où eſt la luxation.

De quelque maniére que ſe ſoit faite la luxation, la méthode de la réduire, eſt toujours la même, non ſeulement pour le *cubitus*, mais pour tous les os longs, qui s'articulent enſemble par une tête allongée : il faut étendre les deux os luxés, en ſens contraire, juſqu'à ce qu'il y ait un vuide ſuffiſant entre les os ; repouſſer enſuite l'os qui s'eſt ſéparé de l'autre, vers le côté oppoſé à celui duquel il eſt tombé.

Cette extenſion ſe fait différement, eu égard à la force des ligamens, & à la maniére dont les os ſe ſont luxés. Souvent les mains ſeules ſuffiſent ; ſouvent auſſi, il faut avoir recours à d'autres moyens.

Ainſi donc, ſi le *cubitus* s'eſt luxé en devant, des cordons, avec le ſecours des deux mains, ſuffiſent quelquefois, pour en faire l'extenſion. On applique enſuite en deſſous du bras, quelque choſe de rond, ſur quoi on appuye, pour repouſſer le *cubitus* dans la cavité de l'*hu-*

merus. Dans les autres espéces de luxations, il vaut mieux étendre l'avant-bras, de la maniére dont nous avons dit qu'il falloit étendre l'*humerus*, lorsqu'il étoit cassé, & faire ensuite la réduction. Le reste de la cure est le même que dans toutes les autres luxations ; excepté neanmoins, qu'on doit remuer plutôt & plus souvent le *cubitus*, que les autres os luxés ; qu'il faut le fomenter plus fréquemment avec de l'eau chaude, & le frotter pendant plus longtems avec de l'huile, du nitre & du sel ; car le calus est plutôt formé dans l'articulation du coude, que dans aucune autre partie, soit que le coude reste luxé, soit qu'on le réduise ; & si on laisse une fois former ce calus par le repos, le mouvement de l'articulation se trouve par la suite empêché.

CHAPITRE XVII.

De la luxation de la main.

LA main peut aussi se luxer de quatre façons différentes : si elle se luxe en arriére, on ne peut étendre les doigts; si elle se luxe en devant, on ne peut

les plier ; ſi elle ſe luxe ſur les côtés, elle ſe renverſe ou vers le pouce, ou vers le petit doigt. Il n'eſt point abſolument difficile d'en faire la réduction ; il faut faire placer la main ſur quelque choſe de dur & de rénitent ; la coucher ſur le plat, ſi la luxation eſt en arriére ; ſur le dos, ſi elle eſt en devant, & ſur le côté, ſi elle eſt luxée en dehors ou en dedans ; alors un aide tire la main, tandis qu'un autre tire l'avant-bras ; & lorſque l'extenſion eſt ſuffiſante, ſi la luxation eſt ſur les côtés, le Chirurgien repouſſe avec ſes mains, les os luxés, vers le côté oppoſé. Mais ſi la main eſt luxée en devant ou en arriére, il faut appliquer deſſus, quelque choſe de dur, & appuyer avec ce corps dur, ſur les os qui ſont ſaillans. On augmente par ce moyen, la violence de la preſſion, & on rétablit les os dans leur ſituation naturelle.

CHAPITRE XVIII.

De la luxation de la paume de la main.

LES os de la paume de la main ſe luxent quelquefois, tantôt en devant, tantôt en arriére ; ils ne peuvent

ſe luxer ſur les côtés, parce qu'étant tous égaux entre eux, ils ſe ſervent mutuellement de point-d'appui. Cette eſpéce de luxation ne ſe manifeſte que par deux ſignes, qui ſont communs à toutes les luxations en général. Il y a une tumeur vers le côté où l'os s'eſt porté, & une cavité dans l'endroit d'où il eſt ſorti. Cette luxation ſe réduit très-aiſement; il ſuffit d'appuyer fortement avec le doigt, ſur l'os luxé, & de le faire rentrer en ſa place, ſans autre appareil.

CHAPITRE XIX.

De la luxation des doigts.

LES luxations des doigts ſe font comme celles de la main, & ſe connoiſſent par les mêmes ſignes. Il n'eſt pas néceſſaire de tirer avec beaucoup de force, pour étendre les doigts, parce que leurs articulations ſont peu profondes, & que leurs ligamens ſont foibles. Il ſuffit d'étendre les doigts luxés ſur une table, ſi la luxation eſt en devant ou en arriére, & de les repouſſer enſuite avec la paume de la main, pour les remettre en leur place.

CHAPITRE XX.

De la luxation du femur.

APRÈS le détail dans lequel nous venons d'entrer au ſujet des luxations de l'extrémité ſupérieure, nous pourrions nous diſpenſer de rien dire de plus, ſur celles de l'extrémité inférieure; car il y a beaucoup de rapport entre la luxation de l'*humerus* & celle du femur, celle de l'avant-bras & celle de la jambe, celle de la main & celle du pié. Nous ferons néanmoins quelques remarques particuliéres ſur les luxations de l'extremité inferieure.

La cuiſſe peut ſe luxer de quatre façons differentes; en dedans, en dehors, en devant & en arriére. Les luxations en dedans ſont les plus fréquentes; celles qui ſe font en dehors, le ſont moins; la luxation en devant ou en arriére, eſt très-rare. Si la cuiſſe eſt luxée en dedans, la jambe de ce côté-là devient plus longue & plus courbée que l'autre; le pié ſe porte en dehors. Au contraire, lorſque la luxation eſt en dehors, la jambe eſt plus courte & plus courbée que l'autre,

& le pié ſe porte en dedans. Le malade eſt obligé de marcher ſur la pointe du pié : la jambe néanmoins ſoutient mieux le poids du corps, que lorſque la luxation eſt en dedans, & on a moins beſoin de bequilles ou de bâton. Si la luxation eſt en devant, le malade ne peut plier la jambe ; elle reſte auſſi grande que l'autre ; le pié eſt ſeulement un peu tourné ſur le côté. La douleur eſt des plus vives, & il ſurvient très-ſouvent une ſuppreſſion d'urine. Lorſque l'inflammation & la douleur ſont appaiſées, le malade marche ſans difficulté, & le pié ſe remet droit. Enfin, ſi c'eſt en arriére que la cuiſſe eſt luxée, on ne peut étendre la jambe ; elle eſt plus courte que l'autre ; le talon, lorſqu'on veut marcher, ne poſe plus à terre. Il eſt ordinairement très-difficile de réduire la cuiſſe, lorſqu'elle eſt luxée, & de la maintenir en place, après la réduction. Quelques-uns ont prétendu qu'elle ſe luxoit toujours de nouveau ; mais Hippocrate, Dioclès, Philotimus, Nilée, & Héraclide de Tarente, tous Médecins d'un très-grand nom, nous aſſurent avoir réduit la cuiſſe, ſans que la réduction ait été ſuivie de rechûte. D'ailleurs Hippocrate, André, Nilée, Nymphodorus,

Nymphodorus, Protarchus, Héraclide, & un ouvrier qui fut si célébre en ce genre, auroient-ils inventé tant de machines, pour réduire la cuisse, si cette réduction n'eût servi à rien. On peut donc réduire la cuisse, & la maintenir en situation, lorsqu'elle est réduite; mais comme il y a beaucoup de muscles & de forts ligamens en cet endroit, il faut convenir que si ces muscles & ces ligamens ont conservé leur force, il sera difficile de la réduire, & que s'ils ne l'ont plus, ils ne pourront la retenir en place. On doit donc tenter la réduction: si le malade est jeune, il suffira d'attacher un cordon au haut de la cuisse, & un autre, un peu au dessus du génou. Si c'est un adulte, il vaut mieux attacher ces cordons à de forts bâtons, dont les extrémités inférieures seront arrêtées en sens contraire: deux aides saisiront avec les mains, les extrémités supérieures de ces bâtons, & les tireront à eux. L'extension & la contre-extension seront encore plus fortes, si on se sert d'un banc qui ait à chaque bout, une espéce d'essieu ou de manivelle, à laquelle on attache les cordons qui se replient à l'entour; mais il faut prendre garde qu'en tournant trop fort, on ne

vienne à rompre les ligamens & les muſcles, au lieu de les étendre. On couche ſur le banc, le malade étendu ou ſur le ventre, ou ſur le dos, ou de côté ; de façon que la partie vers laquelle l'os s'eſt porté, ſoit par en haut, & celle d'où il eſt ſorti, par en bas. L'extenſion faite, ſi l'os eſt luxé en devant, on appliquera ſur l'aîne, quelque choſe de rond, & on appuyera deſſus, avec le génou, de la même façon, & pour la même raiſon que dans la luxation de l'*humerus*. Si on peut ſur le champ plier la cuiſſe, elle eſt réduite. Dans les autres eſpéces de luxations, ſi les os ne ſont pas fort écartés les uns des autres, le Chirurgien doit pouſſer en arriére, l'os qui eſt ſaillant, tandis qu'un aide appuye ſur les hanches. La réduction faite, le reſte du traitement ne demande rien de particulier, ſinon que le malade doit garder plus long-tems le lit, de crainte que s'il venoit à remuer la cuiſſe, avant que les ligamens fuſſent bien raffermis, elle ne ſe luxât de nouveau. On peut, ſi on le juge à propos, placer la partie moyenne ou ſupérieure de l'os luxé, dans un étui.

CHAPITRE XXI.

De la luxation du génou.

TOUT le monde ſçait que le génou peut ſe luxer en dehors, en dedans, & en arriére. La plûpart des Auteurs ont écrit qu'il ne ſe luxe point en devant : ce ſentiment paroît vraiſemblable, parce que la rotule qui eſt ſituée en deſſus, retient la tête du *tibia*. Megès néanmoins aſſure avoir guéri une perſonne dont le génou s'étoit luxé en devant.

Dans les luxations du génou, on peut faire les extenſions, comme dans les luxations de la cuiſſe. Et ſi l'os s'eſt luxé en arriére, il faut pareillement appliquer quelque choſe de rond ſur le jarret ; le Chirurgien appuye ſur ce corps avec ſon génou, & remet l'os en ſa place. Dans les autres eſpéces de luxations, on ſe ſert des mains, avec leſquelles on tire, en ſens contraire, le membre luxé.

CHAPITRE XXII.

De la luxation du talon.

LE talon peut se luxer en tout sens : si la luxation est interne, le bout du pié se jette en dehors ; & en dedans, si elle est externe. Lorsque la luxation est en devant, le tendon qui est par derriére, est dur & tendu, & le pié est recourbé. Lorsqu'elle est en arriére, le *calcaneum* est, pour ainsi dire, caché, & la plante du pié s'allonge. Ces différentes espéces de luxations se réduisent avec les mains, après avoir tiré la jambe & le pié en sens contraire. Dans la luxation du talon, on doit garder longtems le lit, de crainte que cette partie sur laquelle porte tout le poids du corps, ne vienne à se luxer de nouveau, si les ligamens n'étoient pas bien raffermis. On doit même lorsqu'on recommence à marcher, se servir de souliers dont les talons soient fort bas, pour que le bandage ne gêne point le pié.

CHAPITRE XXIII.

De la luxation de la plante du pié.

LES os de la plante du pié se luxent & se réduisent de la même maniére que ceux de la paume de la main. Le bandage doit envelopper tout le *calcaneum ;* car si on ne le posoit que sur la plante du pié, & sur l'extrémité du *calcaneum*, il seroit à craindre que les humeurs n'abordassent en trop grande quantité vers la portion du talon, qui seroit libre, & n'y formassent un abscès.

CHAPITRE XXIV.

De la luxation des doigts du pié.

LORSQUE les doigts du pié sont luxés, on les remet comme ceux de la main.

CHAPITRE XXV.

Des luxations qui ſont accompagnées de plaie.

VOILA ce qu'il eſt à propos de faire dans les luxations qui ne ſont point accompagnées de plaie ; mais elles ſont très-ſouvent compliquées avec une bleſſure. Le peril eſt alors fort grand ; & il l'eſt d'autant plus, que le membre luxé eſt plus conſidérable, & que les ligamens & les muſcles qui l'environnent, ſont plus forts. C'eſt pourquoi le malade court riſque de la vie, lorſque l'*humerus* ou le femur viennent à ſe luxer avec plaie ; car il n'y a plus d'eſpérance pour lui, lorſqu'on réduit ces os, & il eſt toujours très en danger, ſuppoſé qu'on ne les réduiſe point. Dans l'une & l'autre de ces parties, le peril augmente à proportion que la plaie eſt plus proche de l'article. Hippocrate prétend qu'il n'y a que les doigts, la plante des piés, & la main, qu'on puiſſe réduire ſans danger ; encore veut-il qu'on ſe conduiſe avec

toute la circonſpection poſſible, pour ne point expoſer les jours du malade. Quelques-uns cependant ont remis des bras & des jambes, & ont ſaigné du bras, après la réduction, pour prévenir la gangrène & les convulſions, accidens qui pour lors, ſont bientôt ſuivis de la mort. Quoique la luxation du doigt ſoit la plus légere & la moins dangereuſe de toutes, on ne doit point en tenter la réduction, lorſqu'il y a inflammation, ou même lorſque l'inflammation eſt paſſée, ſi les os ſont luxés depuis long-tems. Si les nerfs ſe diſtendent après la réduction, on doit luxer le membre une ſeconde fois. Dans les luxations qui ſont compliquées avec plaie, & qui n'ont point été réduites, il faut faire garder le lit au malade; c'eſt la poſition qui lui convient le mieux; car on doit ſur-tout éviter de remuer le membre luxé, ou de le laiſſer pendre. L'abſtinence gardée pendant long-tems, eſt auſſi un très-grand reméde. Le reſte de la cure eſt enſuite le même, que dans les fractures qui ſont accompagnées de plaie. S'il ſort quelque eſquille d'os, elle ſera toujous un obſtacle à la guériſon de la plaie; ainſi il faut l'emporter; appliquer ſur la plaie,

de la charpie séche, & éviter tous les médicamens gras & huileux, jusqu'à ce que le malade soit aussi bien rétabli qu'il est possible de l'être en pareil cas; car la partie reste toujours plus foible, & il ne se forme qu'une cicatrice fort mince, qui peut se rouvrir aisément par la suite.

FIN.

De l'Imprimerie de THIBOUST, Imprimeur du ROI. 1753.